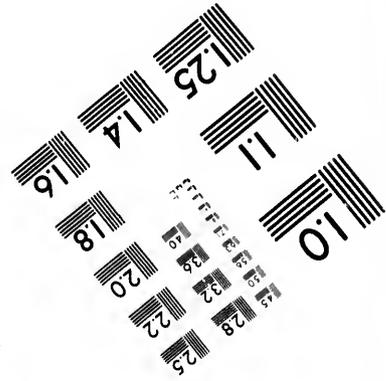
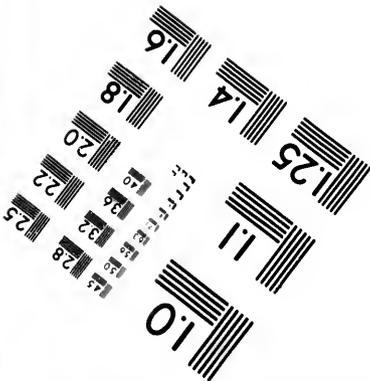
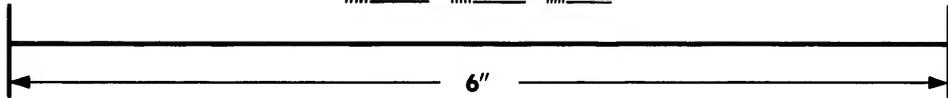
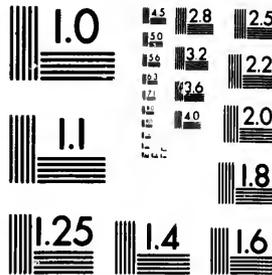


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15
18
22
25
28
32
36
40
45
50
54
60
66
72
78
84
90
96
100

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

11
10
01

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distortion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

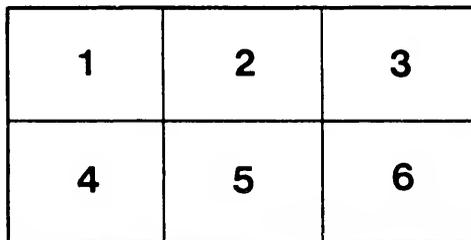
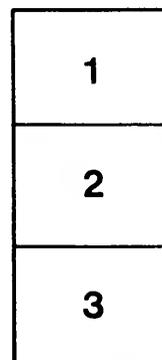
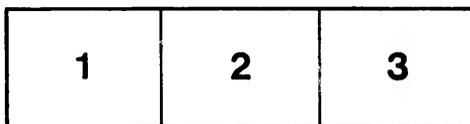
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

pelure,
n à

32X

54

LE

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

TOME XII.

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

232

PRÉCIS
DE
L'HISTOIRE UNIVERSELLE,
OU



TABLEAU HISTORIQUE

PRÉSENTANT LES VICISSITUDES DES NATIONS, LEUR AGRANDISSEMENT, LEUR DÉCADENCE ET LEURS CATASTROPHES, DEPUIS LE TEMPS OU ELLES ONT COMMENCÉ A ÊTRE CONNUES, JUSQU'AU MOMENT ACTUEL ;



PAR ANQUETIL,

DE L'INSTITUT ET DE LA LÉGION D'HONNEUR.

TOME DOUZIÈME.

Séminaire de Québec

A PARIS,
CHEZ LOUIS TENRÉ, LIBRAIRE,
RUE DU PAON-S.-ANDRÉ-DES-ARTS, N° 1.

1823.

L

de
éto
heu
bre
rap
de
scil
les
Ce
con
dés
blic
la
cas
Br
tio
se
tin

PRÉCIS

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE.

ANGLETERRE (SUITE).

[1653.] PLUSIEURS scélérats, après avoir souillé de sang les marches du trône, ont péri lorsqu'ils étoient sur le point de s'y assoir. *Cromwell*, plus heureux, s'y plaça fièrement. Les soixante-dix membres du parlement qui avoient suivi le procès du roi rappelèrent ceux qui s'en étoient exclus, à condition de signer tout ce qui s'étoit fait. On nomma un conseil de trente-trois personnes, chargées de préparer les affaires qui devoient être présentées à l'assemblée. Ce parlement défendit sous peine de mort de reconnoître pour roi *Charles Stuart*; déclara que désormais l'état seroit gouverné en forme de république par les représentans du peuple, siégeant dans la chambre des communes. La chambre des pairs fut cassée. On érigea une chambre de justice, dont *Bradshaw* fut encore nommé président. Les exécutions de ce tribunal, qu'on nomma *tribunal de sang*, se bornèrent à la condamnation de six seigneurs distingués, accusés d'avoir porté les armes contre le

parlement, quoiqu'ils l'eussent fait dans un temps où il n'étoit pas encore défendu d'obéir au roi.

Charles II, apprenant la mort de son père en Hollande, où il s'étoit réfugié, prit aussitôt le titre de roi. Il n'avoit que dix-huit ans. Auprès de lui s'étoient rangés des proscrits, qui lui formoient un conseil et entretenoient des intelligences en Angleterre. À l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, il résolut de rentrer dans son royaume par l'Irlande. Pendant qu'il faisoit des préparatifs, les Écossais, croyant sans doute diminuer la honte dont ils s'étoient couverts en livrant le père, firent au fils des propositions pour lui rendre leur couronne. Elles étoient dures; cependant il les accepta.

Il acheta bien cher le trône chancelant sur lequel ils le placèrent. Les puritains avoient dans ce royaume un empire absolu. Leurs ministres dominoient jusque dans l'armée. Le jeune *Charles* en étoit continuellement obsédé. Ils l'obligeoient d'assister à leurs prières, à leurs sermons, où ils faisoient toujours des sorties contre la tyrannie de son père, l'idolâtrie de sa mère, française et catholique. Ils ne lui épargnoient pas les reproches sur ses propres défauts, principalement sur sa légèreté, inclination perverse, disoient-ils, et pleine de malice. On lui faisoit observer les dimanches avec plus de rigueur que le sabbat chez les juifs. Ses moindres gestes étoient remarqués. S'il lui arrivoit de sourire ou de témoigner de l'ennui pendant leurs éternelles exhortations fanatiques, il étoit censuré durement. Pour

comble de chagrin, il étoit sans pouvoir dans le conseil et dans l'armée. Ces imprudens ministres, se disant toujours inspirés par le Saint-Esprit, se donnoient le droit de diriger les opérations militaires. Ils forcèrent les généraux de *Charles* à des manœuvres hasardées, dont *Cromwell* sut bien profiter. Il s'étoit fait déclarer généralissime des troupes du parlement. Il harcela les Ecossais, et les força près de Worcester à une bataille qu'il gagna. *Charles* y fit des prodiges de valeur; mais, tout étant désespéré, il prit un des derniers la fuite, ne sachant où il pourroit se réfugier.

On lui indiqua une maison isolée, habitée par un Français, nommé *Penderel*. Dès qu'il fut arrivé, il se fit couper les cheveux, endossa un habit de paysan, et se livra, comme un domestique, aux travaux de la campagne, couché sur la paille, nourri grossièrement comme les autres, afin de n'être pas reconnu. Sa principale occupation étoit d'aller faire des fagots dans la forêt. Elle se trouva un jour tellement battue par les troupes que *Cromwell* avoit mises sur ses traces, qu'il n'eut d'autre ressource que de monter sur un grand chêne. Il y resta vingt-quatre heures. Il voyoit passer sous ses pieds ceux qui le cherchoient, et entendoit les vœux ardents qu'ils faisoient pour le trouver. Quand la rigueur de la recherche cessa, il sortit de cet asile pour s'approcher de la mer. Après beaucoup d'aventures, sous toutes sortes de déguisemens, principalement sous l'habit de femme, travestissement que son âge lui

rendoit favorable, soupçonné, reconnu et jamais trahi, après quarante jours d'inquiétudes et d'angoisses, il arriva au bord de la mer, et s'embarqua pour la France.

Les succès de *Cromwell* donnèrent de l'ombrage au parlement. Il sut que cette compagnie formoit des projets contre lui. L'armée sous ses ordres s'étoit rapprochée de Loudres. Il trouve le moyen de la brouiller avec le parlement en lui suggérant les demandes que celui-ci ne pouvoit accorder, et auxquelles il refusa de faire droit, comme l'avoit prévu *Cromwell*. Sans s'amuser à des propositions nouvelles et à des instances, il prend sur-le-champ son parti, va au parlement, escorté de ses principaux officiers, garnit de soldats le vestibule, l'escalier et les portes, entre dans la chambre d'un air irrité, et prend la première place.

En s'asseyant, il dit d'une voix basse à un de ses confidens : « Je suis forcé de faire une chose qui » me fait dresser les cheveux à la tête, c'est de dis- » soudre le parlement. » Celui-ci le conjure d'y réfléchir mûrement, parce que la chose est dangereuse. « Je le sais, répond *Cromwell*; mais voici le » moment. » Sans doute il examinoit la contenance des membres, et remarquant qu'à la vue des troupes qui les environnoient ils montroient plus de frayeur que d'indignation; il se lève, fait au parlement les plus vifs reproches sur son ambition, ses déprédations, ses tyrannies; en finissant, il frappe du pied; à ce signal, les soldats entrent. « Fi, si ! s'écrie-t-il,

» allez-vous-en ; faites place à de plus honnêtes
 » gens, vous n'êtes plus le parlement. Le Seigneur
 » n'a plus besoin de vous. Il a choisi d'autres instru-
 » mens pour travailler en son nom. » *Toi*, dit-il à
 l'un d'eux, en le saisissant à la cravate, *tu es un*
débauché ; à un autre, *tu es un adultère* ; un troi-
 sième, il le traite d'*ivrogne*, et successivement, en
 les chassant à mesure qu'ils passaient devant lui, il
 les apostrophe des noms de *gourmand*, de *voleur*,
 de *concussionnaire*. Il ordonne à un soldat de
 prendre la masse de l'orateur, qui étoit la marque
 de l'autorité, ferme la porte sur les pas du dernier,
 et met la clef dans sa poche. Tous ces membres du
 parlement, un moment auparavant souverains,
 honteux, confus, se jettent dans la foule qui atten-
 doit aux portes, et s'y confondent pour n'être pas
 reconnus.

Dès-lors *Cromwell* auroit pu décorer d'un titre le
 pouvoir suprême dont il jouissoit réellement ; mais
 il crut qu'il n'en étoit pas encore temps, qu'il devoit
 auparavant se faire désirer, et il en prit un bon
 moyen. Dans un conseil des principaux officiers il fit
 statuer qu'il seroit créé, pour l'administration de
 l'état, un parlement composé de cent quarante per-
 sonnes. *Cromwell* se chargea de les choisir, et les
 prit entré les hommes du peuple les plus ignorans,
 les plus grossiers et les plus fanatiques.

Leur première opération fut de provoquer l'inspi-
 ration de Dieu par la prière. Ils chargèrent de cette
 fonction dix d'entre eux, vrais illuminés. Ceux-ci

appelèrent l'Esprit-Saint avec tant de succès, que jamais, disoient-ils, il ne s'étoit communiqué si visiblement aux hommes. Ils se donnèrent des noms, ou tirés de l'Ancien-Testament, ou composés de phrases de l'Écriture : *Zorobabel*, *Habacuc*, *Mésopotamie*, *louez Dieu*, *les os découverts*, et autres semblables. Quand on alloit leur parler d'affaires, on étoit étonné de leur langage mystique, auquel on n'entendoit rien. Les Hollandais reconnoissoient la république. Ils s'adressèrent à ce parlement ou conseil pour un traité d'alliance. « Vous êtes des hommes » charnels, répondirent les conseillers, des mon- » dans, uniquement occupés de commerce et d'in- » dustrie. Les saints, loin de former aucune liaison » avec vous, devroient vous exterminer. »

Etrangers et régnicoles, tout le monde se récria contre un parlement si ridicule. *Cromwell* feignoit d'être honteux de leurs absurdités. Il fit conseiller à quelques-uns de ceux qui lui étoient le plus dévoués de dissoudre l'assemblée. Ils s'arrangèrent pour se trouver un jour en nombre suffisant, et, avant que les autres ne fussent arrivés, ils allèrent résigner entre les mains de *Cromwell* l'autorité qu'il leur avoit donnée. Ceux qui n'avoient pas été prévenus n'approuvèrent point cette démarche, et continuèrent de s'assembler. *Cromwell* leur envoya un colonel à la tête d'une troupe de soldats. « Que faites-vous » ici? leur dit-il en entrant. Ils répondirent : Nous » cherchons le Seigneur. Le colonel répliqua : Allez » le chercher ailleurs; il y a long-temps qu'il n'est

» plus ici. » Ils sortirent sans résistance. Ce simulacre d'autorité détruit, l'armée, de sa propre autorité, déféra à *Cromwell* la souveraine puissance, le déclara *protecteur de la république d'Angleterre*, lui donna le titre d'altesse, et lui fit prendre, avec grande solennité, possession de Whitehall, ancien palais des rois.

Par l'acte du protectorat toute la puissance civile et militaire étoit attribuée à *Cromwell*. Il y eut cependant quelques restrictions qui la bornoient. Le protecteur les souffrit ; mais sans doute il espéroit trouver le moyen de n'en être pas trop gêné. On établit un conseil souverain de vingt-un membres à vie. *Cromwell*, selon le droit de sa charge, les nomma. Il lui fut aussi accordé de nommer les remplaçans de ceux qui manqueroient. Tous les trois ans, il devoit assembler un parlement dont la durée étoit fixée à cinq mois, sans prorogation ni cassation. Enfin, on lui accorda une armée de vingt mille hommes de pied et dix mille chevaux.

Muni de tous ces avantages, il gouverna despotiquement, mais avec gloire pour la nation anglaise. Son exacte et rigide équité lui en concilia l'estime. Il la rendit victorieuse de l'Ecosse et de l'Irlande, fit respecter son pavillon sur les mers, et étendit son commerce. Ce protecteur se vit rechercher par toutes les puissances. Il leur dictoit lui-même les conditions de son alliance. La famille royale, cachée en divers asiles, s'estimoit heureuse qu'il n'exigeât pas des princes qui la recevoient qu'ils la chassassent de leurs

états. *Charles II* parcouroit en fugitif la France , la Hollande et l'Allemagne , redoutant dans toutes ces contrées la fureur du meurtrier de son père. Il recommandoit à ses partisans en Angleterre de cacher leur attachement pour sa personne. Malgré ses exhortations , ils firent des entreprises ; elles échouèrent et attirèrent sur les imprudens la colère du protecteur , la confiscation des biens , le bannissement , la déportation , la prison et la mort.

Au faite de la puissance , *Cromwell* délibéra s'il quitteroit le titre de protecteur , ou s'il prendroit celui de roi. Il s'en tint au premier , parce que c'étoit une puissance nouvelle , à laquelle il pouvoit donner toute la force et toute l'étendue dont il auroit besoin ; au lieu que les droits de la royauté étoient connus et avoient souvent été restreints par des lois qu'il lui seroit difficile de transgresser. Armé de cette autorité indéfinie , il fit dans toutes les administrations les changemens qui lui convinrent. Il faut avouer que ce fut presque toujours à l'avantage de sa république. Les bornes qu'on avoit prétendu mettre à ses volontés l'embarassoient peu. Quand il ne pouvoit surmonter les oppositions , il savoit les éluder. Il convoqua jusqu'à trois parlemens. Une de ces assemblées devoit pressante pour obtenir une décision désagréable au protecteur. Il traînoit l'affaire en longueur. Des cinq mois de séance qu'il ne pouvoit abréger , il restoit encore cinq jours , pendant lesquels le parlement se flattoit d'emporter ce qu'il désiroit ; mais *Cromwell*

dissout au moment qu'on s'y attendoit le moins , et donne pour raison que les cinq mois sont expirés , parce qu'il faut compter les mois du parlement comme ceux des troupes , qui n'ont que vingt-huit jours.

Ces subterfuges déplaisoient autant que les coups d'autorité. On en murmuroit. La tranquillité dont jouissoit l'Angleterre étoit dangereuse pour le protecteur. Les esprits , n'étant pas occupés des objets extérieurs , se tournoient sur le gouvernement. Le mécontentement gaignoit l'armée. Lorsque *Cromwell* méditoit autrefois ses hardies entreprises , il avoit coutume de faire coucher auprès de lui ceux en qui il reconnoissoit la plus grande influence sur les soldats. C'étoient ordinairement des caporaux et des sergens. Après les prières et les exhortations qu'il leur faisoit , il discouroit avec eux de ses projets et des principes religieux et politiques qu'il vouloit leur inculquer. Parvenu au comble de ses vœux , il négligea ces hommes , et en chassa même quelques-uns des places qu'il leur avoit données. Cette conduite les irrita tous , et il remarqua en eux assez de mécontentement pour craindre qu'ils ne l'assassinassent.

Il n'étoit point rassuré par sa famille ; il lui avoit si bien inspiré l'horreur de l'autorité absolue quand il avoit voulu l'ôter au roi , que ses gendres et ses filles tenoient mauvais qu'il la gardât sous un autre titre , et lui reprochoient de n'avoir eu en vue dans tout ce qu'il avoit fait que de satis-

faire son ambition. Leur censure étoit quelquefois si amère, qu'il ne se croyoit pas en sûreté au milieu d'eux. Toutes ses actions portoient l'empreinte de la terreur qui le poursuivoit. A peine osoit-il sortir du palais pour faire de courtes promenades. L'aspect des étrangers l'offusquoit. Il portoit toujours une cuirasse sous ses habits, et des pistolets dans ses poches. S'il alloit en voyage, il ne revenoit jamais par le même chemin. Il ne paroissoit qu'entouré de gardes. On ne savoit dans quelle chambre il couchoit. Ce n'étoit jamais trois nuits de suite dans la même. Il ne se reposoit que sur lui-même du soin de fermer les portes et de poser les sentinelles. Qu'on se représente *Cromwell* dans le fond d'un appartement reculé, prêtant l'oreille au moindre bruit, retenant son haleine pour mieux entendre, promenant autour de lui des regards inquiets, sondant les murailles, effrayé de son ombre; et qu'on envie, si on l'ose, l'autorité achetée à pareil prix. Dans sa dernière maladie, il se refusa le soulagement de se plaindre. Les médecins, disoit-il, se trompoient sur son état; il étoit sûr d'en revenir. Jusqu'au dernier soupir il commanda. Son dernier ordre fut qu'on mît à sa place *Richard*, son fils. Il mourut à cinquante-neuf ans, après en avoir régné cinq comme protecteur.

La crainte qu'il inspiroit avoit seule conservé dans la nation l'ordre qu'il y avoit établi. En général, on étoit fatigué de l'état précaire où l'on se trouvoit. On sentoit qu'il ne pouvoit durer, et l'on désiroit

qu'il finit au plus tôt. Cependant *Richard* fut nommé *protecteur* avec l'applaudissement des trois royaumes, et proclamé en Irlande par *Henri*, qui la gouvernoit, et en Ecosse par *Monk*, soldat de fortune, estimé de *Cromwell*, qui en avoit donné le commandement. *Richard*, comme il étoit tenu, convoqua un parlement; mais, sans y être obligé, il eut l'imprudence d'assembler les officiers de l'armée. Se trouvant réunis, ils raisonnèrent sur l'incapacité de *Richard*, qui n'avoit jamais paru à leur tête, et demandèrent un autre général. Le *protecteur* fut d'ailleurs instruit qu'on se préparoit à lui faire d'autres propositions aussi peu agréables; comme il n'aimoit pas les affaires, et qu'il en craignoit les embarras et les suites, il abdiqua le protectorat. Cet homme, qu'on a blâmé, vécut heureux, avec une fortune médiocre, jusqu'à une extrême vieillesse.

Le parlement étoit convoqué. En attendant qu'il se mît en activité, on forma un conseil de vingt-trois personnes qu'on appela *comité de sûreté*. Il commença à agir en souverain, et ne demandoit pas mieux que de rester seul maître du gouvernement; mais le peuple demanda l'installation du parlement, et il fallut le satisfaire. C'étoient en grande partie les membres qui avoient composé le long parlement. Ils se mirent à gouverner et à donner des ordres. Le *comité de sûreté* ne se regarda pas pour cela comme interdit, et commanda aussi de son côté.

Ce conseil fut très-favorable à *Monk*, qui avoit levé en Ecosse une armée avec laquelle il s'avançoit



vers Londres. Il y trouva encore une puissance ; c'étoit celle du conseil de la cité, qui balançoit lui-même entre le parlement et le comité. On ne sait quel étoit d'abord le dessein de *Monk*, ni à quelle époque il commença à pencher pour la monarchie, parce que jamais il n'a écrit, qu'il parloit très-peu, et que toutes ses actions étoient enveloppées de mystère : Il traitoit tantôt avec le parlement, tantôt avec le comité, sans que ni l'un ni l'autre pussent le pénétrer. Il ne s'ouvroit pas plus aux négociateurs que le jeune roi lui envoyoit.

Cependant, arrivé de Londres, il parut embrasser de préférence les intérêts du parlement. Sur les plaintes que celui-ci fit des magistrats de la cité qui étoient réfractaires, et paroisoient vouloir rivaliser de puissance, *Monk* tomba sur la ville, brisa les herses, enleva les portes, la mit hors de défense, et le lendemain alla lui faire des excuses de ces violences, qu'il rejeta sur le parlement. Du même pas il alla faire des protestations d'un entier dévouement au parlement et au comité.

Cette conduite oblique et équivoque donnoit de l'inquiétude à ceux des membres qui, dans le long parlement, avoient été le plus contraires à *Charles I.* Dans la crainte de voir rétablir le fils, qui ne manqueroit pas de venger les injures faites à son père, ils font proposer secrètement à *Monk* de lui procurer un pouvoir semblable à celui de *Cromwell*. Il répond qu'il ne peut les écouter qu'au moment où tout le parlement sera réuni. En conséquence, les cent

cinquante - neuf membres que *Cromwell* avoit exclus sont rappelés. Ils font décider qu'on assemblera un parlement libre : libre dans ce sens, qu'on pourra nommer indifféremment ceux qui avoient porté les armes pour *Charles*, ou dont les pères avoient servi l'infortuné monarque.

Ces candidats se présentent en foule, et presque partout obtiennent la préférence. Quand ils sont assemblés, le taciturne *Monk* rompt le silence, et fait dire à *Charles II*, mais sans écrire, de se rapprocher de l'Angleterre. Le prince se transporte d'Allemagne en Hollande. Les esprits étoient si bien préparés, qu'une simple lettre du roi, adressée aux communes, délia, pour ainsi dire, la langue de tous ses sujets. Elle portoit amnistie et les promesses les plus flatteuses. Le parlement la reçut avec transport. La joie passa du lieu de ses séances dans la ville, de la ville dans les provinces. Tout le monde voulut être et avoir été royaliste. *Charles* débarqua à Douvres, et fut reçu par *Monk*, qu'il embrassa tendrement. Cette révolution fut l'affaire de sept mois. Le roi entra dans Londres aux acclamations de tout le peuple, le 29 mai 1660. Ce jour a été appelé *le jour de la restauration*.

[1660.] *Charles II*, âgé de 29 ans, ayant jusque-là vécu sans occupation fixe, s'étoit fait une habitude de dissipation qu'il porta sur le trône. Il ne prit des affaires que ce qui pouvoit l'amuser, abandonna le reste à ses ministres, et se laissa aller nonchalamment aux circonstances. Telle fut en général sa con-

à la suite, suite d'un caractère doux et insouciant. Cependant il fut forcé au commencement de son règne de donner une attention sérieuse à des choses importantes. Il devoit à la mémoire de son père et à lui-même la punition des régicides : il les fit condamner, en raclant néanmoins à la juste rigueur quelque indulgence pour les moins coupables. Il auroit bien voulu retenir sous ses drapeaux les soldats aguerris qui avoient combattu sous *Cromwell* ; mais, sur la remontrance que cette armée, accoutumée à la mutinerie, pourroit devenir dangereuse, il la licencia.

L'ouvrage de la constitution nationale lui demanda du temps et du travail. Après avoir rempli cette tâche, de concert avec le parlement, il le congédia. L'ouvrage de la religion le regardoit, comme chef de l'église ; il s'y appliqua, rétablit la prélature, le rit, les cérémonies, cependant avec des exceptions propres à ne pas laisser fermenter la bile âcre des puritains. Ces deux opérations, menées à leur but avec sagesse, prouvent le bon sens de *Charles II*. Il épousa, par politique, *Catherine*, princesse de Portugal. Ce mariage lui procura une forte dot en argent, et à l'Angleterre les forteresses de Tanger et de Bombay, qui lui donnèrent deux bons ports en Afrique et dans l'Inde. Il permit au duc d'*Yorck*, son frère, d'épouser lady *Hyde*, sa maîtresse, fille de *Clarendon*, son ministre, qui n'avoit pas été complice des amours de sa fille. Le sage *Clarendon* ne donna qu'avec répugnance son consentement à cet hymen. Il appréhendoit qu'en le portant à un rang trop élevé, ce

mariage n'excitât la jalousie. En effet , elle le persécuta et lui ôta la confiance du roi. On le mêla malgré lui dans des intrigues , et il fut forcé , pour sauver sa tête , de se réfugier en France , où il mena une vie obscure.

Sous un roi pacifique et conciliant , la nation fut cependant agitée de troubles qui firent répandre du sang ; la religion y eut grande part. La lutte perpétuelle entre les catholiques et les anglicans , appuyés des autres sectes , tenoit tous les partis en haleine. *Charles* professoit ouvertement la religion nationale ; mais on lui connoissoit du penchant pour le catholicisme. On l'a même soupçonné de l'avoir exercé en secret. Cela ne l'empêchoit pas de mener une vie licencieuse , d'entretenir des maîtresses de tout âge et de toutes conditions. Une des plus distinguées lui donna un fils , qu'il nomma duc de *Montmouth*. Il étoit veuf alors. Une faction contraire à *Jacques* , duc d'Yorck , son frère , prétendit s'appuyer du nom de ce jeune prince pour exclure *Jacques* du trône ; mais *Charles* déclara en plein parlement que jamais il n'avoit eu d'engagement légitime avec la mère de *Montmouth*. Ainsi il confirma le droit de son frère à la couronne et le soutint constamment.

Jacques professoit la religion catholique et la pratiquoit publiquement. Ce zèle trop affecté aigrit contre lui une grande partie de la nation. On en vint au point de proposer dans le parlement de l'exclure de la couronne , et peu s'en fallut que le bill ne passât. La chaleur du roi à défendre son frère , et le soupçon

qu'on avoit de son propre catholicisme, refroidir le zèle du parlement en faveur du monarque. Dans ces occasions, on lui refusoit les sommes qu'il demandoit pour ses dépenses domestiques, ce qu'on a appelé depuis *la liste civile*; croyant qu'en le mettant à l'étroit, il se relâcheroit de la protection qu'il accordoit à son frère. Mais *Charles* ne ménageoit pas plus pour cela ses richesses. Toujours prodigue et toujours indigent, il passoit sa vie dans les plaisirs, très-capable d'affaires, s'il eût voulu s'en occuper. A considérer sa facilité à changer de ministre et de conseil, le sang-froid avec lequel il souffroit les contradictions sans jamais s'en venger que par des plaisanteries, on croiroit qu'il se regardoit comme placé plutôt pour voir que pour agir. Il joua ce rôle pendant vingt-cinq ans de règne, et mourut à cinquante-cinq.

[1685.] *Charles I*, fut arraché du trône; *Jacques II*, son fils, s'en laissa glisser. En y montant, il se pressa de donner à la nation les témoignages les plus éclatans de son catholicisme. Il fit célébrer la messe publiquement devant lui, s'entoura de prêtres, surtout de jésuites, reçut un nonce du pape avec une déférence soumise. On accu-a ce prince de vouloir rendre cette religion dominante en Angleterre. *Innocent XI*, qui tenoit le siège pontifical, lui conseilla sagement de ne rien précipiter. L'ambassadeur d'Espagne lui fit observer qu'il donnoit trop de crédit aux prêtres dans sa cour. *Jacques* lui dit : « N'est-il pas » d'usage en Espagne que le roi consulte son confes-

» seur ? — Oui, répondit l'ambassadeur, voilà pour-
 » quoi les affaires vont si mal. »

Le mécontentement que cette affectation fit éclater dans le royaume persuada au jeune duc de *Montmouth* qu'il devoit profiter de la circonstance. Il revendiqua par un manifeste la couronne de son père, et leva des troupes. Mais quelques hommes du peuple se rangèrent seuls sous ses drapeaux ; presque aucune personne de distinction ne se joignit à lui. Sa foible troupe fut bientôt dispersée. Lui-même tomba entre les mains de son oncle ; et quoiqu'il implorât sa clémence au nom de son père, auquel *Jacques* avoit tant d'obligation, il ne lui en fit pas moins trancher la tête. Cette sévérité fut d'autant plus blâmée, que *Charles II* avoit , dit-on , exigé de son frère que, si ce jeune homme, dont il connoissoit l'imprudence, mais qu'il aimoit, venoit à se révolter , il s'assureroit de sa personne , mais lui accorderoit la vie.

Ce succès enhardit le monarque. La complaisance qu'il avoit trouvée dans le parlement, à l'occasion de cette révolte lui persuada qu'il pouvoit tout oser, même contre cette compagnie. Il ne craignit pas de la mécontenter, et devint d'autant plus entreprenant qu'alors il se crut plus assuré sur le trône par la naissance d'un fils. Il n'avoit que deux filles, nées pendant qu'il n'étoit encore que duc d'*Yorck*, *Marie*, épouse de *Guillaume*, prince d'Orange, stathouder de Hollande, et *Anne*, qu'il maria au prince *George*, frère du roi de Danemarck.

Guillaume, son premier gendre, voyant la conduite impolitique de son beau-père, se conduisoit très-politiquement à son égard; sans éclats qui pussent lui être reprochés, il entretenoit un commerce secret avec les mécontents, recevoit comme par politesse les disgraciés, et leur donnoit un asile qui ne paroissoit que de pure bienveillance. Les dispositions qu'il montrait firent désirer de le voir à la place du père de sa femme. Le petit prince, né pour ainsi dire sur le trône, étoit un obstacle; mais on fit courir le bruit que cet enfant né si à propos étoit supposé, et que le roi ne l'avoit fait paroître que pour éloigner son gendre, dont il connoissoit la sagacité, et le frustrer du droit de son épouse. *Guillaume* se fit inviter à exercer d'avance une portion de ce droit, en venant écouter les griefs de la nation et réparer les torts de son beau-père. On lui fait entendre, ou il se fait dire que, s'il ne prend ce soin, un autre pourra bien s'en charger, et qu'ainsi la couronne échappera à sa femme, et tombera au pouvoir d'un homme plus hardi.

Sur cette invitation, qu'on a toujours crue mendicée, *Guillaume* part de Hollande avec une petite armée. Elle se grossit à son débarquement. Il se disoit, dans son manifeste, appelé par tout la nation. En effet, la plus grande partie desiroit d'être délivrée du gouvernement despotique de *Jacques*. *Guillaume* avance; tous les grands seigneurs le joignent. Le roi ne put mettre sur pied même une apparence d'armée.

Tout le monde l'abandonne , jusqu'à *Anne* , sa fille chérie , et *George* , son mari , qui gagnent le camp de leur beau-frère.

Réduit à cette extrémité , *Jacques* demande une entrevue à son gendre. Au lieu de se prêter à une conférence , *Guillaume* signifie à son beau-père l'ordre de quitter Londres et de se rendre dans un château qu'on lui marque , peu éloigné de la mer. Le dessein qu'avoit eu le gendre en indiquant ce lieu réussit. *Jacques* s'embarque et se sauve en France. Le parlement déclare que par sa fuite il a abdiqué la couronne.

Il s'agissoit de décider quel titre , en désérant la couronne à *Marie* , on donneroit à son époux. Un nombreux parti opinoit à le nommer régent. Ce titre auroit supposé que le sceptre n'appartenoit pas à son épouse , ou qu'elle n'étoit pas capable de le porter. Il pouvoit d'ailleurs laisser des prétentions à l'enfant qu'on avoit nommé en naissant prince de *Galles*. *Guillaume* , qui ne prétendoit pas s'être exposé pour autrui , déclare nettement , dans une adresse au parlement , que la place de régent lui paroît environnée de difficultés insurmontables , et qu'il est résolu de ne pas l'accepter. Il ajoute : « Je vous prévien aussi » que , quoique je connoisse le mérite de la princesse » mon épouse , je n'accepterai même pas la couronne » sous ses ordres. Ainsi , si vous n'avez pas d'autres » projets , ne comptez pas sur mon secours pour » rétablir la tranquillité en Angleterre. Je m'en re- » tournerai chez moi , content des efforts que j'ai faits

» pour rendre la liberté au peuple anglais. » Cette fière menace eut son effet : *Guillaume* fut proclamé roi avec *Marie*, son épouse.

[1689.] Monté sur le trône d'une manière si impérieuse, *Guillaume* fut souvent obligé de rabattre de sa hauteur. On a dit de lui qu'il étoit roi de Hollande et stathouder d'Angleterre. Ces qualifications expriment le genre d'autorité qu'il exerça dans l'un et dans l'autre pays. En Angleterre, son autorité étoit circonscrite par les formes du gouvernement, qu'il tenta en vain de rendre moins gênantes. L'Ecosse le reconnut comme l'Angleterre; mais l'Irlande resta attachée à *Jacques*. Ce prince y passa, aidé par la France. En modérant son zèle pour le catholicisme, il auroit pu réunir sous ses drapeaux l'universalité des Irlandais : mais il ne cacha pas sa répugnance aux sectateurs du protestantisme, et les éloigna de lui. D'ailleurs il ne montra ni capacité, ni énergie dans son invasion, de tous les genres d'expédition celui qui demande le plus d'audace. *Guillaume*, au contraire, déploya ses talens de politique déjà connus, et toute son habileté militaire. Elle lui avoit été souvent inutile : quoique général estimé, rarement il fut vainqueur. Mais en cette occasion la fortune couronna sa valeur.

Jacques retourna en France, où il vécut jusqu'en 1700, d'une pension que lui faisoit *Louis XIV*, et de quelques sommes que ses filles lui envoioient. Quinze mille familles irlandaises le suivirent. On donne à ce prince les vertus d'un saint; mais on doit

refuser celle du pardon des injures, s'il est vrai que, ne pouvant vaincre son gendre, il ait voulu le faire assassiner, ou du moins qu'il ait trempé dans plusieurs complots formés contre sa vie; mais ce sont les historiens protestans qui le chargent de ces accusations, peut-être injustes.

Toutes les conspirations ne furent point tramées par les seuls partisans de *Jacques*. La conduite cauteleuse de *Guillaume* lui fit beaucoup d'ennemis. Sous le règne de ce prince se pratiqua ouvertement l'usage d'acheter la majorité dans le parlement. La contagion se communiqua au peuple, et l'esprit mercenaire s'empara de la nation. Il étoit plus aisé à ce monarque de gagner les suffrages par argent que par ses manières. Grave, froid et brusque, il ne montra jamais aucune vivacité que sur le champ de bataille. Jamais roi n'a été moins affable ni moins populaire. Il mourut sans enfans, dans la cinquante-deuxième année de son âge, et la treizième de son règne.

[1702.] *Anne*, sœur de feu *Marie*, femme de *Guillaume*, lui succéda. Elle avoit trente-huit ans. On loue sa grande tendresse pour son mari, qui la précéda au tombeau, ainsi que six enfans qu'elle avoit eus. Son règne a été à l'extérieur glorieux pour l'Angleterre, mais troublé dans l'intérieur par les factions des Whigs et des Torys, qui réunirent toutes les autres et subsistent encore. Par les Torys on entend ordinairement le parti des ministres et de la cour; par les Whigs, celui du peuple et de l'opposition dans le parlement. Cependant les intérêts chan-

gent quelquefois , et il arrive que les Whigs sont pour le ministère et les Tors pour l'opposition. Au reste , ces mouvemens ne passent guère l'enceinte de la capitale. Il est ordinaire que les provinces soient fort tranquilles pendant que les passions fermentent à la cour et dans le parlement. Les ministres en place et ceux qui veulent y parvenir se combattent. C'est entre les possesseurs et les prétendans une lutte perpétuelle. On remarque que les haines , les animosités , les provocations ambitieuses des grands sont une espèce de sauvegarde pour le peuple , parce que , surveillés avec jalousie par la cabale opposée , ceux qui tiennent le timon des affaires hésitent à se permettre des actions qui donneroient lieu à des accusations souvent capitales.

Anne se laissoit gouverner par ses favorites. Celle qui jouit le plus long-temps de ses bonnes grâces fut l'épouse du célèbre *Marlborough* , que le crédit de sa femme maintint à la tête des armées contre la France pour la gloire de l'Angleterre. On croit que cette reine avoit dessein de faire passer sa couronne à son jeune frère , le prince de *Galles* , réfugié en France , et qu'elle étoit à la veille d'exécuter ce projet quand elle mourut. On l'a nommée *la bonne reine Anne*. Elle est la dernière reine d'Angleterre , descendant par les mâles de la famille des *Stuart* , famille à jamais célèbre par ses malheurs.

[1714.] *George I* , fils d'*Ernest-Auguste* , premier électeur d'Hanovre , fils d'une petite-fille de *Jacques I* , fut appelé au trône après *Anne* , par

une loi de *Guillaume*, qui déroçoit la couronne à la ligne protestante. Le prince de *Galles*, qu'on a appelé *le prétendant*, s'en exclut lui-même par la profession ouverte qu'il fit de la religion catholique. Cependant il avoit un puissant parti, qu'on nomma *les jacobites*. Appelé par eux, il auroit été possible qu'il eût triomphé, s'il avoit été mieux secondé par la France. La nouvelle de son débarquement répandit d'abord la terreur parmi ses ennemis : bientôt accablé par le nombre, il fut obligé de se rembarquer pour la France. Ses partisans les plus marquans périrent sous la hache des bourreaux.

George n'éprouva que cette légère inquiétude pendant son règne. L'Angleterre partagea son attention avec ses états d'Allemagne, et même ceux-ci lui tenoient plus à cœur. Avant que les Anglais eussent pris un roi sur le continent, ils n'avoient que des guerres volontaires; mais elles sont devenues comme indispensables en conséquence de la part que leurs souverains sont obligés de prendre à ce qui arrive hors de leur île. Du reste, ils n'ont jusqu'à présent eu qu'à se louer du caractère des princes de la maison d'Hanovre. *George I*, leur chef, étoit plus familier que ne le sont ordinairement les monarques. Il connoissoit bien ses intérêts. Pendant tout le cours de sa vie, la prudence régla ses démarches. Il monta sur le trône à l'âge de cinquante-cinq ans, et en régna treize.

[1727.] Son fils, *George II*, en avoit quarante-trois. Il y eut de son temps de grands débats

dans le parlement au sujet des vrais intérêts de l'Angleterre. Les ministres dévoués au roi, souverain d'Hanovre, présentèrent les alliances étrangères et les liaisons continentales comme devant produire la sûreté de la Grande-Bretagne. Le parti de l'opposition, contraire aux liaisons avec le continent, se plaignoit de ce qu'elles ne servoient qu'à faire entrer l'Angleterre dans des guerres inutiles, et à l'épuiser par les subsides. A la tête des ministres étoit *Robert Walpole*, gentilhomme, mais d'une famille médiocre, en qui l'on doit remarquer entre autres qualités une heureuse insensibilité pour les reproches. Il faut qu'il ait possédé ce talent à un degré rare pour n'être pas ému des sarcasmes qu'un membre du parlement, nommé *Windham*, lui lança en face.

On disputoit vivement dans le parlement sur la question de savoir s'il étoit important de l'assembler tous les trois ans, comme l'ordonnoient d'anciennes lois, ou si on ne le convoqueroit qu'au bout de sept, comme il arrivoit quelquefois. *Windham*, sans doute ennemi de *Walpole*, prit la parole, et, pour mieux faire sentir l'inconvénient d'un parlement de sept ans, dit : « Supposons qu'un homme qui ne seroit pas » d'une grande naissance, et qui n'auroit qu'une » fortune médiocre, d'ailleurs sans foi et sans hon- » neur, soit élevé au rang de premier ministre; sup- » posons que cet homme s'enrichisse des dépouilles » de la nation, secondé par un parlement composé » de membres qui auroient acheté leurs sièges, et qui

» vendroient leurs suffrages ; supposons qu'on fasse
 » dans ce parlement de vains efforts pour rechercher
 » la conduite de ce ministre et mettre le royaume à
 » l'abri de ses vexations ; supposons qu'une majorité
 » de ses créatures qu'il soudoieroit tous les jours le
 » mette à couvert ; supposons qu'il domine insolem-
 » ment sur tous ceux qui attendent des places :
 » comme il n'a aucune vertu , il ridiculiserà la vertu
 » dans les autres , et s'efforcera ou de l'empêcher de
 » paroître , ou de la corrompre.

» Avec un tel ministre et un tel parlement , sup-
 » posons un cas , qui , j'espère , n'arrivera jamais ;
 » supposons , dis-je , que le trône soit occupé par un
 » prince sans talens , ignorant , et ne connoissant pas
 » les vrais intérêts de son peuple , foible , capricieux ,
 » d'une ambition sans bornes et d'une avarice insa-
 » tiable : j'espère que cela n'arrivera pas ; mais il est
 » possible que dans la suite la nation soit soumise à
 » un tel roi , gouvernée par un tel ministre , et que
 » ce ministre soit soutenu par un tel parlement ; les
 » soins des hommes ne peuvent changer la nature du
 » genre humain , et aucun acte du parlement ne
 » pourroit prévenir l'existence d'un tel roi , ou d'un
 » tel ministre. Mais on peut prévenir les abus d'un
 » tel parlement en bornant sa durée. » Ce discours
 faisoit impression. Le ministre en craignit l'effet. Le
 roi aima mieux casser le parlement que de se voir en-
 lever par une décision le droit de le prolonger jusqu'à
 sept ans , s'il en étoit content.

Charles-Édouard , fils du prétendant , a fait

sous ce règne une excursion en Angleterre. On ne peut appeler autrement une entreprise devenue infructueuse, peut-être moins fautive de moyens que pour avoir été mal conduite. Ce jeune prince met à la voile des côtes de France, sur une simple frégate, quelque argent et des armes pour deux mille hommes. Il aborde en Écosse. Le nom de *Stuart*, cher aux Écossais du nord, lui procure aussitôt une armée. Elle obtint des succès, et l'on convieut que, s'il eût marché droit à Londres, dont il n'étoit éloigné que de trente lieues, il auroit pu opérer une révolution. Mais, mal conseillé, il s'amuse à faire proclamer son père avec des cérémonies qui font perdre du temps. Au lieu de se contenter de ses braves montagnards et d'autres Écossais qui lui avoient déjà remporté des victoires, il attend des troupes de France qui tardent trop et ne viennent qu'en petit nombre. La valeur de ses soldats céda à la discipline des vieilles troupes anglaises. L'armée de *Charles* fut complètement battue et entièrement dispersée.

Pour lui, après s'être éloigné du champ de bataille, tant que son cheval eut de forces, il gagna l'extrémité de l'Écosse. Il se cachoit dans les cavernes et les chaumières, passoit d'une île à l'autre parmi les Hébrides, sur les petites embarcations qu'il pouvoit trouver, souvent à la vue de ceux qui le poursuivoient, animés par la récompense promise à quiconque le livreroit mort ou vif. Il marcha plusieurs jours, déguisé en femme, entre les patrouilles

ennemis qui le cherchoient. Plus de cinquante personnes eurent sa vie entre leurs mains. La vénération pour l'infortunée famille des *Stuart* l'emporta sur la cupidité et sur l'appât de la récompense. Il trouva enfin un vaisseau qui le reçut, couvert de haillons, pâle, défiguré et exténué par les fatigues, et le mena en France. Il n'y trouva pas un asile hospitalier. *Louis XV* ne crut pas sacrifier son honneur en obéissant aux Anglais qui demandèrent impérieusement que ce jeune prince fût éloigné du royaume. Ces insulaires venoient d'obtenir des succès qui les rendoient exigeans. *George II* mourut en 1760, dans la soixante et dix-septième année de son âge, au milieu des triomphes de sa nation, qui le regretta quoiqu'il n'eût aucune qualité brillante.

[1760.] *George III*, son fils, qui lui a succédé, fait croire que, pour gouverner tranquillement l'Angleterre, il faut plus de prudence que d'audace. En effet, les tempêtes politiques qui ont agité cet empire font penser que les talens nécessaires à un roi de la Grande-Bretagne sont ceux qu'on demanderoit à un pilote naviguant sur des mers orageuses : savoir louvoyer, céder à l'impétuosité des vents, profiter des bonaces, craindre jusqu'aux calmes, n'aborder que la sonde à la main, et surtout se défier de son équipage.

ÉCOSSE,

partie septentrionale de l'Angleterre. Rois depuis Malcolm I, en 943, jusqu'à Jacques VI, en 1567.

L'ÉCOSSE est séparée de l'Angleterre par des montagnes et par des rivières. Les Romains avoient coupé, par un fossé retranché, l'espace que ces bornes naturelles laissent entre elles. On en trouve encore les vestiges. Elle étoit connue chez les anciens sous le nom de Calédonie. Les habitans des montagnes ont un caractère âpre, plus adouci dans les plaines. Le goût des sciences et des arts règne dans les villes. De nombreux troupeaux bondissent dans les prairies, et de riches moissons couvrent les guérets. Le bois n'y manque pas, et la mer présente de trois côtés une pêche abondante. Les îles en grand nombre qui terminent l'Écosse ressemblent, par leurs morcelures, à des débris de terre rongés par les eaux. Comme les flots s'y brisent avec violence, cette partie de l'Écosse fournit d'excellens matelots et de hardis navigateurs. Tous les Écossais sont endurcis à la fatigue, avantage qu'ils tirent de la température de leur pays, froid et souvent glacé.

Il seroit difficile de dire quels en ont été les anciens habitans. Le pays a pu se peupler par l'Angleterre de proche en proche. Alors couvert des Gaulois,

des Pictes, des Germains, des individus d'autres nations seront venus habiter ce pays, et s'y seront naturalisés. Il en sera aussi venu par les anses qui découpent l'Écosse, même avant les irruptions des Danois et des Norwégiens; car les anciennes annales disent que ceux-ci y trouvèrent des géans. L'empreinte des mœurs antiques s'est conservée parmi les habitans des montagnes.

Ils étoient, comme ils sont encore, divisés par tribus, très-attachés à leurs chefs, dont ils adoptoient sans examen les prétentions, et qu'ils suivoient aveuglément à la guerre: ce qui a rendu les révoltés des seigneurs fréquentes et dangereuses. Ce n'est pas sans peine que les rois ont fait pénétrer dans ces contrées l'idée d'une obéissance due à d'autres qu'à ces chefs de tribus.

Quant aux habitudes, leur vie est frugale, ils s'habillent avec simplicité; leur modération dans ces deux besoins de la vie est, chez les Écossais, dit *Buchanan*, leur historien, une vertu de tous les temps. Leurs mets ordinaires sont le poisson et le gibier. Ils faisoient cuire celui-ci dans la peau des bêtes qu'ils avoient tuées. Quelquefois à la chasse ils se désaltèrent avec le sang de leur proie. Dans les festins, ils boivent le bouillon des viandes et du lait fermenté, gardé long-temps. Les habits bigarrés leur plaisent plus que les autres. Autrefois ils préféroient le rouge et le blanc; maintenant ils affectionnent la couleur brune, et surtout le vert de la *roquette*. Cette plante est chez eux d'un grand

usage. Ils font leurs lits de ses feuilles , non-seulement à cause de leur souplesse , mais parce qu'ils leur croient la propriété d'absorber la transpiration , de donner du ton aux nerfs , et de la vigueur pour tous les exercices.

Leurs habits extérieurs sont très-larges. La plupart du temps ce ne sont que des pièces d'étoffes non façonnées , dans lesquelles ils s'enveloppent. Roulés dans ces espèces de manteaux pendant leurs voyages ou à l'armée , ils dorment paisiblement , quoique chargés quelquefois de neige et trempés par les pluies glaciales de leurs climats. Ils se complaisent dans la négligence et le désordre de leur ameublement. Si on leur présente un lit garni de matelas et de coussins , ils le relèvent et couchent à plate terre , pour ne point , disent-ils , perdre l'habitude de l'austérité nationale.

Leurs armes défensives et offensives sont un casque de fer et une cotte de maille qui descend jusqu'aux talons. Ils se servent , pour l'attaque , du sabre , de la hache , des flèches dentelées et barbues. Ils n'ont point de tambours. Leurs trompettes sont d'os et donnent un son aigu. En général , ils aiment beaucoup la musique. Les cordes d'une espèce de lyre commune parmi eux sont de nerfs ou d'airain ; ils les font résonner avec l'archet , ou les pincement avec l'ongle , qu'ils laissent grandir exprès. C'est sur ces instrumens que leur luxe se déploie. Ils les ornent d'or , de pierreries , et de ce qu'ils ont de plus précieux. Ils s'accompagnent de la voix , et chantent

les hauts faits de leurs héros, recueillis anciennement par leurs bardes. Ces poésies, destituées de grâce, sont pleines de verve, et offrent souvent des images sublimes. Pécheurs, pasteurs, chasseurs, les Écossais sont grossiers, mais francs dans l'amitié, fidèles dans leurs mariages, religieux selon leurs lumières, et plus heureux dans leurs antres et leurs forêts que les habitans des villes sous leurs lambris et sur le duvet, où ils s'endorment entre la perfidie et la mollesse.

On a des notions sur l'histoire d'Écosse, même trois cents ans avant notre ère vulgaire. Alors les habitans, attaqués par des Pictes et des Germains, ne pouvant s'accorder entre eux sur le choix d'un chef, en firent venir un d'Irlande, appelé *Fergus*. Ils le nommèrent roi, et s'engagèrent à en conserver le titre à sa postérité. Sous ces princes, les Écossais repoussèrent les Romains, qui, loin de pouvoir les subjuguier, furent obligés de se faire un rempart contre eux. Sept cents ans après ce premier *Fergus*, vers l'an 400 de notre ère, un autre monarque du même nom purgea son royaume du reste de ces conquérans, qui s'y étoient introduits. Ces deux *Fergus*, si éloignés l'un de l'autre, passent pour les fondateurs du trône d'Écosse, et *Kenneth I*, qui régnoit vers 820, onze cents ans après la fondation, passe pour en avoir été le restaurateur, parce qu'il rendit à la couronne son éclat, obscurci tant par les divisions intestines que par les invasions des étrangers. Il est regardé comme le soixante-neuvième roi.

A *Kenneth* succédèrent six princes bons et mauvais, heureux ou troublés par des intrigues qui ont occasionné des querelles, des vengeances, des assassinats et autres événemens qui se retrouvent dans toutes les histoires. Le dernier de ces rois se fit moine, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs. *Buchanan* remarque que les évêques, alors moins jaloux de richesses et d'honneurs que de science et de sainteté, n'avoient pas de siège fixe. Ils prêchoient dans tous les lieux indistinctement. Le principal but de leur mission étoit la réformation des mœurs, alors dépravées. En voulant les seconder, *Malcolm I* [943], soixante-seizième roi, fut assassiné, après quelques années d'un règne assez heureux. *Indulfe* [958], poursuivant avec trop d'ardeur les ennemis qu'il avoit vaincus, tomba mort, frappé d'une flèche. *Duffe*, fils de *Malcolm*, reprit la succession qu'*Indulfe* avoit interrompue [967]. C'étoit un excellent prince. Il fut assassiné comme son père, pour avoir entrepris de réprimer les vexations des nobles, oppresseurs du peuple. Les états élurent *Culne* [972], fils d'*Indulfe*. Il vengea la mort de *Duffe*; mais, après avoir, durant les premières années, régné avec sagesse, il se laissa aller à des déréglemens qui ruinèrent sa santé, et le rendirent méprisable; son esprit en souffrit: on songea à lui ôter le diadème; la mort lui épargna ce déshonneur. Les uns disent qu'elle fut violente; d'autres qu'elle fut occasionnée par une maladie de langueur, juste punition de ses désordres.

Le souvenir des vertus de *Duffe* fit appeler au trône

Kenneth II, son fils [978]. Il soutint pendant tout son règne la guerre contre les Danois qui s'étoient établis dans les cantons de l'Écosse. Dans une bataille entre les deux peuples, les Écossais, culbutés par les Danois, fuyoient en désordre. Près du lieu du combat, un paysan, nommé *Hajus*, labouroit son champ, accompagné de ses deux fils, forts et courageux comme lui. A la vue de ses compatriotes vivement poursuivis, le père prend le joug de ses bœufs; les fils s'arment de ce qu'ils trouvent sous leurs mains. Tous trois vont attendre les fuyards dans un passage étroit. Ils s'efforcent de les arrêter, les prient, les menacent, et enfin frappent les plus avancés, en criant qu'ils vont être pour les lâches pires que les Danois. Les plus timides, qui se précipitoient, s'arrêtent; les plus braves, qui se laissoient entraîner par la foule, se joignent aux trois laboureurs. Comme la crainte avoit grossi le danger, l'espérance fait croire le succès plus facile. Les fuyards, ayant fait volte-face, fondent avec impétuosité sur ceux qui les poursuivoient, et la bataille est gagnée.

Le roi offrit au laboureur et à ses enfans des habits superbes pour une entrée triomphale qu'il leur destinoit; mais ils refusèrent ces vains ornemens. Au milieu des seigneurs qui leur faisoient cortège, ils parurent avec leurs habits ordinaires, plus remarquables par leur simplicité qu'ils ne l'auroient été par une riche magnificence: *Hajus* portoit sur l'épaule son joug redoutable. Pour récompense on lui donna le champ le plus fertile de l'Écosse, que ses descendans

ont long-temps possédé. On y joignit des titres de noblesse, et pour armoiries trois boucliers, emblèmes des trois défenseurs de la patrie. Mais le joug, l'instrument de leur victoire et le type de leur honorable profession, fut oublié.

On a vu que la succession au trône n'étoit point fixée dans la ligne directe ; au contraire, il paroît qu'on se plaisoit à croiser les lignes collatérales. C'étoit ordinairement le frère ou le neveu qui héritoit au préjudice du fils. *Kenneth* se proposa de changer cet usage ; et, afin d'éprouver moins d'obstacles, il fit empoisonner un *Malcolm*, son plus proche parent, d'un âge mûr et généralement estimé, afin que *Malcolm*, son fils, en bas âge, fut débarrassé d'un rival. Il se donna en même temps les mouvemens nécessaires pour faire ériger en loi l'objet de ses desirs, et y réussit. Jusque-là la conduite de *Kenneth* avoit été pure et irréprochable. L'ambition, l'amour déréglé de sa postérité, lui firent souiller par un crime plusieurs années de vertus. Il s'en repentit et traîna dans les remords une vie malheureuse qu'un assassinat termina.

Il ne réussit même pas à transmettre pacifiquement la souveraineté à *Malcolm*, son fils. *Constantin*, oncle du prince, et *Grime*, fils de *Duffe*, s'emparèrent chacun d'une partie de l'Écosse [994], et laissèrent peu de pays au fils de *Kenneth*. Parvenu à l'âge des combats, le prince fit la guerre à ses rivaux. Ses succès furent si complets, que ses compétiteurs se virent réduits à lui céder le trône et disparurent ;

mais leurs partisans lui dressèrent des embûches : il tomba sous le fer des assassins, et ne laissa pas d'enfans mâles.

Deux de ses filles, mariées à de grands seigneurs d'Écosse, avoient chacune un fils. L'enfant de l'aînée, nommé *Duncan I*, succéda à son grand-père [1033.] Il étoit indolent et paresseux, défauts toujours dangereux, mais principalement dans des temps de troubles. Tourmenté par des cabales, il confia le soin de ses affaires à *Maccabet*, son cousin. Celui-ci les conduisit très-bien, et triompha des factions. Mais avec le succès vint le désir de s'en attribuer le fruit. *Maccabet* fit donc assassiner son cousin, s'empara du trône [1040], et tâcha de s'y affermir en poursuivant ceux qui auroient pu s'opposer à son usurpation.

Cependant *Malcolm II* et *Donalde*, fils du prince massacré, échappèrent à ses recherches. Ils se sauvèrent en Angleterre. L'usurpateur fit paroître d'abord des qualités qui auroient pu honorer un roi légitime. Il publia des lois sages, les fit observer, et se piqua de justice à l'égard de tout le monde. Cette conduite estimable n'empêcha pas qu'il ne s'élevât des mécontents. La facilité que *Maccabet* avoit trouvée à soulever les grands contre son cousin lui fit craindre d'éprouver le même traitement de leur part. S'il ne pouvoit leur enlever l'envie de lui nuire, il crut leur en ôter les moyens en les suivant, s'emparant de leurs châteaux, les accablant d'affronts

et les avilissent aux yeux du peuple pour les mettre hors d'état de former des partis.

Un des plus maltraités , nommés *Macduf* , après avoir long-temps souffert , se sauva en Angleterre , où il trouva le jeune *Malcolm* , fils du défunt monarque *Duncan*. Il l'exhorta à venger la mort de son père , à reprendre la couronne dont *Maccabet* s'étoit emparé , et lui montra le chemin au trône , tracé , pour ainsi dire , par les vices qui rendoient l'usurpateur odieux. Le jeune prince avoit déjà été plusieurs fois tenté par des émissaires de son oncle , qui , par l'appât du diadème , s'étoient efforcés de l'attirer en Écosse pour le livrer au tyran. Voulant éprouver si *Macduf* n'étoit pas aussi un de ces traîtres chargés de le faire tomber dans le piège , il lui répondit : « Ce que vous me dites de l'usurpateur ne » m'est pas nouveau. Mais vous qui m'excitez à cou- » rir après une couronne , me connoissez-vous ? Je » dois vous l'avouer , je me sens dominé par les pas- » sions qui ont souvent perdu les rois ; surtout l'a- » mour effréné des femmes et l'avarice. Je me cache » à présent ; mais quand l'autorité souveraine me » permettra de me livrer à mes penchans , j'appré- » hende bien de ne pouvoir me contenir ; et , au lieu » de me procurer un avantage , comme vous m'en » flattez , vous m'aurez véritablement précipité dans » l'abîme.

« Cette passion effrénée pour le sexe dont vous » me parlez , un mariage avec une princesse aimable ,

» répliqua *Macduf*, peut y mettre un frein ; quant à
 » l'avarice, la cessation du besoin et l'abondance
 » vous en corrigeront. — Il faut tout vous dire, re-
 » prit le prince, je ne me sens aucune estime pour la
 » vertu. Comme je juge des autres par moi-même, je
 » ne me fie à personne, et je ne me crois obligé de
 » tenir aucune parole. — O monstre ! s'écrie *Macduf*,
 » monstre à chasser dans les déserts les plus sau-
 » vages ! » Il partoit avec cette exclamation ; *Mal-*
colm le retient, et lui dit que son indignation si fran-
 chement exprimée, loin de lui déplaire, lui donne la
 meilleure opinion de lui ; qu'il auroit eu de la peine
 à mettre sa confiance en un homme qui auroit cru
 pouvoir se concilier avec les vices qu'il montrait,
 mais que sa franchise le rassuroit. Ils s'expliquèrent,
 et furent bientôt d'accord. Les moyens de réussite
 que présentait *Macduf* se réalisèrent. Quand *Mal-*
colm se montra, le peuple, aussi las que les grands,
 abandonna *Maccabet*, et courut avec empressement
 au-devant du nouveau roi. Il était naturel qu'un
 tyran détesté finît tragiquement. Sa mort fut accom-
 pagnée de circonstances qui attestent que la ven-
 geance divine y prit part ; circonstances effrayantes
 et surnaturelles, plus propres, dit *Buchanan*, à
 figurer sur le théâtre que dans l'histoire. On l'a fait
 frapper de la foudre et expirer dans d'affreuses dou-
 leurs.

[1057.] *Malcolm III*, porté sur le trône avec
 l'applaudissement du plus grand nombre, éprouva
 des inquiétudes de la part de quelques mécontents.

Averti qu'un d'entre eux avoit formé contre sa vie une entreprise qui devoit s'exécuter dans une embuscade, le monarque prend le coupable avec lui, sous prétexte d'une promenade, et le mène dans un vallon écarté. Le tenant seul, il lui rappelle amicalement ses bienfaits, lui reproche ses funestes desseins, et, mettant l'épée à la main : « Si tu en veux à ma vie, lui » dit-il, au lieu de me poursuivre en assassin, attaque-moi en homme de cœur, et obtiens par ta » bravoure la couronne que tu voulois m'enlever » par la trahison. » Le conjuré, frappé d'étonnement, se jette à ses pieds. Le monarque lui pardonne. Cet acte de générosité, devenu public, fit rentrer les autres dans le devoir, dont ils ne s'écartèrent jamais dans la suite.

Ce prince régna longuement et glorieusement, et périt par un excès de confiance. Il assiégeoit une ville que les Anglais lui avoient prise. La garnison, quoique réduite à l'extrémité, refusa de remettre les clefs à d'autres qu'au roi en personne. Il approche des murs, et il se présente sans précaution pour les recevoir. Un soldat aposté le perce de sa lance. *Edouard*, son fils aîné, voulant venger la mort de son père, attaque les traîtres avec plus d'impétuosité que de prudence, et reçoit aussi une blessure mortelle.

Ce double accident jette le trouble dans le royaume. Trois enfans légitimes restoient au roi, et un bâtard, nommé *Duncan*. Les trois premiers, appelés *Edgard*, *Alexandre* et *David*, furent jugés trop jeunes pour remplacer leur père. *Donalde*, leur oncle,

frère de *Malcolm*, se présenta; mais le bâtard *Duncan II* signifia des prétentions avec assez de fermeté pour faire abandonner la partie par le frère de son père [1094.] Durant leur querelle, la veuve de *Malcolm*, craignant pour ses fils, se sauva avec eux en Angleterre. *Duncan* garda quinze ou seize mois le titre de roi. Une précaution qu'il prit pour se l'assurer fut précisément ce qui le lui fit perdre. Cette précaution consistoit à rechercher l'alliance du roi de Norwége. Il l'acheta par des conditions préjudiciables à l'honneur de son royaume. Les grands découvrirent ce honteux traité; l'indignation qu'ils en conçurent les fit renoncer à l'obéissance de *Duncan*.

[1098.] Ils allèrent chercher *Edgard*, le fils aîné de *Malcolm*, dans son asile. Il revint avec ses deux frères. *Duncan*, hors d'état de résister, se retira en Norwége. *Edgard* régna en paix, et mourut sans enfans. *Alexandre*, son successeur [1107], privé aussi de postérité, laissa le trône à *David I* [1124], son dernier frère. Le règne de celui-ci fut long et avantageux à l'Écosse. Les auteurs ne varient pas sur les louanges qu'ils donnent à la sagesse de ces trois frères, à leur prudence, à leur amour de la justice et aux autres vertus qu'ils tenoient de *Malcolm*, leur père; mais ils ne sont pas d'accord sur ce qu'on doit penser de leur libéralité envers le clergé; les uns la louent; les autres la blâment excessivement. La censure de ces derniers est juste, s'il est vrai que ces princes aient poussé la générosité jusqu'à dépouiller la maison royale de ses biens en faveur de l'église.

David eut le malheur de survivre à un fils unique, que ses belles qualités firent autant regretter de toute l'Écosse que de son père. Quoique accablé de ce coup, dans une assemblée générale convoquée à cet effet, le bon roi prit sur lui-même de consoler ses sujets affligés. Il le fit en ces termes : « Ce qui est arrivé à » mon fils est le sort commun. La vie est un gage, un » prêt qu'il faut rendre tôt ou tard. Peu importe le » moment auquel la dette sera exigée. Quand nous » voyons mourir un homme de bien, pourquoi nous » affliger ? Il ne nous quitte que pour aller dans sa » véritable patrie, où nous le suivrons bientôt. Si » mon fils a fait le premier ce voyage, il a l'avant- » tage de voir le premier mes vertueux frères et mes » autres parens, et de jouir dès à présent de leur » compagnie. Cessons donc nos plaintes et nos re- » grets, de peur qu'il ne paroisse, en les continuant, » que nous sommes plus touchés de notre perte que » sensibles à la félicité de mon fils. Je vous remercie » pour lui et pour moi de votre amitié, et je vous la » demande pour ses enfans. »

[1153.] Ils étoient au nombre de trois. *Malcolm IV*, l'aîné, succéda à son père. La bonne éducation qu'il avoit reçue, et les fruits qu'elle produisit, donnèrent de grandes espérances qui ne furent point déçues. Cependant ses vertus civiles et religieuses lui firent un peu trop craindre la guerre, et la candeur de son caractère l'exposa à être trompé par *Henri II*, roi d'Angleterre. Ce monarque l'attira à sa cour sous des prétextes couverts d'une apparence d'amitié.

Lor
lui a
faire
des
lui-
déjà
lui
les
qu'i
rent
jeun
s'ass
roit
faite
de v
désa
jeun
enfr
célil
[
ses c
succ
frère
fut t
voy
cet
avo
mer
mor
l'ac

Lorsqu'il l'eut à sa disposition, il le mena malgré lui à une expédition contre la France, afin de lui faire perdre l'amitié des Français, et de le priver des secours qu'il pourroit tirer de ce royaume quand lui-même voudroit l'attaquer, comme il en méditoit déjà le projet. Cette complaisance forcée de *Malcolm* lui enleva pour un temps l'affection de ses sujets, et les porta à une rébellion dont *Henri* profita, ainsi qu'il se l'étoit promis. Cependant les Écossais ouvrirent les yeux et eurent pitié de la foiblesse de leur jeune roi. Ils montrèrent même le désir de le voir s'asseoir sur le trône par un mariage qui lui donneroit des héritiers. Sur la proposition qui lui en fut faite, le pieux *Malcolm* déclara qu'il avoit fait vœu de virginité, et qu'apparemment ce vœu n'étoit pas désagréable à Dieu, puisque, dans la vigueur de la jeunesse, il lui avoit accordé la grâce de ne le pas enfreindre et de lui préparer des héritiers. Il mourut célibataire à vingt-cinq ans.

[1165.] Ces héritiers dont parloit *Malcolm* étoient ses deux frères, dont l'aîné, nommé *Guillaume*, lui succéda. Il essaya encore plus de chagrin que son frère de la part du roi d'Angleterre. Comme lui, il fut traîné à une expédition contre la France. Renvoyé dans son royaume, il entreprit de se venger de cet affront et de reprendre les cantons que l'Anglais avoit envahis. Il tomba dans une embuscade, et fut mené une seconde fois en France, où étoit *Henri*. Ce monarque mit la liberté de l'Écossais à prix, et ne l'accorda qu'en se faisant confirmer ses usurpations.

Les troubles qui survinrent en Angleterre fournirent à son tour au roi d'Écosse l'occasion de recouvrer ce qu'il avoit été contraint d'abandonner. Par ce moyen il laissa son royaume un peu restauré à *Alexandre II* [1214], son fils, qui lui succéda. Un traité régla les droits débattus entre les deux couronnes, et procura au nouveau monarque un règne aussi tranquille qu'il pouvoit l'être dans un pays rempli de seigneurs turbulens.

[1249.] Les mêmes agitations se firent sentir sous son fils, *Alexandre III*. Ceint du diadème de son père à l'âge de seize ans, il fut plus heureux, parce que l'Angleterre étoit gouvernée par un prince foible. On lui restitua toutes les possessions usurpées sur ses ancêtres. Les succès d'*Alexandre* contre l'étranger affermirent sa domination sur ses sujets. Son mariage avec la fille du roi d'Angleterre assoupit durant sa vie les querelles entre les deux nations. *Alexandre* essaya des chagrins de la part du clergé trop ambitieux, de la part du pape et de ses avides légats, dont les foudres, quoique lancées mal à propos, l'effrayèrent assez pour qu'il leur abandonnât toutes leurs prétentions, afin d'obtenir la paix. Ce prince publia des lois très-sages; il avoit divisé son royaume en quatre parties, et demuroit trois mois dans chacune. Pendant ce temps les plus pauvres de ses sujets avoient le droit de s'adresser à lui: Il les écoutoit avec bonté. Les grands d'une province l'accompagnoient avec leurs vassaux armés jusqu'à la province voisine, où il étoit reçu de même. Il vi-

voit au milieu de ses peuples , sans leur être à charge par aucun luxe ; aussi fut-il singulièrement regretté , lorsqu'un accident funeste abrégé ses jours. Il se fendit la tête en tombant de cheval.

Au chagrin de perdre un si bon prince se joignit l'inquiétude sur l'état où il laissoit l'Écosse. Toute la race masculine de ses rois étoit éteinte. Il ne restoit qu'une fille au berceau , née de la fille d'*Alexandre* , morte épouse du roi de Norwége. Cette enfant étoit l'héritière légitime du trône. Afin d'éteindre jusqu'aux étincelles qui pouvoient allumer des querelles entre les deux royaumes , *Edouard* , roi d'Angleterre , demanda la petite princesse en mariage pour son fils , enfant comme elle. La proposition fut agréée ; mais les ambassadeurs envoyés en Norwége pour ramener ce gage de paix et d'union trouvèrent que la mort venoit de frustrer l'espérance des deux peuples. La lice alors s'ouvrit à une foule de prétendants. Les principaux étoient *Jean Bailléul* et *Robert Bruce* , tous deux descendans d'une nièce du roi défunt , et apportant des droits qui embarrassoient les Écossais. Les rivaux avoient chacun un si grand nombre de partisans , qu'après des discussions armées qui durèrent plusieurs années , les états jugèrent à propos de remettre la décision du procès à *Edouard* , roi d'Angleterre.

Ce monarque crut l'occasion favorable de ne faire de l'Angleterre et de l'Écosse qu'un seul et même royaume : réunion que ses prédécesseurs avoient plusieurs fois inutilement tentée , et qu'il désiroit ar-

demment. Il employa toutes les ruses d'une politique frauduleuse, sema la division entre les grands, les mit aux mains les uns contre les autres, éloignant toujours la décision sous différens prétextes; mais, convaincu par la répugnance qu'il trouvoit dans les esprits qu'il ne parviendroit jamais à son but, au défaut du tout, il se rabattit sur une partie, et borna sa prétention à un hommage et à des droits utiles. A ces conditions, il offrit secrètement la couronne à *Robert Bruce*, dont le droit paroissoit le plus douteux, persuadé que ce seigneur n'hésiteroit pas à fixer à ce prix l'incertitude de ses espérances; mais il trouva un prince magnanime qui lui répondit fièrement : « Le désir de régner n'est pas en moi assez » vif pour que je lui sacrifie l'indépendance de ma » couronne et la liberté de mes peuples. » *Jean Bailleul* ne fut pas aussi délicat : il accepta la proposition d'*Edouard*, qui le proclama roi.

[1292.] Il arriva de cette mauvaise foi d'*Edouard*, qui avoit abusé de la confiance des Écossais, ce qui arrive ordinairement des grandes injustices. Parmi les seigneurs convoqués pour l'installation du nouveau roi, les uns refusèrent de signer la convention de *Bailleul*, les autres ne donnèrent leur nom que forcément et à regret. Le monarque lui-même, pour obtenir l'estime de son peuple, se vit obligé de renoncer à l'engagement honteux qu'il avoit contracté. Il envoya signifier sa rétractation au roi d'Angleterre. Cet acte de fermeté alluma la guerre; elle ne fut pas heureuse pour *Bailleul*. Il tomba entre les mains

d'*Edouard*, qui le confina dans ses états de France. Il y traîna une vie peu honorable, pendant que plusieurs braves Écossais, abandonnés de la principale noblesse, s'efforcèrent de secouer le joug d'*Edouard*, que les grands portoient avec une patience honteuse.

Le chef de ces hommes courageux se nommoit *Guillaume Wallace*, d'une bonne famille à la vérité, mais dénuée de fortune. Ses parens l'avoient élevé dans la haine des Anglais, que la perfidie de leur roi rendoit odieux à beaucoup de patriotes. *Wallace* en rassembla un assez grand nombre des plus animés. Il harcela les garnisons anglaises, et obtint des succès qui le firent nommer vice-roi, non par les grands qui lui portoient envie, mais par le peuple. *Edouard* dédaigna de marcher en personne contre un pareil chef. Il envoya des généraux qui n'étoient pas sans mérite, et qui cependant furent battus. En un seul jour, ce brigand, comme il l'appeloit, remporta trois victoires.

La force devenant inutile, et cette guerre prenant un caractère inquiétant, le roi d'Angleterre eut recours à des offres, à des promesses, ainsi qu'aux autres moyens de séduction. Il les fit présenter à *Wallace* par les premiers de la nation qu'il avoit attirés à son parti, entre autres, par *Robert Bruce*, fils du monarque prisonnier, *Robert*, le compétiteur de *Bailleul*. *Edouard* attira ce jeune prince à sa cour après la mort de son père. Il le tenoit flottant entre l'espérance d'obtenir le sceptre d'Écosse, s'il

se montroit docile à ses volontés, et la crainte de s'en voir privé, s'il manifestoit trop ouvertement ses desirs. Pour le tenir dans cet état de fluctuation qui le rendoit dépendant, les ministres anglais lui insinuoient que *Wallace* portoit ses prétentions jusqu'au trône.

Après une victoire importante que ce général remporta, *Bruce* lui demanda une conférence. Elle eut lieu à la tête de leurs troupes, un ruisseau entre deux. Le prince lui marqua son étonnement de ce que, sur le frêle espoir de la faveur populaire, il se donnoit tant de mouvemens et s'exposoit à tant de dangers : « car, ajouta-t-il, quand même vous » extermineriez tous les Anglais, ne vous flattez » pas que jamais les grands d'Écosse consentent à » vous reconnoître pour leur souverain. » *Wallace* répondit : « Jamais je ne me suis proposé un pareil » prix de mes travaux. Le sceptre n'est point l'objet » de mes desirs et ne convient point à ma fortune ; » mais vous voyant, vous à qui le trône est dû, » abandonner lâchement nos concitoyens, les laissant exposés non aux chaînes, mais à la hache » d'un ennemi cruel, j'ai pris leur cause en main, » et tant qu'il me restera un souffle de vie, je » défendrai leurs biens et leur liberté. Pour vous, » qui préférez la sûreté d'une honteuse servitude » aux dangers d'une honnête liberté, suivez la fortune, puisqu'elle seule mérite votre estime. Quant » à moi, je mourrai libre dans ma patrie, avec la » gloire de l'avoir défendue jusqu'à l'extrémité. »

Cette espérance de l'infortuné *Wallace* ne se réalisa point. Le roi d'Angleterre l'entoura de traîtres qui le lui livrèrent. Au lieu d'en agir généreusement avec un homme de ce mérite, *Edouard* le fit battre de verges comme un vil scélérat, et décapiter sur la grande place de Londres. Afin de soumettre pour toujours l'Écosse à son sceptre, il travailla à effacer chez les Écossais jusqu'à la mémoire de ce qu'ils avoient été. Il abolit les anciennes lois. On ne jugea plus que par celles d'Angleterre. Il substitua aux rites écossais la liturgie anglaise. Les diplômes, les traités, les actes les plus respectables furent tirés des archives et détruits. L'usurpateur ne laissa pas subsister un monument, pas même une pierre qui pût rappeler des traits capables de ressusciter dans les cœurs l'ancienne magnanimité de la nation.

Le tyran crut avoir étouffé par là toute semence de révolte, d'autant plus qu'il avoit fait transporter en Angleterre les principales familles que l'on gardoit à vue. *Robert Bruce*, et les autres seigneurs les plus suspects, étoient retenus à la cour, afin d'être surveillés de plus près. Ces précautions n'empêchèrent pas que la plupart, fatigués de l'esclavage qu'on appesantissoit sur leurs têtes, ne se concertassent pour se soustraire à la tyrannie. Ils profitèrent d'un jour d'hiver où la neige couvroit la terre, firent ferrer leurs chevaux à rebours, afin que leurs traces trompassent ceux qui voudroient les poursuivre, et arrivèrent sans accident en Écosse,

où s'étoit secrètement formé un parti disposé à les recevoir.

[1306.] *Robert Bruce I* fut proclamé roi ; mais s'il avoit beaucoup de partisans , il avoit aussi une faction contraire, qui, jointe aux Anglais, le réduisit à des extrémités cruelles. Non-seulement ses premiers efforts furent sans succès , mais tous les malheurs semblèrent se réunir contre lui. Il eut la douleur de voir ses troupes dispersées , ses amis massacrés. Lui-même fut contraint de fuir de retraite en retraite ; tantôt seul , tantôt suivi d'un unique compagnon , il couroit des forêts dans les cavernes ; jamais en sûreté que quand il pouvoit passer pour ce qu'il n'étoit pas. Son diadème , plus propre à désigner sa tête aux assassins qu'à lui attirer respect et protection , fut teint du sang de ses quatre frères et de beaucoup de personnes de sa famille , hommes , femmes et enfans , qui périrent victimes de la cruauté des Anglais.

Enfin il trouva un asile sous le toit agreste d'un vieux gentilhomme. Il y resta quelques mois. Comme on n'entendoit plus parler de lui , on le crut mort. Les Anglais commencèrent à oublier cet ennemi , et à se conduire avec la fierté et l'insolence , compagnes trop ordinaires de la sécurité. Profitant de leur négligence , *Robert* reparoît , et s'introduit par surprise dans une citadelle importante. Ce coup d'éclat réveille ses partisans. Ils accourent en foule auprès de lui. Bientôt il se trouve à la tête d'une

trou
velin
que
Alon
une
le m
de
opp
l'arc
et d
L
étoit
temp
men
senc
se l
mon
Il se
Il m
Éco
rem
D
cont
les n
ce fu
fixer
pas
« R
» g
» p

troupe de braves , résolus de vaincre ou de s'ensevelir sous les ruines de leur patrie. Les détachemens que les Anglais envoyèrent contre lui furent battus. Alors ils se déterminèrent à entrer en Écosse avec une armée qu'ils rendirent formidable , autant par le nombre que par l'espérance donnée aux soldats de leur partager les biens des vaincus. *Robert* en opposa une moins considérable , mais enflammée de l'ardeur qu'inspire la nécessité de défendre ses foyers et de sauver ce qu'on a de plus cher.

Lorsque les Anglais entrèrent en Écosse , *Robert* étoit attaqué d'une maladie que l'on crut quelque temps mortelle. Sa convalescence étoit à peine commencée quand les deux armées se trouvèrent en présence. Loin de fuir le combat , le monarque , sans se laisser intimider par les nombreux bataillons , montre à ses troupes un front serein et un air assuré. Il se fait mettre à cheval. Deux soldats le soutenoient. Il marche à la tête. Animés par ce spectacle , les Écossais fondent avec impétuosité sur l'ennemi et remportent une victoire complète.

Dès ce moment sa vie ne fut plus qu'une suite continuelle de prospérités. Il faut avouer que *Bruce* les mérita , et que , si la fortune lui demeura fidèle , ce fut par sa prudence et sa bonne conduite qu'il sut fixer son inconstance. *Buchanan* , qui ne passera pas pour panégyriste des rois , en fait ce portrait : « *Robert Bruce* s'est rendu célèbre par tous les genres de vertus. Il seroit difficile de trouver depuis les temps héroïques un prince qui lui ressem-

» blât. Courageux à la guerre , il étoit un modèle de
 » modération et de justice dans la paix. Quoique ses
 » succès inespérés , après que la fortune, rassasiée
 » de ses malheurs , se fût lassée de le persécuter ,
 » le rendent un prince étonnant , il est encore plus
 » admirable dans l'adversité que dans la prospérité.
 » Quel courage n'a-t-il pas fallu pour n'être pas
 » ébranlé par tant de maux qui tomboient sur lui
 » à la fois ! Sa femme chargée de chaînes ; ses quatre
 » frères , princes pleins de vaillance , cruellement
 » massacrés ; presque tous ses amis affligés en même
 » temps de toute espèce de calamités ; ceux qui
 » avoient pu échapper à la mort , bannis et dé-
 » pouillés de leurs biens ; lui-même , privé , non-
 » seulement d'un riche patrimoine , mais de son
 » royaume , par le monarque le plus puissant et le
 » plus habile de son siècle. Cependant , assiégé en
 » même temps par cette foule de maux , au milieu
 » des ombres de la mort qu'une maladie dangereuse
 » faisoit voltiger autour de sa tête , il ne désespéra
 » pas de recouvrer sa couronne. Jamais il ne dit ,
 » jamais il ne fit rien qui fût indigne d'un roi.
 » Comme *Marc Brutus* et le dernier *Caton* , il ne
 » porta pas sur lui-même des mains homicides.
 » Comme *Marius* , il ne se laissa pas dominer par
 » la colère , et n'exerça pas contre ses ennemis une
 » cruelle vengeance. Au contraire , après avoir re-
 » conquis son royaume , il se conduisit avec ceux
 » qui lui avoient fait le plus de mal , non en ennemi
 » réconcilié , mais en roi. » Jusqu'à la fin , même

dans
 conde
 son u
 qui lu
 de ré
 en ne
 mort
 selon
 sans e
 fils de
 [i
 fut co
 manda
 monie
 ou jeu
 par les
 leul ,
 par de
 de tire
David
 voit le
 France
 battre
 fidèles
 De t
 roi pou
 ils pou
 état , s
 sa prés
 rappela

dans les angoisses d'une maladie douloureuse qui le conduisit au tombeau, le bonheur de ses peuples étoit son unique occupation. *Robert* laissoit ce royaume, qui lui avoit tant coûté, à un fils de huit ans, sujet de réflexions inquiétantes. Il les calma comme il put, en nommant un tuteur si bien choisi, qu'après sa mort, les états le confirmèrent. Ils statuèrent de plus, selon sa volonté, que, si ce fils venoit à décéder sans enfans, la couronne passeroit à *Robert Stuart*, fils de sa fille.

[1329.] Selon le vœu de son père, *David Bruce II*, fut couronné avec la permission du pape. On la demanda, afin de donner plus d'authenticité à la cérémonie. Cette précaution n'empêcha pas que le droit du jeune monarque ne fût contesté et attaqué tant par les Anglais, qui entretenoient chez eux des *Bailleul*, qu'ils se préparoient à opposer aux *Bruce*, que par des Écossais mécontents ou entraînés par le désir de tirer avantage des troubles. Les fidèles sujets de *David*, persuadés que la présence d'un enfant pouvoit leur être plus nuisible qu'utile, l'envoyèrent en France avec sa mère. Débarrassé de ce soin, il se battirent avec courage contre les Anglais et leurs infidèles compatriotes.

De temps en temps ils envoyoient visiter leur jeune roi pour connoître par eux-mêmes quelles espérances ils pouvoient en concevoir. Quand ils le crurent en état, sinon de les seconder, du moins de donner par sa présence de la prépondérance à leur parti, ils le rappelèrent. Il combattit à leur tête avec succès ;

mais, dans une bataille décisive, son armée fut entièrement détruite par *Philippine*, reine d'Angleterre, pendant que le roi faisoit la guerre en France. *Edouard*, heureux en femme, heureux en fils, vit dans ses chaînes *Jean*, roi de France, amené par *Édouard*, surnommé le *Prince noir*, son fils, et *David II*, roi d'Écosse, prisonniers de son épouse. Des raisons politiques abrégèrent la captivité de *David*. Il retourna libre dans son royaume, et gouverna sagement, mais avec dureté. Les circonstances exigeoient de la sévérité. L'humeur remuante des grands ne put être domptée que par l'extinction de plusieurs famille. *David* mourut à quarante-sept ans, plus craint qu'aimé, avec la réputation d'un prince habile, dont la fortune avait souvent trahi la capacité.

[1371.] *David* ne laissa pas d'enfans. Selon les dispositions de *Robert I*, son père, le sceptre passa à *Robert II*, fils de sa sœur. Par lui la famille des *Stuart* monta sur le trône d'Écosse. Ce prince étoit ami de la paix, mais ses sujets ne lui permirent pas toujours de suivre son inclination. C'étoit le temps de la *chevalerie*. Les nobles se seroient crus déshonorés s'ils eussent joui de la tranquille indolence de leurs châteaux. Ils se provoquoient les uns les autres. L'amour de la gloire étoit le motif principal de leurs combats; mais le pillage étoit le véritable aiguillon des vassaux qu'ils entraînoient à leur suite. Anglais et Écossais, pendant tout ce règne, se provoquèrent par des succès variés. Les lois de la chevalerie étoient sévèrement observées entre gen-

tilsh
les
sur s
entre
ban
natio

S
cess

qu'il

Les

dans

la f

cons

role

confi

chez

Angl

lui f

géré

gran

[

états

dout

avoi

son

son

mém

que

avoi

souv

tilshommes. Quiconque n'auroit pas rempli fidèlement les conditions du cartel ; quiconque, rendu libre sur sa parole, ne seroit pas venu à jour dit se remettre entre les mains du vainqueur, auroit été méprisé et banni à jamais. La chevalerie entretenoit ainsi la nation dans un état de guerre perpétuelle.

Stuart souffroit cette manie qu'il ne pouvoit faire cesser, mais tâchoit d'y mettre un frein par des trêves qu'il ménageoit entre les rivaux les plus ardens. Les soins qu'il se donnoit maintinrent quelque police dans son royaume malgré les obstacles qu'opposoit la folie du temps. Ce monarque est célèbre par sa constance dans ses résolutions et sa fidélité à sa parole. L'alliance des Français, déjà ancienne, mais confirmée par son prédécesseur, qui avoit été élue chez eux, lui servit à bannir presque entièrement les Anglais de l'Écosse. Mais si le courage de ces alliés lui fut utile, leur caractère turbulent, et le prix exagéré qu'ils mettoient à leurs services, lui causèrent de grands embarras.

[1390.] Son fils portait le nom de *Jean*. Les états lui firent prendre celui de *Robert III*, sans doute par estime pour les rois de ce nom qui les avoit gouvernés. Il avoit les inclinations pacifiques de son père. Aussi abandonna-t-il les soins militaires à son frère, nommé comme lui *Robert*, et il lui donna même le titre de *gouverneur du royaume*. On croit que le gouverneur, vu le caractère de son frère, avoit déjà conçu le projet de s'emparer de l'autorité souveraine. Cette confiance excessive lui fournit les

moyens d'exécuter ce criminel dessein. Une autre imprudence du roi en accéléra et facilita l'exécution.

Il paroît que le monarque, foible et indolent, ne savoit pas prendre, même dans sa famille, l'autorité qui convient à père et à un roi. Tout le monde se plaignoit des désordres de *David*, son fils aîné. Tant que la reine, femme de mérite, avoit vécu, le jeune prince, contenu par ses avis et sa fermeté, s'étoit renfermé dans de certaines bornes. Après sa mort, il lâcha la bride à toutes ses passions. Séductions, violences, meurtres, rien ne lui coûtoit pour s'emparer des femmes et des filles qui lui convenoient. Le roi, excédé des plaintes qu'on lui portoit de tous côtés, et n'ayant plus la force de faire rentrer son fils dans le devoir, écrivit à son frère d'arrêter son fils, et de le retenir auprès de lui jusqu'à ce qu'il pût compter sur quelque changement.

Le gouverneur, ravi d'avoir un si beau prétexte de se débarrasser de son neveu, au lieu de travailler à le réformer, l'enferme dans une citadelle avec l'affreuse résolution de le faire mourir de faim. Le supplice du malheureux jeune homme traîne en longueur par la compassion d'une jeune personne, fille du geôlier, et celle d'une femme qui étoit nourrice. La première le sustenta quelque temps avec des galettes minces qu'elle cachoit sous son chapeau en allant visiter le prisonnier. La seconde lui faisoit sucer son lait avec une sarbacane, à travers une fente de muraille. Toutes deux furent découvertes et punies de mort. L'infortuné prince, privé de ces secours,

mourut après s'être rongé les bras de rage et de désespoir.

Le roi sut la mort de son fils aîné. A la vérité, on lui en cacha les lamentables circonstances ; mais il en apprit assez pour ne pas douter que ce ne fût le crime de son frère. Craignant le même sort pour *Jacques*, son second fils, il le fit partir pour la France. Une tempête le jeta sur les côtes d'Angleterre : quoique l'Anglais n'eût point alors de guerre avec l'Écosse ; il n'en retint pas moins le prince comme prisonnier. Frappé de cette nouvelle comme d'un coup de foudre, le triste père tomba sans connoissance entre les bras de ceux qui l'environtoient. Ce premier accident fut suivi d'une maladie de langueur, pendant laquelle il repoussoit toute nourriture. Le marasme dont il étoit attaqué le rendit hideux, et lui donna la figure d'un cadavre avant sa mort : spectacle d'autant plus touchant, qu'il avoit été le plus bel homme de son royaume : il étoit aussi un des plus honnêtes ; mais c'étoit un roi plus que médiocre.

Les états confirmèrent au gouverneur l'autorité dont il jouissoit. On conçoit qu'il ne se pressa pas de redemander son neveu. D'un autre côté, les Anglais le gardèrent volontiers comme un garant de la paix dont ils avoient besoin, parce qu'ils étoient en pleine guerre avec la France. Par cette raison, pendant l'administration du gouverneur, il n'y eut que des hostilités passagères et peu importantes entre les deux nations anglaise et écossaise. Le roi d'Angleterre se piqua même de donner une bonne éducation à son

jeune prisonnier. Il lui fit faire ses premières armes sous ses yeux, contre la France, et il le traitoit à sa cour avec beaucoup de distinction.

A la mort du gouverneur, qui régna quinze ans sous le nom de son neveu, les états reconnurent *Morduce*, son fils. Il ne se trouva ni les qualités d'un administrateur; ni même celles d'un père de famille : son incapacité et ses défauts dégoûtèrent les seigneurs écossais, et les déterminèrent à demander leur roi. Ils trouvèrent les Anglais disposés à le rendre d'autant plus volontiers, qu'ils croyoient avoir inspiré au jeune monarque, par l'éducation, des dispositions favorables à leur nation. Afin de se l'attacher par des liens encore plus forts, ils lui donnèrent en mariage une belle Anglaise qu'il aimoit.

[1423.] *Jacques I* revint en Écosse après dix-huit ans d'absence, accompagné de son épouse. Ce jeune couple fut reçu et couronné au milieu des transports d'allégresse du peuple, ivre de joie de se voir un roi légitime. Cette grande satisfaction dura peu. Dans tout ce que les Anglais avoient fait pour le roi d'Écosse, en se donnant des airs de générosité, ils n'avoient pas oublié leurs intérêts. Le monarque fut contraint de s'engager à payer une forte somme, tant pour sa pension que pour sa rançon de prisonnier. Voulant remplir son obligation, il demanda des contributions à ses peuples. Les impôts consentis furent levés avec une dureté qui causa des murmures et occasionna des révoltes. Les révoltés trouvèrent des grands qui les appuyèrent. *Jacques* se saisit des chefs. Leur sang

coula sur les échafauds. On lui reproche d'avoir ajouté aux actes de justice sévère, des circonstances barbares. Par exemple, il envoya à sa propre tante la tête sanglante de son mari et de ses fils. Il prétendoit par là non-seulement la punir d'avoir soufflé la rébellion à ses proches, mais il espéroit de plus que, dans le premier transport de sa fureur, cette femme hautaine laisseroit échapper des paroles qui donneroient des lumières plus étendues sur la conjuration. Il fut trompé. Elle se contint, et dit seulement avec une tranquillité affectée : « S'ils sont coupables, le roi a fait justice. »

Au reste, les excès que se permettoient les chefs de bandes, conspirateurs et autres, demandoient peut-être, et autorisoient des excès de rigueur. Un de ces hommes féroces, impatienté des plaintes d'une veuve qu'il avoit dépouillée de ses biens, irrité des menaces qu'elle faisoit continuellement d'aller se plaindre au roi, lui fit attacher avec des clous du fer sous la plante des pieds, comme à un cheval, afin, dit-il, qu'elle fut moins blessée des aspérités du chemin. Quand elle fut guérie, elle porta ses plaintes au roi. Il fit amener le mauvais plaisant, et, l'ayant fait ferrer de même, il le fit promener trois jours dans les rues de la capitale.

Le monarque employa aussi contre ces brigands un moyen déjà mis en œuvre avec succès par son père; c'étoit de se défaire des uns par les autres. Comme ils se réunissoient par familles, et pilloient de concert, le partage du butin excitoit souvent entre eux

des querelles qui se terminoient par des actions sanglantes. *Robert* envoya dans leurs cantonnemens des négociateurs. Mais, au lieu de les réconcilier, ils étoient chargés d'attiser leurs haines par des motifs de point d'honneur. On les échauffa si bien, qu'ils regardèrent comme une proposition très-digne de leur courage celle qui leur fut faite de se rassembler le plus grand nombre qu'ils pourroient, et de vider leurs querelles en champs clos dans un combat à outrance. La lice s'ouvrit sous les yeux du roi et de sa cour. Ils lui donnèrent, au nombre de trois cents de chaque côté, le spectacle d'une bataille que l'acharnement fit dégénérer en une espèce de boucherie. Ceux qui étoient blessés et renversés n'obtenoient aucune grâce. Il n'en resta vivans qu'un d'une part, et deux de l'autre. *Jacques*, fils de *Robert*, se servit de cette ruse de son père avec un pareil succès, et ce massacre, pour ainsi dire juridique, rétablit quelque temps le calme dans les cantons que ces guerriers infestoient.

Robert travailla à adoucir les mœurs de ses sujets en inspirant l'amour des sciences. Il tâcha de leur persuader par son exemple que ce goût n'étoit pas incompatible avec les exercices militaires, la seule occupation dont les Écossais se fissent gloire alors. Il réforma les poids, les mesures et la monnoie. Par là il donna quelque activité au commerce. L'émulation des études qu'il fit reflourir chez le clergé et dans les monastères fut très-utile à la religion. *Robert*, sobre et modeste, s'opposa au luxe,

aux repas trop somptueux prolongés dans la nuit, repas dont on s'étoit fait une mode. Il réprima aussi beaucoup de désordres ; mais il ne ramena pas ses sujets à l'antique modération.

Ces réformes, quoique très-sages, excitèrent des murmures. Un de ses parens, qui depuis long-temps cherchoit l'occasion d'usurper le trône, la crut arrivée dans ce moment de mécontentement. Il prit si bien ses mesures, qu'à la tête d'une troupe de conjurés il put attaquer le roi désarmé dans l'appartement de la reine. Cette princesse se jeta au-devant des coups qu'on portoit à son époux, dont plusieurs l'atteignirent; mais, malgré ses efforts, le roi reçut vingt-huit blessures, dont un grand nombre étoient mortelles. Il expira sous le poignard.

Les conjurés, qui croyoient le roi haï, furent étonnés de l'indignation qui éclata de toutes parts. On oublia les défauts du monarque pour ne plus songer qu'à ses grandes qualités et à ses vertus. Ses sujets regrettèrent véritablement ce prince, misérablement massacré à l'âge de quarante-quatre ans, lorsque la police établie dans son royaume, ses soins et ses travaux pour y parvenir commençoient à lui promettre un avenir tranquille. Les assassins furent tous punis du dernier supplice. Celui du chef dura trois jours, avec ces raffinemens de cruauté qu'on toléreroit en frémissant, s'ils devenoient un frein pour le crime.

[1437.] *Jacques II*, son fils, avoit à peine sept ans. On partagea pendant sa minorité l'autorité entre deux personnages des plus illustres familles :

Alexandre, auquel on confia le soin de la guerre, avec le titre de *vice-roi*, et *Guillaume*, déjà *chancelier*, à qui on confia le soin de la police. Celui-ci fut, de plus, chargé de l'éducation du roi et de la garde de sa personne. La reine, comptée pour rien dans ces arrangements, en fut très - piquée. Elle s'insinua auprès du chancelier par des manières engageantes, et lorsqu'il y pensoit le moins, elle lui enleva son fils, de l'aveu du vice-roi. Honteux d'être la dupe d'une femme, le vieux ministre lui déroba son pupille à son tour; contre l'attente de ceux qui avoient intérêt à les tenir brouillés, les deux chefs du gouvernement se réconcilièrent. Leur administration mena le roi jusqu'au moment où il put prendre lui-même le gouvernail en main. La reine, sa mère, les laissa maîtres de son fils et du royaume. Elle s'étoit remariée par goût à un jeune seigneur qui fixoit exclusivement ses attentions.

On peut juger de la manière d'administrer la justice par les deux faits suivans, l'un du tuteur, l'autre de son élève : il y avoit un jeune seigneur très-riche et très-accrédité, dont les manières hautaines marquoient beaucoup d'ambition. Elles étoient, comme il n'arrive que trop ordinairement, mêlées d'actions licencieuses, qui donnèrent au ministre un prétexte pour l'appeler à la cour. Il vint avec l'assurance de son âge. Le roi le reçut bien, l'admit à sa table; mais, pendant que l'imprudent se réjouissoit d'un accueil si flatteur, le chancelier le fit arracher des côtés du monarque, transporter en prison, et décapiter sans

de la guerre ,
 , déjà chan-
 plice. Celui-ci
 et de la garde
 our rien dans
 Elle s'insinua
 engageantes ,
 ui enleva son
 l'être la dupe
 ba son pupille
 i avoient in-
 fs du gouver-
 stration mena
 re lui - même
 re , les laissa
 de s'étoit re-
 i fixoit exclu-

istrer la jus-
 uteur, l'autre
 eur très-riche
 utaines mar-
 ent , comme
 ées d'actions
 e un prétexte
 assurance de
 a table; mais,
 l'un accueil si
 côtés du mo-
 écapiter sans

forme de procès. Comme la jeunesse est naturelle-
 ment portée à la compassion, *Jacques* laissa échapper
 quelques larmes sur le sort de l'infortuné. Le
 chancelier le reprit avec aigreur de cette marque d'at-
 tendrissement , lui remontrant que , quand il s'agis-
 soit d'un homme qui pouvoit devenir dangereux ,
 l'humanité devoit faire place à la politique. *Jacques*
 ne se souvint que trop de cette leçon dans une cir-
 constance à peu près pareille. Il pressoit un seigneur
 puissant de se désister d'une alliance formée avec
 d'autres pour soutenir quelques prérogatives. Le
 confédéré s'en défendoit en disant que l'honneur ne
 lui permettoit pas de rompre un traité confirmé par
 son serment. « Vous ne le voulez pas, répond le mo-
 » narque irrité? Eh bien! je le romprai moi-même. »
 Aussi prompt que la parole , il lui enfonça son poi-
 gnard dans la poitrine , et l'étend mort à ses pieds.

On donne d'ailleurs à *Jacques II* de la noblesse
 dans les sentimens , beaucoup de courage contre les
 ennemis opiniâtres , et de la clémence pour les vain-
 cus. Il se peut que les guerres continuelles qui occu-
 pèrent son règne , et des principes durs , inculqués
 par l'éducation du chancelier , aient aigri son caract-
 ère. Il mourut à vingt-neuf ans , d'un coup de feu ,
 devant une place qu'il assiégeoit. Au moment de cet
 accident , la reine arrivoit au camp de son époux.
 Sans se déconcerter , elle assemble les chefs de l'ar-
 mée , leur présente son fils qui n'avoit que sept ans ,
 et le fait proclamer. La mort du roi fut cachée à la
 garnison ennemie , qui , mieux instruite , auroit peut-

être continué à se défendre. Croyant se rendre au père, elle remit les clefs au monarque enfant.

[1460.] Sa mère garda la tutelle jusqu'à l'époque de l'assemblée des états. Ceux-ci remirent la régence à un conseil composé de seigneurs de toutes les factions qui étoient écloses depuis la mort du roi. L'éducation du jeune monarque *Jacques III*, de ses deux frères *Alexandre* et *Jean*, et de ses deux sœurs, fut laissée à la reine. Chose étonnante! la concorde régna entre les membres d'un conseil si bizarrement composé. A quelques troubles près bientôt réprimés, l'Écosse jouit six ans d'une tranquillité parfaite. Quand le roi atteignit sa treizième année, des flatteurs lui persuadèrent qu'il étoit d'âge à gouverner par lui-même, et l'engagèrent à faire beaucoup de choses, non-seulement à l'insu, mais contre le gré des régens. Ils l'arrachèrent à la surveillance des tuteurs, qui, n'étant pas les plus forts, se retirèrent. Une faction dominante les remplaça. Elle fit nommer par les états, composés de ses partisans, le duc d'*Athol*, son chef, à la dignité de *vice-roi*, avec une pleine puissance, jusqu'à ce que *Jacques* eût atteint sa vingt et unième année.

Mais les mêmes artifices qui avoient livré le jeune monarque à une faction le mirent entre les mains d'une autre. Le duc d'*Athol* s'étoit emparé de *Jacques* par l'adulation et une complaisance entière à la volonté du monarque. Quand il se vit maître de l'esprit du prince, il cessa de le flatter dans ses vices et ses passions. La faction rivale persuada au roi

que
vir.
ment
frère
femm
cine
deux
épous
Jo
la co
sure
seign
quelq
mani
duite
soire
les d
sonna
perso
en qu
diren
mena
neux
comm
mac
favo
ses c
D
Jea
fut r

se rendre au
enfant.

qu'à l'époque
ent la régence
outes les fac-
du roi. L'édu-
de ses deux
ux sœurs, fut
concorde ré-
bizarrement
tôt réprimés,
ité parfaite.

des flatteurs
rner par lui-
de choses,
é des régens.
uteurs, qui,
Une faction
par les états,
L, son chef,
e puissance,
gt et unième

vré le ; une
e les mains
ré de Jac-
e entière à
t maître de
ns ses vices
ada au roi

que, ne pas lui céder en tout, c'étoit vouloir l'asservir. Elle lui rendit odieux ce pédagogue. Non-seulement il retira sa faveur au duc d'*Athol*, son beau-frère, mais encore il lui retira, par le divorce, sa femme, dont il avoit deux enfans, *Jacques* et *Grévine*, et la maria à un *Hamilton*, dont elle eut aussi deux enfans, *Jacques* et *Marguerite*, et lui-même épousa une fille du roi de Danemarck.

Jacques, gâté par la flatterie, souffroit avec peine la contradiction, plus impatiemment encore la censure, ce qui lui donnoit de l'aversion pour les grands seigneurs que leur naissance et leur rang autorisoient quelquefois à lui dire leur avis. Il les écarta par ses manières dures. Ils s'éloignèrent, piqués de sa conduite. Alors la cour devint comme un marché, une foire, où se vendoient publiquement les emplois et les dignités civiles et ecclésiastiques. Entre les personnages dangereux que le roi admit auprès de sa personne, on cite des devins, de prétendues sorcières, en qui il avoit une grande confiance. Elles lui prédirent qu'il seroit assassiné par ses sujets. Cette menace, à laquelle il ajouta foi, le rendit soupçonneux et cruel. Il s'entoura de gens du plus bas étage, comme ceux dont il avoit le moins à craindre. Un maçon devint son ministre, un chanteur anglais son favori préféré, qu'il combla de richesses et décora de ses ordres.

De pareils choix excitèrent de violens murmures. *Jean*, frère du roi, pour avoir parlé trop librement, fut mis en prison, et on lui coupa les veines. *Alexan-*

dre, son autre frère, enfermé dans la citadelle d'Édimbourg, n'auroit peut-être pas évité un sort pareil, s'il n'eût trouvé moyen de se sauver. On cite au sujet de son évasion un trait qui lui fait honneur. Son valet de chambre, envoyé devant par son maître pour essayer la corde par laquelle il devoit descendre de sa prison, la trouva trop courte, et se cassa la cuisse en tombant. Le prince, parvenu en bas, de crainte que le valet trouvé à terre ne fût puni de sa fidélité, le prit sur ses épaules et le porta un assez long espace de chemin jusqu'au vaisseau qui le reçut.

Tant de violences lassèrent la patience des grands. Une guerre contre l'Angleterre leur fournit l'occasion de se réunir en corps d'état. Les indignes courtisans qui tenoient le roi comme captif paroissoient craindre vivement l'issue de cette assemblée. Ce n'étoit pas sans raison ; car, se trouvant en force, les seigneurs saisirent ces favoris et les livrèrent au peuple. Celui-ci, irrité de l'altération des monnoies, de la cherté des vivres et des autres calamités dont il étoit accablé, fit prompte justice de ceux qu'il en croyoit les auteurs. Il massacra les uns, pendit les autres, et ceux qui ne périrent point furent obligés de s'enfuir. Les grands relâchèrent le roi, sous la promesse qu'il leur fit de changer de conduite ; mais il ne leur tint pas plus parole qu'à son frère *Alexandre*. Ce prince, secouru des Anglais, chez lesquels il s'étoit sauvé, secondé de plusieurs Écossais, dont ses malheurs lui avoient concilié l'amitié, se trouvoit en état de

d'être
pas
ronn
nime
gnit
de l
Ale
L
bliqu
born
nouv
rend
des
terre
crua
lutio
craint
un p
de lu
Son
com
croy
de c
le m
A
cont
tèren
cons
roi,
Le p

détrôner son frère, s'il l'eût voulu; mais il n'usa pas de ses forces, et lui laissa généreusement la couronne. Pour reconnoître un procédé aussi magnanime, *Jacques* lui fit faire son procès et le contraignit de fuir une seconde fois en Angleterre. Il passa de là en France, où il mourut, laissant deux fils, *Alexandre* et *Jean*.

Le roi perdit sa femme, qui, selon l'opinion publique, contribuoit à le retenir encore dans quelques bornes. Débarrassé de ce frein, il s'abandonna de nouveau aux flatteurs et aux devins, qui, pour lui rendre la noblesse odieuse, lui prédisoient toujours des entreprises funestes de la part de ce corps. Ses terreurs recommencèrent donc, et avec elles ses cruautés. Il prit, disent quelques historiens, la résolution de se délivrer en une seule fois de toutes ses craintes par un massacre général. Il avoit imaginé un prétexte pour appeler les principaux nobles auprès de lui dans la citadelle d'Edimbourg, qu'il habitoit. Son dessein étoit de les y faire tous assassiner. Il communiqua son projet à l'un d'entre eux, qu'il croyoit lui être dévoué; mais, se défiant d'un prince de ce caractère, et craignant d'être enveloppé dans le massacre, le confident révéla le secret aux autres.

Avertis du piège, il leur fut aisé de l'éviter. Non contents de se tenir sur la défensive, ils se présentèrent en état d'attaquer, et, afin de donner plus de considération à leur cause, ils enlevèrent le fils du roi, et se mirent en campagne sous ses drapeaux. Le père, ne se voyant pas le plus fort, fit des pro-

positions. Les grands déclarèrent nettement qu'ils n'en écouteront aucune que le monarque n'abdi- quât la couronne et ne la remît à son fils : point de milieu. On en vint donc aux mains. *Jacques* périt dans la bataille ; les uns disent par le fer des conjurés, les autres par la main d'assassins soudoyés par son propre parti. Il n'avoit que trente-cinq ans ; il en avoit régné vingt huit.

Dans l'armée qui le vainquit il fut déclaré tyran. Les chefs de l'insurrection eurent le crédit de faire décider dans des états assemblés sous leur influence que ceux qui avoient levé l'étendard contre lui avoient bien mérité de la patrie, et que jamais ils ne seroient recherchés pour cette action. La décision ne plut pas à toute la noblesse. De la diversité de sentimens s'enfantèrent des querelles qui troublèrent la jeunesse de *Jacques IV*. Arrivé au trône à l'âge de quinze ans [1488], il montra beaucoup de prudence. Sans approuver la révolte contre son père, il parut oublier qu'il y avoit des coupables. Quant à lui-même, il ne se crut jamais entièrement innocent d'avoir favorisé les rebelles, ne fût-ce que de son nom. Il s'engagea par une espèce de vœu à faire, lorsqu'il le pourroit, le pèlerinage de Jérusalem en expiation de sa faute ; et, pour preuve qu'il ne l'oublioit pas, il porta sur sa peau, tant qu'il vécut, une chaîne de fer, qu'il allongeoit d'un anneau chaque année.

La belle prestance de *Jacques IV*, ce qui n'est pas un avantage à mépriser dans un prince, déter-

min
vif
de l
la m
sévé
plic
écou
veil
ami
pop
gnit
L
cruc
Très
voir
pres
en p
mal
exp
obst
sère
préd
arm
enn
corp
stin
que
sale
ses
noic

minoit d'abord les cœurs en sa faveur; son esprit vif et gai les attachoit. Tout lui réussissoit. On a dit de lui que la fortune paroissoit être à ses ordres. Il la maîtrisoit par ses belles qualités : accessible, juste, sévère contre les méchans, mais ennemi des supplices; si assuré de la pureté de ses intentions, qu'il écoutoit sans s'émouvoir, et les censures des malveillans, et les remontrances même amères de ses amis. On ne lui reproche que des manières trop populaires, et une familiarité qui faisoit tort à sa dignité.

La seule faute importante qu'il ait commise fut cruellement punie. Il faisoit la guerre aux Anglais. Très-inférieur par le nombre des soldats, il crut pouvoir y suppléer par la bravoure de sa noblesse, dont presque toute son armée étoit composée. Se trouvant en présence de l'ennemi, il se décida à livrer bataille malgré les conseils et les prières de ses chefs les plus expérimentés. Ce furent peut-être la honte de son obstination et le remords qu'il en ressentit qui causèrent sa mort. Le courage, comme on le lui avoit prédit, fut contraint de céder au nombre. Voyant son armée en désordre, il se précipita dans les bataillons ennemis et disparut. Comme on ne trouva pas son corps, les Écossais, qui aimoient ce prince, s'obstinèrent long-temps à croire qu'il n'étoit pas mort, que peut-être il étoit allé acquitter son vœu à Jérusalem, et qu'on le reverroit un jour. Quand il périt, ses grandes dépenses, plus fastueuses qu'utiles, venoient de l'engager à mettre des impôts extraordi-

naires. Il n'avoit que quarante ans, et il laissa de *Marguerite*, son épouse, sœur de *Henri VII*, roi d'Angleterre, deux fils, dont le plus âgé n'avoit que deux ans.

Par un testament fait avant d'entrer en campagne, il avoit nommé la reine régente tant qu'elle ne se marieroit pas. Quoique ce fût contre la coutume du royaume, la dernière bataille avoit détruit tant de nobles, que cette dernière disposition ne rencontra pas de contradicteurs. On laissa la reine en possession de l'autorité; mais l'année n'étoit point révolue qu'elle se remaria. Elle auroit désiré malgré cela conserver la régence. Cependant elle ne fit que de foibles efforts, et vit sans chagrin apparent la tutelle passer entre les mains d'un grand-oncle de ses enfans, qu'on nomma vice-roi. Il appela à la cour un bâtard de *Jacques IV*, plus âgé que ses enfans légitimes. Ce prince a été connu sous le nom du *comte de Murray*; il joua un rôle célèbre dans les troubles qui ont agité le royaume.

L'indifférence de la reine pour la régence ne dura pas. Des conseillers intéressés lui persuadèrent qu'elle n'auroit pas dû abdiquer si facilement l'autorité, et l'exhortèrent à la reprendre. Elle se disposa à suivre ce conseil. Le vice-roi, averti à temps, se saisit du jeune monarque, qu'on avoit laissé à la garde de sa mère, et fit reconduire honnêtement cette princesse en Angleterre auprès de *Henri VII*, son frère. Mais la régence, objet continuel de la jalousie, étoit convoitée par tous les princes du sang, qui étoient en

grand nombre, et s'en croyoient également dignes ; de sorte que la minorité de *Jacques V* peut être regardée comme un conflit perpétuel entre ses parens, une querelle de famille à laquelle les peuples étoient forcés de prendre part, quoique l'issue leur fût assez indifférente.

[1513.] Tous ces parens ne s'épargnoient pas. Pendant cette minorité, et même lorsque l'âge du roi lui permit de prendre en main le pouvoir, l'Écosse fut comme un échafaud dégouttant du sang de la principale noblesse. Les portes des villes, les gibets des campagnes, chargés des têtes des proscrits, présentoiient un spectacle d'horreur. Tel arrachoit en gémissant la tête de son frère, de son ami, du clou où elle étoit accrochée, et y attachoit avec rage celle de son ennemi, qui, entraîné devant le pal funeste, voyoit enlever celle que la sienne alloit remplacer. Il n'est point étonnant que *Jacques V*, élevé au milieu de ces alternatives sanglantes, ait contracté le caractère sombre et mélancolique qu'on lui a reproché.

Ce ne fut qu'à vingt-six ans qu'il songea à se marier. *Jacques* se seroit volontiers accommodé de cette vie favorable à ses passions, si le bien de son royaume n'avoit exigé qu'il se donnât des héritiers légitimes. *Henri VIII*, son oncle, lui proposoit une de ses filles. Il étoit possible que ce mariage réunît sous sa main les deux sceptres d'Angleterre et d'Écosse, parce que la postérité de *Henri VIII*, malgré tous ses mariages, menaçoit ruine. Mais ces conve-

nances ne prévalurent point sur la crainte de se donner un maître dans un beau-père tel que *Henri VIII*. Il refusa sa cousine, et il épousa *Magdeleine*, fille de *François I*. En allant la chercher lui-même en France, il remarqua *Marie*, fille du duc de *Guise*, veuve du duc de *Longueville*, d'une beauté frappante. Il se la destina intérieurement pour femme, si *Magdeleine*, dont la santé étoit chancelante, venoit à lui manquer. En effet, elle mourut au bout de deux mois, et le roi d'Écosse épousa *Marie*.

Elle étoit nièce du fameux cardinal de *Lorraine*, d'une famille qui se piquoit d'un entier attachement à la religion catholique. Quoique cette religion reçût depuis quelque temps des atteintes en Écosse, elle y étoit toujours dominante. *Jacques* avoit été élevé dans son sein, et s'y monroit très-attaché. C'étoit une des raisons qui l'avoient éloigné de contracter une alliance avec le roi d'Angleterre, *Henri VIII*, qui avoit fait divorce avec ses anciens principes.

Il est probable que les exhortations et les largesses du clergé écossais contribuèrent à faire préférer la princesse lorraine. *Henri VIII* en fut très-piqué. Sous d'autres prétextes, il déclara la guerre à son neveu. *Jacques* accepta le défi, et se présenta hardiment sur la frontière à la tête de trente mille hommes. Les Anglais, ne s'attendant pas à un pareil effort, firent retraite. Le roi d'Écosse s'appréta à les poursuivre; mais quel fut son étonnement quand la noblesse refusa de lui obéir! Elle étoit jalouse de la faveur que le monarque accordoit au clergé, ou plu-

tôt elle
nombre
des sect
tiques c
gion let
Angleter

Leur
de profi
attira de
niâtre,
lui caus
dant qu
que sa
» mand
» — D
» ce pr
» retom
» femm
» des ca
» *Henr*

» par u
Il sur
diction.
tit de la
l'éclat,
il vécut
murailles
dégradés
pillards c
civils av

tôt elle étoit avide des biens de l'église. Le plus grand nombre des nobles avoit déjà embrassé les opinions des sectaires. Ils regardoient les richesses ecclésiastiques comme une proie que le changement de religion leur assureroit, ainsi que cela étoit arrivé en Angleterre.

Leur désfection, non-seulement empêcha *Jacques* de profiter de ses premiers succès, mais encore lui attira des revers. Comme il étoit sensible, fier et opiniâtre, le chagrin s'empara de lui. La mélancolie lui causa une fièvre qui fit désespérer de sa vie. Pendant qu'il luttoit contre la mort, on lui annonça que sa fille venoit d'accoucher. « D'un fils, de- » manda-t-il avec empressement, ou d'une fille ? » — D'une fille, répondit-on. — D'une fille ! reprit » ce prince tristement, et il ajouta, en se laissant » retomber sur son lit : La couronne vient d'une » femme ; elle s'en retournera par une femme. Bien » des calamités sont réservées à ce pauvre royaume. » *Henri* se l'appropriera, soit par les armes, soit » par un mariage. »

Il survécut quelques jours seulement à cette prédiction. *Jacques* mourut à vingt-neuf ans. Il ne sentit de la royauté que les peines, et n'en connut ni l'éclat, ni les plaisirs, s'il y en a. Dès sa jeunesse il vécut errant, ou dans des forteresses fermées de murailles comme des prisons, ou dans des palais dégradés, souvent dépouillés du nécessaire par les pillards des différentes factions. La fureur des guerres civiles avoit fait prendre aux hommes un air atroce.

Il sembloit que tous ceux qui approchoient le prince ne l'abordassent que pour exiger de lui des vengeances. A sa cour, ces nobles hautains, divisés en factions, se mesuroient des yeux en sa présence, et par leur contenance menaçante faisoient craindre des éclats funestes. Tels étoient les courtisans qui environnèrent le berceau de l'infortunée *Marie Stuart*.

Aussitôt qu'elle put se passer des soins maternels les plus nécessaires, la reine *Marie* l'envoya en France, pour y être élevée à la cour de *Henri II*, avec *François*, l'aîné des enfans du monarque français, qui lui étoit destiné pour époux. Par ce que nous avons dit des minorités précédentes, on peut juger des troubles qui agitèrent celle de *Marie Stuart*. La régence fut disputée entre les concurrens comme un privilège du sang ou un apanage de famille. Légitimes et bâtards y prétendoient également. La reine s'appuyoit tantôt des uns, tantôt des autres. A la fin, lasse d'être le jouet et le prétexte des factions, elle abandonna le gouvernail à qui voulut s'en saisir. Aux tempêtes soulevées par l'ambition et la jalousie se joignoient les bourrasques excitées par le fanatisme religieux. Le catholicisme luttoit contre la réforme avec un désavantage déjà marqué, et le vaisseau de l'état, battu par ces orages, étoit sans cesse à la veille de se briser.

[1552.] Telle étoit la situation du royaume lorsque *Marie Stuart* en vint prendre le gouvernement après la mort de *François II*, qui la laissa veuve

à dix-huit ans: Elle quitta la France avec des sentimens douloureux, présage de ses malheurs. Cette jeune reine arrivoit en Écosse ornée de deux couronnes, avec de justes prétentions sur une troisième. *Élisabeth*, qui portoit celle-ci, avoit vu avec chagrin sa cousine prendre le titre de *Reine d'Angleterre* à la mort de *Henri VIII*. Elle ne lui pardonna jamais cette ostentation de ses droits, et se proposa de ne rien négliger pour l'empêcher de les faire valoir. Les dissensions religieuses qui troubloient l'Écosse servirent utilement sa vengeance. Elle gagna l'affection des protestans, et leur rendit suspecte leur souveraine. Née du sang des *Guises*, nièce du cardinal de *Lorraine*, le fléau des anticatholiques, il n'étoit pas difficile de la rendre un sujet d'alarme pour eux.

Ces nouveaux évangélistes, comme il arrive dans la ferveur des réformes, affectoient une sombre austerité, dont la jeune reine, naturellement gaie, et élevée dans une cour idolâtre des plaisirs, ne pouvoit s'accommoder. Elle rioit et s'indignoit tour à tour de ces manières sévères. Mais cette gravité plaisoit au peuple, pendant que le caractère folâtre de la reine et sa légèreté, quoique innocente, présentée sous un jour défavorable, devenoient un motif de scandale. Ce fut la cause d'une aversion décidée entre la souveraine et ses sujets. Pour faire tomber les bruits que le célibat d'une princesse de cet âge et de ce caractère commençoit à accréditer, son conseil l'engagea à se marier. Elle épousa *Darnley*, son cousin.

Élisabeth, qui s'étoit arrogé le droit de se mêler de toutes les affaires d'Écosse, témoigna son mécontentement de ce mariage. Par le peu de justice de ses plaintes, on juge qu'elle n'avoit d'autre intention que de conserver un prétexte de brouillerie avec sa cousine. Elle ne lui pardonnoit pas d'avoir un parti puissant en Angleterre. Ce parti travailloit à faire déclarer *Marie* héritière présomptive de la couronne, et, malgré ses intrigues et la mauvaise volonté d'*Élisabeth*, il auroit réussi, si *Marie Stuart* ne se fût décriée auprès de ses partisans par une conduite qui d'imprudente devint criminelle.

Son jeune époux, après lui avoir plu assez pour qu'elle partageât avec lui l'autorité et qu'elle lui fît donner le titre de roi, montra des défauts qui du mépris firent passer la reine à l'aversion. Comme il est difficile qu'on se donne des torts, *Darnley* se persuade que le changement de la reine vient moins des défauts qu'elle lui reproche que de l'inclination qu'elle a prise pour un autre. Ses soupçons se tournèrent sur *David Rizzio*, musicien italien. A la vérité, *Marie* honoroit *Rizzio* d'une confiance imprudente; mais, quoique jeune, il étoit d'une figure désagréable qui prêtoit peu à l'accusation d'une passion criminelle. Cependant le dépit de voir les affaires les plus importantes entre les mains d'un pareil aventurier fit trouver au roi, parmi les grands seigneurs, des complices de la vengeance qu'il méditoit contre son épouse.

Marie étoit enceinte de six mois. Sans égard pour

son é
où R
convi
épous
geoien
reux.
malgre
L'épou
cher d
sur les
nit, et
les deu

Un p
ciment
vivesem
elle-mê
transpor
bruit de
vantage
que la m
son corp
sion, ni
ne dont
well, se
dans la
des affair
retenu d
de décide
non-seule
mais elle

son état, les conjurés entrent en furieux dans la salle où *Rizzio* mangeoit avec la reine et plusieurs autres convives. Le roi paroissoit à leur tête. Il saisit son épouse et la retient pendant que les autres plongeoient leurs poignards dans le corps de ce malheureux. Une action si atroce fut blâmée dans le public, malgré les préventions dont *Marie* étoit l'objet. L'époux ne trouva rien de mieux à faire que de tâcher de se réconcilier avec elle. Il rejeta la faute sur les complices, qu'il lui abandonna. Elle les punit, et la bonne intelligence parut se rétablir entre les deux époux.

Un prince dont la reine accoucha paroissoit devoir cimenter cette union ; mais , lorsque l'amitié la plus vivesembloit animer ce couple, lorsque la reine donnoit elle-même ses soins à son mari malade, qu'elle avoit fait transporter dans une maison isolée pour l'éloigner du bruit de la cour, au milieu de la nuit un bruit épouvantable alarma toute la ville d'Edimbourg. On apprend que la maison qu'habitoit le roi a sauté. On trouve son corps dans un champ peu éloigné, sans contusion, ni aucune marque de mort violente. Personne ne douta que ce ne fût le crime du comte de *Bowell*, seigneur écossais, qui avoit remplacé *Rizzio* dans la confiance de *Marie* et dans le maniement des affaires. Beaucoup plus âgé que cette princesse, retenu dans les liens du mariage, il seroit difficile de décider quel genre d'inclination elle eut pour lui : non-seulement elle ne voulut pas le trouver coupable, mais elle promit au contraire des récompenses à ceux

qui révéleroit les auteurs des placards dans lesquels il étoit accusé du meurtre du roi ; et n'en proposa aucune pour ceux qui découvriraient les meurtriers.

C'étoit déjà trop de cette espèce de connivence. *Marie* combla la mesure des soupçons en continuant de vivre avec *Botwell* dans une intimité scandaleuse. On apprit enfin que, ne se croyant pas en sûreté avec elle dans une cour sans défense, le comte l'avoit enlevée et conduite dans la citadelle de Dunbar. Plusieurs seigneurs trouvèrent moyen de faire parvenir jusqu'à elle l'offre d'armer pour la tirer de sa captivité. Elle répondit qu'à la vérité on avoit employé la violence pour la conduire dans cette forteresse, mais que, depuis qu'elle y étoit, on la traitoit si bien, qu'elle vouloit y rester. Cette résolution fut suivie du mariage de cette reine avec *Botwell*, qui fit divorce avec sa femme.

Ce mariage fit pousser un cri d'indignation dans tout le royaume. Plusieurs seigneurs se liguèrent pour laver dans le sang de *Botwell* la honte de leur souveraine. Il échappa à leur poursuite, et se sauva en Danemarck, où il vécut dix ans, et mourut dans des accès de frénésie. La reine tomba entre les mains des confédérés. Ils la mirent au milieu de leur armée. On portoit devant elle un étendard sur lequel étoit représenté son époux, tel qu'il avoit été trouvé dans le jardin. Quand elle vouloit en détourner les yeux, on la forçoit de le regarder. Après cette marche insultante, ils l'enfermèrent dans une forteresse, la

forcèrent d'abdiquer la couronne, et de la résigner à son fils, qui n'avoit que deux ans.

En signant cet acte, elle le mouilla de ses larmes; ce n'étoit pas un bon indice de ses dispositions à l'exécuter. Aussi elle ne manqua point de protester contre cette violence aussitôt que l'occasion s'en présenta. Comme les circonstances changent les inclinations, *Marie* trouva des partisans parmi ceux-mêmes qui lui avoient été le plus contraires. Par leurs secours elle leva une armée. Le comte *Murray*, son oncle, avoit été nommé régent. Il étoit bâtard. Cependant on ne doute pas que, ne voyant entre le trône et lui qu'un enfant de trois ans et une femme déshonorée, il n'ait aspiré à la couronne. Il attaqua sa nièce, et défit ses troupes. La déroute fut complète, et l'infortunée *Marie*, dans l'alternative de s'abandonner à son oncle, ou de se livrer à *Élisabeth*, préféra d'aller chercher un asile en Angleterre.

Cette résolution fut le comble de l'imprudence, s'il est vrai que, pendant les jours heureux de son règne en Écosse, lorsque sa cousine se méloit de lui donner des avis, elle lui avoit répondu par la lettre ironique rapportée par plusieurs historiens. *Marie* y disoit à la reine d'Angleterre, sur la licence de sa vie privée, sur son affectation de vertu, et même sur des imperfections corporelles, des choses que les femmes ne pardonnent pas. Ajoutez que *Marie* avoit en agrémens réels tout ce qu'*Élisabeth* n'avoit qu'en prétentions; que les droits de l'une à la couronne d'Angleterre étoient clairs par sa naissance, et que

ceux de l'autre étoient susceptibles de contestation par sa bâtardise. Que de motifs de haine et de jalousie ! Ils expliquent la conduite de la princesse anglaise à l'égard de sa cousine.

La politique d'*Élisabeth* ne lui permit pas de montrer d'abord sa mauvaise volonté contre *Marie*. Elle ordonna qu'on la reçût dans ses états avec tous les égards dus au rang d'une reine ; mais quand la princesse réfugiée demanda à sa protectrice la permission d'aller la visiter, la délicatesse d'*Élisabeth* répugna d'accorder cette faveur à sa parente avant qu'elle se fût justifiée du meurtre de son mari. La reine d'Écosse se tira mal des conférences établies pour éclaircir ce fait. Ses avocats, au lieu de répondre directement aux accusations, comme ils s'y étoient engagés, se voyant pressés, éludèrent la justification en disant qu'étant reine et indépendante, elle ne devoit reconnoître aucun tribunal, évasion qui fournit à *Élisabeth* un prétexte pour faire renfermer sa cousine.

Cette détention illégale choqua la fierté écossaise. Des Anglais eux-mêmes furent irrités de voir ainsi traiter celle qui auroit dû être assise sur leur trône, ou qui du moins en étoit l'héritière présomptive. Il se forma des conspirations pour la délivrer. La prisonnière se prêta aux unes, eut simplement connoissance des autres, et l'acquitt même quelquefois seulement par ce qu'on lui apprit en l'accusant. Chaque découverte servoit à *Élisabeth* de nouveau prétexte pour resserrer les liens de sa cousine, qui étoit

transférée d'une prison à l'autre. L'ennemie de *Marie* faisoit couler sur les échafauds le sang des complices vrais ou prétendus, afin que la punition du crime en assurât aux yeux du peuple la réalité et la complicité de sa parente.

Il fut un temps que *Marie Stuart* écrivoit à sa cousine, et qu'elle sollicitoit sa pitié par des lettres touchantes. Mais, voyant ses prières payées de réponses pédantesques et hautaines, elle renonça aux supplications, et se résigna à son sort. *Élisabeth* aussi se lassa de donner aux deux nations le spectacle d'une reine accusée, non convaincue, et cependant toujours retenue dans les fers, moins pour le mal qu'elle faisoit que pour celui qu'elle pouvoit faire. Enfin, après dix-neuf ans de captivité, il se présenta une conjuration dans laquelle tous les griefs se réunissoient : tentatives pour soulever le royaume d'Angleterre, séduction de plusieurs grands seigneurs, intelligence avec les princes étrangers, surtout avec le roi d'Espagne et le pape, ennemis déclarés d'*Élisabeth*, et attentat à la vie même de cette princesse.

On produisit beaucoup de lettres à l'appui de cette accusation, et quelques témoignages. *Marie Stuart*, pour tout ce qui regardoit la conspiration contre la tranquillité du royaume, répondit froidement qu'elle n'avoit pu empêcher ceux qui avoient pour elle de la bonne volonté de lui en donner des preuves en tâchant de la tirer de la captivité, et qu'elle-même se croyoit autorisée par le droit naturel à chercher tous les moyens possibles de recouvrer sa liberté.

Quant au projet contre la vie d'*Élisabeth*, elle le nia formellement, soutint que les lettres qu'on lui présentait à ce sujet, comme écrites par elle, étoient fausses; que les témoignages qu'on objectoit ou étoient supposés, ou avoient été arrachés aux témoins par la crainte de la torture. Elle demanda qu'ils lui fussent confrontés, persuadée qu'ils n'auroient pas l'audace de persister dans leurs dépositions en sa présence.

On lui répondit que la loi sur les crimes de haute trahison ne permettoit pas d'accorder cette demande. Ainsi, regardée comme convaincue, elle fut condamnée à perdre la tête. *Élisabeth* signa la sentence en pleurant. *Marie Stuart* subit la mort avec courage; elle dit, et on peut croire qu'elle le pensoit, que c'étoit un bienfait qui la délivroit de toutes ses misères. Elle vécut quarante-cinq ans; et si l'on en retranche le temps de son enfance et celui qu'elle passa en France, elle fut malheureuse plus de la moitié de sa vie. Nulle princesse ne la surpassa en grâces et en délicatesse, et ne l'égala en imprudence. Elle fut punie pour un crime qu'elle n'avoit pas commis. Ainsi la Providence lui réservoir, après dix-neuf ans de souffrance, ce châtement, sinon du meurtre, du moins de son indifférence pour l'exécration exercée sur son mari. Cette leçon de la justice souveraine fut donnée aux rois en 1587.

[1587.] On doit commencer le règne de *Jacques VI* du moment où sa mère abdiqua et lui résigna la couronne, lorsqu'il n'avoit pas encore

deux ans. Les états le nommèrent régent, et lui donnèrent pour tuteur le comte de *Murray*, oncle bâtard de sa mère. Dans les différentes catastrophes de sa nièce, il affecta contre elle la rigueur d'un censeur sévère; mais il montra beaucoup d'égards pour son petit-neveu. Ses démarches obliques, et surtout sa connivence à laisser *Marie Stuart* en prison, pendant qu'avec un peu de fermeté il auroit pu l'en tirer, ont fait croire qu'il n'étoit pas fâché de tenir cet obstacle éloigné, sûr de faire disparaître, quand il voudroit, celui qu'un foible enfant lui opposoit. Au milieu de ces projets, s'il les eut, *Murray* fut assassiné pour une querelle particulière. *Jacques*, sorti de ses mains, passa sa minorité dans celles de plusieurs autres, qui se disputèrent et s'enlevèrent alternativement la régence.

Devenu majeur, il n'en fut pas plus indépendant. Les prétentions des familles, celles du clergé puritain, les intrigues d'*Élisabeth*, l'autorité qu'elle s'étoit arrogée dans tous les genres d'administration, le maintenoient dans une servitude perpétuelle; de sorte qu'à peine osa-t-il se plaindre de l'assassinat juridique de sa mère. La reine d'Angleterre lui répondit par une lettre hautaine et pédante, qui contenoit bien moins d'excuses que de conseils de se mieux comporter que l'infortunée *Marie Stuart*. La crainte d'offenser une princesse despote, qui tenoit sa fortune dans ses mains, et qui pouvoit lui conférer la couronne d'Angleterre ou l'en priver, lui fit supporter cet affront d'autant plus patiemment, qu'a-

près quelques murmures que la première nouvelle de ce meurtre fit naître chez les Écossais, le roi les trouva peu disposés à seconder par les effets les efforts de son ressentiment.

Il attendit donc, avec déférence aux volontés d'*Élisabeth*, que la mort de cette princesse le rendit souverain, tant dans ses propres états qu'en Angleterre. Il obtint cette couronne sans difficulté, du chef de sa grand'mère *Marguerite*, fille aînée de *Henri VII*. Cet événement eut lieu en 1603. Il mit sous son sceptre les deux royaumes, qui depuis ce prince n'en ont plus fait qu'un. L'Écosse a trouvé dans cette réunion le double avantage d'être délivrée des guerres qu'elle avoit à soutenir perpétuellement contre l'Angleterre, et des guerres civiles que les seigneurs, trop puissans pour être contenus par leur roi, ne cessoient d'exciter dans son sein, au grand détriment des peuples.

Quant aux princes de la maison de *Stuart*, leur sort est un phénomène si singulier dans l'histoire, qu'il ne sera pas hors de propos d'en rassembler, comme dans un tableau, les principales circonstances. On empruntera le pinceau d'un auteur habile dans les rapprochemens.

« Le premier des rois d'Écosse, du nom de *Jacques*, de la maison de *Stuart*, après avoir été dix-huit ans prisonnier en Angleterre, mourut assassiné par la main de ses sujets. *Jacques II* périt à vingt-neuf ans dans une bataille contre les Anglais. *Jacques III*, mis en prison par son

» peuple, fut tué par les révoltés dans une bataille.
 » *Jacques IV* disparut dans un combat qu'il perdit.
 » *Marie Stuart*, sa petite-fille, après avoir languie
 » dix-huit ans en prison, eut la tête tranchée en An-
 » gleterre. *Charles I*, petit-fils de *Marie*, vendu
 » par les Écossais, et jugé à mort par les Anglais,
 » périt sur un échafaud. *Jacques*, son fils, deuxième
 » d'Angleterre, et septième d'Écosse, fut chassé de
 » ses royaumes. Pour comble de malheur on con-
 » testa à ce fils jusqu'à sa naissance. Ce fils ne
 » tenta de remonter sur le trône de ses pères que pour
 » faire périr ses amis par des bourreaux, et nous
 » avons vu le prince *Charles-Édouard*, réunissant
 » en vain les vertus de ses pères, et le courage de
 » *Jean Sobieski*, son aïeul maternel, exécuter
 » les exploits et essuyer les malheurs les plus in-
 » croyables. Si quelque chose justifie ceux qui croient
 » une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire,
 » c'est cette suite continuelle de malheurs qui a per-
 » sécuté la maison de *Stuart* pendant plus de quatre
 » cents années. » (VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV.*)

IRLANDE,

le long de l'Angleterre et de l'Écosse.

L'ILE d'Irlande présente la figure d'un œuf, sauf ses irrégularités. Celles-ci donnent ouverture à une multitude d'excellens havres. On lui reconnoît la-

moitié de la grandeur de l'Angleterre. La terre, très-fertile, abonde en toutes sortes de productions. Les pâturages font sa principale richesse. Elle ne manque point de minéraux. Le fer et le plomb s'y trouvent facilement. Il y a de grands lacs, de belles rivières, des sources thermales et pétifiantes; les montagnes, peu élevées, sont assez boisées. On y trouve des loups, mais point de bêtes venimeuses. Elles meurent même subitement, dit-on, quand on y en apporte.

Les Irlandais sont grands et robustes. Leurs antiques les font descendre des Espagnols, qui abordèrent dans cette île mille ans avant *Jésus-Christ*, sous leur chef nommé *Milésius*, d'où ils ont été appelés *Milésiens*. Ils avouent cependant qu'ils y trouvèrent déjà d'autres habitans, même des géans très-idolâtres. Outre le soleil, la lune et les autres astres, ils adoroient les ustensiles de ménage et de labourage, sans doute en mémoire de ceux qui les avoient inventés. A ce culte a succédé la religion des druides, qui probablement leur est venu des Gaulois transplantés chez eux. Comme les Écossais, ils ont eu des bardes, dont les poésies se chantoient. Leurs mariages se faisoient en public, avec des cérémonies propres à inspirer du respect pour cette union. La musique étoit en honneur. Ils s'en disputoient le prix dans les fêtes publiques. Là aussi la supériorité dans les exercices militaires obtenoit des couronnes. Ils prétendent avoir eu des annales sept cents ans avant *Jésus-Christ*. Des hommes recommandables par leurs vertus étoient, dit-on, entretenus par la nation pour

les rédiger , et leurs ouvrages étoient soumis à l'examen de l'assemblée générale. Aussi leurs écrivains nous présentent-ils avant notre ère commune une suite de soixante-seize rois , qu'ils citent par noms et par surnoms, dont ils débrouillent les généalogies; mais ils sont bien embarrassés pour trouver quelques faits qui méritent place dans l'histoire.

Vers l'an 70 , lorsque la tribu milésienne dominoit encore , il s'éleva une guerre civile entre les nobles et les plébéiens. Les premiers se disoient issus des chefs et soldats espagnols qui avoient fait la conquête de l'île. Ils tenoient sous un joug de fer, comme vassaux et esclaves , le reste de la nation , composé d'artisans, d'ouvriers, descendans des premiers habitans, ou d'autres races livrées aux arts mécaniques, qui successivement s'étoient établies en Irlande. Comme cette peuplade l'emportoit par le nombre , elle vainquit les Milésiens, et chassa le roi avec ses nobles ; mais cet assemblage ne put jamais s'accorder sur le gouvernement qu'ils choisiroient. Après plusieurs années de troubles, les plébéiens rappelèrent les descendans des nobles , et l'héritier de leur roi , qu'ils remirent sur le trône.

On trouve dans le testament d'un roi du second siècle une énumération de legs qui font connoître les arts d'utilité et de luxe qui étoient alors cultivés en Irlande. Il laisse à ses enfans, entre lesquels il avoit partagé son royaume, des navires de charge, des boucliers relevés en bosse, dans leurs étuis garnis de broderies d'or et d'argent; il leur laisse aussi des

épées à poignée d'or d'un travail exquis, des chariots avec leurs attelages, des coupes d'or, des tonnes de bois d'if, cinquante chevaux pies avec leurs brides et leurs mors d'airain, des tables à jouer d'un bois précieux, des damiers et leurs échecs; des trictracs; le tout ciselé, frangé, doré; cinquante billes d'airain, avec les masses et les queues de même matière, et des tables à jouer à l'usage des athlètes, vraisemblablement espèces de billards auxquels étoient destinés ces lourds instrumens: des surtouts d'étoffes de différentes couleurs, principalement safranés, des drapeaux militaires éclatans d'or, des chaudières de cuivre, des chevaux de plaisir en grand nombre, tous enharnachés, et cent vaches tachetées de blanc, avec leurs veaux, couplées deux à deux sous leur joug d'airain. On nommoit les ustensiles de ménage et les instrumens d'agriculture vraies richesses, mais communes à tous les temps et à tous les pays.

Si les rois irlandais n'avoient partagé entre leurs enfans que des trésors, leur monarchie auroit formé une unité redoutable; mais ils séparèrent leurs provinces pour leur en faire des apanages. Peut-être établirent-ils d'abord quelque subordination entre ces princes, et une dépendance à l'égard de l'aîné, ou de celui qui possédoit la principale partie. On croiroit même apercevoir que long-temps l'Irlande se gouverna comme l'Allemagne. Le monarque, qui occupoit la capitale, étoit comme l'empereur; les autres étoient comme les électeurs. Il y avoit des assemblées générales, dans lesquelles se rapportoient

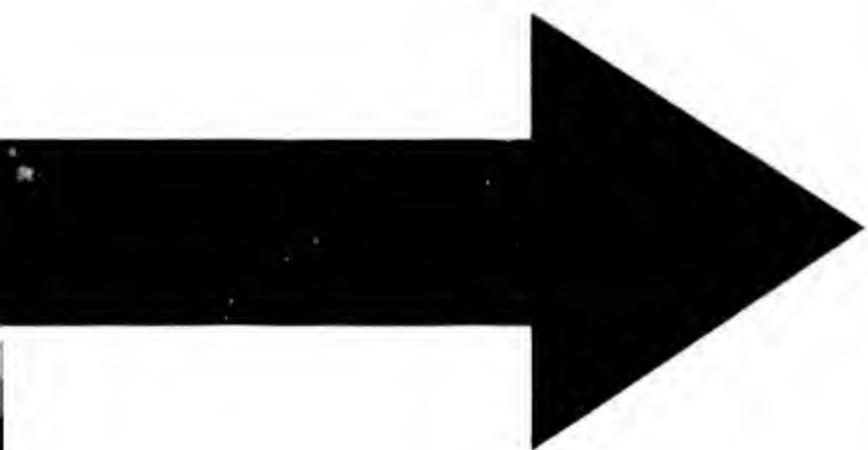
les at
de d
prin
dans
les g
part
Les a
coup
Le
menc
si flor
saints
qu'en
tères a
cipaler
saint
du zèle
leurs ro
Le pré
bâton
pied du
aucun
» vous
» s'ape
» dit le
Au m
en Irlan
partie d
sa cong
dans cha

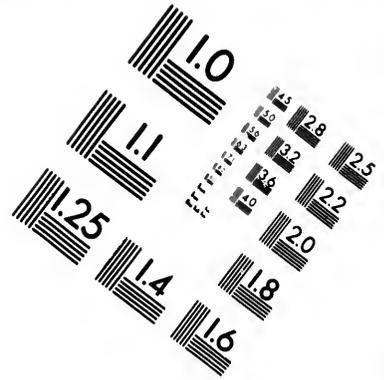
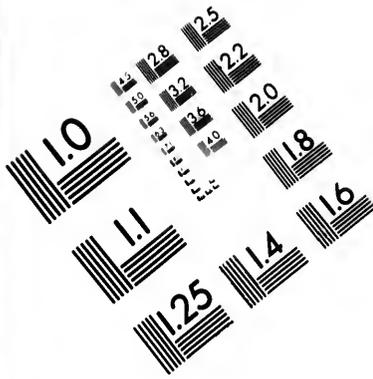
les affaires communes. Autant vaudroit il entreprendre de débrouiller le chaos que de vouloir suivre ces princes dans leurs filiations. Ce seroit aussi se jeter dans des répétitions continuelles que de rapporter les guerres qu'ils se faisoient, et qui ne sont la plupart du temps que des incursions et des brigandages. Les autres faits de ces règnes ne présentent pas beaucoup plus d'importance.

Le christianisme pénétra en Irlande dès le commencement du second siècle. On voit cette religion si florissante, que l'île étoit peuplée d'un grand nombre de saints qui se sont répandus dans toute l'Angleterre et jusqu'en France. Il y a peu de royaumes où les monastères aient été plus multipliés et mieux peuplés, principalement au temps de la prédication du célèbre *saint Patrice*, apôtre des Irlandais. On peut juger du zèle du peuple par ce qui arriva à *Aongus*, un de leurs rois. Ce prince se faisoit baptiser par un évêque. Le prélat, pendant l'exhortation, s'appuyant sur son bâton pastoral, garni d'une pointe de fer, perça le pied du roi. Le néophyte resta immobile sans donner aucun signe de douleur. « Pourquoi ne vous êtes-vous pas plaint ? dit le pontife étonné, quand il » s'aperçut de sa distraction. — Je croyois, répondit le roi, que cela faisoit partie de la cérémonie. »

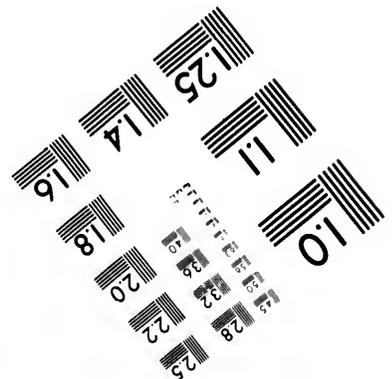
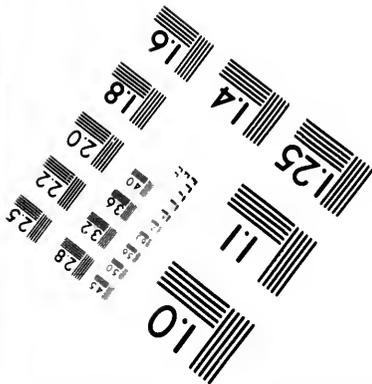
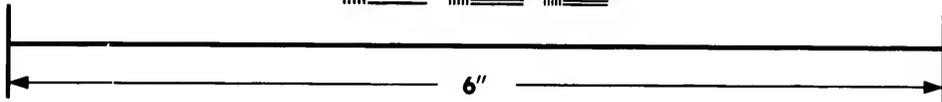
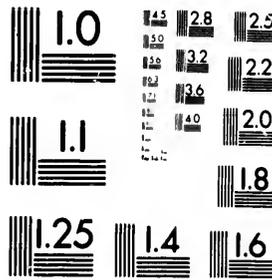
Au milieu du neuvième siècle les Danois firent en Irlande une irruption qui les rendit maîtres d'une partie du pays. *Turgésius*, leur chef, afin d'assurer sa conquête, établit dans chaque province un roi, dans chaque territoire un capitaine, dans chaque mo-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15
16
18
20
22
25
28
32
36
40
45

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20

nastère un abbé , dans chaque village un sergent , et dans les principales maisons un soldat , tous Danois. *Malachie I*, un des princes de ces cantons subjugués, se trouva soumis comme les autres à cette honteuse servitude, heureux cependant de ce que l'étranger le laissoit jouir de son château , où il l'honoroit quelquefois de sa présence. Dans une de ses visites, *Turgésius* aperçut *Melcha*, fille de *Malachie*. Il en devint amoureux, et il signifia clairement au père le désir de la posséder au nombre de ses concubines. L'Irlandais, qui ne se seroit peut-être pas refusé à un mariage légitime, eut horreur de cette proposition ; mais, dissimulant , il demande seulement au tyran qu'il soit permis à sa fille de prendre quinze jeunes filles de sa nation pour compagnes. Cet arrangement convenoit à merveille à *Turgésius*, qui avoit quinze capitaines à pourvoir comme lui-même. La condition est accordée. *Malachie* travestit en filles quinze jeunes gens imberbes , qu'il arme de poignards. Introduit auprès des Danois, ils égorgent chacun le leur , se réunissent auprès de *Melcha*, et la délivrèrent des pressans efforts de l'infâme *Turgésius*. Lui-même est saisi, promené avec ignominie dans les principaux lieux de sa tyrannie, et précipité dans un lac. Les Danois furent massacrés de tous côtés. *Malachie*, dont la prudence avoit opéré cette révolution, monta sur le trône. Sa famille s'y soutint jusqu'à un second *Malachie*, au commencement du onzième siècle.

Les Danois entretenoient toujours la guerre par les recrues qu'ils envoioient en Irlande. *Malachie II*,

destitué de talens militaires, ne parut pas aux Irlandais propre à les gouverner dans un temps où il falloit avoir toujours les armes à la main contre les étrangers. On lui fit entendre qu'il devoit se contenter de son petit royaume paternel, sans prétendre conserver la principale couronne, qui lui donnoit une espèce de droit sur les autres rois. Il consentit à ce qu'il auroit peut-être inutilement voulu empêcher. On lui donna pacifiquement un successeur, nommé *Brien*. Le nouveau roi tint une assemblée générale pour donner une sanction aux lois sages qu'il publia. Il rétablit les écoles publiques anciennes, en fonda de nouvelles, fit élever des forteresses, construisit des ponts et des chaussées, s'appliqua à faire fleurir le commerce; et, afin d'écarter des familles la confusion causée par l'identité des noms, il ordonna que les pères, enfans et parens fussent distingués par des surnoms.

Pendant qu'il donnoit ses soins à ces institutions utiles, l'imprudence d'un de ses fils fut cause qu'il se forma contre lui une ligue de plusieurs autres rois. Ce jeune homme avoit insulté un d'entre eux dans la cour même de son père. Peut-être *Brien* n'eut-il pas la fermeté de faire réparer une telle injure. Les autres monarques prirent fait et cause pour l'offensé. On en vint aux armes. *Malachie*, qui avoit été détrôné, leva des troupes comme les autres; il avança jusqu'au près du champ de bataille; mais pendant l'action il resta tranquille, n'inclinant ni pour l'un ni pour l'autre parti. Cette neutralité n'étoit pas indifférente.

gent, et
Danois.
subjugués,
cause ser-
er le lais-
quelquefois
sius aper-
moureux,
posséder
qui ne se
itime, cut
nulant, il
ermis à sa
ation pour
merveille à
à pourvoir
éc. *Mala-*
imberbes,
les Danois,
auprès de
orts de l'in-
omené avec
tyrannie,
massacrés
dence avoit
. Sa famille
au commen-
ierre par les
alachie II.

Elle fut utile aux confédérés , qui remportèrent la victoire. *Brien* survécut peu à la honte de sa défaite, et la ligue des rois irlandais, réconciliés avec *Mabachie* par son inaction, le remit sur le trône principal, dont on l'avoit fait descendre. Il porta cette couronne avec la réputation d'un bon prince jusqu'à sa mort, en 1022. Depuis ce prince il n'y a pas eu en Irlande de monarque vraiment dominant sur les autres. Ceux mêmes qui ont porté le diadème en quelques contrées sont connus sous un mot irlandais qui signifie *roi avec opposition*.

Cependant , à la fin du douzième siècle , on voit en cour un roi à peu près dominant : il se nommoit *Roderik O' Connor*. Pendant son règne , *Derfoguill* , fille du roi de Midie , fut engagée par son père à donner la main à *Roinrke* , roi de Besny ; mais elle réserva son cœur à *Dermod* , fils du roi de Lagénie. Quand son amant fut devenu roi lui-même par la mort de son père , elle profita de l'absence de son mari , et se fit enlever par *Dermod* , qui la mena en Lagénie. *Roinrke* s'adressa à *Roderik* pour qu'il l'aidât à tirer vengeance de cet affront. Celui-ci rassembla les autres rois. Tous ensemble ils tombèrent sur le ravisseur. *Derfoguill* fut prise et confinée dans un couvent, et *Dermod* , privé de son royaume , chercha un asile chez les Anglais.

Depuis long-temps ces ambitieux voisins méditoient la conquête de l'Irlande. Ils y avoient déjà des établissemens. *Dermod* offrit à *Henri II* , qui régnoit alors , de lui faire hommage de ses états , s'il

vouloit l'aider à les recouvrer. L'Anglais accepta la proposition. Il envoya des troupes en Irlande; mais, à son entrée dans cette île, il fit bien voir qu'il ne se contenteroit pas du vasselage d'un seul prince. Deux bulles du pape qu'il fit proclamer lui enjoignoient de réformer les mœurs des Irlandais, et d'y soutenir la religion chrétienne. Elle y étoit plus florissante qu'en Angleterre; ainsi ces bulles ne pouvoient être qu'un prétexte et un moyen d'envahissement. *Henri* en retira le plus grand avantage.

Les rois irlandais, sous *Roderick*, se réunirent contre *Dermod* et contre le roi d'Angleterre. Celui-ci les divisa par des propositions insidieuses. Ceux qui se soumettoient à l'hommage étoient traités favorablement; leurs états jouissoient de la tranquillité, pendant que les états de leurs voisins étoient dévastés par le fer et la flamme. Après les avoir ainsi fatigués, le roi d'Angleterre leur offroit la sauvegarde de sa protection. Ils l'achetoient par l'hommage. *Roderik* se trouva quelque temps seul à soutenir l'indépendance de la couronne; mais enfin il plia comme les autres. Par sa soumission *Henri* se vit, en 1172, seigneur suzerain de l'Irlande. Cependant ce n'est qu'à la longue et à mesure que les familles royales se sont éteintes que les Anglais y ont joui d'une autorité sans bornes, qui leur fut cependant contestée.

Les rois d'Angleterre ont mis en œuvre tous les moyens pour courber sous le joug les Irlandais, peuple fier et jaloux de son indépendance. Au défaut

de rois, ils leur ont donné des princes, des ducs, des grands-justiciers, et par la suite un vice-roi et un parlement; comme ils en ont encore. Ils ont employé jusqu'à la persécution et l'anarchie. Refuser la justice à l'offensé, sauver le coupable, tel a été le système de quelques ministres anglais. L'un d'eux, repris par son roi de ce qu'il n'avoit pas puni un exécrationnable assassinat, lui répondit : « Laissez les belles s'égorger; tant qu'ils se battront, ils ne vous feront pas la guerre; c'est autant de gagné pour votre trésor. » Si on mesuroit le sang qu'a fait verser *Élisabeth*, celui qui a coulé sous la hache de *Cromwell*, les flots qu'en ont répandus et les catholiques martyrs de leur religion, et les partisans de la maison de *Stuart*; toujours prêts à s'armer pour cette infortuné famille, on seroit étonné que la nation irlandaise n'ait pas été exterminée; mais, malgré l'identité du souverain, malgré les intérêts commerciaux et civils communs aux deux peuples, il est resté entre eux une haine nationale, expressive dans les termes, et souvent jusque dans le regard.

AMÉRIQUE,

*entre les cercles polaires arctique et antarctique,
les mers du Nord et du Sud.*

EN 1492, *Christophe Colomb*, Génois, au service de *Ferdinand* et d'*Isabelle*, roi et reine de

Castille et d'Aragon, découvrit l'hémisphère occidental du globe, qu'on nomma *Indes occidentales*, parce qu'on croyoit qu'il faisoit partie de la région d'Asie connue sous le nom général d'*Indes*. *Améric Vespuce*, Florentin, visita, après *Colomb*, ces contrées, et, le premier, en donna une relation publique. Comme elle portoit son nom, on s'accoutuma à dire *la relation*, *le voyage*, *les terres d'Améric*, et enfin tout le pays fut nommé, par abréviation, *Amérique*, nom qui est resté. On l'a aussi appelé et on l'appelle encore *le Nouveau-Monde*. Ce nom lui convient, parce qu'en effet presque tout ce qu'on y voit est nouveau pour le voyageur des trois autres parties. Les habitans sont imberbes, les quadrupèdes, de même espèce que les nôtres, sont de moindre taille. Ceux que nous y transportons dégénèrent. Les animaux féroces, le tigre même, y sont moins courageux. Au contraire, les insectes et les reptiles venimeux y parviennent à une grosseur étonnante.

Depuis le condor, le plus grand, le plus fort, le plus hardi des oiseaux, jusqu'à l'oiseau-mouche, le plus petit, tous brillent par une riche variété de couleurs. Les coquillages mêmes, peints par la nature, jettent un éclat qu'on ne se lasse pas d'admirer. Cette vaste étendue renferme tous les climats. Ses montagnes sont les plus hautes du monde; et ses fleuves les plus grands sont navigables, en les remontant jusqu'à plusieurs centaines de lieues. Enfin la nature semble avoir pris plaisir à enfouir

arctique,

is, au ser-
et reine de

ses trésors dans le centre de ce vaste continent , les mines d'or et d'argent , les pierres précieuses , et à répandre sur sa surface le sucre , le cacao , la cochenille , l'indigo , le tabac , les plantes salutaires et les fruits les plus délicieux.

Il est vraisemblable que les anciens ont eu connoissance de cet autre monde ; du moins est-il certain qu'ils en ont soupçonné l'existence. *Colomb* s'en convainquit par la force de son génie , par les notions qu'il eut soin de recueillir , et par ses profondes réflexions sur la figure ronde que la terre devoit avoir ; mais il eut beaucoup de peine à persuader les autres ; et ce ne fut qu'après bien des contradictions qu'il obtint de *Ferdinand* et d'*Isabelle* les secours nécessaires pour les découvertes qu'il méditoit. Il éprouva dans sa navigation tous les désagrémens et les dangers auxquels on doit s'attendre quand on traîne avec soi des hommes auxquels on ne peut inspirer de la confiance que par des espérances vagues. Ses équipages , alternativement indociles et soumis , étoient pour lui un objet perpétuel d'inquiétude. Une erreur de route les déconcertoit , la vue d'une terre ranimoit leur courage. Ils vouloient quelquefois jeter ce grand homme dans l'Océan. Effrayés de se voir si loin de leur patrie , les Espagnols ne lui donnèrent que trois jours ; au bout de ce temps , ils devoient retourner en Europe. C'est au milieu de ces agitations qu'il aborda la première île des Lucayes. Il l'appela *San Salvador* , nom qui marquoit qu'il la regardoit comme un sauveur dont il avoit grand besoin.

Il s'
un
et,
pagn
irréc
des a
tante
Co
Colo
marq
en ar
truite
les In
hôtes
prit e
gagné
fort ,
comm
avoir
conjec
nent ,
pérand
Quand
la col
mise.
aux ha
eux , et
d'une v
premiè
pris en

Il s'y rafraîchit; visita quelques îles adjacentes; bâtit un fort dans une d'elles, qu'il appela Hispaniola, et, après y avoir mis garnison, il retourna en Espagne avec de l'or et des naturels du pays, témoins irrécusables de l'existence de ce nouveau monde, et des avantages qu'on pourroit retirer de cette importante découverte.

Ces espérances flattèrent la cour. On donna à *Colomb* le titre d'amiral, et une escadre dont la force marquoit la confiance qui commençoit à naître. Mais, en arrivant à la colonie, en 1493, il la trouva détruite. Les Espagnols s'étoient si mal comportés avec les Indiens, que ceux-ci se jetèrent sur ces nouveaux hôtes, et les accablèrent par le nombre. *Colomb* apprit ces détails par un cacique ou roi dont il avoit gagné l'amitié dans son premier voyage. Il rétablit le fort, y mit une garnison plus nombreuse, sous le commandement de *Barthélemy*, son frère, et, après avoir reconnu plusieurs îles, et s'être assuré par des conjectures fondées qu'au-delà se trouvoit un continent, il retourna en Espagne porter de nouvelles espérances; mais on le fit languir jusqu'en 1498. Quand il arriva de nouveau à Hispaniola; il trouva la colonie en mauvais état. La division s'y étoit mise. On avoit forcé *Barthélemy* de faire la guerre aux habitans. *Colomb* réconcilia les Espagnols entre eux, et avec les naturels. Il jeta les fondemens d'une ville qu'il nomma *San Domingo*; parce que la première pierre fut posée le dimanche. Toute l'île a pris ensuite ce nom. Après avoir pacifié les esprits,

ou du moins se l'être persuadé ; *Colomb* se prépara à la découverte du continent, l'objet principal de ses desirs.

Pendant les cinq ans qu'on l'avoit retenu en Espagne, occupé à solliciter les moyens de continuer son entreprise, d'autres navigateurs, tentés par ses succès, s'étoient engagés dans la même carrière. *Alonzo d'Ojéda* fut expédié par le commerce de Séville. Il étoit accompagné de *Jean de Casa*, Biscayen, et d'*Améric Vespuce*, Florentin, tous instruits dans la cosmographie : le dernier avoit navigué avec *Colomb*. Sous la direction de ces deux hommes, *Ojéda* découvrit le continent en 1499. Ils descendirent. Mais *Colomb* l'avoit déjà reconnu et côtoyé. *Alonzo Nugno*, un de ses officiers, commença à y commercer sur un vaisseau particulier, pour son compte et pour celui d'un associé, en 1500. La même année, *Pinson*, aussi un des officiers de *Colomb*, passa la ligne et découvrit le Brésil. Les Portugais prétendent y avoir abordé dans le même temps sous *Alvarez Cabral*.

Pendant que des aventuriers profitoient des lumières de *Colomb* pour leurs découvertes, ce grand homme n'osoit abandonner Saint-Domingue, où l'insubordination des principaux Espagnols, ceux qu'il avoit le plus comblés de bienfaits, lui faisoit essuyer des mortifications sans nombre. Il en fit passer ses plaintes en Espagne. Ses présens à la cour lui avoient fait plus d'envieux que d'amis. Ceux qui n'en avoient pas reçu lui savoient mauvais gré de son oubli ou de sa négligence.

gan
pas
rich
les
l'éga
géné
voye
Bow
A
de g
Il se
muni
les pl
voulo
de fer
pour
vaisse
neur-
de do
« Non
» tion
» rein
» tous
» dépe
» la re
Le r
côûrro
ordonn
l'admir
le cons
x

gance ; ceux qu'il avoit gratifiés croyoient ne l'avoir pas été assez. On publioit qu'il avoit déjà amassé des richesses immenses , que lui et ses frères faudoient les droits du roi , et se comportoient en tyrâns à l'égard des Espagnols de la colonie. Ces calomnies , généralement répandues , engagèrent la cour à envoyer pour commissaire à Saint-Domingue *François Bovadilla* , avec des ordres sévères.

Arrivé dans cette île , *Bovadilla* déploie l'autorité de gouverneur - général dont la cour l'avoit revêtu. Il se fait remettre les armes , les provisions et les munitions des magasins royaux , écoute avec partialité les plaintes contre l'amiral , saisit ses effets , et , sans vouloir entendre la justification de *Colomb* , le charge de fers , ainsi que ses deux frères , et le fait partir pour l'Espagne. *Alonzo de Valéjo* , commandant du vaisseau , n'imita pas le procédé barbare du gouverneur-général. Il traite ses prisonniers avec beaucoup de douceur , et offrit à *Colomb* de lui ôter ses chaînes. « Non , répliqua-t-il avec une généreuse indignation , je porte ces fers par l'ordre du roi et de la » reine ; j'obéirai à ce commandement comme à » tous ceux que j'ai reçus d'eux. Leur volonté m'a » dépouillé de ma liberté , leur volonté seule peut me » la rendre. »

Le roi et la reine , instruits de son arrivée , furent courroucés de la manière dont il avoit été traité ; ils ordonnèrent qu'on le mît sur-le-champ en liberté , l'admirent en leur présence , l'écoutèrent avec bonté , le consolèrent , et , sur la demande qu'il faisoit ,

malgré son grand âge, qu'on lui confiât encore une expédition, ils lui promirent qu'il seroit satisfait aussitôt qu'un nouveau commissaire qu'on envoyoit à Saint-Domingue auroit rendu compte de l'état des choses.

Le rapport se trouvant tout à l'avantage de l'amiral, on lui donna une escadre. Revenu à Saint-Domingue en 1502, il eut la consolation de voir embarquer et ramener en Espagne *Bovadilla* et ses autres ennemis. Il se mit ensuite à parcourir et à reconnoître les côtes du continent. Il y jeta les fondemens d'un fort, qu'il abandonna à la vérité; mais cet essai assure à *Colomb* l'honneur de la priorité de la découverte, et sa supériorité sur les autres navigateurs, qui n'ont fait que l'imiter. Il n'y a point de traverses que l'amiral n'ait essayé dans ce dernier voyage. Ses vaisseaux échouèrent sur la côte de la Jamaïque; ses équipages se révoltèrent; il se vit à la veille d'être condamné à finir ses jours au milieu des sauvages. Sa prudence, sa valeur, sa fermeté, le firent triompher de tous ces obstacles. De retour à Saint-Domingue, il ne trouva qu'indifférence dans les colons qui lui devoient leur existence; quand il voulut se plaindre à Ferdinand, ce monarque écouta très-froidement les plaintes d'un vieillard dont les services pouvoient être utiles sans lui. Dégoûté de l'ingratitude des hommes, il se retira à Valladolid; il y mourut en 1506. Après sa mort, on lui rendit tous les honneurs qu'on lui avoit refusés pendant sa vie.

La première observation que firent les navigateurs,

surtout *Christophe Colomb*, c'est que les habitans des pays nouvellement découverts étoient des nations toutes neuves, qui n'avoient pas la moindre idée des objets présentés à leur vue. Ils croyoient que les vaisseaux étoient des monstres marins, les cavaliers des centaures qui ne faisoient qu'un avec leur cheval. Ils regardoient avec la dernière surprise les Espagnols, la barbe, les armes et les habits de ces Européens. Véritables enfans, ils recevoient avec transport les modiques présens qu'on leur offroit, des grains de verre, des grelots, de petits miroirs; pour ces bagatelles, ils donnoient leurs pendans d'oreilles, leurs bagues d'or, des perles, des pierreries, s'ils en avoient. Ils suivoient jusque dans la mer les généreux dispensateurs de ces frivolités, et se mettoient à la nage pour en avoir encore; mais quand, afin de se débarrasser de leur importunité, ou par d'autres motifs, on tiroit un coup de fusil, ils fuyoient effrayés comme une bande d'oiseaux. L'épouvante étoit à son comble lorsqu'ils entendoient le bruit du canon; alors ils se jetoient à terre, et si quelqu'un frappé de la balle se traînoit ensanglanté, ou tomboit immobile, ils regardoient comme des dieux ces être puissans qui manioient la foudre et envoioient la mort.

Leurs mœurs et leurs habitudes fournirent aussi une ample matière d'observations. *Colomb* trouva dans Hispaniola, ou Saint-Domingue, un gouvernement établi. Il y avoit un roi, ou cacique, fort respecté de ses sujets. Ces hommes étoient blancs, polis, d'une taille moyenne, mais fortement constitués. Ils

avoient les narines larges, le front uni et élevé. *Columb* eut lieu de croire que le cacique qu'il vit le premier en avoit d'autres sous sa dépendance. Selon le rapport fait par ce grand homme à *Ferdinand* et à *Isabelle*, ils avoient des habitations de pierre ou de bois peints, des images nommées *cémis*, qu'ils regardoient comme des dieux tutélaires, auxquels ils faisoient des sacrifices. Le roi étoit grand pontife. Lorsqu'il mouroit, on faisoit sécher son cadavre au feu pour le préserver de la corruption. Dans la caverne où on le dépoisoit, on enterroit avec lui ses armes, ses vivres et la plus chérie de ses femmes. Toutes se disputoient cet honneur. Les habitans étrangeoient les malades qu'ils ne pouvoient pas guérir.

Lorsqu'un médecin soignoit un cacique, il étoit obligé de suivre lui-même le régime qu'il prescrivait au malade. Quand celui-ci mouroit, les parens l'interrogeoient sur la cause de sa mort. On prétend que, moyennant certaines formules de conjuration, le mort répondoit. Si le médecin étoit accusé, on le mutiloit et on le tuoit; mauvais pays pour les médecins, où il leur falloit vivre en malades, et où les morts parloient. En général, on trouva partout les sauvages de ces îles et des côtes excellens nageurs, habiles à manier la rame. De grands arbres creusés formoient leurs canots. Ces barques étoient d'une seule pièce. Les femmes filotent et tissoient le coton. Tous avoient des massues, des sabres de bois, qui meurtrissoient, brisoient les os, et faisoient quelquefois des blessures plus dangereuses que le tranchant. Ils étoient

très-adroits à se servir de l'arc, et tiroient avec une extrême justesse. La cruelle habitude d'empoisonner les flèches étoit fort commune parmi eux. Ils prétendoient savoir si bien graduer leur poison, qu'ils faisoient mourir au bout d'un ou de plusieurs jours, selon leur volonté.

L'Amérique est partagée en deux grands continens qui se tiennent par une langue de terre fort étroite, nommé l'isthme de Panama ou de Darien. Cette langue sépare la mer du Sud de celle du Nord. *Colomb* et les navigateurs qui suivirent ses traces abordèrent le continent par celle-ci. Après avoir parcouru les côtes, ils s'enfoncèrent dans les terres, attirés par l'appât de l'or. Ils trouvoient ce métal plus commun à mesure qu'ils avançaient. Ces aventuriers fouilloient, pour ainsi dire, le pays en plusieurs bandes. Ils se quittoient, se rejoignoient, se supplantoient dans leurs établissemens respectifs. Le motif de leurs désunions étoit toujours l'attrait et le partage de l'or. Dans une de ces querelles scandaleuses qui se passoient devant les Indiens, étonnés de ces divisions, un jeune cacique s'adressant à *Balboa*, un des chefs de ces aventuriers, lui dit : « L'or est quelque chose de trop peu important pour qu'il puisse » diviser les chrétiens. Si cependant vous y attachez » tant de prix, je vous monterai une province où » vous en trouverez tant que vous voudrez : il n'y » a d'ici que six jours de marche jusqu'à l'Océan » du sud. Là, les habitans ont des vaisseaux pres-

» que aussi gros que les vôtres. Ils boivent et mangent dans l'or. »

Une mer où l'on pouvoit ouvrir un nouveau commerce, des gens qui *buvoient et mangeoient dans l'or*, quels motifs d'émulation pour *Balboa* ! Il inspire de nouveau à ses compagnons l'ardeur que des échecs avoient d'abord ralentie. Ils se mettent en marche et surmontent des obstacles de tous genres : montagnes à gravir, froid glacial sur les sommets, chaleur étouffante dans les plaines, rivières et torrens à traverser, incertitude sur la route et sur les dispositions de tant de nations inconnues, rien ne les rebute; dociles aux ordres de leur chef qui montra dans cette entreprise la plus grande prudence et la plus grande fermeté, ils arrivent enfin sur le rivage de la mer du Sud. *Balboa* y plante une croix, et prend possession du pays au nom de *Ferdinand*, roi d'Espagne. Pendant que le gros de la troupe se reposoit de ses fatigues, il détache son lieutenant, *François Pizarre*, pour visiter la côte et les pays voisins; mais auparavant il entra dans un canot qu'il trouva sur le bord, et prit ses compagnons à témoin qu'il étoit le premier Européen qui eût vogué sur la mer du Sud.

On doit, en effet, le regarder comme le fondateur de la colonie du Darien, dont les malheurs mêmes ont été utiles au progrès des découvertes. Elle fut d'abord florissante. Sur la réputation de ces gens qui *mangeoient et buvoient dans l'or*, les Espagnols

y accourent La brigade fit ôter le commandement à *Balboa*.

Le gouverneur qu'on envoya d'Espagne dans cette colonie, jaloux de son mérite, après plusieurs vexations, lui fit trancher la tête. Il s'en falloit que les richesses dont il s'étoit flatté abondassent dans cette colonie. La plupart des colons se dispersèrent pour en chercher; quelques-uns portèrent à *Vélasquez*, gouverneur de l'île de Cuba, des conjectures sur un pays dont ils n'avoient fait que parcourir les côtes, en regagnant la mer du Nord; mais ils dirent en avoir assez vu pour pouvoir assurer que ce pays étoit habité par un peuple civilisé, très-riche en or, avec lequel il seroit possible de faire un commerce avantageux.

Vélasquez brûloit du désir de se rendre indépendant de l'amiral *Diego*, fils de *Colomb*, gouverneur général, qui, en cette qualité, avoit autorité sur le gouverneur de Cuba. Il se flatta qu'en formant un établissement dans la terre-ferme, il seroit de droit affranchi de la sujétion au commandant des îles: c'est pourquoi il favorisa les courses sur le continent. Quand, par les rapports qui lui revinrent, il se fut assuré que l'entreprise étoit praticable, il chercha un homme en qui il désiroit de la prudence et de l'impétuosité, mais surtout une grande soumission à ses ordres, et de la disposition à la reconnaissance pour son bienfaiteur. *Vélasquez* crut avoir trouvé ces qualités dans *Fernand Cortez*. Il le choisit. En peu de jours le nouveau commandant fit ses préparatifs et partit.

MEXIQUE ,

grand pays de l'Amérique septentrionale , sur le golfe de son nom.

FERNAND CORTEZ étoit né à Médellin , petite ville de l'Estramadure. Son père le destinoit à la jurisprudence et dirigea son éducation de ce côté. Mais le goût du fils l'appeloit aux armes. Prêt à partir pour en aller faire l'apprentissage en Italie sous le célèbre *Gonsalve de Cordoue* , il fit une chute en voulant entrer par une fenêtre chez sa maîtresse ; cet accident l'empêcha de s'embarquer. Quand il fut guéri , il prit parti pour Hispaniola , où beaucoup de jeunes gentilshommes comme lui alloient chercher fortune. Il n'avoit que dix-neuf ans , étoit d'une belle taille , d'une figure agréable , d'un caractère aimable , avoit beaucoup d'esprit et de discrétion. Ces qualités le firent généralement estimer dans la colonie. *Vélasquez* , nommé gouverneur de Cuba , le prit pour son secrétaire ; il plut à une dame de distinction qui en voulut faire son époux. *Vélasquez* s'y opposa , et fit mettre son secrétaire en prison ; mais il consentit à la fin au mariage , combla *Cortez* de bienfaits , et le fit alcade ou grand-juge de Saint-Jago , place dans laquelle ses premières études lui servirent. Il la remplissoit avec l'applaudissement universel , lorsqu'il fut nommé commandant de l'expédition sur le continent à l'âge de trente-trois ans , en novembre 1518.

Il ne fut pas plustôt parti, que *Vélasquez* se repentit d'un tel choix. Les ennemis de *Cortez* firent entendre au gouverneur que jamais son secrétaire ne lui pardonneroit sa première disgrâce; que c'étoit un ambitieux, un caractère indépendant; que même il avoit déjà laissé échapper des paroles qui marquoient des projets d'insubordination. Sur ces soupçons, *Vélasquez* envoie deux fois ordre de l'arrêter: d'abord dans l'île de la Trinité, ensuite à la Havane, où il rassembloit ses troupes; et deux fois *Cortez* échappa à la mauvaise volonté de *Vélasquez* par l'estime et l'affection de l'armée, qui prit hautement son parti. Ses forces, lorsqu'il en fit la revue dans l'île de Cozumel, où il avoit marqué son rendez-vous, consistoient en cinq cent huit soldats, cent neuf, tant matelots qu'ouvriers, et seize cavaliers; en tout six cent trente-trois hommes.

C'est avec cette troupe, plus digne du nom d'escorte que d'armée, que *Cortez* s'avança contre un empire puissant, chef de plusieurs autres, où, par les premiers renseignemens qui lui parvinrent, il reconnut que régnoient les arts, la politesse, un gouvernement réglé, et qui pouvoit mettre sur pied des armées innombrables. Ce seroit prêter à *Cortez* des idées gigantesques que de dire qu'il eut d'abord dessein de renverser cet empire ou de s'en emparer. Se trouvant à la tête d'une troupe aguerrie et déterminée, aussi entraîné par l'ardeur de la gloire que par l'appât des richesses, sûr de l'estime de ses soldats, de leur amitié et de leur confiance, vraisè-

blement il résolut de s'abandonner à la fortune , sans borner ses faveurs par trop de circonspection , et sans en abuser par trop d'audace. C'est ce mélange de prudence et de hardiesse qui est surtout remarquable dans le caractère de ce grand homme.

La première occasion importante qu'il eut de se mesurer avec les Indiens fut dans l'île de Tabasco. Il se trouva en tête une armée de plus de quarante mille hommes. Il auroit pu négliger cette île si bien défendue , et passer sur le continent ; mais il fit remarquer à ses soldats que les succès ne pouvoient être que le fruit de la réputation ; que sans doute les habitans de terre-ferme observoient avec inquiétude ce qui arriveroit chez les insulaires ; que , si les Espagnols évitoient ces ennemis , les premiers , encouragés par cette conduite , défendroient leurs côtes avec opiniâtreté ; au lieu que , si les Espagnols abordoient aux cris de la victoire encore fumans de carnage , la terreur qui les précéderoit pourroit leur ouvrir un chemin facile à des conquêtes brillantes et utiles. Sur ce raisonnement , la bataille est résolue. Les Indiens se précipitèrent avec l'assurance qu'inspire le grand nombre. Il y eut des endroits où le poids seul de la masse pouvoit écraser les Espagnols , qui se trouvoient hors d'état de charger leurs armes et de faire usage de leurs épées ; mais l'artillerie , placée avantageusement , l'irruption subite des chevaux dans ces bataillons de gens nus , étonnés de cette diversion , y eurent bientôt mis le désordre.

Le carnage fut horrible ; tout ce qui résista fut

massacré; mais, après la victoire, *Cortez* traita humanement les prisonniers. Il fit porter au cacique des paroles de paix; elles furent reçues avec plaisir; on se fit des présens réciproques; le cacique envoya entre autres, au général vingt femmes esclaves, habiles à faire le pain de blé d'Inde, ce qui fut très-utile à l'armée. Il s'en trouva une entre elles qui s'attacha aux Espagnols; elle apprit aisément leur langue, et les servit beaucoup en qualité d'interprète. Au baptême qu'elle reçut on lui donna le nom de *Marina*. Parmi les intentions que *Cortez* manifeſtoit comme but de son entreprise, il mettoit toujours en ayant la propagation de la foi chrétienne. Afin d'entretenir ou de faire naître ce désir dans ses soldats, il étoit très-exact à en remplir tous les devoirs. Il le faisoit avec éclat; l'office divin se célébroit pompeusement dans le camp; il y admettoit volontiers les Indiens, pour les frapper par la majesté des cérémonies, et jeter en eux, s'il pouvoit, des germes de conversion.

Ce qu'il avoit prévu en combattant les Tabascans arriva. Au lieu de troupes disposées à le repousser du continent, il ne trouva que des négociateurs glacés par l'effroi. *Pilpatoé* et *Teutilé*, le premier, gouverneur, le second, commandant-général de la province où il abordoit, lui envoyèrent demander à quel dessein sa flotte s'approchoit de la côte, et lui offrit de la part de *Montézuma*, empereur du Mexique, les secours nécessaires à la continuation de son voyage; mais ils ne firent aucun mouvement pour l'empêcher

de débarquer. Il mit donc tranquillement à terre, se fortifia, dit qu'il ne venoit qu'avec des vues pacifiques, et demanda une conférence aux gouverneurs. Ils parurent avec une suite très-brillante. Cortez les reçut entouré de ses officiers et de ses soldats. Après les premières politesses, il leur fit dire par son interprète qu'avant de leur exposer le motif de son voyage, il vouloit remplir les devoirs de sa religion, et recommander au dieu des dieux le succès de son entreprise. On plaça les seigneurs dans la chapelle; ils regardoient avidement et admiroient.

Après ce préliminaire vint le repas, qui fut assaisonné de tous les agrémens qu'on put imaginer. Quand il fut question de la réponse, Cortez prit un air sérieux et un ton ferme, et dit : « Je suis venu » au nom de don *Carlos d'Autriche*, monarque de » l'Est, pour traiter avec le grand empereur *Montezuma* sur des affaires qui intéressent essentiellement, non-seulement sa personne et son empire, mais encore le bien-être de ses sujets. Pour » exécuter les ordres de mon maître, il faut absolument que je sois admis en la présence de l'empereur ; j'espère que dans cette audience on aura » pour moi les égards et le respect dus à la grandeur du roi mon maître. » A ces paroles, les gouverneurs changèrent de couleur, et parurent fort tristes. Ils demandèrent que le présent destiné pour le général fût apporté avant de faire leur réponse ; sans doute ils espéroient que sa grandeur et sa beauté leur mériteroient une réponse plus satisfai-

sante. Celle qu'ils firent ne pouvoit être plus adroite. Ils dirent qu'ils avoient ordre de traiter avec toutes sortes d'égards les étrangers qui paroissent sur les côtes ; que c'étoit avec plaisir qu'ils se conformoient pour lui à cette volonté de leur souverain, mais qu'ils l'exhortoient , après s'être rafraîchi , à continuer son voyage. « Nous ne vous dissimulerons pas , ajoutèrent-ils , qu'étant très-difficile de parler à l'empereur, nous espérons que vous nous saurez gré de notre franchise. Nous ne voulons pas vous tromper, et nous vous avertissons avant que vous ayez perdu du temps , et que vous ayez vu par votre expérience la difficulté de votre dessein. »

« Les souverains , répliqua *Cortez* , ne refusent jamais audience aux ambassadeurs des autres princes , et leurs ministres ne peuvent , sans un ordre exprès , s'opposer à un ordre raisonnable. Votre devoir est d'avertir *Montézuma* de mon arrivée. » Il leur dit d'envoyer un courrier, déclarant qu'il attendroit sa réponse. « Mais j'insiste , ajouta-t-il , pour que vous informiez l'empereur que je suis déterminé à être admis en sa présence, et que je ne quitterai point le pays chargé de la honte d'un refus. » On remarquera que pendant l'audience des artistes peignoient les vaisseaux , le camp , les habits , les armes , les chevaux. Pour animer leurs tableaux , *Cortez* fit déployer les voiles , rangea les soldats en bataille , monta à cheval avec ses officiers , fit feu de la mousqueterie et du canon , et donna le spectacle d'un combat feint , qui étonna

beaucoup les gouverneurs ; les peintres surtout se trouvèrent dans le plus grand embarras. Comment représenter tant de choses nouvelles ? On observa que, pour suppléer à l'expression, ils mettoient certains caractères sous les figures ; et, après avoir peint le feu sortant des canons, pour faire comprendre l'effet de l'explosion, ils peignirent les objets environnans comme tremblans. Ces tableaux, l'écriture des Mexicains, portés à la cour de *Montézuma*, inspirèrent plus le désir d'éloigner ces étrangers que de les recevoir.

En attendant la réponse, les gouverneurs fournirent aux Espagnols, avec abondance et générosité, des vivres et toutes sortes de rafraîchissemens. Elle vint, cette réponse, accompagnée d'un présent magnifique, pour tâcher de la faire écouter favorablement. Quand les gouverneurs eurent étalé ce présent aux yeux des Espagnols surpris de sa richesse, ils dirent au général qu'ils le prioient d'accepter ces bagatelles comme une preuve de l'amitié que leur empereur vouloit conserver pour le roi son maître ; mais qu'il ne jugeoit pas convenable, ni même possible dans la circonstance de lui accorder la grâce de venir à Mexico. Ils alléguèrent la difficulté des chemins, les dangers de la part des nations sauvages, et toutes les autres raisons qu'ils purent imaginer. *Cortez* les écouta froidement et leur dit : « Mon » intention n'est pas de manquer de respect à *Mon-* » *tézuma* ; je désirerois même pouvoir lui obéir ; » mais il ne m'est pas possible de partir sans desho-

» no
 » ve
 » to
 » ro
 » ra
 artic
 neur
 se fu
 en de
 non-
 core
 pierre
 te. «
 » cer
 » qui
 » pou
 Pe
 petill
 prime
 ras o
 princ
 il avo
 l'avoit
 conte
 ne l'e
 trône
 mais
 rendu
 moiti
 nerres

» norer mon maître. Votre empereur ne doit pas trou-
» ver mauvais que je persiste dans ma demande avec
» toute la fermeté que mérite la réputation d'une cou-
» ronne honorée et respectée par les grands souve-
» rains du monde. » Comme il s'échauffoit sur cet
article, de peur qu'il n'en vînt à un éclat, le gouver-
neur promit d'envoyer encore un courrier. Quand il
se fut retiré, les Espagnols se mirent à examiner plus
en détail le présent de l'empereur. Ils admirèrent
non-seulement les chefs-d'œuvre de l'art, mais en-
core plus la matière, l'or, l'argent, les perles, les
pierreries de toute espèce, et en quantité surprenan-
te. « Que de richesses, s'écrioient-ils tous de con-
» cert, que de trésors doit renfermer une capitale
» qui fournit tant de merveilles ! que de butin on
» pourroit y faire ! »

Pendant qu'ils s'extasioient d'admiration, et qu'ils
petilloient de désirs que *Cortez* n'avoit garde de ré-
primer, *Montézuma* délibéroit tristement sur l'embar-
ras où le mettoit l'obstination de cet étranger. Ce
prince n'étoit pas aimé. Quoique de la famille royale,
il avoit obtenu l'empire par ruse. Cette circonstance
l'avoit obligé d'user de sévérité. Il y avoit des mé-
contents dans sa cour et dans les provinces. Une guerre
ne l'embarassoit pas : depuis qu'il étoit monté sur le
trône, il l'avoit presque toujours faite avec succès ;
mais la faire contre des hommes chargés de fer et
rendus invulnérables, la faire contre des monstres
moitié hommes et moitié chevaux, contre des ton-
nerres qui vomissoient la mort ; cette entreprise lui

paroissoit téméraire et très-hasardeuse ; cependant, après avoir tout pesé, il envoya un dernier présent à *Cortez* avec ordre de sortir de ses états.

Le général répondit à *Teutilé* qui lui insinuoit ce commandement : « Un des principaux objets de » mon ambassade est d'établir ici la religion chrétienne, d'extirper l'idolâtrie, et d'étendre la vraie » foi, comme la seule voie du bonheur éternel. Venu » d'un pays si éloigné pour des affaires qui intéressent » ma religion et ma conscience, je ne puis me dispenser de continuer mes efforts pour obtenir une » audience. » Le Mexicain, à ces mots, tressaillit de colère, et dit d'un ton fier et emporté : « Jusqu'à » présent le grand *Montézuma* vous a traité avec » douceur, et a exercé à votre égard toutes les lois » sacrées de l'hospitalité. Si vous le forcez à employer sa puissance, vous vous repentirez de votre » opiniâtreté. » Sans prendre congé, il se retira. *Cortez*, en le regardant aller, dit d'un ton moqueur à ses soldats : *Ils menacent, ils ont peur*. Dès ce moment, les vivres et les douceurs cessèrent d'arriver dans le camp.

Cette privation y causa des murmures. Un officier, nommé *Ordaz*, protégé de *Vélasquez*, que ce gouverneur même avoit voulu substituer à *Cortez*, fomenta le mécontentement. Il blâmoit l'inflexibilité du général, et disoit qu'il auroit été bien convenable de s'accommoder avec *Montézuma*, et d'en tirer une bonne composition ; qu'il étoit hors de toute prudence d'aller, en si petit nombre qu'ils étoient, a-

fron
renc
ner
port
géné
Il s'
mém
qu'il
l'éco
il ord
se re
Qu
riers,
péran
pauvr
pour c
cha p
conten
point,
d'exéc
meroi
tumult
surpris
lui a a
trompe
ce dés
cette e
avec u
condui

fronter un grand empire ; que , si l'on ne vouloit pas renoncer à l'entreprise , le plus sage étoit de retourner à Cuba pour revenir avec des forces plus proportionnées. Il s'offrit d'en faire la proposition au général. Les mécontents l'en chargèrent volontiers. Il s'acquitta de la commission avec une liberté et même une grossièreté capable de choquer , assurant qu'il exprimoit le sentiment de toute l'armée. *Cortez* l'écoute sans s'émuouvoir , et , sans répliquer un mot , il ordonne que l'armée soit prête le jour suivant à se rembarquer pour Cuba.

Quand cette résolution fut divulguée , les aventuriers , se voyant à la veille d'être frustrés de leurs espérances , se mutinèrent. Ils étoient en grand nombre , pauvres gentilshommes réunis sous les drapeaux pour chercher fortune. Les émissaires que *Cortez* lâcha parmi eux , pendant la nuit , aigrirent le mécontentement. Ils décidèrent qu'ils ne partiroient point , et que , si le général n'avoient pas le courage d'exécuter les plans qu'il avoit formés , ils en nommeroient un autre. Dès le matin ils vinrent en grand tumulte signifier cette résolution. *Cortez* paroît fort surpris ; il dit n'avoir pris ce parti que parce qu'on lui a assuré que c'étoit le vœu de l'armée , qu'on l'a trompé ; qu'il les voit avec grand plaisir pleins de ce désir de gloire qui doit animer tout Espagnol ; que cette certitude va lui faire reprendre son premier plan avec une ardeur nouvelle , et qu'il est bien sûr de les conduire par le chemin de la victoire à la fortune ,

dont leur valeur les rend dignes. Cette déclaration fut reçue avec des acclamations et des cris de joie.

Heureusement dans le même temps arrivèrent des ambassadeurs du cacique de Zempoalla, ennemi déclaré de *Montézuma*, dont ce cacique refusoit de reconnoître la souveraineté. Ils dirent qu'ils venoient admirer les braves dont les exploits chez les Tabascans avoient répandu la renommée dans tout le pays; mais le principal but étoit d'attirer *Cortez* dans une ligue que le cacique vouloit former contre l'empereur. Si l'Espagnol avoit été tourmenté de quelques doutes sur la réussite de son entreprise, la connoissance des divisions qui régnoient dans le Mexique dut lui persuader la possibilité du succès; mais, avant d'aller plus loin, il crut d'une bonne politique d'entourer son autorité de formes imposantes, et de lui ménager par ce moyen une force inexpugnable contre tous les efforts de la malveillance.

Pendant les délais des réponses de *Montézuma*, il s'étoit occupé du soin d'assurer un abri à ses vaisseaux, et de fonder une colonie, précaution nécessaire en cas de revers. On lui reproche d'avoir mal choisi l'emplacement; mais il étoit dans ce lieu: combien n'auroit-il pas fallu prendre de peines pour se transporter ailleurs! Il nomma la ville *Vera-Cruz*, parce qu'il y aborda le vendredi-saint. Quand cette colonie eut été fondée, il y établit un conseil composé d'alcades, de corrégidors, de procureurs et de tous les officiers nécessaires, auxquels il fit faire ser-

ment
l'inst
respe
repré
génér
que
que c
le roi
» tou
» ren
» qu
» plu
» vic
» qui
» av
» fai
» dan
» ap
» d'o
» tir
sur la
mand
On
memb
on l'é
du ro
solda
acqui
se mo
cuser

ment de rendre la justice avec impartialité. Après l'installation, *Cortez* s'avance avec une contenance respectueuse, propre à relever l'autorité du tribunal, représente aux magistrats la nécessité de nommer un général, avouant l'inégalité de son autorité, parce que *Vélasquez* a révoqué sa commission; il ajoute que c'est à eux à y pourvoir, puisqu'ils représentent le roi. « Dès ce moment, ajoute-t-il, je vous résigne » toute l'autorité dont je suis en possession; je vous » remets le titre en vertu duquel je l'ai exercée, afin » que vous nommiez celui que vous en croirez le » plus digne. Quant à moi, sans me faire aucune » violence, je prendrai une lance de la même main » qui tenoit le bâton de commandement, et j'agirai » avec autant de joie, comme soldat, que j'ai pu le » faire dans le poste important de général; car, si, » dans le métier des armes, c'est en obéissant qu'on » apprend à commander, il se trouve beaucoup » d'occasions où il faut avoir commandé pour sen- » tir la nécessité d'obéir. » Il pose sa commission sur la table, remet aux *alcades* son bâton de commandement, et se retire.

On ne fut pas long-temps à le rappeler. Tous les membres lui étoient dévoués; d'une commune voix on l'élit, et on lui expédie une commission au nom du roi. On communique ensuite l'acte d'élection aux soldats, pour savoir si elle leur est agréable. Tous y acquiescèrent. Les partisans de *Vélasquez* n'osèrent se montrer publiquement. Ils se contentèrent de l'accuser en secret de fourberie. Le terme est dur, mais

on ne peut disconvenir que ce ne fût l'action d'une adroite politique. Il cessa dès-lors d'user de dissimulation et de ménagemens pour les mécontents comme il avoit fait auparavant. *Ordaz*, *Pedro*, *Escudero* et un jeune *Velasquez* furent mis en prison. Il les relâcha ensuite à la recommandation de leurs amis. Par ce seul acte de sévérité *Cortez* prévint toute révolte ultérieure, et par sa clémence il gagna le cœur des mutins, qui ne l'abandonnèrent jamais, et se montrèrent les plus braves de l'armée ainsi que ses amis les plus fidèles.

Ce qui reste à dire n'est plus, pour ainsi parler, que l'histoire de deux hommes, *Cortez* et *Montézuma*; celui-ci, souverain d'un empire vaste, opulent, où tous les arts sont cultivés, gouverné par des lois fixes, défendu par des armées nombreuses, qui pouvoit voir périr des cent mille hommes sans que ses forces en fussent abattues; *Cortez*, chef de cinq ou six cents aventuriers, qui ne pouvoient pas perdre un seul homme de sa petite troupe sans que cette perte ne fût une plaie sensible, un coup mortel pour le corps; entouré de traîtres, perpétuellement à la veille d'être écrasé par des nations barbares, dont la surveillance apparente, arrachée par la crainte, devoit toujours lui être suspecte.

Et qu'avoient ces deux hommes à démêler ensemble? Rien, ou du moins si peu de chose, que l'un étoit obligé de prendre pour prétexte de son agression le désir de voir l'autre, et que celui-ci ne s'en défendoit que par des raisons évasives. Mais

s'ils cu-
moient
richess
dides
tation;
à perdr
partage
entiers.
l'envie
dans de
ligion.
dans le
tous les
qui alar
voir en
prédicti
l'est, e
abandon
sans; si
que je v
fendre,
en vain.
rivaux,
au génér
trouva l
Il ar
moins fi
pereur d
énormes

s'ils eussent osé annoncer les vrais motifs qui les animoient, *Cortez* auroit dit : J'ai entendu parler de vos richesses ; vous m'avez prouvé par des présens splendides qu'elles sont encore au-dessus de leur réputation ; je commande à des aventuriers qui n'ont rien à perdre non plus que moi : nous voulons du moins partager ses trésors , si nous ne les prenons pas tous entiers. Il auroit pu ajouter l'amour de la gloire , l'envie de faire connoître la supériorité des Espagnols dans des contrées si éloignées , et d'y établir leur religion. *Montézuma* auroit répondu : Je me trouve dans le plus grand embarras ; votre arrivée a remué tous les esprits, elle a rappelé d'anciennes prophéties qui alarment tous mes peuples et moi-même ; je crois voir en vous les conquérans qui, selon une ancienne prédiction crue par mon peuple, doivent venir de l'est, et détruire l'empire du Mexique. Je ne puis abandonner ma religion. Les ministres en sont puissans ; si vous ne vous contentez pas des richesses que je vous ai envoyées, je serai forcé de me défendre, avec la triste perspective peut-être de le faire en vain. Telle étoit la disposition d'esprit des deux rivaux, lorsque *Cortez*, par sa nouvelle nomination au généralat et par le dévouement de ses troupes, se trouva le maître comme il le vouloit.

Il arrive et se trouve au milieu des provinces moins fidèles que tremblantes sous le joug de l'empereur du Mexique. Elles se plaignent des impôts énormes dont on les écrase, que *Montézuma* fait

enlever leurs femmes et leurs filles pour ses plaisirs , et leurs jeunes gens pour être immolés à ses dieux. *Cortez*, se trouvant dans une de ces villes mécontentes , voit arriver six de ces exacteurs, portés dans de superbes litières sur les épaules des Indiens ; ils étoient richement vêtus , chargés de bijoux d'or et de pierres précieuses , accompagnés d'un grand nombre d'officiers et de domestiques qui rafraîchissoient l'air autour d'eux avec des éventails de plumes. Du haut de cette espèce de trône , ils jetoient un regard dédaigneux sur la multitude servile dont ils alloient dévorer la substance. Tous les habitans trembloient. *Cortez* leur inspire du courage , promet de les soutenir. Ils arrêtent les six commissaires. Toujours extrême , le peuple vouloit les faire périr d'une mort ignominieuse. Le général espagnol les prend sous sa sauvegarde , en délivre deux en grand secret , et leur dit en les renvoyant à *Montézuma* : « Assurez l'empereur que je ne négligerai rien pour délivrer les autres , et pour convaincre les révoltés de la faute qu'ils ont commise en refusant d'obéir aux ordres sacrés de leur maître ; quant à moi , je ne désire que la paix , et de pouvoir donner des preuves de mon respect à l'empereur , à ses ministres et à ses officiers. » Après cette protestation hypocrite , il engage le peuple à faire des avances de soumission. Il fait promettre par les quatre prisonniers qu'ils s'abstiendroient du moins de prendre des victimes pour les sacrifices. Les commissaires sauvés deviennent au

près
rang
a l'o
C
les c
non-
natio
ou l
conc
ples.
ou d
des p
parav
rent
toujo
effort
l'Espa
marq
mand
à le f
calans
dans t
la mo
ils dev
un zè
jamais
bataill
on vo
côté d
tout a

près du trône les intercesseurs du peuple. Tout s'arrange par l'adresse de *Cortez*, et tout le monde lui en a l'obligation.

C'étoit son grand talent que cet art de concilier les esprits. Il l'employoit toujours très-utilement, non-seulement pour des particuliers, mais pour des nations entières. Après les avoir trouvées ennemies, ou les avoir mises lui-même aux mains, il les reconcilioit; et se faisoit des amis fidèles des deux peuples. Quand il les voyoit susceptibles de magnanimité ou d'enthousiasme, il étoit sûr de les gagner par des procédés francs et généreux, eussent-ils été auparavant pleins de préventions contre lui. Tels furent les peuples de *Tlascala*. Cette fière république, toujours en guerre avec *Montézuma* qui faisoit de vains efforts pour l'assujettir, quoique charmée de voir l'Espagnol marcher contre son ennemi, ne put remarquer, sans être choquée, que le général, en demandant le passage sur son territoire, s'apprétoit à le forcer, si on ne le lui accordoit pas. Les *Tlascalans* lui opposèrent de fortes armées; vaincus dans trois batailles consécutives, et plus encore par la modération du vainqueur, après leurs défaites, ils devinrent ses amis inviolables, et lui montrèrent un zèle et un attachement qui ne se démentirent jamais, et qui furent très-utiles à *Cortez*. Dans ces batailles, quelle que soit la supériorité des armes, on voit avec étonnement des milliers de morts du côté des Indiens, tandis que les Espagnols perdent tout au plus un ou deux hommes, et en ont à peine

dix ou douze blessés. Où tombaient donc toutes les flèches ? Dans la première affaire contre les Tlascalans , il y eut un cheval de tué. Sa tête fut portée par eux en triomphe. Le trophée servit d'encouragement pour hasarder de nouveaux combats , d'autant plus que la mort d'un soldat leur apprit aussi que les Espagnols n'étoient ni invulnérables ni immortels, comme l'opinion s'en étoit répandue.

Cortez reçut sur la frontière, en quittant Tlascalala , une nouvelle ambassade de *Montézuma*, encore chargée d'or et de pierreries ; les ambassadeurs lui dirent en termes ménagés : « Prenez et retirez-vous. » Il prit et avança. Comme on se douta qu'il pourroit en agir ainsi, les ambassadeurs avoient ordre de lui dire que, si cependant il étoit déterminé à venir à Mexico, l'empereur étoit disposé à le recevoir. Il y avoit deux routes, l'une plus longue, mais belle et facile ; l'autre plus courte, mais traversée de rivières, hérissée de rochers, et très-propre à dresser des embuscades. Les Mexicains avoient embarrassé l'entrée de la première afin d'en éloigner *Cortez* ; au contraire, ils avoient nettoyé l'entrée de la seconde qui aboutissoit à des gorges affreuses, ou étoient cachées des troupes. *Cortez* n'auroit certainement pas échappé à un tel danger. Il fut averti du piège. En arrivant à l'entrée des deux chemins, il demanda aux ambassadeurs lequel il falloit prendre. Ils répondirent que c'étoit celui qu'on avoit aplani pour moins fatiguer ses troupes. L'adroit général leur dit : « Vous » connoissez bien peu mes Espagnols ; ils marche-

» ront dans ce chemin que vous avez fermé , préci-
 » sément parce qu'il est plus difficile ; c'est toujours
 » où est le danger qu'ils courent de préférence. »
 Les ambassadeurs, étonnés, partent, bien convaincus
 qu'il est inspiré par quelque divinité, et vont porter à
Montézuma la nouvelle de sa prochaine arrivée.

Ce prince avoit augmenté tous les sacrifices , re-
 doublé les conjurations, consulté tous les devins. Se
 réglant sur les succès des Espagnols, dont ces de-
 vins étoient témoins, ils répondirent que le démon
 leur avoit apparu, et les avoit assurés que rien ne
 pourroit résister aux Espagnols, parce que les dieux
 avoient abandonné les Mexicains. « Hé bien, s'écria
 » l'infortuné monarque, que ferons-nous si nos dieux
 » nous abandonnent? Que ces étrangers viennent,
 » que les cieus tombent sur nous! il ne nous servi-
 » roit pas plus de nous couvrir la tête que de fuir. »

Que ne peut le découragement sur un esprit frappé!
Montézuma n'étoit ni craintif, ni facile à déconcer-
 ter. Il avoit donné plus d'une fois, à la tête de ses
 armées, des preuves d'une valeur froide ou ardente,
 selon les occasions. Son conseil admiroit souvent la
 pénétration et la prudence de ce prince. Il se trou-
 voit dans sa capitale au milieu d'un peuple accou-
 tumé à obéir; rien de si aisé que d'en défendre l'entrée
 à une poignée d'étrangers. La ville, située entre deux
 lacs, ne pouvoit être abordée que par des chaussées
 étroites. Celle par laquelle les Espagnols devoient ar-
 river avoit deux lieues de long, et étoit coupée par
 des ouvertures qui donnoient communication d'un

lac à l'autre. Il étoit facile, pendant qu'on arrêtoit ces étrangers par les coupures, de les percer de flèches des canots voguant sur les lacs. Si malgré cela ils avançaient, ils trouvoient une double porte bien fermée et bien terrassée. Si cependant ils pénétraient dans la ville, ils la trouvoient toute traversée de canaux. En faisant déborder les eaux du lac par le moyen des écluses, on pouvoit les inonder. Les pierres lancées des toits, les meubles par les fenêtres suffisoient pour les écraser. On ne conçoit pas, si on eût voulu faire la moindre résistance, comment il seroit arrivé un seul Espagnol au palais. Mais il paroît que *Montézuma* avoit pris le parti de tout souffrir, de tâcher de les gagner par la douceur, les égards, les complaisances, sauf à voir ensuite comment il s'en débarrasseroit. Si *Cortez* ne sut pas cette résolution, on ne sauroit trop admirer son intrépidité, pour ne pas dire sa témérité.

Elle lui réussit. Mais, avant de pénétrer à Mexico, il eut bien des dangers à courir dans Cholula, où l'attendoit une armée tout entière de Mexicains. On devoit égorger les Espagnols dans cette ville. Heureusement la conjuration fut découverte. *Cortez* tomba sur les traîtres, en fit un grand carnage, étourdit par ce coup d'éclat *Montézuma*, et abattit tout-à-fait le courage de ce prince. Les Espagnols marchèrent ensuite droit vers la capitale. L'empereur vint au-devant d'eux avec l'affabilité d'un ami. Il prit toutes les précautions nécessaires pour leur sûreté, les logea dans un quartier à part, aisé à fortifier, et

où
Il
il f
dép
tez
pou
jou
à le
lité
D
rem
de l
dram
conn
mort
toun
verte
» de
» éga
» fav
» mo
» sou
» que
» pab
» déc
» pro
» té,
» les
» faut
» cru

où se trouvoit un palais pour *Cortez* et ses officiers. Il leur fut permis d'aller partout et à toute heure, et il fut défendu aux habitans de rien faire qui pût leur déplaire. Dès ce moment *Montézuma* montra à *Cortez* une confiance qui dut le toucher. Il descendit, pour ainsi dire, du trône sur lequel il se tenoit toujours fièrement assis en présence de ses sujets, et, à leur grand étonnement, il s'abassa jusqu'à l'égalité avec le chef des étrangers.

Dans la première conversation, il s'ouvrit familièrement sur ses opinions, tant à leur égard qu'à l'égard de lui-même, et sur ce qui devoit terminer l'espèce de drame qu'ils jouoient ensemble. Il leur fit d'abord connoître qu'il ne croyoit pas les Espagnols plus immortels que les Indiens, et qu'il savoit bien que le tonnerre dont ils se servoient n'étoit qu'une découverte des sciences. « Il en est de même, ajouta-t-il, » de ce qu'on a dit de moi, que j'étois immortel et » égal aux dieux; que la fortune m'accabloit de ses » faveurs; que les murailles et les couvertures de » mon palais étoient d'or; qu'enfin la terre s'affaissoit » sous le poids de mes trésors. On vous a dit aussi » que j'étois cruel, tyran, oppresseur, fier, inca- » pable de pardonner: tout cela est faux. Ceci (en » découvrant la cicatrice d'une blessure reçue au bras) » prouve que je suis mortel. Mes richesses, à la véri- » té, sont grandes; mais la renommée et la flatterie » les ont exagérées. Il en est de même de mes dé- » faits; suspendez votre jugement: vous verrez si la » cruauté et l'oppression qu'on me reproche ne sont

» pas souvent une mesure de gouvernement néces-
 » saire. Quant à vous, on m'a dit que vous étiez mé-
 » chans, vindicatifs, avides, orgueilleux, esclaves
 » de vos passions ; mais je crois que vous êtes de la
 » même espèce que les autres hommes, quoique vous
 » soyez distingués par quelques différences, qui vien-
 » nent seulement de celle du climat. Vous êtes polis
 » et affables ; vous êtes courageux et religieux ;
 » vous bravez les difficultés comme de vrais soldats.
 » Votre générosité, que j'ai moi-même éprouvée, me
 » prouve que vous n'êtes point sordides ; en un mot,
 » vous êtes hommes comme nous ; mais vous avez des
 » qualités supérieures. » Il s'expliqua aussi sur les
 chevaux, dont on lui avoit fait un éloge exagéré par
 la frayeur. « Je pense, dit-il, que c'est une espèce
 » de cerf docile, qui a le degré d'intelligence auquel
 » les bêtes peuvent atteindre. »

Venant aussi au but du voyage de *Cortez* et à ce
 qui devoit le terminer, il parla en ces termes : « Vous
 » n'ignorez pas que le grand prince auquel vous
 » obéissez descend de notre ancien *Quezalcoal*, sei-
 » gneur des sept cavernes de *Novatlaques*, et légi-
 » time souverain de ces sept nations qui ont fondé
 » l'empire du Mexique. Par une ancienne tradition,
 » que nous regardons comme infallible, nous sa-
 » vons qu'il partit de ce pays pour aller soumettre
 » les régions de l'est, promettant que ses descendans
 » viendroient dans la suite nous donner des lois et
 » réformer notre gouvernement. Toutes vos actions
 » s'accordent avec cette prophétie, et le prince de

» l'est qui vous envoie manifeste par vos exploits
 » la grandeur de son illustre aïeul. Ainsi je me suis
 » déterminé à me soumettre à lui , et j'ai voulu vous
 » en avertir , afin que vous me disiez franchement si
 » vous avez quelque autre chose à me prescrire. »

C'étoit mettre *Cortez* dans un cruel embarras ; mais sans doute il ne savoit pas bien lui-même à quel but il vouloit parvenir. Il répondit très-adroitement à chaque article. Le compliment de l'empereur sur le caractère des Espagnols , il le paya par d'autres , en avouant que les armes à feu , regardées par les Indiens comme le tonnerre , étoient une invention de l'art ; et il en inféra la supériorité de l'esprit de ses compatriotes. « Quant au cheval , ce n'est pas , dit-il , une espèce de cerf ; mais un animal d'une nature plus généreuse , qui aime la guerre , qui devient alors furieux et avide de la gloire pour la partager avec son maître. » Il fit ensuite un usage politique de la tradition absurde dont l'empereur paroissoit si convaincu , appuya peu sur l'hommage , mais parla de la religion absurde et cruelle des Mexicains , et dit que la destruction de cette impiété et l'établissement de la religion chrétienne , dont il fit un court exposé , étoient le principal objet de la commission que le roi lui avoit donnée. Il finit par offrir une alliance inaltérable avec son monarque.

Montézuma répondit : « J'accepte avec beaucoup
 » de reconnoissance l'amitié que vous me proposez
 » de la part du descendant du grand *Quezalcoal* ;
 » mais tous les dieux sont bons. Les vôtres sont

» bien dans votre pays , et les nôtres dans le mien.
 » Laissons-les jouir de ce qui leur appartient sans les
 » troubler. Reposez-vous actuellement , dit-il en
 » regardant avec bonté tous les Espagnols ; vous êtes
 » dans votre propre maison , et vous y serez servis
 » avec tous les égards qui sont dus à votre valeur,
 » et au grand prince votre maître. »

Cortez se voyoit à Mexico , parvenu , à ce qu'on croiroit , au but de ses désirs ; néanmoins on peut penser qu'il étoit embarrassé de son personnage. Que faire avec un monarque hospitalier , prévenant , généreux ? le détrôner , le rançonner , piller le peuple ? Mais lui ni les siens ne donnoient matière à la moindre plainte. *Cortez* étoit réduit à aller visiter l'empereur dans son palais , à le recevoir dans le sien , à faire avec ses officiers le simple rôle de courtisan , ou bien à assister à des fêtes que *Montézuma* donnoit très-souvent aux Espagnols. Pendant qu'ils vivoient dans cette inaction , des lettres de la Vera-Cruz apprirent à *Cortez* que la colonie avoit été attaquée par *Qualpopoca* , général mexicain , et qu'elle avoit perdu huit hommes. Cette hardiesse étonna le général espagnol. Il prit des informations : on l'assura qu'une tête avoit été envoyée à l'empereur ; qu'il l'avoit examinée avec un air de satisfaction. Cette tête , à la description qu'on en faisoit , parut être celle d'un des huit qui avoient disparu dans l'affaire de la Vera-Cruz. Donc l'empereur étoit d'accord avec *Qualpopoca* ; donc celui-ci n'avoit agi que par ses ordres. A chaque instant l'on pouvoit

être
fut l
ses
II
l'aut
d'em
resté
atten
la no
» cel
» po
» De
» ou
» pit
» ble
» no
» res
» dis
» tio
» tim
» no
» à r
» de
» no
prop
sant
cour
tion!
il ne
l'exé

être attaqué; que faire en pareille circonstance? Ce fut la matière d'un conseil secret entre le général et ses officiers.

Il faut, disoit l'un, nous retirer secrètement; l'autre vouloit qu'on demandât un passe-port, afin d'emporter toutes ses richesses; un troisième qu'on restât jusqu'à l'occasion sûre de se retirer; mais, en attendant, il falloit garder le plus grand secret sur la nouvelle de la Vera-Cruz. « Ce n'est point tout » cela, dit *Cortez*; nous retirer secrètement, le » pourrions-nous, investis comme nous sommes? » Demander un passe-port, nous qui nous sommes » ouvert le chemin les armes à la main jusqu'à la ca- » pitale! que penseroient les Indiens de cette foi- » blesse? et ne fondroient-ils pas de tous côtés sur » nous, tant au départ que dans la route? Il faut » rester ici, c'est mon avis, non pas en palliant et » dissimulant, mais en faisant quelque grande ac- » tion qui étonne les Mexicains et nous rende l'es- » time et la vénération que ce dernier événement » nous a fait perdre. Le seul moyen qui se présente » à mon esprit, c'est de nous assurer de la personne » de l'empereur, et de l'amener prisonnier dans » notre quartier. » Le conseil resta pétrifié à cette proposition. Une poignée d'hommes arrêter un puissant monarque, le faire prisonnier au milieu de sa cour et de sa capitale, quel projet! quelle résolution! Cependant, lorsqu'on y eut mûrement réfléchi, il ne parut plus si effrayant. On chargea *Cortez* de l'exécution.

Il entre chez l'empereur comme à l'ordinaire, avec ses capitaines. Trente soldats d'élite se promenoient par pelotons. Il aborde *Montézuma*, se plaint à lui de la trahison de *Qualpopoca*. Le prince change de couleur. « Ce n'est pas, dit le général, que je croie » que votre majesté trempe dans cet affreux complot ; » mais il est essentiel que vous me donniez une » preuve de votre innocence pour effacer l'impres- » sion qu'une pareille calomnie ne manqueroit pas » de faire ; et cette preuve, c'est de venir volontai- » rement, sans bruit, sans scandale, habiter notre » quartier, et d'y demeurer jusqu'à ce qu'il soit par- » faitement démontré que vous n'avez aucune part » à cette horrible perfidie. » La foudre tombant en éclats n'aurait pas plus étonné le monarque. Il eut peine à écouter jusqu'au bout ce que *Cortez* ajouta pour adoucir et justifier cette mesure. « Non, » dit l'empereur, les princes de mon rang ne sont » pas accoutumés à se rendre d'eux-mêmes prison- » niers. Si j'avois la foiblesse d'y consentir et d'ou- » blier ce que je me dois à moi-même, mes sujets ne » souffriroient pas qu'on fît un pareil affront à leur » souverain. — Vos sujets ! repartit *Cortez* ; pourvu » que vous vouliez bien ne pas forcer les Espagnols » à oublier le respect qu'il vous doivent, nous nous » embarrassons peu des obstacles qu'ils pourront » nous susciter. »

L'empereur proposa tous les expédiens qu'il crut devoir satisfaire les Espagnols : de livrer *Qualpopoca* et ses officiers pour être punis, de donner ses propres

fils en otage et comme garans de sa parole. *Cortez* restoit inflexible. La dispute s'échauffoit. Les officiers espagnols commencèrent à craindre que le retard ne leur devînt funeste. *Vélasquez de Léon*, jeune homme brave et impétueux, s'approche : « A quoi bon tant » de paroles ? dit-il ; qu'il se laisse conduire, ou je » lui perce le cœur. » L'interprète *Marina* étoit présente. *Montézuma* lui demande avec inquiétude ce que vient de dire ce jeune emporté. Elle étoit instruite. Elle lui répond, comme de confiance, qu'elle sait les intentions des Espagnols, qu'elle connoît leur caractère, que, s'il va avec eux, il sera traité avec tout le respect dû à un grand prince ; mais que, s'il résiste, les suites lui seront funestes. Cette confiance adroite le détermine. Il ordonne qu'on prépare ses équipages, appelle ses ministres, et déclare qu'il va passer quelques jours au quartier des Espagnols. « Annoncez, dit-il, que c'est volontai- » rement, pour l'intérêt de ma couronne et l'avan- » tage de mon empire. » Il se met au milieu des Espagnols. La douleur et le chagrin se peignent sur tous les visages ; on vit des particuliers répandre des larmes, d'autres jeter les hauts cris ; mais on ne vit personne faire le moindre effort pour délivrer son prince. Il disoit d'un air de gâité qu'il alloit se divertir avec ses amis les étrangers. La foule étoit accourue à l'entrée du quartier ; il la fait disperser par ses gardes, et publier que quiconque occasionnera du trouble sera sur-le-champ puni de mort. Qu'on cherche un autre trait semblable dans l'histoire.

Cependant il n'est pas encore temps de cesser d'être étonné. L'infortuné *Qualpopoca* arrive. On lui fait son procès. Il est condamné à être brûlé vif. Au moment du supplice, *Cortez* entre dans l'appartement de l'empereur, suivi d'un soldat qui portoit des chaînes, et s'approche du monarque d'un air sévère. « Vous êtes accusé, lui dit-il, d'être le premier auteur » du crime; vous expiez votre faute par une mortification personnelle. » Sans attendre de réponse, il ordonne qu'on lui mette des fers, et sort. Ses courtisans, plus consternés que lui, restent saisis d'horreur et tombent à ses pieds, les baignent de leurs larmes, et, soutenant ses fers, ils s'efforcent avec une tendresse respectueuse d'en rendre le poids plus léger. Pour lui, après le premier moment de surprise, il reprend sa magnanimité ordinaire, et se propose de mourir en héros. L'exécution étant faite, *Cortez* rentre. « Les traîtres sont punis, dit-il, votre » majesté est justifiée par sa complaisance, et est » libre. » Il lui ôte lui-même ses fers, et se jette à ses genoux. L'empereur l'embrasse. On trouva que la joie qu'il montra nuisoit à l'honneur qui lui revenoit de la fermeté qu'il avoit fait paroître. *Cortez* lui proposa de retourner dans son palais, puisque la cause de sa détention n'existoit plus. La réponse lui avoit été auparavant suggérée par *Marina*, plus dévouée au général espagnol qu'au prince mexicain; elle sut qu'il aimoit mieux rester avec les étrangers, parce que sa réputation souffriroit, si l'on savoit qu'il avoit été leur prisonnier.

Soit résignation, soit dissimulation, il parut s'accoutumer à sa prison et s'y plaire. Les Espagnols mirent tant d'adresse dans leur conduite, qu'ils lui persuadoient, ainsi qu'à ses sujets, qu'ils jouissoient d'une entière liberté. Rien n'étoit changé dans son train de vie. Les ministres venoient tenir conseil comme à l'ordinaire; les courtisans avoient le même accès auprès de lui. Les ordres, les grâces émanoient toujours de lui. Il sortoit, se promenoit dans la ville, alloit au temple, tantôt seul, tantôt accompagné de *Cortez*, qui cependant avoit eu soin de lui faire promettre qu'il reviendrait fidèlement au quartier; mais on auroit dit que l'empereur y étoit ramené par l'inclination, tant il prenoit plaisir en la compagnie et à la conversation de ses geôliers. L'adroit *Cortez* profitoit habilement de cette confiance. Il obtint que des officiers mexicains allassent visiter les mines. *Montézuma* fit faire et donner au général une carte de l'empire, ne lui cacha rien sur ses revenus, ses forces, sa police, le gouvernement, et lui fit connaître tout ce qu'il pouvoit lui être utile de savoir.

Par forme de curiosité ou d'amusement, *Cortez* alloit toujours à son but. Il avoit compris combien il lui auroit été difficile de pénétrer dans la ville, si, pendant qu'un corps de troupes l'auroit arrêté sur la chaussée, les Indiens l'avoient attaqué en flanc de dessus le lac, dans des canots. Il lui étoit donc important de s'en rendre maître. Il profite d'une course de canots qui se faisoit sous ses yeux. En rendant justice à la vitesse de ces petits bâtimens,

l'Espagnol dit que les siens , s'il en avoit , l'emporteroient *sans rames*. *Sans rames!* Cette espèce de défi parut bien étonnant à *Montézuma*. Il voulut en voir l'expérience. A l'exemple d'autres conquérans , hasardeux comme lui , *Cortez* , du consentement de ses soldats , auxquels ils ne vouloit point laisser d'autres ressources que la victoire , avoit fait dépecer ses vaisseaux ; mais on avoit conservé les voiles , les cordages et autres agrès. Il demanda la permission de les faire venir.

En attendant , on abat les bois , on les façonne. *Montézuma* ordonne à ses sujets d'aider les Espagnols , afin de jouir plus tôt de cette joute si inégale de bâtimens *sans rames* contre d'autres pleins de rameurs. Les agrès arrivent. Enfin deux brigantins bien équipés paroissent majestueusement sur le lac. Que pouvoient faire ces lourdes masses auprès de leurs légers canots ? se disoient les Indiens. Ils doublent cependant le nombre des rameurs. Le signal se donne , les voiles se déploient , un vent frais les enfle. Ce sont les ailes de ces grands oiseaux ; ils volent avec une célérité que ne peuvent égaler tous les efforts des rameurs. Les plus intelligens regardent ces vaisseaux comme une superbe invention qui atteste le génie des Espagnols , et en conçoivent pour eux encore plus d'estime.

Une démarche téméraire pensa en un moment priver *Cortez* des fruits de son habileté. Il avoit obtenu de *Montézuma* qu'on ne serviroit plus de chair humaine sur sa table ; mais il entreprit de faire cesser

les
ave
avo
roie
pri
n'éc
reste
moz
son
réus
ses
ville
vesti
gran
c'éto
son
C
l'onc
la dé
mand
C'éto
paroi
quel
Que
cesse
nier
étran
appel
publi
eesse

les sacrifices. Ce dessein fit trembler l'empereur. Il avertit le général des suites fâcheuses qu'il pouvoit avoir. En effet, les prêtres, très-puissans, murmuroient; le peuple commençoit à s'agiter. *Cortez* reprima ce zèle inconsidéré assez à propos pour qu'il n'éclatât point de révolte; mais les préventions qui restèrent donnèrent beaucoup de partisans à *Guatimozin*, neveu de l'empereur, qui entreprit de délivrer son oncle des mains des étrangers. Il auroit peut-être réussi, si *Montézuma* lui-même ne se fût opposé à ses efforts. Le jeune prince, qui étoit cacique d'une ville importante, appelé à la cour, fut déposé. L'investiture de ses états fut donnée à un autre. On eut grand soin de faire observer à ce successeur que c'étoit à la recommandation de *Cortez* qu'il devoit son élévation.

Cependant cette entreprise du neveu fit faire à l'oncle de sérieuses réflexions. Au fond, il ne pouvoit la désapprouver, et il ne doutoit pas que celle-ci, manquée, ne fût bientôt suivie de plusieurs autres. C'étoient donc des révoltes renaissantes qu'il se préparoit en restant à la merci des étrangers. D'ailleurs quel étoit enfin leur dessein? Pourquoi restoient-ils? Que lui demandoient-ils encore? Il résolut de faire cesser cette honteuse comédie d'un monarque prisonnier entre les mains de l'ambassadeur d'un prince étranger, et encore obligé de paroître content. Il appela *Cortez*, lui dit qu'il étoit résolu de se déclarer publiquement vassal du roi d'Espagne, comme successeur de *Quezalcoal*, et en cette qualité seigneur

propriétaire du Mexique; qu'il assembleroit les caciques et la noblesse de l'empire pour être témoins de cette déclaration; que cette reconnaissance seroit appuyée d'une contribution volontaire de chaque cacique, laquelle attesteroit leur consentement; qu'en son particulier il avoit ramassé une quantité de bijoux et de pierreries d'une valeur inestimable pour remplir cette obligation.

Les caciques et les grands furent convoqués. *Montézuma* parut dans l'assemblée avec un air de majesté qu'il avoit oublié depuis long-temps. Il donna à la vassalité qu'il s'imposoit, et dont il chargeoit son empire, un motif qui en diminueoit la honte. Ce n'étoit qu'une restitution qu'on faisoit au grand *Quezalcoal* en la personne de ses descendans; c'étoit un acte juste, religieux; les dieux eux-mêmes le lui avoient ordonné. Il y eut quelques murmures dans l'assemblée. *Cortez* crut devoir prendre la parole et assurer que l'intention du roi d'Espagne n'étoit point d'ôter la couronne à l'empereur, ni de faire aucun changement dans le gouvernement, mais seulement de réclamer son droit de succession en cas d'événement. Le serment fut prêté à cette condition. On en dressa un acte qui fut remis à *Cortez*, avec le présent ou tribut de l'empereur, et celui des caciques, qui étoit d'un prix inestimable.

On ignore si *Cortez* s'attendoit à la résolution qui termina cette assemblée. Quand les présens eurent été acceptés, *Montézuma* prit un air de fermeté, et dit aux Espagnols: « Maintenant vous pouvez vous

» pa
 » ar
 » Le
 » jo
 » pl
 » et
 » de
 » leu
 » il
 » leu
 » cer
 » pe
 » vo
 » vo
 » pe
 Ca
 quell
 tenté
 tint.
 » mi
 » ble
 » no
 » str
 » pa
 » dét
 » vo
 qu'il
 prend
 press

» préparer à partir; vous n'avez plus rien qui vous
 » arrête ici. L'objet de votre ambassade est rempli.
 » Les Mexicains prennent ombrage d'un si long sé-
 » jour. Ils vous soupçonnent de nourrir des projets
 » plus dangereux que ceux que vous avez annoncés ,
 » et mon autorité ne seroit pas long-temps capable
 » de vous mettre à l'abri de leur ressentiment , si
 » leurs soupçons se réalisoient. Les dieux , ajouta-t-
 » il adroitement , sont irrités de voir que je favorise
 » leurs ennemis. Ils m'ont refusé la pluie ; ils mena-
 » cent de détruire mes moissons et d'anéantir mon
 » peuple par la peste. Demandez-moi tout ce que
 » vous voulez , je vous l'accorderai , parce que je
 » vous aime ; mais allez-vous-en. Les dieux et mon
 » peuple exigent ce sacrifice. »

Cortez , étonné , dit-on , de la résolution avec la-
 quelle le monarque lui donnoit son congé , fut d'abord
 tenté de lui répondre sur le même ton ; mais il se re-
 tint. « Oui , répondit-il , j'ai rempli le but de ma
 » mission , et je vais avec toute la diligence possi-
 » ble me préparer à retourner en Espagne. Je ve-
 » nois même vous demander la permission de con-
 » struire des vaisseaux pour remmener mes soldats ,
 » parce que ceux dans lesquels je suis venu sont
 » détruits , et ne peuvent être réparés pour un si long
 » voyage. » Charmé de ne point essuyer un refus
 qu'il craignoit , *Montézuma* réplique qu'ils peuvent
 prendre leur temps , que son dessein n'est pas de les
 presser ; en même temps il donne les ordres pour

abattre promptement les bois et faire les diligences nécessaires.

De son côté, *Cortez*, avec l'apparence d'un grand empressement, donne à son constructeur l'ordre de mettre le plus de lenteur qu'il pourroit. On ne conçoit pas trop quel pouvoit être l'avantage de ce retard. Peut-être le général ne le voyoit-il pas lui-même. Sans doute il comptoit se conduire selon les événemens. Pendant qu'il vivoit dans l'attente, on lui mande de la Vera-Cruz qu'on voit dix-huit voiles au loin. « A présent, lui dit *Montézuma*, qui fut instruit de l'apparition de la flotte, vous n'avez plus besoin de préparatifs, voilà des vaisseaux qui arrivent sur mes côtes, vous pouvez vous y embarquer. » La seconde lettre de la Vera-Cruz annonce que ces vaisseaux sont montés par huit cents Espagnols que *Vélasquez*, gouverneur de Cuba, envoie pour ôter à *Cortez* le commandement. La troisième apprend qu'il y a eu une action sous les murs de la Vera-Cruz, dont les nouveaux débarqués vouloient s'emparer, et on lui envoie huit prisonniers faits en cette occasion.

Qu'on juge de la perplexité où se trouvoit *Cortez*. Il falloit cacher ses inquiétudes, dissimuler et avec les Mexicains et avec les Espagnols. Il dit à *Montézuma* : « C'est un second ambassadeur du roi d'Espagne qui vient pour donner du poids aux négociations. Il est suivi d'une armée selon l'usage ; mais je me propose de le déterminer à s'en retourner, et

» je partirai moi-même pour cela. En vérité, disoit-il à ses troupes, je dois des remerciemens à *Vélasquez* pour m'avoir envoyé si à propos un renfort si considérable, parce que je ne doute pas de faire autant de compagnons de ceux qui sont venus pour nous combattre. » Quand on lui annonce l'arrivée des prisonniers, il sort au-devant d'eux, fait ôter leurs fers, les embrasse avec beaucoup d'amitié, surtout le licencié *Guévata*, le plus distingué d'entre eux; dit qu'il sait très-mauvais gré au commandant de la Vera-Cruz d'avoir ainsi traité un homme de sa qualité et de son mérite, et qu'il l'en réprimandera. Qu'au reste il est charmé que l'expédition ait été confiée à *Narvaez*, son ancien et intime ami; qu'il espère le trouver bien disposé, et qu'ils s'accommoderont aisément. Il eut soin que les prisonniers fussent bien accueillis par les soldats, et leur fit part des présens de *Montézuma*. Tous ceux qui les abordoient ne les entretenoient que des succès de *Cortez*, de sa capacité, du grand crédit qu'il avoit auprès des Mexicains, et de ses tendres attentions pour les Espagnols.

Quand les prisonniers eurent été ainsi endoctrinés, sans qu'on montrât en avoir intention, le général crut ne pouvoir employer de meilleurs négociateurs qu'eux-mêmes auprès de *Narvaez*, et surtout *Guévata*. Mais *Narvaez* étoit un esprit altier et opiniâtre. Il s'imaginoit que *Cortez* ne pourroit jamais résister aux troupes qu'il amenoit, supérieures du double à celles de l'ancien général. Il ne voulut entendre à

aucune négociation. *Cortez* lui envoya aussi inutilement *Olmedo*, son aumônier, homme de grand mérite ; il fut très-mal reçu, et *Guévara* lui-même fut mis en prison, parce qu'à ses propositions il ajoutoit l'éloge de *Cortez*, qui blessait les oreilles de son jaloux rival.

Tout en négociant, le général ne négligeoit pas de prendre ses sûretés. Il sentit l'imprudence qu'il y auroit à attendre *Narvaez* dans la capitale, et à rendre les Mexicains spectateurs d'un combat entre les Espagnols. Il alla trouver l'empereur, et lui dit qu'il étoit à craindre que le nouvel ambassadeur espagnol ne suscitât des troubles, qu'il pourroit y avoir du malentendu, parce que, venant comme lieutenant d'un gouverneur éloigné, il ignoroit les dernières instructions de la cour d'Espagne, et croyoit que l'ambassade de *Cortez* faisoit partie de sa commission. « Il suffira, ajouta-t-il, que je lui montre mes patentes, et je vais avec une partie de mes troupes, les lui porter moi-même, dans la crainte que cette armée mal disciplinée ne fasse de la peine à vos sujets et ne cause du chagrin à votre majesté. »

Cette partie des troupes étoit presque toute son armée. Il ne laissa que quatre-vingts hommes auprès de *Montézuma*, sous le commandement d'*Alvarado*, officier très-aimé de ce prince. Il eut l'attention de demander, pour le renforcer, deux mille hommes de *Tlascalala*, soldats indiens à la vérité, mais fiers d'être appelés au secours des Espagnols, et d'être pour ainsi dire adoptés par eux. Pendant la marche,

les i
touj
un é
Cort
cont
tre
de C
Saint
être
sous
vaez
média
de L
ne fu
conq
tort d
néral
ches,
plèter
l'étoi
viven
Par c
trouv
et de
homm
compr
Cet
mais i
Mexic
resté,

les instances auprès de *Narvaez* recommencèrent, et toujours elles furent inutiles. Ce général étoit dans un état de fureur continuel, et contre les envoyés de *Cortez*, qu'il traitoit d'espions et de corrupteurs, et contre ses soldats qui se laissoient séduire, et contre ses officiers qui prenoient ouvertement le parti de *Cortez*. *Aylon*, membre du conseil suprême de Saint-Domingue, qui s'étoit joint à l'expédition pour être médiateur, alla jusqu'à défendre à *Narvaez*, sous peine de la vie, d'avancer contre *Cortez*. *Narvaez* n'en devint que plus furieux, et fit mettre les médiateurs aux fers. *Cortez* lui dépêcha *Velasquez de Léon*, proche parent du gouverneur de Cuba. Il ne fut pas mieux reçu que les autres. Cependant cette conduite impétueuse et irrésolue lui faisoit grand tort dans son armée. De plus il avoit affaire à un général expérimenté et infatigable, qui doubla ses marches, le surprit au moyen d'un orage, le battit complètement et le fit prisonnier. Disposés comme ils l'étoient, les soldats vaincus n'eurent pas besoin d'être vivement sollicités pour s'incorporer aux vainqueurs. Par cet événement, qui devoit le perdre, *Cortez* se trouva en possession d'une flotte de onze vaisseaux et de sept brigantins, d'une armée composée de mille hommes d'infanterie et de cent de cavalerie, sans comprendre la garnison de Vera-Cruz.

Cette expédition fut l'ouvrage de peu de jours; mais ils avoient suffi pour opérer des changemens dans Mexico, malgré *Montézuma*, qui étoit constamment resté, selon sa promesse, dans le quartier des Es-

pagnols. Les Indiens , voulant apparemment profiter du petit nombre de ces étrangers pour délivrer leur empereur , avoient pris les armes et livré plusieurs assauts. Selon plusieurs historiens , cette émeute fut provoquée par un pillage commis par les Espagnols sur les Mexicains , qu'ils surprirent parés de leurs bijoux précieux un jour de fête. Quel que fût le motif , la rixe avoit été sérieuse. Un des brigantins du lac étoit brûlé , les ponts étoient brisés , les rues désertes. Il régnoit un silence qui ne fut interrompu que par les compliments de *Montézuma* , qui alla jusqu'à l'entrée de la ville féliciter le vainqueur. Fier des forces qu'il ramenoit , le général oublia ses égards ordinaires. On dit qu'il tourna le dos à l'empereur , quoique ce prince ne fût aucunement coupable de ce qui s'étoit passé , qu'il eût exposé sa personne pour défendre ses hôtes , et que ce fût l'ombre seule de l'autorité royale résidant encore en lui qui eût empêché les Indiens de sacrifier les Espagnols à leur fureur.

Ils auroient pu , rassemblés et animés comme ils étoient , empêcher *Cortez* de rentrer , mais ils méditoient un grand coup : c'étoit de laisser les Espagnols se réunir , afin de les détruire tous ensemble. On prétend qu'en blâmant *Alvarado* de ce qu'il n'avoit pas su maintenir la paix entre les Indiens et lui , *Cortez* n'étoit pas néanmoins mécontent du soulèvement , parce qu'il lui fournissoit l'occasion si désirée d'employer les armes à l'appui de ses finesses , pour parvenir à un événement décisif. Bientôt il en survint

un au
pris se
reur su
sieurs
avec u
veut in
à une
sard ,
de cett

Si le
ce prin
quand
les har
appri
Les Es
près de
belle c
sors ,
traite
brable
A mes
dans le
ne s'ê
fois il
de sold
bravou
Il fit de
manqu
des Mo

un auquel il ne s'attendoit pas. Les Mexicains avoient pris secrètement leurs mesures. Ils fondirent avec fureur sur le quartier des Espagnols. Repoussés plusieurs fois, ils revenoient à la charge, et toujours avec une fureur qui tenoit du désespoir. *Montézuma* veut interposer sa médiation et son autorité. Il paroît à une fenêtre. Une pierre, ou dirigée ou lancée au hasard, lui fracasse la tête. Il mourut, deux jours après, de cette blessure.

Si les Espagnols n'avoient point été respectés quand ce prince vivoit, ils furent encore moins ménagés quand ils eurent perdu cette sauvegarde : les Indiens les harcelèrent jour et nuit. A force d'être battus, ils apprirent à mettre plus de sagesse dans leurs attaques. Les Espagnols, investis de tous côtés, se voyoient près de mourir de faim. Il fallut abandonner cette belle conquête ; les bijoux, les richesses, les trésors, devenus un poids dangereux, rendoient la retraite pénible et périlleuse. Une multitude innombrable d'Indiens se jettent au-devant des Espagnols. A mesure qu'ils périssoient par le fer, ou précipités dans le lac, il s'en présentoit d'autres. Jamais *Cortez* ne s'étoit trouvé dans un péril si pressant. Plusieurs fois il se vit dans la nécessité de remplir les devoirs de soldat et de capitaine, et il s'en acquitta avec une bravoure qui relevoit encore le courage de ses troupes. Il fit des pertes considérables en hommes. Lui-même manqua d'être pris. Les Espagnols tombés au pouvoir des Mexicains furent immolés aux faux dieux. Cette

retraite est encore connue dans le Nouveau-Monde sous le nom de *journée de la désolation*.

La dernière épreuve l'attendoit, quand il fut sorti des chaussées, dans les vallées d'Otumba, où toutes les forces du Mexique s'étoient rassemblées pour l'envelopper. En voyant cette multitude, *Cortez* s'écria : « Compagnons ! c'est ici qu'il faut vaincre ou mourir. Point de crainte, Dieu combattra pour nous. » Comme la victoire balançoit, il se met à la tête de sa cavalerie, fond au grand galop sur le centre de l'ennemi, s'ouvre le chemin jusqu'à l'étendard royal, dont le sort, suivant l'opinion des Mexicains, devoit décider de celui de l'armée. Il pénètre jusqu'au capitaine qui le portoit, le renverse d'un coup de lance et enlève l'étendard. Les Indiens perdent aussitôt courage, jettent leurs armes et s'abandonnent à la fuite. Le carnage fut horrible. De deux cent mille hommes il en resta plus de vingt mille sur le champ de bataille. Les Espagnols n'étoient que six cent cinquante, et ne perdirent pas seize des leurs.

Après la bataille, ils entrèrent sur les terres de Tlascala, où ils se reposèrent de leurs fatigues. Lorsqu'ils arrivèrent, la république armoit pour envoyer à leur secours. Fidèles à leur alliance, les Tlascalans avoient refusé celle de *Quetlavaca*, successeur de *Montézuma*, parce qu'il mettoit pour condition qu'ils abandonneroient les Espagnols. Il n'y a point d'honneurs qu'ils ne rendissent à *Cortez*. Ce général étant tombé malade dans leur ville, ils se montrèrent

auss
nagc

Fe

nonc

les c

guern

tézun

se tir

plier

bon d

de ses

qui pe

prince

prise c

le vas

de Tla

pour n

de peti

une mu

Le g

gueil d

le joug

autres,

tie de

haines

Toutes

conting

coûtoie

seule fa

aussi sensibles que ses soldats au danger qui le menaçoit, et aussi réjouis de sa convalescence.

Forcé de quitter Mexico, *Cortez* n'avoit pas renoncé au projet d'y renouer les armes à la main; mais les circonstances l'obligèrent de changer son plan de guerre. Il n'avoit plus dans les mains le foible *Montézuma*, que la crainte des troubles et l'espérance de se tirer de sa détresse sans effusion de sang faisoient plier à tous les ménagemens que l'Espagnol trouvoit bon de lui inspirer. Le malheureux empereur fut puni de ses tergiversations par ses propres sujets. *Cortez*, qui peut-être ne l'auroit pas épargné, si la mort de ce prince lui eût été utile, prit pour prétexte de l'entreprise qu'il méditoit l'obligation de venger son ami, le vassal de son maître. Il s'occupa, dans le repos de Tlascala, des préparatifs du siège. Il jugea que, pour n'être pas détruit, quoique vainqueur, à force de petites pertes, à une multitude il falloit opposer une multitude.

Le gouvernement tyrannique de *Montézuma*, l'orgueil des Mexicains, qui, courbés eux-mêmes sous le joug, se faisoient un plaisir de l'imposer aux autres, avoient aigri contre eux la plus grande partie de leurs voisins. *Cortez* rassemble toutes ces haines, leur donne une vie, une âme commune. Toutes ces nations s'empressent de lui fournir leur contingent contre cette ville superbe. Ces troupes ne coûtoient rien pour l'habillement, dont la nature seule faisoit les frais chez les Indiens, ni pour la

nourriture, que chaque soldat portoit avec lui. On fait monter à cent mille hommes l'armée qu'il mena contre Mexico. Les Tlascalans étoient les meilleurs; mais les autres n'étoient pas sans mérite. Il les avoit plus ou moins aguerris, selon leurs dispositions à la discipline. Les dangers qu'il avoit éprouvés en revenant par les chaussées du lac lui suggérèrent l'idée de s'ouvrir le chemin par le lac même. Il fit, dans ce dessein, construire des pirogues ou grands canots supérieurs à ceux des Mexicains, et trente brigantins pour les seconder. La flotte de *Narvaez* lui fournit les agrès.

Ces préparatifs étoient nécessaires contre l'ennemi qu'il se proposoit de combattre. A *Quetlavaca*, qui ne fit que paroître sur le trône, avoit succédé *Guatimozin*, ce même cacique neveu de *Montézuma*, que *Cortez* fit priver de sa dignité pour avoir entrepris de tirer son oncle de prison. Quoique jeune, *Guatimozin* étoit déjà célèbre par son mérite militaire. On lui connoissoit d'ailleurs beaucoup de vertus, sans mélange de ces vices qui accompagnent ordinairement le pouvoir absolu. Porté dans des circonstances si critiques sur ce trône ébranlé, il crut devoir l'affermir par l'affection du peuple, que ses prédécesseurs avoient trop négligée. Il diminua les impôts, et rendit lui-même la justice. Les grands, dispensés des hommages serviles qu'ils rendoient à leur maître, et admis à sa familiarité, n'étoient plus tentés de se dédommager de leurs humiliations sur

les pe
les ho
son te

Au
le Mex
celui d
l'ennem
ces au
empêch
villes q
les cha
mêmes

par ses
à tous
de trois
huit ce
dix-huit
plus à
battre.

Les
idée de
sources
valeur d
dité de
dans le
attache
opiniâtr
qu'au c
s'étoit f

les petits. *Guatimozin* encourageoit les soldats par les honneurs et les récompenses, et employoit tout son temps aux affaires de l'empire.

Au système imaginé par *Cortez*, de soulever contre le Mexique les nations voisines, *Guatimozin* opposa celui d'armer ses tributaires et alliés, afin de tenir l'ennemi à une certaine distance de sa capitale; mais ces auxiliaires furent toujours battus. Ils ne purent empêcher *Cortez* d'avancer; il s'empara de toutes les villes qui entouraient le lac, auxquelles aboutissoient les chaussées, se rendit maître des chaussées elles-mêmes, et commença à dominer sur cette petite mer par ses grands canots et ses brigantins. Ainsi Mexico, où tous les hommes étoient devenus soldats et toutes les femmes guerrières, et qui par là contenoit plus de trois cent mille combattans, se trouva bloquée par huit cent soixante-dix hommes, qui n'avoient que dix-huit canons. Quant aux Indiens, ils servirent plus à garder les villes et les chaussées qu'à combattre.

Les détails de ce siège donnent la plus grande idée de l'habileté de *Cortez*, de son esprit de ressources, de son sang-froid dans le péril, et de la valeur de ses troupes. Il faut aussi estimer l'intrépidité des Indiens, leur patience dans les travaux et dans les horreurs de la famine, enfin leur tendre attachement à leur souverain. La défense la plus opiniâtre ne put empêcher *Cortez* de pénétrer jusqu'au centre de la ville. Pendant les attaques il s'étoit fait des propositions de paix. L'empereur ne

s'en éloignoit pas ; mais elles furent rendues inutiles par le zèle des prêtres des idoles. Ils voyoient dans un accord le renversement presque assuré de leur religion et de leur autorité ; c'en étoit assez pour les rendre contraires à tout accommodement. Ils inspirèrent leur obstination au peuple et au conseil même. L'empereur céda à la pluralité des suffrages et aux assurances que donnèrent ces pontifes que leurs dieux , apaisés par le sacrifice de quelques Espagnols faits prisonniers , alloient redevenir favorables , et que la victoire s'attacheroit désormais aux drapeaux des Indiens. Cependant , se fiant très peu à ces belles promesses , les courtisans et les ministres de l'empereur le pressoient de se mettre en sûreté ; mais il répondit que jamais il n'abandonneroit son peuple.

Néanmoins , lorsque les Espagnols se furent rendus maîtres d'une partie de la ville , lorsqu'ils étoient déjà dans la grande place , *Guatimozin* prit le parti de s'évader , dans le dessein de se mettre à la tête d'une armée au-dehors , et de revenir défendre ou conquérir sa capitale. Pour lui donner moyen d'exécuter ce projet , et pour couvrir sa retraite , les Mexicains composent une grande flotte de tous les canots qui leur restoit , et vont attaquer les Espagnols. Au plus fort du combat , un capitaine , nommé *Sandoval* , s'aperçoit que dix pirogues s'étoient détachées du gros de la flotte et fuyoient à force de rames. Il se met avec son brigantin à la poursuite , les atteint , saute dans la principale. L'empereur se découvre et

se rend prisonnier, sans marquer de chagrin ni d'inquiétude, que pour l'impératrice, son épouse, qui l'accompagnait.

A un signal du prince captif, les rames cessent de se mouvoir dans toute la flotte, les armes tombent des mains des combattans et plusieurs les jettent dans le lac en signe de soumission. Les nobles qui étoient pris dans les autres barques demandoient d'une manière touchante d'être menés auprès de l'empereur pour mourir à ses pieds. La consternation fut égale dans la ville. Tout se soumit. En un instant *Cortez* put se regarder comme empereur du Mexique. *Guatimozin* lui fut présenté. Il aborda son vainqueur avec noblesse et un air plus ferme que ne paroissoit devoir le comporter son infortune.

Il s'assit devant *Cortez*, qui se tenoit debout; puis se levant tout à coup, il porte la main sur la garde de l'épée du général et lui dit : « Pourquoi » hésitez-vous à prendre ma vie? Des prisonniers de » mon rang occasionent toujours des inquiétudes au » vainqueur. Puisque je n'ai pas été assez heureux » pour sacrifier ma vie en défendant mon peuple, » donnez-moi la satisfaction de mourir de votre » main. » Heureux ce prince, si son désir eût été sur-le-champ accompli! *Cortez* calme son émotion, lui promet un traitement favorable, et lui laisse même entrevoir la possibilité d'être rétabli sur le trône.

Après les premiers soins pour assurer sa conquête, le général songea à s'emparer des trésors de l'empire.

Il parut bien alors que leur possession avoit toujours été son principal but. Lecteurs qui estimez *Cortez*, détournez les yeux d'une action qui le déshonore. Il demande à l'empereur où sont ces trésors qu'on disoit avoir été enfouis par *Montézuma*. Il n'est pas certain qu'il y en eût de cachés, ni que *Guatimozin* connût le lieu du dépôt. Cependant l'opinion en étoit généralement répandue. *Cortez*, persuadé de ce fait, interroge l'empereur et son principal ministre. Comme celui-ci n'avoit rien, il le fait mettre à la torture sous les yeux de son maître. Le malheureux regardoit tristement le monarque, et semb'oit lui jurer une fidélité et un attachement inviolables : il expira dans le supplice.

L'aveu qu'on n'avoit pu obtenir du sujet, on espéra le tirer de l'empereur. L'avare général fit essayer sur lui les tourmens. L'impératrice étoit présente, jeune princesse d'une figure charmante, dont on admiroit les grâces, l'affabilité et l'air de douceur. Les larmes et les sanglots que lui arrachoit ce spectacle amoindrissent le cœur des bourreaux eux-mêmes. Disons, pour affoiblir l'indignation contre *Cortez*, que les larmes lui tombèrent aussi des yeux, et qu'il fit éloigner les instrumens du supplice. L'empereur avoit souffert sans sourciller l'affreux tourment d'être étendu sur un gril rouge. Un de ses courtisans appliqué à la même torture jetoit de grands cris. *Guatimozin*, le regardant avec fermeté, lui dit : « Et moi, suis-je » sur des roses ? » *Cortez* traîna ce prince à sa suite dans différentes expéditions militaires. L'infortuné fit

des
tent
pen
A
ples
l'or
quêt
sour
mais
buta
avec
ccine
les
digni
mais
cour
aiors
verne
que
rope
une f
ceux
Pe
sur u
desse
parta
tiers.
qu'ils
pagne
tions

des efforts pour se tirer de sa captivité. Une de ces tentatives fut traitée de trahison par *Cortez* : il le fit pendre.

Après avoir fait nettoyer la ville, converti les temples en églises, établi des magistrats et mis tout l'ordre possible, le général vola à de nouvelles conquêtes. Dans diverses courses, non-seulement il soumit tout ce qui composoit l'empire du Mexique, mais ses exploits lui attachèrent encore d'autres tributaires et d'autres alliés. On ne peut guère douter, avec la réputation dont il jouissoit, qu'il n'eût pu ceindre son front du diadème impérial en gagnant les Indiens par des grâces, et en faisant part des dignités et de l'autorité aux principaux Espagnols; mais il se fit toujours un devoir de dépendre de la couronne de Castille. *Charles-Quint*, qui la portoit alors, lui donna le titre de *capitaine-général et gouverneur de la Nouvelle-Espagne*; mais, au moment que *Cortez* s'y attendoit le moins, il vit arriver d'Europe des trésoriers, des inspecteurs, des contrôleurs, une foule d'officiers et de juges destinés à remplacer ceux qu'il avoit nommés lui-même.

Pendant une des expéditions lointaines de *Cortez*, sur un bruit de sa mort, répandu par erreur ou à dessein, ces officiers vendirent tous ses biens, et s'en partagèrent le prix comme s'ils eussent été ses héritiers. Il les punit à son retour, et leur fit rendre ce qu'ils avoient pris. Les plaintes qu'il fit passer en Espagne sur leur insubordination, et les récriminations des accusés fournirent un prétexte pour nom-

mer un vice-roi, qui ne fut pas *Cortez*. On ne lui laissa que le commandement des troupes. *Mendoza* ne voulut pas d'égal; *Cortez* ne pouvoit souffrir de supérieur : il retourna en Espagne, où il avoit déjà fait un voyage pour obtenir justice. Toujours reçu avec beaucoup d'égards et de distinction, il reconnut cependant qu'on n'étoit pas disposé à lui rendre une autorité dont on craignoit qu'il n'abusât. Il fit ce qu'il put pour éloigner ces soupçons, suivit l'empereur en bon courtisan dans son expédition d'Alger, s'y distingua à son ordinaire, eut un cheval tué sous lui dans une bataille livrée en Afrique, et y perdit deux émeraudes, inestimables dépouilles de l'Amérique. Trop convaincu que ses complaisances ne lui feroient pas rendre la puissance et le rang qu'il méritoit, *Cortez* se retira dans un village près de Séville, et y mourut en 1554, âgé de soixante-trois ans.

Quoiqu'il eût tout lieu de se complaire dans le souvenir de ses glorieux exploits, ne peut-on pas croire que le calme de sa retraite a été quelquefois troublé par le regret d'avoir travaillé pour un maître ingrat, par les reproches de sa conscience au sujet de tant de malheureux Indiens immolés à sa cupidité et à son ambition, et par l'ombre de l'infortuné *Guatimozin* ?

Les Mexicains n'ont que des traditions orales sur leur origine. Ils la font remonter seulement à une époque qui se rapporte au commencement de notre dixième siècle. Sept tribus partirent l'une après l'autre

tre de sept cavernes, dont ils ne firent pas la position. Elles chassèrent devant elles des sauvages nus, vivant de fruits et de racines, la plupart géans, et très-cruels, qui peuploient les plaines; et elles les repoussèrent dans les montagnes, où leurs descendants vivent encore. Ces tribus, arrivées sur les bords du lac, y bâtirent des villes. La dernière des sept tribus vomies par les cavernes est celle des Mexicains. Elle erra quatre-vingts ans avant de trouver à se fixer. Son dieu *Vitzliputzli* lui avoit promis un pays abondant en nourriture, en or, en pierreries, en argent, et qu'elle régneroit sur toutes les autres.

Comptant sur la vérité de cette prophétie, ce peuple se mit en marche avec l'image de son dieu enfermée dans une caisse portée sur les épaules des prêtres. La caisse, consultée par ces ministres de la divinité, régloit les mouvemens de la multitude, et indiquoit le chemin qu'il falloit prendre. Le peuple n'osoit asscoir ni lever le camp sans leur aveu. Quand il désobéissoit, il étoit frappé et puni par une main invisible. Partout où les prêtres s'arrétoient, ils dressoient un autel au milieu du camp. On y plaçoit l'Idole. Elle y rendoit des oracles, que les prêtres interprétoient à leur manière. Pendant ce long pèlerinage, ils imaginèrent le culte religieux, et réglèrent tous les réglemens d'une société civile.

Quand les Mexicains arrivèrent au lac, ses bords étoient occupés par les autres tribus. Elles cédèrent par grâce une petite île à charge de tribut. Ils y bâtirent une ville qu'ils appelèrent de leur nom

Mexico, placèrent leur idole au milieu , et lui élevèrent un temple. La cité fut insensiblement agrandie par d'autres petites îles adjacentes , qu'ils joignirent par des chaussées. Ainsi se forma cette ville , traversée par des canaux sans nombre , et aussi singulière que magnifique.

La nation , resserrée dans un petit espace , et se multipliant , fut obligée d'envoyer des colonies ailleurs ; de là naquirent des guerres pour soutenir leurs émigrans contre ceux qui les repousoient. Il y eut aussi des divisions dans la ville. Ces différentes causes déterminèrent à abjurer le gouvernement sacerdotal et à se mettre sous la conduite d'un roi. Comme les chefs et les riches prétendoient tous à l'être , on convint , pour ne point causer de jalousie , de le prendre dans une nation voisine. Ce fut un vieillard qu'on chargea de l'installer. En le plaçant sur le trône , il lui fit un discours touchant et instructif sur les devoirs de la royauté ; et cet usage , qui n'étoit pas une simple formule , a toujours subsisté.

Ce premier roi ne fut pas conquérant. Il se contenta de défendre les Mexicains contre les habitans riverains , envieux de leur prospérité. Pendant quarante ans de règne , il s'appliqua à embellir la ville et à perfectionner les lois. Ce bon prince laissa une nombreuse famille , et ne voulut pas y choisir un successeur , persuadé , disoit-il , que donner un souverain à une nation , c'est la priver de sa liberté naturelle. Les Mexicains reconnoissans éle-

vèrent sur le trône un de ses fils. Ce prince eut l'adroite politique d'épouser la fille d'un roi voisin, le plus implacable et le plus dangereux ennemi des Mexicains, dans l'espérance de procurer par cette alliance la paix à ses sujets : ce qui arriva.

Le troisième roi fut aussi pacifique. Le quatrième, guerrier et conquérant, soumit les nations voisines. Il fit voir à la sienne des inconvéniens dans l'élection populaire, jusqu'alors en vigueur, et persuada aux Mexicains de céder le droit de choisir le souverain à six électeurs seulement, savoir, deux rois voisins tributaires, et quatre princes du sang. Son successeur, nommé *Montézuma I*, étendit la coutume barbare de sacrifier les prisonniers faits sur l'ennemi. Elle existoit déjà : car on voit qu'à la fondation de Mexico, les Mexicains immolèrent le fils d'une magicienne qui leur avoit montré l'emplacement, et dès-lors ils étoient dans l'usage de frotter leur idole de sang humain. Ce cinquième roi tint une cour magnifique, s'appliqua au gouvernement, établit des tribunaux de justice et des censeurs chargés de surveiller les mœurs de ses sujets. Il fit aussi élever en l'honneur de son dieu *Vitzliputzli* un temple qui a fait l'admiration des Espagnols.

Le huitième roi, nommé *Antzal*, est célèbre par sa clémence, ses charités et son humanité. Il renouça à la gloire des conquêtes, recherchée par ses prédécesseurs. Ce monarque employa ses trésors à agrandir et embellir sa capitale, à faire fleurir l'industrie, et à rendre ses peuples heureux. Placés sur deux lacs,

l'un salé, l'autre bourbeux et saumâtre , réduits à l'eau de puits imprégnée de ces mauvaises qualités, les Mexicains étoient obligés d'aller chercher des eaux potables au-delà des lacs. *Antzal* rapprocha , pour ainsi dire , des sources qui se trouvoient éloignées. Il fit percer des montagnes , exhausser des vallées , cacher des aqueducs dans les flancs des chaussées , et fit voir aux habitans étonnés des rivières entières d'eaux salubres coulant dans leur ville. Il fut le prédécesseur de *Montézuma II* , neuvième et dernier empereur du Mexique , si on ne veut pas compter *Guatimozin* , qui ne ceignit qu'un diadème sanglant , et passa du trône à la potence , à la honte éternelle des conquérans espagnols.

L'année des Mexicains étoit composée , comme la nôtre , de mois et de semaines. A la fin , il se trouvoit quatre jours surnuméraires , qui devoient être employés uniquement à se réjouir. Tous les travaux cessoient , le commerce étoit interrompu , les cours de justice suspendues ; la religion même paroissoit oubliée ; on ne pensoit qu'au plaisir. Le commencement de l'année étoit fixé au premier jour du printemps ; il auroit peut-être mieux été placé en automne , la saison de la récolte et des fruits , parce que , commencer à jouir , c'est commencer à vivre.

Les Mexicains avoient une tradition qu'au bout de chaque cinquante-deuxième année de leur ère , le monde étoit en danger d'être détruit. Le soir du dernier jour de la cinquante-unième année , ils disoient adieu au soleil en pleurant et sanglotant , s'embras-

soient comme ne devant plus se revoir, et se renfermoient tristement dans leurs maisons jusqu'au lendemain, qu'étonnés de se trouver en vie et que rien ne fût changé autour d'eux, ils entroient dans des transports de joie, chantoient des hymnes et se félicitoient de ce qu'un nouveau période avoit commencé, et de ce qu'ils pouvoient vivre sans crainte encore cinquante-deux années.

La religion et les rites mexicains, entre beaucoup de pratiques louables, présentoient des cruautés, des absurdités, des indécences bien étonnantes chez un peuple civilisé. Ils reconnoissoient un Dieu créateur, conservateur et bienfaisant. La langue mexicaine n'avoit point de terme pour exprimer ce grand maître de toutes choses. Ces peuples marquoient qu'ils croyoient à l'existence de cette divinité en levant les yeux au ciel avec une grande vénération. Quoiqu'ils accordassent la toute-puissance à ce Dieu, ils ne concevoient pas qu'il pût être partout; mais ils croyoient que, pour gouverner l'univers, il avoit sous lui des divinités subalternes chargées de ce soin. Après ce Dieu suprême et ses adjoints, ils honoroient particulièrement le soleil, la lune, l'étoile du matin et la mer. L'idole de *Vitzliputzli* étoit le plus grand dieu visible, et étoit chargée de la prospérité de l'empire; après lui venoit *Tescatilputza*, qui présidoit aux expiations. Il portoit des dards à la main, pour signifier qu'il punissoit les méchans. Son trône étoit incrusté de crânes et d'ossements humains, emblème de son autorité sur la famine et sur la peste.

Dans quelques endroits ils avoient une idole vivante. C'étoit un prisonnier. Ils lui donnoient le nom du dieu auquel il devoit être sacrifié. Pendant un an il étoit adoré, orné de bijoux précieux, nourri des plus délicieuses offrandes. On lui faisoit donner sa bénédiction aux enfans et aux malades, et au bout du terme on le sacrifioit. Plonger le couteau sacré dans le cœur de la victime, l'arracher de ses entrailles palpitantes, l'offrir fumant à l'idole, en exprimer le sang sur elle, c'étoit le privilège honorable du grand-prêtre ou de celui qui le remplaçoit. Le collège des prêtres avoit la plus grande influence dans les affaires politiques, parce qu'ils dirigeoient la conscience des peuples et des souverains. Ils achetoient cette considération par une vie austère, mêlée de privations. L'office des prêtres de *Vitzliputzli* étoit héréditaire dans quelques familles. Dans les temples des autres dieux, on parvenoit au sacerdoce par l'élection, ou bien on y étoit destiné par l'éducation dès l'enfance.

Le mariage avoit un rit public. Le prêtre interrogeoit les futurs sur leur inclination, leur faisoit un exhortation, et nouoit un coin du voile de la femme avec le vêtement de l'homme. Serrés par cet emblème d'union, ils visitoient, suivis du prêtre, le feu domestique, l'adoroient prosternés, comme devant être le témoin de leur bonheur, et s'asseyoient pour recevoir une portion égale de nourriture. Il y avoit des dépôts publics pour recevoir et conserver les stipulations. Le divorce dépendoit de la volonté des deux

épo
se re
cons
aimé
feux
l'imp
Qua
et le
femm
L
coup
soit
des g
et le
paro
ou u
père
filles
cevo
A
espèc
pelo
morc
de v
à un
dans
de vi
sent
oblig
Or, l

époux. Il leur étoit défendu sous peine de mort de se rejoindre quand ils s'étoient quittés. Pour peu qu'on conservât de tendresse pour une personne qu'on avoit aimée, l'impossibilité où l'on se mettoit de rallumer ces feux une fois éteints empêchoit de se laisser aller à l'impétuosité de la colère ou aux erreurs du caprice. Quand cela arrivoit, les garçons suivoient le père, et les filles la mère. La mauvaise conduite de la femme imprimoit une honte au mari.

Le nouveau-né étoit porté au temple avec beaucoup de solennité, et placé sur l'autel. Le prêtre faisoit un discours sur les misères de la vie. Il tiroit des gouttes de sang des parties secrètes de l'enfant, et le plongeoit dans l'eau en prononçant quelques paroles. On mettoit dans la main du mâle une épée, ou un ustensile mécanique, selon la profession du père; mais il n'y avoit pas de distinction pour les filles: toutes, de quelque rang qu'elles fussent, recevoient une quenouille et un fuseau.

A certaines époques les prêtres faisoient d'une espèce de pâte de petites figures humaines, qu'on appeloit *le dieu de pénitence*; ils en distribuoiént des morceaux, qui étoient reçus et mangés avec beaucoup de vénération. Les sacrifices humains étoient portés à un excès incroyable. Pourra-t-on se persuader que dans un seul jour les autels aient été arrosés du sang de vingt mille victimes? Les funérailles d'un roi présentoient un spectacle terrible. Toute sa maison étoit obligée de mourir avec lui, sous peine d'ingratitude. Or, l'ingratitude étoit au Mexique le plus grand des

crimes. Chez les grands, la femme s'enterroit avec son époux. Ils élevoient de magnifiques mausolées, et mettoient dans les tombeaux de l'or, de l'argent, des bijoux et des provisions pour l'autre monde, preuve qu'ils avoient du moins une idée de l'immortalité de l'âme.

L'empereur n'étoit couronné qu'après avoir fait quelque exploit militaire. Le grand-prêtre l'oignoit d'une espèce de baume composé de beaucoup de drogues souveraines contre les sortilèges et les maladies, l'arrosait d'eau sacrée; le pontife lui mettoit sur les épaules un manteau peint de têtes et d'ossements de morts, pour le faire souvenir qu'il devoit mourir un jour. Il juroit de maintenir la religion et les lois de ses ancêtres, de conserver au peuple ses droits et ses privilèges. Il promettoit que le soleil luiroit tous les jours, que les pluies tomberoient lorsqu'elles seroient nécessaires, qu'on n'éprouveroit sous son règne ni peste, ni famine, ni inondation. Cela vouloit dire qu'il se conduiroit de manière à n'attirer jamais les vengeances célestes sur ses sujets innocens.

Les honneurs rendus au roi étoient une espèce d'adoration. Entre le grand nombre de ses concubines il y en avoit deux favorites auxquelles il donnoit le nom de *reines*. Ses revenus étoient immenses. Chacun lui devoit le tiers de son bien ou de son industrie. Les levées s'en faisoient avec rigueur. Les soldats étoient favorisés par-dessus les autres sujets. Ils portoient des marques d'honneur et des distinc-

tions militaires. Il y avoit un ordre de chevalerie auquel les grands seuls étoient admis , mais , après s'en être rendus dignes par des actions éclatantes. C'étoit un ruban rouge , qui nouoit leurs cheveux. Il en pendoit des glands , dont on augmentoit le nombre à chaque événement qui le méritoit : moyen sûr de tenir toujours l'émulation en haleine.

La justice étoit sommaire. Comme les Mexicains ne savoient pas écrire, les procès étoient courts, et les châtimens sévères , afin d'épouvanter. Le conseil du prince surveilloit attentivement les magistrats. Il y avoit tous les moyens de procurer l'éducation des enfans : des écoles publiques pour les gens du peuple , des collèges ou séminaires pour les jeunes Mexicains d'une naissance plus relevée. Les maîtres étoient fort respectés. On les appeloit quelquefois au ministère , comme possédant plus de lumières que les autres.

Les élèves dans les premières classes étoient instruits des règles du calendrier. On leur apprenoit des chansons faites en l'honneur des grands hommes , et les cantiques aux dieux. La seconde étoit destinée à la morale. Les maîtres y étudioient le caractère des enfans. Ils leur inculquoient la nécessité d'être dociles , humbles et modestes , et de se bien conduire. Ce n'étoit qu'après leur avoir formé l'esprit et le cœur qu'on les faisoit passer à la troisième classe , où on les appliquoit aux exercices du corps , la course , la lutte , la natation. On les exerçoit à manier l'épée , à tirer la flèche , à franchir au saut des espaces , à

faire de grandes courses , à porter des fardeaux , à souffrir la faim , la soif , et à s'aguerrir contre toutes les rigueurs des saisons.

Les jeunes nobles formés à ces exercices étoient envoyés à l'armée s'essayer pendant une campagne. On leur faisoit porter leur bagage, comme aux soldats, tant pour les endurcir que pour mortifier leur vanité, les accoutumer à la subordination et à l'obéissance. Cette campagne finie, il leur étoit libre de se retirer et de prendre un autre état pour lequel ils se sentoient plus de goût. Malgré ces belles institutions, l'empire du Mexique a été renversé en quatre ans, et est maintenant gouverné par un vice-roi espagnol.

Ce pays est le vrai trésor des Espagnols. On l'appelle *la Nouvelle-Espagne* et leur *coffre-fort*. Ils y trouvent laine, coton, sucre, soie, cochenille, chocolat, plumes, miel, baume, bois de teinture, sel, suif, tabac, gingembre, plantes odorantes et médicinales, ambre, perles, pierres précieuses, or et argent.

La Nouvelle-Espagne est habitée actuellement par un peuple mixte, composé d'Indiens, d'Espagnols, d'autres Européens, et même de nègres. Les descendants des Espagnols purs sont nommés *créoles*; ceux d'une conjonction espagnole et américaine, *métis*, à la seconde génération; *tiercerons*, à la troisième; à la quatrième, *quarterons*; les descendants des Européens et des nègres sont nommés *mulâtres*. La dernière classe est celle des nègres mêlés aux Indiens. Les vrais Mexicains sont grands, beaux, bien

faits , souples et alertes. Ils ont le teint olivâtre , les yeux grands , vifs , étincelans , le visage rond et les traits réguliers. Les femmes participent à tous ces avantages , mais sont les mieux partagées des qualités agréables. Les deux sexes sont curieux de leur chevelure. Ils aiment à la laisser flotter au gré des vents , et ne laissent croître aucun autre poil sur leur corps.

Dans un si grand pays il faut s'attendre à des bizarreries. Il y a des peuples qui regardent un nez plat comme un grand agrément. Ils ne négligent rien pour renfoncer celui de leurs enfans. D'autres leur pressent la tête pour faire prendre à leur front une forme pyramidale. Comme leurs ancêtres , ils sont encore curieux de se défigurer par des peintures sur le visage. L'usage s'en perd sur le corps à mesure qu'on s'habitue aux vêtemens.

Nulle part les vêtemens ne sont aussi variés. Hommes et femmes retiennent généralement le goût des bagues , des bijoux et des joyaux. C'est chez les Indiens qui ont conservé la liberté dans les montagnes qu'il faut chercher le caractère primitif des Mexicains : leur génie est la véritable empreinte de la nature. On les y trouve braves , généreux et humains. Leurs mœurs sont pures. Ils s'occupent de la pêche , de la chasse , de l'agriculture. Ils ne sèment , ils ne plantent que des choses nécessaires à la vie. Toujours tourmentés et affligés par le souvenir de ce qu'ils ont été , il semble qu'ils dédaignent les agrémens pour s'en tenir à ce qui est purement nécessaire.

Le Mexique est partagé par les Espagnols en trois *audiences* ou tribunaux , sous l'autorité d'un vice-roi , qui demeure à Mexico. Cette ville est la plus régulière de l'univers. Toutes les rues sont droites et si bien percées, que rien n'y borne la vue. Elle n'a ni remparts ni murailles ; le lac lui en tient lieu. Cinq belles chaussées y conduisent. Chacune part d'une ville bâtie sur le bord du lac. Il est de plus entouré de villages qui du centre de la ville offrent une perspective charmante. Le lac lui-même, couvert en tout temps de canots et de gondoles, est un vrai tableau mouvant. Rien ne manque à l'utilité et à la décoration de cette capitale, vastes hôpitaux, superbes palais, magnifiques églises. Le spectacle des boutiques richement garnies présente une espèce de foire continuelle.

PÉROU,

dans l'Amérique méridionale, sur la mer du Sud.

Si jamais la fortune s'est jouée des desseins des hommes, ou plutôt si jamais la Providence a fait éclater sa justice vengeresse, et s'est en quelque façon justifiée des crimes qu'elle avoit permis, c'est dans les catastrophes des premiers conquérans au Pérou. Livrés à l'ambition et tous les excès des passions, altérés de sang et de fer, ils sont tombés sous

le fer, non pas des Indiens, mais des Espagnols, leurs compagnons de rapine et de cruauté, et se sont punis les uns les autres.

On doit se rappeler que *Balboa*, fondateur de la colonie du Darien, en tournant vers l'orient, pour aller faire des découvertes qui lui coûtèrent la vie, abandonna à *François Pizarre*, officier sous lui, la recherche du pays où l'on buvoit et mangeoit dans l'or, du côté de l'occident. Avec ces espérances il lui légua la certitude des peines, des fatigues et des dangers inséparables d'une pareille entreprise. *Pizarre* ne s'effraya pas. Il sonda le terrain par de petits voyages sur la côte, et quand il vit qu'on pouvoit risquer d'y poser le pied avec quelque apparence d'aller plus loin, il s'associa deux compagnons de fortune, *Ferdinand de Lucques*, ecclésiastique, déjà propriétaire de l'île de Tabago, qui fournit la plus grande partie des fonds, et *Almagro*, qui par sa bonne conduite s'étoit déjà acquis une grande réputation entre les aventuriers. Quant à *Pizarre*, il avoit servi pendant les guerres de Saint-Domingue et de Cuba, et commandé en chef dans plusieurs expéditions importantes. Ces trois hommes convinrent de ne se point abandonner et de ne se laisser décourager par aucune difficulté, jusqu'à ce qu'ils eussent découvert et conquis le Pérou.

Ils équipèrent, en 1525, deux petits vaisseaux, sur lesquels ils mirent quatre-vingts hommes et quatre chevaux. *Almagro* et *Pizarre* prirent chacun la moitié de la troupe et se séparèrent, afin de découvrir

plus de pays à la fois. Ils ne s'éloignoient pas beaucoup. Le besoin de se secourir les réunissoit de temps en temps. Mais déjà éclatoit entre eux la jalousie du commandement, qui a été le vice dominant des conquérans du Pérou. Quant à *Ferdinand de Lucques*, il n'en est désormais guère plus question qu'on ne parle ordinairement, dans les entreprises de génie et de fatigue, des riches capitalistes qui y mettent leur argent à intérêt.

En trois ans de courses, *Pizarre* et *Almagro* ne firent aucun établissement ; mais ils réussirent à s'assurer que le succès de leurs projets étoit possible. Comme leurs fonds étoient presque épuisés, *Pizarre* prit le parti d'aller présenter son plan à la cour d'Espagne pour en obtenir des secours. Il y fut bien reçu ; mais il n'en rapporta que le titre de marquis et celui de capitaine et gouverneur-général de tous les pays que les Espagnols soumettroient dans ces contrées. Il ramena quelques aventuriers et ses quatre frères, aussi braves et aussi entreprenans que lui. Pendant ce temps *Almagro* recrutoit à Panama. Il fut très-piqué de ce que *Pizarre* s'étoit fait décerner toute l'autorité. Celui-ci l'apaisa en le nommant son lieutenant. Ils partirent en 1530 sur trois vaisseaux qui portoient deux cents hommes et environ soixante chevaux. C'étoit là toute l'armée.

Almagro resta sur sa flotte ; *Pizarre* s'avança dans les terres. La première opération de ses soldats, aventuriers ramassés, dont à la vérité il n'étoit pas tout-à-fait maître, fut le pillage d'une petite ville, où

ils a
déco
força
voiet
En c
émer
tout
dure
Alm
à Pa
gran
ses c
L
civile
puto
gers
entre
time
cour
victo
car f
vainc
étran
Ils n
noml
déjà
taire
O
à Po
calce

ils avoient été bien reçus. La cacique se cacha. On le découvrit, et on l'amena au commandant, qui s'efforça en vain de lui persuader que les Espagnols n'avoient pas violé à son égard les lois de l'hospitalité. En cette occasion les soldats mirent en pièces des émeraudes dont ils ne connoissoient pas le prix : le tout par simple amusement et pour en éprouver la dureté. *Pizarre* envoya des échantillons du butin à *Almagro*, qui partit avec cet appât pour aller recruter à Panama et aux environs. La petite armée avoit grand besoin de renfort. *Pizarre* s'étoit instruit dans ses courses, et savoit quelle résistance l'attendoit.

L'empire du Pérou étoit déchiré par une guerre civile qui empêcha deux princes rivaux qui se disputoient le trône de s'occuper d'une poignée d'étrangers débarqués sur leurs côtes. Cette guerre étoit entre *Huascar* et *Atahualapa* : le premier, fils légitime du défunt empereur, et déjà possesseur de la couronne ; le second, bâtard, et qui y aspirait. Trois victoires décidèrent en faveur d'*Atahualapa*. *Huascar* fut fait prisonnier. Ces avantages donnèrent au vainqueur le loisir de tourner son attention sur les étrangers. Ce prince n'en fut pas d'abord fort alarmé. Ils n'étoient que deux cents : que pouvoit un pareil nombre ? Cependant cette poignée d'hommes avoit déjà défait une grande armée que des caciques tributaires lui avoient opposée.

On se souvient que *Cortez* dut en partie ses succès à l'opinion répandue chez les Mexicains que *Quetzalcoatl*, fondateur de leur empire, en étoit parti

pour soumettre des régions à l'est, et que ses successeurs devoient renvoyer au Mexique des guerriers chargés de donner des lois à ce pays et de réformer son gouvernement; que *Cortez* étoit cet envoyé du prince de l'est; qu'il seroit par conséquent inutile de lui résister. Par une singularité bien remarquable, une opinion presque semblable régnoit au Pérou: savoir, que les Espagnols, reconnus par leurs armes maîtres du tonnerre, étoient frères des Péruviens, et descendans comme eux du soleil; que *Pizarre*, leur chef, étoit plus particulièrement issu de cet astre, inca lui-même, fils du grand *Virachoca*, et par là proche parent de l'inca *Atahualpa*; que les violences exercées par les Espagnols étoient des châtimens commandés par le grand *Virachoca*, qu'il falloit se soumettre à leur autorité et courber la tête sous le sceptre de *Pacachamac*, c'est-à-dire de l'empereur souverain, dont *Pizarre* se disoit l'envoyé.

On ne sait si *Pizarre* étoit instruit de ce préjugé, qui lui étoit si favorable, lors de la première ambassade qu'il envoya à *Atahualpa*. Ce commandant de soixante-dix hommes fit dire au général de cent mille soldats: « Je suis le sujet du plus grand mo-
 » narque du monde. Il m'a envoyé pour vous re-
 » tirer, vous et votre peuple, de la pratique d'une
 » religion impie et abominable. J'espère que vous me
 » recevrez avec bonté. En ce cas vous pouvez comp-
 » ter sur ma fidélité à vous servir; si au contraire
 » vous cherchez à me nuire, si vous préférez la
 » guerre à la paix, vous verrez bientôt que les Espa-

» gnols sont aussi terribles à leurs ennemis qu'utiles
 » à leurs alliés. »

La réponse de l'inca fut soumise, et, dans les principes de sa prévention, *Ferdinand Soto*, jeune officier, d'une figure agréable, accompagna l'envoyé qui portoit à l'empereur cette espèce de défi du général. En le voyant, *Atahualapa* s'écria : « Voilà la » vraie figure, le port et l'habit de notre dieu *Virachoca*, exactement décrits par l'inca *Virachoca*, » notre ancêtre. » Il dit ensuite que, persuadé que tout ce qui devoit arriver étoit ordonné d'avance par le grand *Virachoca*, quoique averti des victoires des Espagnols, il n'avoit pris aucune mesure contre eux, qu'il se soumettoit à ce qu'ils exigeroient de lui, qu'il réclamoit seulement leur clémence pour ses sujets, ses femmes et ses amis.

Ce langage paroît bien étrange de la part d'un homme qui avoit au moment même cent mille combattans sous ses ordres. Ils étoient placés en échelons rétrogrades vers le centre de son royaume. Cette disposition donnoit de la vraisemblance à l'opinion que ce prince n'avoit laissé engager si avant les Espagnols dans ses états que pour les envelopper et les détruire. Aussi les auteurs conviennent-ils qu'il faut ajouter peu de foi à ces discours réciproques, et ils en donnent une bonne raison, c'est que Péruviens et Espagnols n'avoient que de mauvais interprètes et ne s'entendoient encore que difficilement, que pour les besoins ordinaires de la vie.

On peut mettre au rang des choses au moins ha-

gardées le discours prétendu du moine *Vincent Valverde*. Si ce discours est vrai, ce moine étoit un enthousiaste bien surprenant. On le fait sortir des rangs au moment que les deux armées se mesuroient des yeux. Il avance vers l'inca, étonné de son capuchon et de son froc, si différent de l'habit guerrier; il lui parle de l'empereur *Charles-Quint*, du pape, de Dieu le père, du Fils, du Saint-Esprit, de la divinité et de la vie de *Jésus-Christ*. « Et » qui apprend toutes ces choses, dit *Atahualpa*? » — Ce livre, répond *Valverde*, en lui présentant » l'Évangile. » L'empereur le prend, le porte à son oreille, n'entend rien, et le jette à terre. On raconte de lui ces paroles : « Vous croyez que *J. C.* » est Dieu? Il est mort. Pour moi, j'adore le soleil » et la lune qui sont immortels. Je ne dois de » tribut à aucun prince. Je ne veux être vassal que » des dieux. Je ne dois rien au pape. Je ne connois » point le droit qu'il prétend avoir de disposer de » mon royaume. Quant à ma religion, ce seroit une » folie et une impiété d'abjurer la doctrine que je » tiens de mes ancêtres, jusqu'à ce que vous » m'ayez démontré la fausseté de la miennne et la » vérité de la vôtre. »

Ces blasphèmes font fuir le moine. Il rentre dans les rangs. La charge sonne. *Pizarre*, convaincu que tout dépend du sort de l'inca, fond, à la tête de quinze cuirassiers, sur les troupes qui environnoient la litière de ce prince. Il y eut autant de résistance que pouvoient en faire des corps nus

con
pén
les
de d
mée
n'on
un
bata
L
com
cette
lapa
on l
haut
cette
aller
cette
pagn
même
Atah
son fi
des d
ordre
lui-m
Qu
n'en
purent
Alma
Il am
cheva

contre des corps de fer. Un soldat nommé *Michel* pénétra le premier. Les autres suivent, renversent les porteurs et font l'inca prisonnier. La nouvelle de ce malheur n'est pas plus tôt répandue dans l'armée qu'elle se rompt et se disperse. Les Espagnols n'ont plus que la peine de tuer, et se trouvent en un instant les seuls êtres vivans sur le champ de bataille.

Le butin fut immense ; parce que les Péruviens, comptant sur leur grand nombre, étoient venus à cette journée parés comme pour une fête. *Atahualpa* offrit pour sa rançon ce que l'appartement où on l'avoit renfermé pouvoit contenir d'or jusqu'à la hauteur où son bras pouvoit atteindre. On accepta cette proposition, et on prit de lui des ordres pour aller dans tous les temples de l'empire ramasser cette somme. Ces courses, pour lesquelles les Espagnols ne se firent point à d'autres qu'à eux-mêmes, leur donnèrent lieu de connoître le pays. *Atahualpa* apprit dans sa prison que *Huascar*, son frère, qu'il tenoit dans ses chaînes, avoit fait des offres à *Pizarre* pour être délivré. Il envoya ordre de le faire mourir, ce qui fut exécuté ; mais lui-même ne tarda pas à éprouver le même sort.

Quoique l'or arrivât par monceaux, les Espagnols n'en trouvoient jamais assez. Les vainqueurs ne purent se dispenser d'en céder quelque partie à *Almagro*, quoiqu'il n'arriva qu'après la victoire. Il amenoit cent cinquante hommes et cinquante chevaux. Il y eut entre les anciens et les nouveaux

soldats des querelles pour le partage. Les chefs eurent aussi des discussions aussi vives. Cependant l'intérêt commun les porta à se réconcilier. Ils convinrent aussi que, pour garantir leurs soldats des maux inséparables de l'oisiveté, savoir, la débauche et surtout la passion effrénée du jeu, auquel ils se livroient avec fureur, il convenoit de continuer au plus tôt leurs conquêtes; mais l'inca étoit un obstacle. Puisqu'on avoit sa rançon, il falloit lui rendre la liberté, et alors quel droit restoit-il à l'empire? Le malheureux demandoit avec ardeur l'exécution des promesses qu'on lui avoit faites. Il offroit de se soumettre au joug le plus pesant, de ne jamais rien faire de contraire aux intérêts des Espagnols, de se reconnoître vassal de *Charles-Quint*, de payer un tribut annuel, de recevoir le baptême aussitôt. Vains efforts! sa mort étoit nécessaire.

Pizarre et *Almagro* établissent un tribunal, dont ils étoient les premiers juges. On produit contre l'inca six chefs d'accusation: que, n'étant que bâtard, il s'est emparé de la couronne; qu'il a fait mourir *Huascar*, son frère et son souverain; qu'il a donné les ordres pour son supplice étant prisonnier; qu'il a autorisé et commandé des sacrifices humains; qu'il a suscité des guerres injustes, causes de la mort de beaucoup d'hommes; qu'enfin, depuis même que les Espagnols sont au Pérou, il a levé des taxes sans leur aveu, dissipé le trésor public, qui étoit leur propriété, et s'est efforcé de faire révolter

le
av
m
la
pr
laq
pa
par
l'ét
suc
Ma
I
rop
à Li
du l
pala
n'en
nion
loient
tres s
vendi
que
homm
mais t
des dé
gonnoi
Tou
conçoi
pagnols
conditi

les Indiens. *Atahualapa* se défendit très-bien. Après avoir prouvé l'incompétence des juges au sujet de la mort de son frère, des guerres et des impôts, il nia la conspiration des Indiens, dont on l'accusoit, et prit le ciel et la terre à témoin de la fidélité avec laquelle il avoit rempli ses engagemens. Il n'en fut pas moins condamné à être brûlé vif, et par grâce, parce qu'il voulut bien se soumettre au baptême, on l'étrangla auparavant. Sa mort ne fut pas plus tôt sue, que les Péruviens proclamèrent empereur *Manco-Capac*, frère de *Huascar*.

La renommée, qui exagère tout, publia en Europe avec ses cent bouches qu'à Quito, à Cusco, à Lima, qui étoient les principales villes du Chili et du Pérou, l'or se ramassoit comme le sable, que les palais en regorgeoient, que les murs des temples qui n'en étoient pas bâtis en étoient couverts. Cette opinion attira beaucoup d'aventuriers. Les uns vouloient faire la guerre pour leur propre compte; d'autres se joignirent aux premiers conquérans, ou leur vendirent très-cher les troupes qu'ils amenoient, et que *Pizarre* et *Almagro* incorporèrent. Ces deux hommes étoient toujours les chefs de l'entreprise, mais toujours jaloux et rivaux. Sous leurs ordres, des détachemens espagnols lancés de tous côtés rançonnoient les villes et pilloient les provinces.

Touché de la misère des peuples, *Manco-Capac* conçoit le dessein d'aller trouver lui-même les Espagnols, et de leur demander la paix à quelque condition que ce soit. « S'ils sont vraiment les en-

» sans du Soleil, dit-il à son conseil, comme le fu-
 » rent nos ancêtres, dont la vérité étoit le premier
 » principe, leurs actions répondoient à leurs paroles.
 » Ils tiendront celles qu'ils m'auront données. Je ne
 » puis me persuader qu'ils veuillent me priver de
 » mon légitime héritage. J'irai les trouver avec l'ap-
 » parcel de la paix. Au lieu d'armes, portons-leur
 » des présens. Ils serviront à nous gagner l'affection
 » de ces hommes avides, ou bien à apaiser le cour-
 » roux des dieux irrités. Si, d'après la démarche
 » que je veux faire, les Espagnols ne me rendent
 » pas l'empire, nous pourrons conclure que la pro-
 » phétie de l'inca, mon père, est accomplie, que
 » notre empire est passé aux étrangers, que notre
 » gouvernement politique est anéanti, notre religion
 » abolie. Si le grand *Pacachamac* le veut ainsi,
 » qu'avons-nous à faire que de nous soumettre? »

Le conseil acquiesça au désir du bon empereur.
Manco-Capac alla trouver *Pizarre*, qui fit avec
 lui un traité de circonstance; c'est-à-dire que *Pi-
 zarre* accorda des conditions avantageuses, parce
 qu'il apprit que plusieurs généraux indiens avoient
 des troupes qui pourroient l'accabler. Mais, quand
 il les eut désarmés par cette négociation, il reprit
 son premier plan de conduite, qui consistoit à éta-
 blir des forteresses, à prendre des villes, à former
 des colonies d'Européens pour s'emparer insensible-
 ment de l'empire. Le monarque fut donc obligé, mal-
 gré sa répugnance, de recourir aux armes. Le sort
 toujours contraire lui fit prendre une résolution déli-

native. Il assembla ses sujets. Dans un discours plein d'une tendresse paternelle, il les remercia du zèle qu'ils avoient montré, et leur dit qu'il ne vouloit pas soutenir son rang aux dépens de leur sang et de leur bonheur.

« La prophétie de l'inca, mon père, est accomplie, ajouta-t-il. Une nation étrangère m'a précipité de mon trône, a aboli nos lois et profané notre religion. Si j'en avois été bien convaincu avant de prendre les armes, je me serois soumis au décret du ciel; car il faut avouer que, sous tous les rapports, excepté quant à la justice, la description faite dans la prophétie convient aux Espagnols. Ils portent dans leurs mains le tonnerre des dieux, et par là ils prouvent que le Tout-puissant les protège. Avec une poignée d'hommes, ils détruisent des armées innombrables; ils vivent sans alimens; ils portent dans les combats une vigueur toujours nouvelle. Il faut conclure de là que la main de *Pacachamac* les soutient, et que, pendant qu'il leur donne des forces, il répand la crainte et l'abattement dans nos esprits.

» Soumettons-nous donc : c'est le seul moyen d'éviter des calamités plus grandes encore. Quant à moi, je me retirerai dans les montagnes des Andes. Ma plus grande consolation sera d'apprendre que vous jouissez sous vos nouveaux maîtres de la tranquillité et du bonheur. Dans ma triste solitude je m'occuperai de votre félicité. Je vous conjure de vous soumettre aux Espagnols, de leur

» obéir autant que vous pourrez afin de les engager
 » à vous bien traiter, et j'attends de vous un soupir
 » et une larme lorsque vous vous appellerez le
 » prince infortuné qui toujours aima et chérit son
 » peuple. » Ce discours prouve de nouveau l'opinion
 généralement répandue chez les Péruviens que le mo-
 ment de la destruction de leur empire étoit arrivé. On
 peut regarder aussi ce discours comme une impréca-
 tion de ce bon prince contre les tyrans qui alloient
 opprimer son peuple. S'il fit dans sa solitude des vœux
 pour la destruction de ses tyrans, il fut exaucé.

Le premier qui éprouva les effets de l'espèce de
 malédiction prononcée contre les conquérans fut
Almagro. Il avoit toujours été tantôt en querelle
 ouverte, tantôt en mésintelligence sourde avec les
Pizarre. *Ferdinand* et *Gonzalez Pizarre*, frères
 du marquis, se trouvant assiégés dans Cusco par les
 Indiens, *Almagro* accourt comme pour les secourir;
 mais on prétend que son véritable dessein étoit de
 déposséder les *Pizarre* et de prendre la ville pour
 lui-même. On ajoute qu'il offrit à *Manco-Capac*,
 qui étoit à la tête de l'armée des assiégeans, de faire
 avec lui alliance contre les *Pizarre*, et de l'aider à
 se soutenir sur le trône quand ce prince lui auroit
 remis Cusco. L'inca répondit : « J'ai pris les armes
 » pour recouvrer mes droits et rendre la liberté à
 » mon peuple, et non pour protéger les vils desseins
 » d'un usurpateur contre un autre. » Son conseil lui
 représenta en vain qu'en fomentant la discorde entre
 les Espagnols, il les affoiblirait, et que c'étoit le plus

sûr moyen de rétablir son autorité. Constant dans ses principes de bonne foi , que les politiques ne connoissent guère , il répliqua : « L'honneur défend la » dissimulation à un inca. J'aime mieux perdre mon » empire et passer le reste de ma vie dans l'exil et » dans l'obscurité que de maintenir ma dignité par » la fourberie et la trahison. » Il arriva de cette résolution que les Indiens , rebutés et découragés par les avantages continuels des assiégés sur eux , se retirèrent ; et *Manco-Capac* , comme on l'a vu , abdiqua.

Almagro prit dans les opérations du siège la place des Péruviens. Il joignit l'adresse à la force , gagna les soldats des *Pizarre* , fut reçu dans la ville , et fit ses rivaux prisonniers. Il battit aussi un détachement que le marquis envoyoit au secours de ses frères , et mit dans ses chaînes *Alvarado* , leur capitaine. Fier de ses succès , il refusa d'abord des propositions assez justes que le marquis lui fit ; il consentit cependant ensuite de suspendre les hostilités à condition d'envoyer l'un et l'autre dans le même vaisseau des députés en Espagne pour faire régler leurs prétentions. La principale étoit la possession de la capitale , que chacun disoit être de son département. Par ce traité *Ferdinand Pizarre* fut mis en liberté. *Gonzalez* s'étoit sauvé.

Quand celui-ci sut son frère hors de danger , au lieu d'attendre l'effet de la députation envoyée en Espagne , il revint contre *Almagro* avec de nouvelles troupes. Au lieu d'aller au-devant de *Ferdinand* ,

et de l'attaquer pendant que ses troupes n'étoient pas encore toutes réunies, ce qui auroit été à *Almagro* facile et avantageux, il se tint seulement sur la défensive, pour ne point paroître vouloir prévenir le jugement qui devoit être prononcé en Espagne. Ces délais donnèrent à *Ferdinand* le temps d'augmenter son armée. Quand la bataille devint inévitable, *Almagro* trouva son ennemi beaucoup plus fort qu'il ne s'y attendoit. De plus, il étoit malade, et ses soldats étoient fatigués d'une longue route. *Orgonnez* et *Pedro de Lerma*, ses deux principaux officiers, quoique habiles, exécutèrent mal ses ordres. Ils se lancèrent imprudemment dans le bataillon ennemi. Une blessure fit tomber *Orgonnez*, et commença la déroute. En vain *Almagro*, porté sur un brancard, voulut s'opposer à la fuite : il fut entraîné. Les troupes de *Pizarre* entrèrent dans Cusco en le poursuivant, et il y fut fait prisonnier.

Ferdinand, le tenant entre ses mains, crut devoir couper sans pitié toutes les têtes de cette hydre de division sans cesse renaissantes. Il ne fit grâce à personne. *Orgonnez*, *Lerma*, de vieux soldats employés dès le commencement à l'expédition contre le Pérou, ceux qu'on crut amis, confidens d'*Almagro*, ou simplement portés pour lui, furent massacrés. Quant au chef, *Ferdinand* jugea à propos de lui faire son procès en règle. Il fut accusé de s'être emparé de Cusco par force, ce qui avoit causé l'effusion du sang espagnol ; d'avoir voulu se liguier secrètement avec *Manco-Capac* ; d'avoir empiété sur la juridic-

tion de *Pizarre*, et livré deux batailles à ses compatriotes.

Pour ces forfaits, le vieux général fut condamné à la mort. Il appela à l'empereur, implora de la manière la plus touchante la clémence de *Ferdinand*, lui remontra que, le tenant son prisonnier, il lui avoit sauvé la vie; qu'il étoit le premier associé de *Pizarre* dans l'expédition du Pérou, et la cause de ses succès; qu'il étoit vieux et infirme: il demanda qu'on le laissât jouir tranquillement, comme un particulier, de ce reste d'une vie qu'il avoit passée dans une suite de travaux, de peines et de malheurs. *Ferdinand* fut inflexible. Il avoit ordre du marquis, son frère, de se défaire d'*Almagro*, comme le seul obstacle à son ambition, le seul qui pût l'empêcher de commander sans concurrent dans le Pérou. *Almagro* fut étranglé dans sa prison, et décapité ensuite publiquement sur un échafaud. Ainsi périt à l'âge de soixante-quinze ans, par l'ordre de son collègue, un des deux premiers conquérans du Pérou. *Almagro* étoit bon et humain. Les Indiens le regretèrent comme le seul rempart qui leur restoit contre la tyrannie des *Pizarre*.

En vain ceux-ci promènèrent la hache de la vengeance sur les têtes de tous les partisans d'*Almagro* qu'ils purent découvrir, il en resta beaucoup qui jurèrent une haine implacable aux bourreaux de leur chef. Le marquis *Pizarre* crut le meurtre de son rival une action assez éclatante pour avoir besoin d'être justifiée en Espagne. Il y envoya son frère

Ferdinand, l'exécuteur de cette atrocité. On croit qu'il s'y rendit coupable d'un nouveau crime en faisant empoisonner *Jago d'Alvarado*, tuteur du fils d'*Almagro*, qui étoit parti de son côté pour plaider la cause de son pupille. Ce jeune homme étoit tenu en prison par le marquis, qui avoit confisqué ses biens. Malgré les riches présens que *Ferdinand* répandit, il fut lui-même confiné dans la tour de Medina del Campo, où il resta vingt-trois ans.

Il est assez difficile d'asseoir une opinion sur la conduite du marquis *Pizarre* à l'égard de la faction d'*Almagro*, qui étoit nombreuse et puissante. Les uns disent qu'il tenta tous les moyens de douceur pour la dissoudre, qu'il offrit aux principaux chefs des sommes considérables, les emplois les plus lucratifs, les places les plus honorables, s'ils vouloient lui faire le sacrifice de leur haine; et que ce fut seulement après avoir inutilement fait briller ces espérances qu'il résolut de les détruire. D'autres assurent que, sans recourir d'abord à ces voies de douceur, il se déclara tout d'un coup ennemi irréconciliable de tous ceux qu'il soupçonnoit d'avoir du penchant pour son rival, et qu'il prit toutes les mesures propres à les réduire à la misère la plus profonde.

Quelle qu'ait été d'abord sa marche, il est certain que ses vexations à leur égard furent portées à la fin au dernier degré. On nota comme rebelles ou suspects de rébellion tous ceux qui avoient servi sous *Almagro*. On publia édit qui défendoit sous les peines

les plus sévères de les recevoir ou de leur donner aucun secours. Non content de rendre ainsi leur condition déplorable, le marquis prit toutes sortes de mesures pour les empêcher d'aller porter leurs plaintes en Espagne. La nécessité, quelquefois mère du désespoir, leur mit le poignard à la main contre leur persécuteur. Malgré ses précautions, ils le surprirent dans Lima, qu'il avoit fondée, et le siège de sa prospérité et de sa gloire. Les conjurés l'attaquèrent dans son palais. Il se défendit vigoureusement, tua de sa main quatre des assaillans, en blessa plusieurs autres. Mais il tomba enfin sous le fer des meurtriers à l'âge de soixante et un ans.

Pizarre étoit affable, généreux, avant que la fortune l'eût rendu orgueilleux et avide. Il y a deux taches dans sa vie, la mort d'*Atahualapa*, et celle d'*Almagro*. La couronne d'Espagne lui doit ses principaux établissemens dans l'Amérique méridionale. Il y bâtit les villes les plus florissantes, et il les construisit à la manière d'Europe. Il s'appliqua sans relâche à fonder des colonies, à enrichir le Pérou des fruits de l'industrie et des manufactures de l'Europe. On doit lui reprocher d'avoir introduit la servitude personnelle, qui a rendu les Indiens si malheureux. Il distribua aux colons espagnols les terres des indigènes, qu'il fit esclaves sur leurs propres biens, obligés de travailler au profit de leurs nouveaux maîtres, soumis à des châtimens rigoureux et avilissans, s'ils osoient désobéir ou se plaindre de leur sort. Quand *Pizarre* demanda la confirmation de cette loi oppressive,

Charles - Quint répondit : « Je veux m'informer particulièrement des usages du pays, et savoir si » la demande est conforme à la justice. » Ceux qui gouvernent ignorent qu'en fait de lois tyranniques, différer de les abolir aussitôt qu'on en a connoissance, c'est les confirmer.

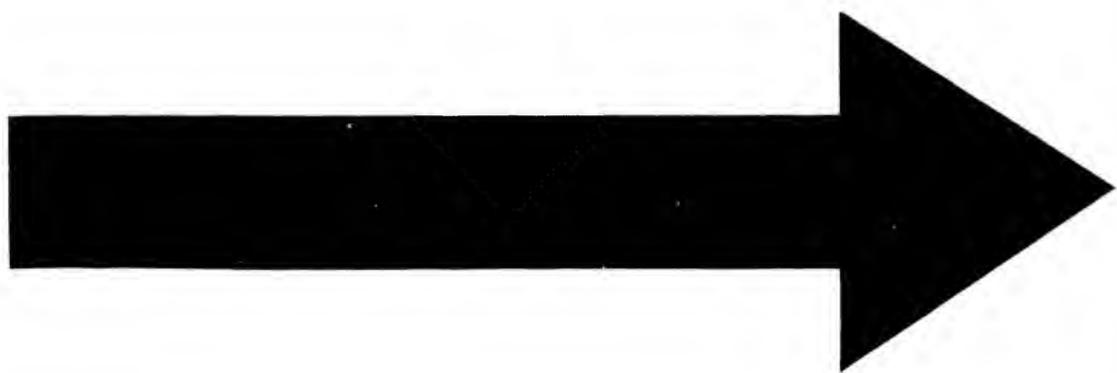
C'est ce que vouloit persuader à *Charles-Quint* le célèbre *Barthélemi de las Casas*, évêque de Chiapa, l'avocat, l'ami, le protecteur des Indiens tyrannisés par les Espagnols. Il n'y a point d'efforts qu'il n'ait faits pour mettre des bornes à la rapacité et à la tyrannie des conquérans, et pour rendre moins cruelle l'oppression sous laquelle les nouveaux possesseurs des biens de ces malheureux les faisoient gémir. On le vit plaider leur cause à la cour, devant les tribunaux, dans les conférences, de vive voix, par écrit, solliciter, presser, importuner, passer d'Amérique en Espagne, d'Espagne en Amérique, sans se lasser des fatigues, se rebuter des mauvais succès, se laisser intimider par le nombre et la puissance des ennemis que son zèle lui attiroit. Sa persévérance fut quelquefois couronnée de succès; il arracha à force d'instances des lois favorables aux opprimés; mais il eut encore plus de peine à les faire exécuter qu'à les obtenir. Il mourut à quatre-vingt-douze ans, emportant la douleur de laisser à ses chers Indiens moins d'espérances que de craintes.

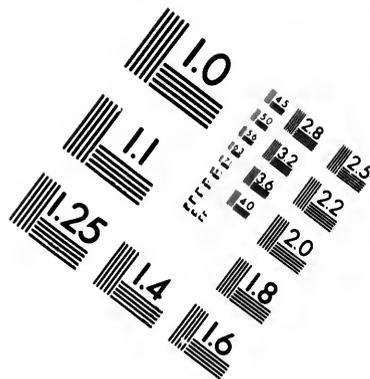
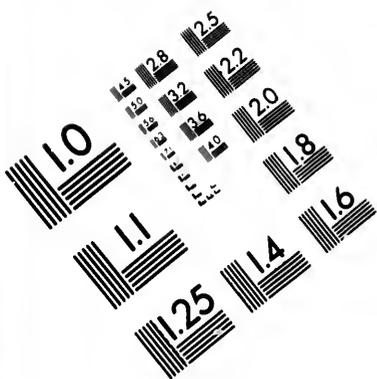
Après la mort du marquis *Pizarre*, les conjurés commirent la même faute qu'ils avoient faite après la mort d'*Almagro*. Non-seulement ils s'emparèrent

de l
train
mes
tère
exile
faite
gouv
miss
entre
meur
tisan
de le
déjà
embé
entre
avoit
son p
son a
Ce
Cast
pouv
de C
père.
ration
d'Esp
armée
féra l
prude
tion d
leté d

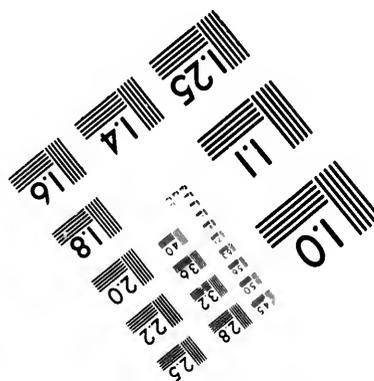
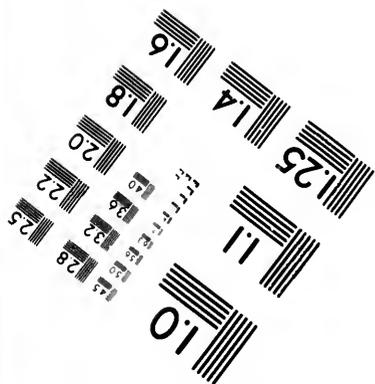
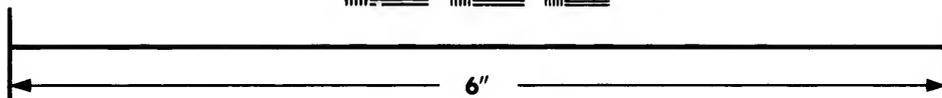
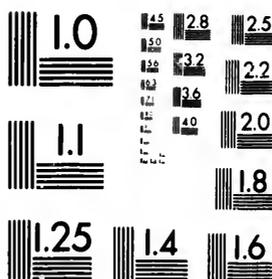
de l'autorité et des richesses, mais ils voulurent contraindre tout le monde à approuver leur action et les mesures prises en conséquence. Ceux qui ne se prêtèrent pas à leurs vues furent maltraités, dépouillés, exilés, et plusieurs perdirent la vie. Sur ces entre-faites arriva *Vaca de Castro*, envoyé ou comme gouverneur, si *Pizarre* étoit mort, ou comme commissaire pour prendre possession des différends entre le marquis et *Almagro*, dans les circonstances du meurtre du dernier. Son apparition étonna les partisans du jeune *Almagro*, qui avoient nommé le fils de leur ami gouverneur à la place de *Pizarre*. Mais déjà la discorde étoit entre eux. Ils se dressoient des embûches. *Almagro* ne se sauva qu'avec peine d'une entreprise faite contre sa vie par un *Alvarado*, qui avoit été son zélé partisan. Celui-ci fut pris dans son propre piège, et subit le sort qu'il destinoit à son ami.

Cette mésintelligence donna de grands avantages à *Castro*. Quand *Almagro* eut communication de ses pouvoirs, il se réduisit à demander le gouvernement de Cusco, qu'il prétendoit avoir appartenu à son père. Ce qu'il donnoit comme une preuve de modération n'étoit pas regardé comme tel par l'envoyé d'Espagne; mais cette demande étoit appuyée d'une armée. *Castro* mit la chose en négociation, différa la réponse définitive, s'approcha du jeune imprudent, et lui débaucha ses troupes. Dans une action où *Almagro* montra une bravoure et une habileté dignes de son père, il se trouva trahi. Il auroit



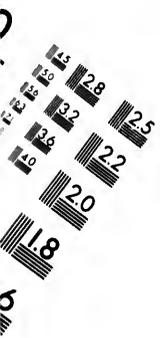


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



pu se sauver, comme fit l'inca *Manco-Capac*, qui enfin étoit descendu de ses montagnes pour profiter de la division des Espagnols. Mais il voulut aller à Cusco enlever ses trésors : les magistrats qu'il avoit mis en place, âmes vénales, amis perfides, dans l'espérance de mériter la faveur du vainqueur, l'arrêtaient et le livrèrent à *Castro*. A vingt ans, *Almagro* s'étoit déjà distingué dans la guerre et dans le conseil. Ces qualités qui le rendoient redoutable furent peut-être son plus grand crime. *Castro*, sans balancer, lui fit trancher la tête.

Gonzalez Pizarre arrivoit d'une expédition malheureuse qui avoit duré deux ans. Quoiqu'il revînt réduit au plus triste état avec un foible reste des troupes qui l'avoient accompagné, son nom seul et les partisans de sa famille pouvoient donner beaucoup d'embarras au gouverneur. *Castro* alla le trouver. Moitié force, moitié persuasion, il l'engagea à se retirer dans ses terres, sans distinction ni autorité. Alors le gouverneur put vaquer aux occupations bienfaisantes qui illustrent son administration. Il s'appliqua à bannir les désordres, à réformer les abus, à faire des établissemens utiles, dont les Indiens et les Espagnols sentirent également l'avantage.

Pour la police, la justice, la distribution des terres, la répartition des impôts, il rapprocha autant qu'il put son gouvernement de celui des incas, dont il s'informoit soigneusement. A sa diligence, des écoles s'établirent dans les villes. Les Indiens y

éto
leg
La
Il
à le
la c
les
trav
roi
la r
O
taqu
don
jour
un v
de p
été t
avoit
Péru
patio
truire
diens
les c
peupl
Il
trats
tous
qui le
mortel
remont

étoient appelés sans violence, pour y recevoir des leçons de morale et s'instruire dans le christianisme. La plupart des caciques rentrèrent dans leurs biens. Il leur accorda même une espèce de juridiction utile à leurs anciens sujets. *Castro* pourvut à la sûreté et à la commodité des routes, arrêta la licence des soldats, les disposa par des encouragemens au mariage et au travail, et osa rechercher la conduite des officiers du roi qui avoient amassé des fortunes prodigieuses par la rapine et l'oppression.

On dit *osa*, car il falloit de la hardiesse pour attaquer ces concussionnaires. Ce fut l'appui qu'ils donnèrent aux mécontents, comme il s'en trouve toujours, qui détermina la cour d'Espagne à envoyer un vice-roi. Il se nommoit *Minès Vêla*. Il vint plein de préjugés contre le gouverneur, qu'il trouvoit avoir été trop modéré dans ses réformes. Ce que *Castro* avoit encore toléré d'usages peu favorables aux Péruviens, le vice-roi les regarda comme des usurpations vexatoires qu'il falloit tout d'un coup détruire. Telle étoit la servitude personnelle des Indiens, et d'autres coutumes aussi lucratives pour les conquérans que pénibles et ruineuses pour le peuple conquis.

Il arriva de là que ces mêmes officiers et magistrats qui avoient appuyé les plaintes contre *Castro*, tous intéressés à soutenir la servitude des Indiens, qui leur étoit très-avantageuse, devinrent ennemis mortels du vice-roi. En vain l'ex-gouverneur lui remontra qu'il couroit des risques en se rendant

odieux aux Espagnols, que les réformes devoient se faire peu à peu, de manière qu'on s'accoutmât à les suivre sans les apercevoir. *Véla* prit ces représentations pour des murmures qui annonçoient des dispositions à la révolte. Il fit arrêter *Castro*, le mit comme prisonnier sur un vaisseau et l'envoya en Espagne.

Gonzalez Pizarre, que *Castro* avoit conteu par sa prudence, apprenant dans sa retraite la conduite peu mesurée du vice-roi, offrit sous main aux mécontents de les soutenir contre lui. Quoiqu'il n'ignorât pas l'orage qui se formoit, cet homme opiniâtre n'en suivit qu'avec plus d'ardeur le dessein de faire observer son règlement, dont l'affranchissement des Indiens faisoit la partie la plus essentielle. Les magistrats s'élevèrent contre cette mesure. *Pizarre*, qui fomentoit le mécontentement, arma puissamment pour se faire craindre. *Manco-Capac*, attentif à profiter de ces divisions, fit offrir son secours au vice-roi. Il ne le refusa pas. Cette alliance donna lieu à *Pizarre* de publier qu'il combattoit pour l'Espagne contre ses ennemis naturels. *Manco-Capac* fut tué par accident. *Véla*, privé de cette ressource, abandonné de presque tous les Espagnols, irrités de sa conduite, qu'ils jugeoient condamnable parce qu'elle nuisoit à leur cupidité, poussé par *Gonzalez* jusqu'aux extrémités du Pérou, fut tué dans une bataille.

Il n'y a point de doute que, si *Pizarre* eût voulu alors profiter de ses avantages, il pouvoit se mettre

la couronne sur la tête. Le plus grand nombre des Espagnols ou s'étoient ouvertement déclarés contre le vice-roi, ou avoient fait échouer ses opérations en le laissant manquer d'argent, en traversant ses levées, et en favorisant, au contraire, les projets de *Pizarre*. Ils avoient donc tous à craindre d'être punis; ainsi ils étoient tous intéressés à se mettre à couvert sous l'autorité qu'ils lui conféreroient, et par conséquent à lui en donner une très-grande. Cependant ils s'en tinrent à le gratifier de celle de *gouverneur-général*, et il s'en contenta.

[1546.] *Gonzalez* en étoit décoré lorsqu'il arriva un homme sans éclat, sans prétentions, nommé *Pierre Gasca*, simple licencié, revêtu du titre modeste de *président du conseil*; et qui n'étoit ni guerrier ni opiniâtre dans ses résolutions comme il s'annonçoit lui-même : « Je suis, disoit-il, chargé » d'un ordre de l'empereur pour *Gonzalez*. S'il refuse d'obéir, je m'en retourne sur-le-champ en » Espagne, parce que je n'ai ni l'intention ni le talent » de le forcer à l'obéissance par les armes. »

Il envoya à *Pizarre* une lettre du roi d'Espagne dans laquelle le monarque le plaignoit d'avoir été contraint de s'opposer à la rigoureuse inflexibilité du vice-roi, ajoutant qu'on y étoit bien persuadé qu'il ne l'avoit fait que par amour pour le bien public, et on le prioit d'aider le président de ses conseils et de son crédit. *Gasca* accompagna cette lettre d'une autre en son nom, remplie d'expressions amicales et flatteuses. Il y avoit cependant à la fin une pointe

d'amertume. « Vous n'avez jamais vu, disoit-il ,
 » *Charles-Quint*, ni sa cour, ni ses armées, et vous
 » pourriez avoir une fausse idée de sa puissance ;
 » mais sachez que le grand-turc, qui marchoit contre
 » lui à la tête de trois cent mille hommes, avancé
 » jusqu'à la vue du camp impérial, saisi de frayeur,
 » s'est retiré précipitamment sans oser livrer ba-
 » taille. »

Ces mots fixèrent l'attention de *Gonzalez Pizarre*. Il y vit une menace implicite qui lui rendoit suspecte la douceur de *Gasca*. De Cusco, où il étoit, il envoya ordre à Lima de préparer un vaisseau, d'y embarquer le président et de le faire repasser en Espagne. Mais l'adroit licencié avoit si bien travaillé en peu de temps, que la flotte étoit déjà gagnée, et le gouverneur ne s'en doutoit pas. Il voulut faire sortir de Cusco l'agent de *Gasca* qui lui avoit apporté ses lettres, parce qu'il découvrit que sous main il relevoit les espérances des partisans du défunt vice-roi, qu'on appeloit *royalistes* ; mais les magistrats, auxquels le président avoit promis pardon et récompense, lui étoient déjà dévoués, et protégèrent son agent. *Pizarre* ne vit d'autre parti à prendre que de quitter lui-même la ville et de se mettre à la tête de ses troupes.

L'humble licencié, qui n'avoit, disoit-il, ni l'intention ni le talent de le forcer par les armes, se mit à sa poursuite. Il ne savoit pas se battre, mais il savoit diriger ceux qui se battoient. Cependant, dans une première rencontre, le sort des armes fut cou-

train
 saye
Piza
 arme
 drap
 espé
 et de
 Pr
Cary
 fié au
 prédi
 à la
 rivés
 soule
 » n'ig
 » No
 » du
 » bien
 » avo
 » cun
 » moi
 » bits
 » part
 » vice
 prières
 D'un
 grand
 ceux c
 Le pré

traire à l'armée royaliste. *Gasca* ne voulut pas essayer un second combat ; mais il se campa devant *Pizarre*, et en peu de jours il débaucha si bien son armée, que, la voyant passer toute entière sous les drapeaux du président, *Gonzalez* prit le parti désespéré de se présenter lui-même aux postes avancés et de rendre son épée.

Presque tous les officiers furent pris, entre autres *Carjaval*, un des principaux, qui ne s'étoit jamais fié aux manières bénignes du président, et qui avoit prédit tout ce qui arrivoit. Ils furent tous condamnés à la mort, comme traîtres au roi et à la patrie. Arrivés au lieu de l'exécution, *Pizarre* parla ainsi à la foule du peuple qui l'entouroit : « Messieurs, vous » n'ignorez pas les services que ma famille a rendus. » Nous sommes, mes frères et moi, les conquérans » du Pérou. Plusieurs d'entre vous ne possèdent de » biens que ceux que le marquis et moi nous leur » avons donnés. Plusieurs m'ont des obligations pé- » cuniaires, et que je ne veux pas spécifier. Quant à » moi, je meurs pauvre et dénué de tout. Les ha- » bits que je porte ne sont même pas à moi, ils ap- »artiennent à l'exécuteur. Ils sont le prix du ser- » vice sanglant qu'il va me rendre. » Il demande les prières de l'assemblée, et place sa tête sur le billot. D'un seul coup elle fut séparée de son corps. Le grand embarras de *Gasca* fut ensuite de récompenser ceux qui l'avoient servi. Personne n'étoit content. Le président mit l'ordre qu'il put dans les affaires,

demanda un successeur, et partit sans appareil et sans éclat, comme il étoit venu.

Il vint un vice-roi, nommé *Mendoza*, qui mourut de maladie peu de temps après son arrivée. Tout tomba alors dans la confusion. Le Pérou se vit soumis à un gouvernement, ou plutôt à une anarchie militaire. Les soldats se donnèrent des chefs qu'ils massacrèrent les uns après les autres; il faut remarquer que ces chefs étoient presque tous les premiers conquérans. La soldatesque s'empara des mines de Potosi, pilla la caisse royale, nomma des juges et les destitua à son gré. On compte, entre ceux qui figurèrent sur le trône et sur l'échafaud, *Nonajosa*, aspirant à la puissance des *Pizarre*; *Sébastien de Castilla*, mis presque malgré lui à sa place par ses assassins, et égorgé par eux en expiation de leur crime contre *Nonajosa*; *Basco Gondinez*, vengeur de l'un et de l'autre, condamné par les magistrats qui l'avoient appelé à leur secours contre les révoltés; enfin *Giron*, habile général, qui soutint long-temps sa rébellion, mais qui, enfin puni par le glaive de la justice, subit le sort des autres. Dans le cours de ses expéditions, il lui arriva de prendre les cloches et d'en fondre des canons. Le pieux historien *Garcilasso* remarque qu'il ne put se servir de cette artillerie, « Dieu ne voulant pas permettre que ce métal » sacré servît à la destruction du genre humain. »

Don *Francisco de Tolède*, marquis de Canetta, succéda à *Mendoza* en qualité de vice-roi. Il eut un

gouver
par les
trouble
sévéres
plus p
gans.
toutes
ordre
papiers
passe-p
à l'autr
fendit l
nitions
et les a
la per
les pré
moindr
rallumâ
[15
les And
par les
vice-roi
entrepr
accepte
pagnols
cette fa
ce trait
d'une fr
» table
» long-

gouvernement ferme qui fut heureux , étant secondé par les circonstances. Tout le monde étoit las des troubles et disposé à l'obéissance. Quelques mesures sévères qu'il prit en arrivant contribuèrent à ramener plus promptement la paix en déconcertant les intrigans. Le vice-roi posta des gardes sur toutes les routes qui conduisoient aux grandes villes , avec ordre d'interroger les voyageurs et de visiter leurs papiers. Les Espagnols étoient obligés d'avoir des passe-ports pour aller d'une ville et d'une province à l'autre ; ainsi le vagabondage fut détruit. On défendit le port d'armes. Les canons , mousquets , munitions de guerre furent renfermés dans les magasins et les arsenaux. Ils ne pouvoient en être tirés sans la permission du vice-roi. Il prit, en un mot, toutes les précautions possibles pour éteindre jusqu'à la moindre étincelle de révolte et empêcher qu'il ne s'en rallumât de nouvelles.

[1557.] L'inca *Manco-Capac* avoit laissé dans les Andes un petit-fils nommé *Sayri-Capac* , regardé par les Péruviens comme leur légitime souverain. Le vice-roi , afin d'assurer la paix de toutes manières , entreprit de le tirer de ses montagnes , de l'engager à accepter une pension et à venir vivre parmi les Espagnols. *Tolède* eut beaucoup de peine à obtenir cette faveur. Le jour qu'on remit au prince l'acte de ce traité , il prit un coin du tapis de velours garni d'une frange qui couvroit la table , et dit : « Cette » table et cette frange m'appartenoient il n'y a pas » long-temps. Aujourd'hui les Espagnols veulent que

» je me contente d'un fil. » La comparaison étoit juste et exprimoit bien la valeur des dédommagemens. *Sayri-Capac* ne vécut pas long-temps. On crut que le vice-roi l'avoit fait empoisonner pour ne plus payer sa pension. Avoir pu être soupçonné de l'action et du motif est un déshonneur pour *Francisco de Tolède*; mais ce qui arriva ensuite met le comble à l'infamie.

Il y avoit dans les montagnes un autre frère de *Sayri-Capac*, nommé *Tapac-Amaru*. Le vice-roi tâcha de l'attirer aussi. Ce qu'on disoit de la mort du premier n'étoit pas encourageant pour le second. Il refusa de quitter son asile. *Tolède* entreprit de le forcer. Le prince n'opposa point d'autre défense que de se retirer plus loin, dans l'intérieur des Andes. Cependant, comme il étoit poursuivi, faisant réflexion qu'il ne pouvoit ni résister ni se cacher long-temps, il se rendit volontairement, persuadé que le vice-roi auroit pitié d'un prince nu, à demi mort de faim; mais le barbare ne l'eut pas plus tôt entre les mains qu'il lui fit faire son procès. On l'accusa d'avoir pillé des marchands qui passaient dans ses déserts, et d'avoir ourdi une ligue avec ses caciques pour renverser le gouvernement espagnol. Il se justifia victorieusement, appela à l'empereur et au grand *Pacachamac* de la sentence du vice-roi.

« C'est donc là, disoit cet infortuné, le prix auquel les Espagnols me paient mon empire! Ce sont donc là les récompenses de la confiance que j'ai eue en eux! Si j'avois été coupable, me se-

» roi
 » offe
 » d'un
 » pas
 » chir
 dans u
 paguol
 plioien
 tration
 Pendan
 homme
 un rebel
 Quand o
 pièce de
 » que j
 » parce
 le cou à
 coup. A
 Indiens
 Ainsi
 les troub
 ment rép
 justifier;
 pour avo
 quiétude
 incas. L
 » avois c
 » Indien
 » le bou
 maison,

» rois-je remis entre leurs mains ? C'est moi qu'on
 » offense , et c'est moi qu'on punit par le supplice
 » d'une mort ignominieuse. Les dieux ne laisseront
 » pas ce crime impuni. Les remords au moins dé-
 » chireront le cœur du tyran. » Les Indiens étoient
 dans une espèce de délire et de désespoir. Les Es-
 pagnols eux-mêmes demandoient sa grâce , et sup-
 plioient le vice-roi de ne pas souiller son adminis-
 tration par un tel meurtre. Il demeura inflexible.
 Pendant qu'on conduisoit le prince à l'échafaud , un
 homme le précédoit en criant que c'étoit un traître et
 un rebelle. *Tapac* demanda ce que disoit cet homme,
 Quand on le lui eut expliqué , il s'écria dans une es-
 pèce de frénésie : « Qu'on publie dans tout le monde
 » que je suis faussement accusé , et que je meurs
 » parce que c'est la volonté du tyran. » Il tendit
 le cou à l'exécuteur , qui lui abattit la tête d'un seul
 coup. Aussitôt l'air retentit des cris lamentables des
 Indiens et des gémissemens des Espagnols.

Ainsi s'éteignit la famille des incas. Ainsi finirent
 les troubles du Pérou. *Tolède* fut rappelé et sévère-
 ment réprimandé par le roi d'Espagne. Il voulut se
 justifier ; il prétendoit même devoir être récompensé,
 pour avoir , disoit-il , délivré sa nation de toute in-
 quiétude en exterminant les restes de la maison des
 incas. Le roi lui ordonna de se retirer. « Je vous
 » avois choisi , lui dit-il , pour aider les malheureux
 » Indiens dans leur infortune , et non pas pour être
 » le bourreau des rois. » Il le fit renfermer dans une
 maison , où il mourut de remords et de chagrin. Il

falloit que le crime fût bien atroce pour que *Philippe II* le jugeât tel.

« Le Pérou n'étoit autrefois qu'une forêt et un
 » vaste désert ; les habitans , des espèces de brutes ,
 » sans religion ni gouvernement. Privés de tous les
 » arts nécessaires à la société , ils ne savoient ni
 » semer , ni moissonner , ni bâtir , ni filer , ni fa-
 » briquer des étoffes. Ils habitoient par couples les
 » antres des rochers et des montagnes , se nourris-
 » soient d'herbes , de racines , de la chasse et de la
 » chair humaine. Ils n'étoient vêtus que de feuilles ,
 » d'écorces d'arbres ou de peaux de bêtes. En un
 » mot , ils étoient entièrement sauvages , et n'avoient
 » aucune femme en propre. » Tel est le portrait que
 l'historien *Garcilasso de La Vega* fait des ancêtres
 de sa femme , qui étoit de la race des incas. Il conti-
 nue : « Le Soleil , notre père , eut compassion de
 » leur misère ; il envoya en terre un de ses fils et
 » une de ses filles pour instruire notre peuple de sa
 » divinité , de la manière de lui rendre leurs hom-
 » mages , et afin de leur donner eux-mêmes des lois
 » et des préceptes pour se conduire comme des êtres
 » doués de raison. »

Après ce premier miracle en viennent d'autres ,
 comme il arrive toujours à la naissance des nations.
 Ces deux enfans , frères et époux , parcourent le
 monde , instruisant chacun de leur côté , et se réu-
 nissent à Cusco , qui devient la capitale de leur em-
 pire. Quand le Soleil , leur père , les y établit , il
 leur dit : « Vous avez appris à ces barbares à habi-

» ter
 » ter
 » à r
 » per
 » rais
 » voir
 » men
 » suje
 » Suiv
 » bien
 » leur,
 » tiplic
 » rosée
 » jour
 » afin d
 » remée
 Le bo
 qui raco
 tasie ens
 cendans
 n'ont ces
 qui les en
 ne priren
 Ils les su
 royaume
 ajoute le
 pour les
 principes
 du bonhe
 ment cett

» ter des maisons , à vivre en société , à semer la
 » terre , à planter des arbres , à cultiver les plantes ,
 » à nourrir les troupeaux , et à s'en servir comme des
 » personnes civilisées qui doivent faire usage de leur
 » raison et de leurs facultés : maintenant votre de-
 » voir est de faire régner la justice , la piété , la clé-
 » mence et la douceur : acquittez-vous envers vos
 » sujets comme des parens envers des enfans chéris.
 » Suivez l'exemple du Soleil , votre père , qui fait du
 » bien à l'univers , lui fournit la lumière et la cha-
 » leur , fait germer les graines , croître les arbres , mul-
 » tiplier les troupeaux , rafraîchir les terres par la
 » rosée qu'il élève et laisse retomber , et fait chaque
 » jour son cours , visite toutes les parties du monde ,
 » afin de découvrir ce qui peut être défectueux et y
 » remédier. »

Le bon inca , père de la femme de *Garcilasso* ,
 qui racontoit toutes ces choses à son gendre , s'ex-
 tasia ensuite sur les bienfaits que ses ancêtres , les des-
 cendans du Soleil , au nombre de treize empereurs ,
 n'ont cessé de répandre sur les Péruviens et les nations
 qui les environnoient. Jamais , ajoute-t-il , ces princes
 ne prirent les armes que pour l'avantage des peuples.
 Ils les subjugoient cependant , les attachoient à leur
 royaume , et s'en sont fait un grand empire. Mais ,
 ajoute le crédule *Garcilasso* , c'étoit uniquement
 pour les civiliser , les policer , leur inculquer des
 principes de religion et de morale , et les faire jouir
 du bonheur que goûtoient leurs sujets. Malheureuse-
 ment cette félicité , ces heureuses conversions , ont

été achetées par beaucoup de sang et par le ravage de tous les fléaux qu'amène la guerre chez les peuples vaincus.

Il seroit plus juste de laisser chacun être heureux à sa manière. C'est ce que firent sentir à *Yuparqui* les habitans d'un pays qu'il vouloit instruire. « Nous » sommes, répondirent-ils, parfaitement contens de » nos dieux. Ils ont accordé à nos ancêtres la jouissance de la liberté et de l'indépendance. Nous n'avons aucun sujet de les changer pour un fantôme de religion, dont l'inca se sert pour surprendre la simplicité de ses voisins, et usurper sur eux une autorité tyrannique. » D'autres nations, placées sous un climat brûlant, auquel ce même prince vouloit persuader le culte du soleil, lui déclarèrent qu'ils ne vouloient reconnoître ni le soleil pour leur dieu, ni lui pour leur roi. « La mer, lui dirent-ils, est la seule divinité qui nous convient, parce que ses eaux nous rafraîchissent, et nous fournissent du poisson pour notre nourriture. Nous voudrions être plus éloignés du soleil, dont les rayons ne servent qu'à nous faire souffrir. » Ils eurent beau dire, il les subjuga et les convertit les uns et les autres.

Il faut avouer, autant qu'on peut juger par le peu de connoissance qui en reste, que le paganisme ne présente aucune religion aussi sage, aussi pure, aussi exempte de fanatisme que la religion des Péruviens. Sa morale étoit douce et insinuante. On ne voit pas qu'elle ait eu aucune pratique gênante. Son culte étoit adressé au soleil. De jeunes vierges élevées dans les

temp
doien
les fé
des d
revêtu
Les
de bar
nous h
solenn
savons
vilasso
gloire d
sans. «
» si me
» n'en
» cause
» heurs
une nati
humiliée
Ces de
sont à la
ronne am
posent pa
possède p
que, la Fl
la Nouve
mensés co
que les p
point bell
varié que

temples en étoient les principales prêtresses, en rendoient les rites agréables. Tout respiroit la gaité dans les fêtes : chants, danses, parures élégantes, offrandes de fleurs et d'encens dans de superbes édifices revêtus d'or et éclatans de pierreries.

Les Péruviens, qui ne se servoient pour écriture que de bandelettes colorées, nommées *quipos*, n'ont pu nous laisser des descriptions étendues de ces augustes solennités. Nous avons obligation du peu que nous en savons à la mémoire du bon inca, beau-père de *Garcilasso*. Il ne pouvoit se les rappeler, non plus que la gloire de ses ancêtres, sans ressentir un chagrin cuisans. « Je retiens mes pleurs, dit-il en finissant; mais » si mes yeux ne versent pas des larmes, mon cœur » n'en est pas moins attendri par la douleur que lui » causent les calamités de notre empire et les malheurs de nos incas. » Donnons aussi des regrets à une nation si puissante, qui ne lève plus qu'une tête humiliée entre les décombres de sa grandeur.

Ces deux grands royaumes, le Mexique et le Pérou, sont à la vérité les deux plus beaux fleurons de la couronne américaine du roi d'Espagne, mais ne la composent pas tout entière. Outre beaucoup d'îles, s'il ne possède pas en totalité la Californie, le nouveau Mexique, la Floride et l'ancien Mexique même, appelé aussi la Nouvelle Espagne, de grandes parties de ces immenses contrées lui appartiennent. L'opinion générale que les possessions espagnoles en Amérique ne sont point belles est vraie et fausse. Le territoire est aussi varié que les climats. Dans quelques-uns on ne voit

que de vastes plaines , des champs fertiles , de gras pâturages , et des prairies arrosées de clairs ruisseaux. D'autres , au contraire , n'offrent à la vue que des déserts arides , des lacs bourbeux , des montagnes raboteuses et escarpées , d'immenses forêts aussi anciennes que le monde , en un mot , la nature la plus grossière et la plus sauvage.

Ici on est brûlé par le soleil , là on est glacé par le froid. Les cantons même les plus favorisés sont exposés à des fléaux qui devroient en éloigner le genre humain. Tels sont les fréquens tremblemens de terre qui affligent le Pérou et le Chili , deux provinces limitrophes. Divers signes les annoncent. On entend circuler un bruit sourd dans les concavités de la terre. L'air frémit et semble vibrer. Les chiens poussent des hurlemens lugubres. Les mules et les chevaux demeurent immobiles , les jambes écartées. Les oiseaux volent par élancemens. On les voit se heurter contre les murs , s'écraser contre les rocs ou les arbres , comme si un vertige les avoit saisis. Alors les hommes , remplis d'effroi , cherchent leur salut dans la fuite , quelquefois en vain. La campagne comme la ville leur sert de tombeau.

*grande
d'en
la m*

LA C
nord , t
par le m
de la m
veau M
fornie,
beaucoup
bitations
noissanc
nie. Les
ils ont d
les rapp
tion vagu
les rend
On ne vo
progrès ,
sionnaires
dens , qu
haitent.
La lan
les Indien
connoissen

CALIFORNIE ;

*grande presqu'île de l'Amérique septentrionale ,
d'environ trois cents lieues de longueur , sur
la mer du Sud.*

LA Californie est une grande péninsule , qui , au nord , tient au continent par une terre peu connue et par le nouveau Mexique. Du reste , elle est entourée de la mer Pacifique , qui forme entre elle et le nouveau Mexique un golfe qu'on appelle *le lac de Californie*, ou *la mer Vermeille*. Il y a dans le lac beaucoup d'îles , où les jésuites avoient de belles habitations. C'est d'eux qu'on a obtenu le peu de connoissances qu'on possède sur l'intérieur de la Californie. Les habitans ne sont pas absolument sauvages ; ils ont des principes de morale , et des opinions qui les rapprochent du christianisme , telles qu'une notion vague de la Trinité et de l'Incarnation , ce qui les rend disposés à embrasser la religion chrétienne. On ne voit cependant pas qu'elle ait fait de grands progrès , d'où l'on peut conjecturer que ces missionnaires se sont flattés , à l'exemple des gens ardens , qui voient toujours existant ce qu'ils souhaitent.

La langue est la même dans la Californie entre les Indiens sauvages et les Indiens civilisés. Ils ne connoissent ni l'écriture ni ses supplémens , tels

qu'étoient les peintures du Mexique et les *quipos* du Pérou. Les Californiens sont bien faits : on n'en voit point de difformes. Ils ont l'insensibilité, l'indolence et la paresse qu'on reproche en général aux Indiens, et n'ont point d'idée de vice et de vertu. Tout ce qui leur est bon leur paroît permis. Point de tributs; mais beaucoup de magiciens sacrés, ce qui équivaloit à des impôts. Ils n'ont point de chef général. Chaque canton a le sien, qui indique où il faut aller pêcher, arracher les racines, cueillir les fruits. En cas de besoin, il se met à leur tête pour la guerre. Ce chef est élu à la pluralité des voix. On leur connoît des espèces de nobles, nommés *rencherias*, auxquels ils accordent quelque honneur, mais point d'autorité. Les *rencherias* sont tous unis de parenté.

Les demeures des Californiens sont si petites, qu'ils ne peuvent s'y étendre. Les plus industrieux les couvrent de roseaux; les autres les laissent découvertes. Ils sont nus, à moins qu'on ne prenne pour habits les figures qu'ils gravent sur la peau. Les femmes cachent leur nudité un peu moins mal que les hommes. Les cérémonies de leur culte sont si ridicules, qu'elles ne méritent pas d'être rapportées. Elles consistent en danses, jusqu'à tomber de lassitude; ce sont des cris forcenés qu'ils prennent pour des concerts, la fumée de tabac qu'on se souffle au nez, des idoles difformes, grimacières, monstrueuses, comme celles du Mexique. Il paroît que les Espagnols ne gardent ce pays que pour que d'autres nations ne le possèdent pas.

vaste p

LE
lac de C
fertile,
rivières
navigab
cifiques
qu'ils on
servent
vétus,
leurs ch
Chaq
corps de
Les Espa
brasser
gnoient
dépouill
quand le
ils ont é
côtes au
Fé, le ce
est sain
les ans u
duite pr

NOUVEAU-MEXIQUE,

*vaste pays de l'Amérique septentrionale d'environ
six cent soixante lieues de long.*

LE Nouveau-Mexique est entre la Louisiane, le lac de Californie et l'Ancien-Mexique. Le territoire est fertile, riche en mines et en bois de charpente. Les rivières sont nombreuses; mais il n'y en a que deux navigables. Les naturels sont affables, généreux, pacifiques. Il faut prendre garde de les irriter, parce qu'ils ont du courage, et qu'ils manient la lance et se servent de l'arc avec beaucoup de dextérité. Ils sont vêtus, bâtissent des maisons de pierre, et cultivent leurs champs.

Chaque tribu a son souverain. Ne formant pas un corps de nation, il a été plus facile de les subjuguier. Les Espagnols ne les ont pas trouvés éloignés d'embrasser la religion chrétienne. Tout ce qu'ils craignoient, c'est qu'elle ne servît de prétexte pour les dépouiller de leur liberté. Ils en sont fort jaloux quand les Espagnols ont voulu lui porter atteinte, ils ont éprouvé leur fureur. Du reste, ils laissent les côtes aux étrangers, qui ont bâti la ville de Santa-Fé, le centre de leurs établissemens. Comme le pays est sain et agréable, l'Espagne y laisse passer tous les ans un certain nombre de familles pauvres : conduite prudente ; outre que c'est une ressource pour

les indigens d'Europe, c'est un moyen d'y répandre sans violence les arts, les principes religieux, et les avantages du gouvernement et de la vie sociale.

FLORIDE,

grande presqu'île de l'Amérique septentrionale, formée par le golfe du Mexique et la mer du Nord, au sud des États-Unis.

LA Floride se trouve entre le golfe du Mexique et les montagnes Apalaches, la Louisiane et la grande rivière du Mississipi. Elle est ainsi nommée, ou parce qu'on l'a découverte le jour de *Pâques fleuries*, ou parce que l'œil y est ordinairement réjoui par la variété des fleurs, et l'odorat flatté de leur parfum. Ces avantages annoncent ceux d'une végétation abondante, et d'une grande fécondité. Dans ce beau pays habitent des hommes et des femmes qui ne le déparent pas. Les premiers sont robustes, bien proportionnés, un peu olivâtres; ils sont hardis et constans dans leurs entreprises. Quant aux femmes, il est difficile de décider ce qu'on doit admirer en elles, de la beauté, du courage ou de la fidélité conjugale. La pudeur n'est chez elles ni vaine ni honteuse. Les Espagnols accusent les Floridiens de tromper dans le commerce; mais s'ils trompent, leurs accusateurs prennent bien leur revanche.

Les B
suprême
dont ils
tagées e
ki. Eux
femmes.
cent un
sont con
cieux et
tiennent
d'artiller

AU

CE SO
la Nouv
auxquels
font, po
une éten
n'en con
pénétré,
» d'emp
» verser
» massa
centre r
mais en
réfugiés
pécens. C
ont por

Les Floridiens adorent le soleil et la lune comme suprêmes divinités , et beaucoup d'astres subalternes dont ils se font des idoles. Leurs peuplades sont partagées en tribus qui ont des chefs nommés *paraouski*. Eux seuls jouissent du droit d'épouser deux femmes. Les sorciers, les médecins, les prêtres exercent un grand empire. Ceux-ci affectent un air grave, sont couverts de grands manteaux de peaux ; silencieux et astreints à une vie austère. Les Espagnols tiennent la Floride en sujétion par deux forts garnis d'artillerie et assez bien gardés.

AUTRES ETATS ESPAGNOLS.

Ce sont la Nouvelle-Castille, la Nouvelle-Grenade, la Nouvelle-Andalousie , et beaucoup d'autres pays auxquels les conquérans , en leur imposant ces noms, font, pour ainsi dire , porter la livrée espagnole dans une étendue immense de l'Afrique méridionale. On n'en connoît pas le centre. Les seuls jésuites y ont pénétré , « et , disent les auteurs , ont gagné plus » d'empire sur les naturels par leur politique , sans » verser de sang , que la cour d'Espagne après le » massacre de plusieurs milliers. » Non seulement ce centre renferme dans les forêts ceux qui les habitent, mais encore un grand nombre d'Indiens qui s'y sont réfugiés pour se soustraire aux vexations des Européens. On peut y trouver d'anciens Péruviens qui y ont porté leurs rites et leurs mœurs. Les pères sor-

toient des palais; eux ils sortent des cavernes au moment où l'astre brillant du jour commence à éclairer le monde, ou que ses rayons s'échappent à travers les ombrages touffus de leurs forêts. Ils le saluent par des chants, l'adorent et lui offrent de l'encens. Ils vivent en frères, donnent de fréquents regrets à leur état passé, respectent la vieillesse, se félicitent à la naissance, se réjouissent au mariage, pleurent aux funérailles. Rien d'exagéré chez eux : tout y est simple comme la nature.

La Nouvelle-Castille est comme le lien des autres possessions espagnoles méridionales hors du Pérou. L'air en général n'y est ni sain ni agréable. Il y règne une chaleur étouffante et une humidité funeste; mais ce pays fournit de l'or en abondance. Aux yeux des conquérans, ce métal compense tout. Il s'en faut que les naturels soient entièrement soumis. Ils ne le seront peut-être jamais, parce qu'ils ont du courage et de la constance, et que, quand ils sont pressés, ils se retirent dans les lieux dont la nature a fait des forteresses inexpugnables. Les ports de la Nouvelle-Castille sont sur la mer du Nord; mais elle a l'avantage de communiquer par le Darien avec la mer du Sud. Toutes ces côtes nord et sud ont des villes espagnoles; il suffira d'indiquer les principales.

Porto-Bello est très-malsaine. Les animaux qu'on y transporte maigrissent malgré la nourriture. C'est le rendez-vous des galions. On y apporte de Panama le trésor qui doit faire leur charge. Cette dernière ville, bien fortifiée, est la résidence d'un gouverneur. Car-

thagèn
fortifica
lions y
Grande
galions
nezuela
dérable
nombre
sous un

Quit

de, et c
malades
joint la
tuel, ou
interrup
la fleur
fauc et
le blé co
épi; il
Cusco, l
nére de s
non moir
que le vo
vice-roi
délicieux
du Potosi
trouve ni
sein renf
l'univers
plus func

thagène , centre d'un grand commerce , a de bonnes fortifications et beaucoup d'habitans riches ; les galions y touchent. Sainte-Marthe , située sur Rio-Grande , est déchue de son opulence depuis que les galions n'entrent plus dans cette rivière. Hacha , Venezuela , Maracaïbo , Cumana , sont des villes considérables , et forment une population beaucoup plus nombreuse qu'on ne devoit s'attendre de la trouver sous un climat aussi ignoré.

Quito est peut-être la ville la plus élevée du monde , et où l'on respire le meilleur air. On y envoie les malades pour recouvrer la santé. A cet avantage se joint la fécondité. On y jouit d'un printemps perpétuel , ou , ce qui le vaut bien , d'un automne sans interruption. A côté du bouton qui se gonfle brille la fleur qui s'épanouit ; auprès languit celle qui se fane et qui fait place au fruit. Dans la même plaine le blé commence à lever ; plus avant , il montre son épi ; il jaunit plus loin et appelle le moissonneur. Cusco , l'ancienne capitale du Pérou , n'a pas dégénéré de sa splendeur. Lima , la nouvelle et son émule ; non moins magnifique , l'emporte par son commerce , que le voisinage de la mer rend actif et fructueux. Le vice-roi y demeure. Les environs de cette ville sont délicieux. Au contraire , rien de si triste que l'aspect du Potosi , montagne aride , stérile , raboteuse. On n'y trouve ni fruits , ni herbes , ni plantes ; mais son sein renferme les mines d'argent les plus riches de l'univers , et qu'on juge inépuisables : le présent le plus funeste que la nature ait fait aux malheureux

Indiens , que des maîtres avides forcent à fouiller ces mines pour en faire leur profit.

PARAGUAY,

grand pays de l'Amérique méridionale , borné au N. par le pays des Amazones , à l'E. par le Brésil , au S. par la Patagonie , à l'O. par le Pérou et le Chili.

Au milieu des possessions espagnoles et portugaises se trouve le Paraguay , pays immense , qui étoit couvert de forêts , et que la culture a rendu fertile dans plusieurs cantons. Dans ces bois , aussi anciens que le monde , erroient avec les tigres les lions et les ours , et vivoient , presque comme des brutes , des familles qui ne se rencontroient que pour se détruire. Les jésuites pénétrèrent dans ces repaires. À force de soins et de peines , à travers les dangers de toute espèce , ils réunirent environ cinquante familles , auxquelles ils firent goûter les vertus sociales avec la religion. Les membres de ces familles , devenus des espèces de missionnaires , en appelèrent d'autres au nouveau genre de vie dont ils vantoient les douceurs et les avantages ; de sorte que l'on comptoit dans l'état florissant de cette mission plus de quarante mille familles sous la domination de ces pères.

On leur a reproché cette domination exclusive.

On leur a
connoître
de ce qu
des Portu
garde sa
ont armé
tions mil
canons ,
table. A
sélytes la
dociles ,
sans luxe
gais , co
attachés
excellence

On app
dit un h
une mém
mun. Le
tribué sel
soirs , les
che à la p
quer d'as
noître les
visiter , o
ceurs. Sa
seils et le
verte à c
se célébr
d'éclat. I

On leur a fait des griefs de ce qu'ils n'avoient fait connoître aux Indiens d'autre autorité que la leur ; de ce qu'ils les tenoient séquestrés des Espagnols et des Portugais avec la même inquiétude qu'un jaloux garde sa femme et un avare son trésor ; de ce qu'ils ont armé leurs disciples , leur ont appris les évolutions militaires , à faire la poudre , à fondre les canons , à se mettre dans un état de défense respectable. A cela ils répondoient en montrant leurs prosélytes laborieux , bons pères , époux fidèles , enfans dociles , réglés dans leurs mœurs , égaux en richesses , sans luxe ni pauvreté , secourus dans leurs maladies , gais , contents et heureux , surtout singulièrement attachés à leur prêtre , qu'ils nomment *père* par excellence , chef civil , ecclésiastique et militaire.

On appelle les villages *doctrines*. Tout s'y fait , dit un historien qui n'est pas jésuite , comme dans une même famille. On cultive les champs en commun. Le produit est porté dans des magasins et distribué selon les besoins. Tous les matins et tous les soirs , les enfans sont appelés par le son de la cloche à la prière. Il n'est permis à personne de manquer d'assister à la messe. Cette assiduité fait connoître les malades et les infirmes , que le *père* va visiter , et auxquels il porte des secours et des douceurs. Sa maison , qui est vaste , parce que les conseils et les assemblées s'y tiennent , est toujours ouverte à ceux qui veulent le consulter. Les mariages se célèbrent les dimanches , afin de leur donner plus d'éclat. Le *père* rappelle dans son exhortation ce qui

s'est passé pendant la semaine ; loue , blâme , inflige même des pénitences , réconcilie publiquement ceux que quelques vivacités avoient rendus ennemis. Ainsi la paix règne avec la pureté des mœurs et une charité vraiment fraternelle.

Quand même il se seroit glissé quelques défauts dans cette belle institution , elle n'en seroit pas moins admirable et digne de l'estime et de l'éloge de tous ceux qui en ont connoissance. Il se peut faire que les jésuites , une fois consolidés , aient affecté une espèce de royauté ; que , sous la bannière de la croix , leurs disciples soient devenus de véritables sujets ; que les pères aient converti au profit de l'ordre l'excédant des besoins dont ils ne rendoient pas compte : qu'ils aient eu dessein , en formant ces peuplades aux armes , de les prémunir contre les entreprises des couronnes espagnole et portugaise , et qu'ils pouvoient croire n'être pas sans prétentions sur ces contrées florissantes. Mais il est certain que les jésuites faisoient exactement payer le tribut imposé aux *doctrines* , ou plutôt qu'ils le payoient eux-mêmes , puisqu'ils tenoient les deniers. Ce n'est donc pas pour faire rentrer ce tribut que les Espagnols et les Portugais se sont accordés à enlever les jésuites de ces contrées ; mais peut-être , avant d'augmenter les richesses , ils auront voulu augmenter la redevance , et ils auront craint la résistance des peuples sous de pareils guides.

Quant au soin de ne laisser pénétrer ni Portugais ni Espagnols dans les *doctrines* , on peut approuver

le motif
que les m
ces chré
sélytes et
et de m
heureux
depuis qu
question
il restera
stitution
On obser
leurs Ind
que le Pa
précautio
leurs élév

grande co
lieu

LE Bre
possessio
vaut plus
son étend
naturels
cilitèrent
siliens é

le motif des jésuites ; savoir : qu'ils appréhendoient que les mauvais discours et les mauvais exemples de ces chrétiens peu exacts ne corrompissent leurs prosélytes et ne leur enlevassent cette simplicité de foi et de mœurs qui faisoit leur bonheur. Etoient-ils heureux sous leurs guides ? Le sont-ils également depuis qu'on les en a privés ? Quand même cette question se décideroit à l'avantage des couronnes , il resteroit toujours aux jésuites la gloire d'une institution unique dans son genre et pleine d'humanité. On observera que les jésuites ne permettoient pas à leurs Indiens de fouiller les mines d'or et d'argent que le Paraguay renferme. Il faut applaudir à cette précaution , si elle a eu pour motif de soustraire leurs élèves à la cupidité des Européens.

BRÉSIL.

grande contrée de l'Amérique méridionale de 830 lieues de longueur sur 230 de largeur.

LE Brésil , qui confine au Paraguay , est la seule possession portugaise en Amérique ; mais elle en vaut plusieurs autres par sa fertilité , ses richesses et son étendue. Quand les Portugais y arrivèrent ; les naturels étoient en guerre ouverte , divisions qui facilitèrent le succès des étrangers. On dit que les Brésiliens étoient anthropophages ; mais cette horreur

n'est pas bien prouvée. A moins qu'on ne puisse en douter, on aime à se montrer incrédule sur un tel excès. L'auteur qui rapporte cette atrocité dit aussi qu'il y a des possédés qui causent avec le diable ; qu'il les a vus et entendus ; que ces peuples n'ont point de gouvernement : cependant il leur reconnoît des rois, des généraux et des caciques ; point de police : néanmoins il leur reconnoît des lois, entre autres, celle du talion ; point de religion, avec des prêtres ; point de croyance des récompenses et des châtimens après la mort ; point d'idée que l'âme survive au corps, et ils mettent dans les tombeaux des provisions pour le voyage. Ces contradictions portent à croire que les Brésiliens sont mal connus, ou qu'on attribue à tout le pays des opinions particulières à quelques cantons.

Ces peuples sont d'une belle taille, ont les traits beaux, les cheveux longs et noirs, le teint cuivré. Placés sous la même latitude que les nègres de l'autre côté de l'Océan atlantique, ils diffèrent entièrement de couleur, de figure et de mœurs. Les Brésiliens sont infatigables à la course. Ils marchent jour et nuit sans s'arrêter, pour surprendre l'ennemi à deux et trois cents lieues de distance. C'est toujours un sujet d'étonnement qu'on puisse se haïr de si loin. Ce pays donne aux Portugais le bois de teinture, l'ivoire, l'ambre, la résine, les baumes, l'indigo, le tabac, le jaspe, l'or, les diamans, les beaux coquillages, le cristal, les émeraudes, le sucre en abondance. Les friands n'oublieront pas les confi-

tures
qui
D
inac
Paul
popu
de c
crim
avoir
ont s
dém
Cep
guère
bâtie
eux,
ce qu
pent
du B
la gra
parlé
parle
dans

gran

LE
pouss

tures, qui sont délicieuses, ni les dames les plumes, qui sont les plus belles du monde.

Dans un lieu entouré de forêts et de montagnes inaccessibles existe une république appelée Saint-Paul, du nom de la ville, qui en est le centre. Sa population est composée d'Espagnols, de Portugais, de créoles, de nègres, la plupart notés pour leurs crimes, et qui ont fui le dernier supplice. Après avoir vécu long-temps sans ordre et sans lois, ils ont senti la nécessité de se donner un gouvernement démocratique. Ils se disent indépendans du Portugal. Cependant ils paient un léger tribut. Ils ne sont guère que quatre mille. La capitale est propre et bien bâtie. Ces républicains ne laissent point entrer chez eux, et ne souffrent point qu'on en sorte. On ne sait ce qui s'y passe que par des nègres qui s'en échappent quelquefois. On veut nous persuader qu'à portée du Brésil existe une république des Amazones, dont la grande rivière qui le borne a pris son nom. On a parlé de ces guerrières en Asie et en Afrique; on en parle aussi en Amérique, et on n'en trouve pas plus dans une partie du monde que dans l'autre.

GUYANE,

grande contrée de l'Amérique méridionale, sous la ligne.

LES Hollandais ont eu des vues sur le Brésil. Repoussés par les Portugais, ils se sont établis à côté,

dans la Guyane. A force de travail ils ont rendu habitable ce terrain bas et marécageux. Le plus difficile a été de percer des avenues à travers les bois pour ouvrir le passage aux courans d'air. Leur capitale est Surinam, de laquelle dépendent quelques îles rendues fécondes par l'industrie.

Les Français ont aussi posé le pied en Guyane ; ils ont placé le chef-lieu de leur établissement dans Cayenne, île formée à l'embouchure de la rivière de ce nom. Elle a environ douze lieues de tour et plusieurs villages bien peuplés. On s'y est adonné à la culture du café et des cannes à sucre, qui y a réussi. Les Français et les Hollandais ont la perspective d'un établissement immense en terre-ferme. Quand ils voudront s'enfoncer dans les forêts, en s'avancant de part et d'autre, les colons de la Guyane et les habitans du Paraguay pourront par la suite se donner la main.

POSSESSIONS FRANÇAISES ET ANGLAISES.

LES possessions françaises et anglaises en Amérique ont si souvent passé d'une main dans l'autre, qu'il convient de les comprendre sous une dénomination commune.

Elles s'étendent le long de la côte, depuis un peu en-deçà du Mississipi, jusqu'un peu au-delà du fleuve Saint-Laurent. Dans cet espace se trouvent la

Virg
terre
fonç
moir
gner
forte

A
ce n
sir d
sur l
jour
ples
teurs
rage
ainsi
impe
leurs
cont
ont
se so
glan
cre d
mir

U
ces o
sur l
celle
l'or
les r
appe

Virginie , la Nouvelle-Ecosse , la Nouvelle-Angleterre , le Canada , et plusieurs grandes îles. En s'enfonçant dans les terres , ces possessions sont plus ou moins bornées par les nations sauvages , qui s'éloignent ou se rapprochent , selon qu'elles se sentent fortes ou foibles.

A la différence des barbares dont on a déjà parlé , ce n'est point ordinairement l'appât du gain , le désir du pillage qui attirent ces hordes de sauvages sur les établissemens européens ; c'est presque toujours la vengeance , une espèce de rage contre ces peuples nouveaux , qu'ils regardent comme les usurpateurs de leurs anciens domaines. Cette espèce de rage est fortifiée et accrue , et est devenue un motif ainsi qu'un moyen de destruction par la conduite impolitique des Anglais et des Français , qui , dans leurs querelles , ont cherché à s'appuyer les uns contre les autres de l'alliance de ces sauvages , leur ont fourni des armes , leur en ont appris l'usage , et se sont quelquefois mis à la tête des expéditions sanglantes , dont ils savioient que la fin seroit le massacre des prisonniers après des tourmens qui font frémir la nature.

Une différence essentielle entre les entreprises sur ces côtes septentrionales et les éruptions européennes sur les territoires mexicains et péruviens , est que celles-ci avoient pour but principal la recherche de l'or , de l'argent , des pierres précieuses et de toutes les richesses du luxe ; au lieu qu'entre les aventuriers appelés sur les bords sauvages par le désir de tenter

fortune , il s'en trouva beaucoup qui ne cherchoient qu'une ressource contre le besoin , un asile contre les troubles qui agitoient leur patrie ; ces motifs les dispoisient à devenir cultivateurs , et rendirent en peu de temps ces colonies florissantes.

VIRGINIE,

partie des États-Unis de l'Amérique.

LA première partie de ce vaste rivage , occupée par les Anglais , fut nommée Virginie , en l'honneur de la reine Elisabeth. Ils y abordèrent en 1611. Les habitans leur marquèrent beaucoup de surprise , mais aucune intention hostile. On les trouva couverts , de la ceinture en bas , de peaux de bêtes , armés de flèches , de bâtons pointus durcis au feu , un bouclier au bras , et couverts d'une espèce de cuirasse d'osier. Ils reconnoissent un roi et des castes nobles. Les deux sexes se peignoient le visage et le corps , s'ornoient de colliers , de coquillages , de perles , de pattes d'oiseaux , selon la fantaisie et les moyens. Hommes et femmes avoient la taille belle , les traits réguliers , le teint un peu brun. Les femmes étoient plus couvertes que les hommes , les filles plus parées que les femmes , plus soigneuses de leur chevelure , qu'elles tressaient agréablement. Les femmes les coupoient sur le devant , et les remplaçoient

par une
Les vie
plus fin
ner la c
distincti

Outre
les fonc
jouissoi
hommes
tères gra
leur nai
tenoient
flèches n
la signif
variés. I
pléoient
et par d

A voi
considér
soient.
servoit
l'employ
si bien l
sur des
aussi de
gance ,
mêloien
roient p
été acc
biles po

par une espèce de chapelet en forme de couronne. Les vieillards et les prêtres étoient vêtus de peaux plus fines. Ils avoient grande attention à laisser traîner la queue de l'animal, comme un ornement de distinction.

Outre les prêtres, dont on ne connoît pas bien les fonctions, ils avoient des jongleurs ou devins qui jouissoient auprès d'eux d'un grand crédit. Tous, hommes et femmes, portoient sur le dos des caractères gravés, qui indiquoient le temps et le lieu de leur naissance, leur tribu, à quel prince ils appartenoient, et quelles étoient leurs dignités. Quatre flèches marquoient la souveraineté. On n'a pu savoir la signification des autres caractères, qui étoient fort variés. Ils ne connoissoient point le fer, et y supplétoient par des cailloux qu'ils rendoient tranchans, et par des coquilles qu'ils aiguisoient.

A voir la simplicité de leurs outils, on ne pouvoit considérer sans admiration les ouvrages qu'ils faisoient. Ils abattoient les plus gros arbres. Le feu servoit à les creuser pour en faire des canots. Ils l'employoient avec beaucoup d'adresse, et savoient si bien le ménager, qu'ils faisoient rôtir leurs viandes sur des grils de bois sans les endommager. Ils avoient aussi de la poterie façonnée, sans tour, avec élégance, par la main des femmes. Leurs ragoûts, où ils mêloient aux viandes des racines et du poisson, auroient paru bons à des Européens qui n'auroient pas été accoutumés au sel et aux épices. Ils étoient habiles pêcheurs à la ligne, et adroits à la flèche, au

panier. Chacun raffinoit sur les inventions des autres. Il y avoit à cet égard une émulation qui produisoit beaucoup de variété. En général, les Virginiens étoient sobres, et par cette raison vivoient longtemps.

Ce qu'ils pratiquoient au moment de la découverte, ils le font encore. Leur grand plaisir est de se rassembler, hommes et femmes, autour d'un grand feu, de hurler des chansons, de faire un bruit épouvantable en agitant des calcasses pleines de petits cailloux. Ces fêtes ont lieu principalement au retour d'une expédition heureuse. Ils en célèbrent aussi une dont on ignore l'origine. A temps indiqué, tous y accourent de fort loin; les hommes renferment le cercle des femmes. Celles-ci ont au milieu d'elles les trois plus belles filles entrelacées dans l'attitude que les anciens ont donnée aux Grâces. Elles battent avec le pied la mesure qui règle la danse générale; ces assemblées ne finissent point sans repas.

Les maisons consistent en piquets fichés en terre et couverts de nattes. Derrière sont les jardins, le tout ordinairement entouré d'une palissade. Ces assemblages forment des hameaux, des villages quelquefois assez considérables pour mériter le nom de *villes*. Au milieu il y a toujours une cabane plus grande et couverte de nattes plus fines, qui sert de temple. L'idée qu'ils ont de la Divinité ne s'élève pas au-delà de leurs idoles. Elles sont de bois, et si hideuses, qu'on croiroit qu'ils les font exprès pour en

avoir peur. On ne voit de fonctions bien marquées aux prêtres que dans les funérailles. Ils gardent les morts et prient continuellement pour eux. Leurs demeures sont les sépulcres. Ils consistent en un échafaudage de neuf ou dix pieds de haut, sur lequel sont couchés les cadavres dépouillés de la chair, et si bien recouverts de la peau, qu'on a peine à reconnoître qu'ils aient été disséqués. Les prêtres habitent le dessous. La principale culture est celle du tabac et du maïs. Leurs champs sont séparés. La polygamie n'est point en usage, et le lien du mariage est sacré.

On s'est un peu étendu sur les mœurs de ces sauvages, parce que ce sont à peu près celles de toutes ces nations septentrionales. On aura soin de marquer les différences à mesure qu'elles se rencontreront. Il faut de même regarder comme commun à tous les établissemens anglais ce qu'on va dire de la Virginie, sauf aussi les différences que des circonstances particulières occasionnent.

Les Anglais, arrivés, ainsi qu'on l'a dit, dans ces pays lointains, non comme les aventuriers espagnols, qui alloient chercher les pays où on mangeoit et buvoit dans l'or, pour enlever ce métal et revenir jouir de leur opulence en Europe; les Anglais, au contraire, fuyant les troubles des guerres civiles sous *Charles I.*, quittoient leur patrie pour n'y plus retourner, dans le dessein de s'en faire une nouvelle et de s'y fixer pour toujours. L'agriculture fut leur première occupation, d'où ils

acquirent le nom de *planteurs*, qui est resté, et qui indique les premiers propriétaires de ces colonies. Les sauvages, repoussés insensiblement par ces nouveaux hôtes, leur cédèrent la place, non sans défendre quelquefois leurs anciennes propriétés. Ne trouvant pas de secours pour leurs travaux aratoires dans les habitans qui fuyoient, les colons firent venir des nègres; moyennant ces bras subsidiaires, ils tirèrent de leur culture un superflu qu'ils firent passer dans la mère-patrie, avec laquelle les liaisons de parenté et d'amitié leur conservèrent des correspondances. Ainsi s'établit un commerce lucratif, moins brillant, mais plus sûr que celui de l'or, parce que la subsistance passe avant le luxe.

Ces colons se firent d'abord des lois entre eux; mais la différence des sentimens, les troubles qu'ils avoient eus vinrent les agiter jusque dans leur asile. Les uns restèrent attachés à l'autorité royale, quoiqu'elle parût abattue avec la tête de *Charles I*; les autres se déclarèrent pour la république et pour *Cromwell*, son protecteur. Des discussions, jointes aux attaques des naturels, qui en étoient instruits et qui en profitèrent, mirent la colonie en danger. On se battoit avec fureur. Les sauvages ne faisoient point de quartier; les Anglais non plus ne firent point de grâce. Quoique plus forts par le genre des armes et l'habileté militaire, ils perdoient beaucoup par le ravage de leurs champs, leur plus précieuse richesse. Ils recherchèrent donc avec empressement à conclure des trêves, dont la principale condition étoit toujours

que les
produi

Qua

roi d'A

place l

seigneu

peine. l

tenant.

qu'ils n

beaucou

du roi e

que s'il

pour les

pléoit. l

remarqu

eu-en V

l'Angleter

et la fill

NO

Elle fai

mériq

New-

LA NO

ginie, a

ginie mêm

son agrar

que les sauvages s'éloigneroient. Ainsi la guerre même produisoit des avantages.

Quand cette colonie fut devenue importante , le roi d'Angleterre y nomma un gouverneur. C'étoit une place lucrative ; elle fut sollicitée par les premiers seigneurs , qui trouvèrent moyen d'avoir le profit sans peine. Ils restoient à la cour , et envoyoit un lieutenant. Les colons se plaignirent. On leur répondit qu'ils ne connoissoient pas leur intérêt , et qu'il étoit beaucoup plus avantageux pour eux d'avoir auprès du roi et de ses ministres un protecteur permanent , que s'il résidoit au milieu d'eux ; d'autant plus que , pour les besoins du moment , le lieutenant le suppléoit. Il fallut trouver ces raisons bonnes. Mais on remarque que , presque dès l'origine , il y a toujours eu en Virginie un fonds de mécontentement contre l'Angleterre , et un germe de division entre la mère et la fille.

NOUVELLE-ANGLETERRE.

Elle fait aujourd'hui partie des États-Unis d'Amérique , et renferme les provinces de Vermont , New-Hampshire et Massachussets.

LA Nouvelle-Angleterre , plus au nord que la Virginie , a été fréquentée par les Anglais avant la Virginie même. Retracer les progrès de son établissement , son agrandissement , ses empiètemens sur les sau-

vages , les vicissitudes de son gouvernement , ce seroit répéter ce qui vient d'être dit de la Virginie. On remarquera seulement que les dissensions religieuses y ont été plus vives , plus animées que chez les Virginiens. Les puritains s'y retirèrent en grand nombre après la mort de *Cromwell*. Avec leurs idées de plus grande perfection ils apportèrent l'intolérance. La division se mit entre eux-mêmes. L'efficacité de la grâce , la force des mérites , matière toujours rebattue , point de doctrine toujours inconciliable , échauffèrent les esprits , surtout les cerveaux des femmes ; celles-ci entraînent leurs maris. On assembla un synode. Ceux qui ne furent pas contents de sa décision se retirèrent dans Rhode-Island , qu'ils peuplèrent , cultivèrent , et où ils bâtirent et établirent un commerce considérable. Ainsi une des plus belles parties des colonies anglaises doit son état florissant aux dissensions religieuses.

Que les Anglais , qui blâment à juste titre les rigueurs de l'inquisition , fassent attention à ce qui s'est passé dans la Nouvelle-Angleterre à l'égard des quakers et des sorciens , et ils conviendront que les erreurs cruelles et sanguinaires sont de tous les temps et de toutes les nations. On ne voit point qu'il y ait eu de raisons politiques pour proscrire les quakers de la Nouvelle-Angleterre , comme seroient les intérêts de commerce , la crainte d'être traversés par des négocians plus industrieux , ou d'autres motifs semblables. Il paroît que ce fut une véritable *haine théologique*. On leur fit souffrir une persécution san-

glante. On
ce sujet.

Elle por
» fois , pa
» en avoir
» homme ,
» voyé à la
» qué à de
» qu'il trou
» la second
» et il sera p
» elle sera
» maison d
» hommes e
» un fer cha
» ce qu'ils se

Il n'est po
peut appeler a
natiques aient
a de la peine à
aient cru de
sécuteurs on
puritains , des
ploit les tou
veu qu'elles e
pendre plusieu
prits. Un jug
tions ; las de ce
plus prononce
plice , et forcé

glante. On en verra les formes dans la loi publiée à ce sujet.

Elle porte : « Tout quaker qui , pour la première
 » fois , paroîtra dans la Nouvelle-Angleterre après
 » en avoir été banni , sera condamné , si c'est un
 » homme , à avoir une oreille coupée , et à être en-
 » voyé à la maison de correction pour y être appli-
 » qué à des travaux rudes et pénibles , jusqu'à ce
 » qu'il trouve moyen de s'embarquer à ses frais. Pour
 » la seconde fois , on lui coupera l'autre oreille ,
 » et il sera pareillement renfermé. Si c'est une femme ,
 » elle sera cruellement fouettée , et envoyée à la
 » maison de correction. Pour la troisième fois ,
 » hommes et femmes auront la langue percée avec
 » un fer chaud , et seront toujours renfermés jusqu'à
 » ce qu'ils soient embarqués à leurs frais. »

Il n'est point étonnant que des fanatiques , et on peut appeler ainsi tous les persécuteurs , que des fanatiques aient été en même temps crédules , mais on a de la peine à se persuader que les mêmes fanatiques aient cru de bonne foi aux sorciers. Parmi ces persécuteurs on trouve un gouverneur , des ministres puritains , des magistrats. Sous leurs yeux on employoit les tourmens pour arracher à des femmes l'aveu qu'elles en avoient ensorcelé d'autres. On fit pendre plusieurs personnes sur la déposition des esprits. Un juge qui avoit présidé à ces condamnations , las de ces sentences sanguinaires , n'en voulant plus prononcer , fut accusé lui-même comme complice , et forcé de fuir. Des dénonciateurs assurèrent

que son frère avoit traversé l'air sur son chien pour aller au sabbat. Il étoit condamné. Ce fut avec la plus grande peine qu'il évita la mort; mais son chien la souffrit. On passeroit sous silence ces traits de démence barbare, s'il n'étoit pas important que les hommes trouvent dans l'histoire des exemples qui leur inspirent l'horreur de la persécution. Ils sauront donc qu'il y eut environ deux cents personnes accusées, cent cinquante emprisonnées, vingt-huit condamnées à mort, et vingt exécutées.

MARYLAND, etc.,

province des États-Unis d'Amérique.

LE Maryland, voisin de la Virginie, a toujours été assez tranquille. La colonie de New-Yorck, où se trouvent Long-Island et beaucoup d'autres îles, a donné des embarras à la mère-patrie pour son gouvernement. Il fallut changer et renouveler ses chartes. Le New-Jersey a été, dans son origine, une retraite pour tous les dissidens, même catholiques et quakers, Elle possède la fameuse ville de Boston. Enfin la Nouvelle-Écosse, ou l'Acadie, a passé des Français aux Anglais, qui la possèdent maintenant. Par elle, ils se sont avancés dans le Canada. Il n'est pas étonnant que cette belle province, exposée à leurs invasions, sans autres secours que ceux qui lui venoient de France, soit tombée entre les

main des Anglais , qui réparaient facilement leurs pertes , et pourvoyoient abondamment aux besoins de leurs armées par la ressource si prochaine de leurs colonies.

TERRE-NEUVE ,

grande île de l'Océan , sur la côte orientale de l'Amérique septentrionale.

L'ÎLE de Terre-Neuve , qui commande pour ainsi dire le fleuve Saint-Laurent , après avoir été disputée entre les Français et les Anglais , appartient à la fin à ceux-ci. Ce fleuve entre dans la mer par une embouchure de trente lieues , entrecoupée de plusieurs autres îles , qui ont été aussi un objet de désir pour les deux nations européennes. Les forteresses que les Français y avoient établies , entre autres celle de Louisbourg , sont tombées successivement entre les mains des Anglais. Terre-Neuve est plus avantageuse par sa position que par ses productions. Elle a environ trois cents lieues de tour. Elle est couverte de forêts. Il y fait extrêmement chaud en été , et un froid insupportable en hiver. Les naturels sont petits , mais nerveux. La largeur extraordinaire de leur visage étonne à la première vue. On ne leur voit point de barbe. Ils sont fins , rusés et traîtres , et ne songent pas à restituer ce qu'ils ont volé. Ce caractère n'est point particulier aux habitans de Terre-Neuve.

Le Grand-Banc, qu'on peut appeler l'empire de la morue, est peu éloigné de l'île. Il peut avoir trois cents lieues de long sur cent de large. C'est une montagne sous l'eau. Les cimes en sont inégales. La quantité de morue qu'on y pêche est incroyabl. Lorsque le poisson approche de cette espèce de rendez-vous, l'air se charge d'un brouillard froid si épais, qu'à peine le soleil peut-il le pénétrer, pendant que l'île de Terre-Neuve, qui est auprès, jouit d'un ciel pur et serein : phénomène qui embarrasse les naturalistes. Les Anglais, les Français, les Hollandais, ont part à cette pêche, bienfait de la Providence, qu'ils tâchent quelquefois de s'interdire mutuellement.

CANADA,

vaste étendue de pays dans l'Amérique septentrionale, au nord des États-Unis et de la Louisiane.

LE Canada a été appelé la Nouvelle-France; mais ce n'est plus la France qui le possède; ici se voit un autre état de choses. Ce ne sont point des planteurs qui ont formé la colonie. Les Français, en remontant le fleuve Saint-Laurent, ont trouvé des sauvages couverts de fourrures, qu'ils échangeoient volontiers contre les merceries des aventuriers. Ceux-ci, en avançant toujours vers l'intérieur des terres, d'où

on leur apportoit ces précieuses fourrures, ont eu soin d'établir des lieux de repos et de refuge d'où il parloient pour aller plus loin, et où ils se retiroient quand ils étoient poursuivis. C'est à cette précaution que les villes de Québec et de Montréal, sur le grand fleuve, et d'autres sur de moindres rivières, doivent leur origine.

L'activité propre aux Français ne leur a pas permis d'attendre toujours dans ces villes les produits de la chasse des sauvages. Ils ont pris plaisir à partager les fatigues et les dangers des chasseurs. Des courses dans lesquelles ils s'engageoient leur ont fait faire des courses fort éloignées. Il ne leur a pas non plus été possible de se mêler aux exercices des naturels sans prendre aussi part à leurs guerres. Les armes à feu faisoient singulièrement désirer par les Canadiens l'alliance des étrangers. Les nations qui pouvoient avoir quelques arquebusiers dans leurs rangs se croyoient sûres de la victoire.

Algonquins, Iroquois, Hurons, Natchès, Esquimaux, Illinois, tels sont les noms des principaux peuples connus, habitans de ces vastes contrées couvertes de forêts, coupées par de fréquentes rivières et inondées de grands lacs. Ils sont tous, comme il convient à des chasseurs, diligens, agiles et infatigables. Ils ont l'ouïe fine, la vue perçante, et l'odorat, dit-on, si sûr, qu'en portant au nez l'herbe qui a été foulée, ils diront de quelle nation est celui qui a passé dessus. Ces avantages leur sont d'une grande utilité dans les guerres qu'ils se font entre

eux ; guerres toutes de surprise , dont le but principal est de faire des prisonniers. La conduite qu'ils tiennent avec ces malheureux présente des contrariétés inconciliables. Ils les caressent et les tourmentent , les adoptent et les tuent. Le récit nous en a été transmis par un témoin oculaire.

Un chef iroquois est pris par des hurons. Ceux-ci conviennent dans leur assemblée de le présenter à un ancien chef de la nation pour remplacer un neveu qu'il avoit perdu à la guerre , ou pour en disposer à sa volonté. Dans le premier moment de sa captivité, l'Iroquois avoit été frappé, blessé, brûlé, mutilé de deux doigts. Le chef huron, le voyant en cet état, lui dit : « Neveu , vous ne sauriez vous imaginer la » joie que j'ai ressentie quand j'ai su que vous vou- » liez bien remplacer celui que j'ai perdu. J'ai déjà » préparé une natte pour vous dans ma cabane , et » ce seroit une grande satisfaction pour moi d'y passer » en paix avec vous le reste de mes jours ; mais l'état » dans lequel je vous vois me force à changer de » résolution. Les maux que vous souffrez doivent » vous rendre la vie insupportable, et je crois vous » rendre service en abrégant sa durée. Prenez cou- » rage , mon cher neveu ; préparez-vous à nous faire » voir que vous êtes un homme , et que vous savez » supporter toutes sortes de tourmens. » Après cette harangue , on revêt le prisonnier des plus beaux habits , on lui sert les mets les plus délicats. La sœur de celui qu'il remplace lui prodigue ses soins. Une jeune et belle fille lui est donnée pour compagne. Il

est promené pompeusement dans les villages. Quand on le ramène, le vieil oncle lui met sa propre pipe à la bouche, et essuie avec une bonté paternelle la sueur qui humecte son visage.

Le jour de la dernière cérémonie étant arrivé, l'oncle donne un grand repas. Le neveu en fait les honneurs, se lève à la fin et dit à l'assemblée : « Frères, je suis prêt à mourir; divertissez-vous » autour de moi. Soyez persuadés que je ne crains » ni la mort ni les tourmens que vous pourrez me » faire endurer. » Il entonne une chanson. Tous les guerriers l'accompagnent et le mènent à la *cabane de sang*. Il y recommence sa chanson de mort. On l'attache au poteau. Les jeunes gens chargés du supplice l'environnent. Un chef les exhorte à se bien conduire, à ménager les tourmens pour les rendre plus longs et plus cruels. On fait devant lui la destination de ses membres, un bras à tel village, un pied à tel autre, la tête à un troisième. Il écoute froidement. L'exécution commence. Des feux sont allumés autour de lui. On lui applique des fers rouges dans les endroits les plus sensibles; on le déchire, on le taillade. Il souffre sans se plaindre, sans donner aucun signe de douleur, parlant des affaires de sa nation comme il auroit fait chez lui au milieu de sa famille.

Ces barbaries, commencées le soir, se prolongent toute la nuit. Il est important que le soleil éclaire sa mort : aussitôt qu'il paroît, on lui donne le coup mortel. Les membres sont coupés pour être envoyés

à leur destination, et le tronc jeté dans une chaudière pour en faire un repas. C'est un point d'honneur chez toutes ces nations, une espèce de religion, de faire parade de cette insensibilité inconcevable, du mépris dédaigneux, non-seulement de la mort, mais encore des tourmens les plus affreux.

Le gain n'est rien pour ces sauvages au prix de la gloire. Un gouverneur français proposoit à un chef huron une rançon pour des prisonniers iroquois que ceux-ci avoient faits; il répondit fièrement : « Je suis » guerrier, et non marchand. Je n'ai pas quitté ma » cabane pour trafiquer, mais pour combattre. Si » vous avez envie de ces prisonniers, prenez-les. » Je sais le lieu où je puis en faire d'autres ou mou- » rir. » Cette alternative est fondée sur ce que, quand ils sont sortis de leurs villages pour une expédition, il ne leur est pas permis, sous peine de passer pour lâches, d'y rentrer sans amener des prisonniers.

Ces peuples donnent à leurs traités toute la solennité dont ils sont capables. On décrit ainsi la cérémonie d'une paix jurée entre les Algonquins, les Hurons, les Iroquois et d'autres nations, en présence d'un gouverneur français qui en étoit médiateur. Il y avoit au milieu de l'assemblée un espace circonscrit avec une corde, espace destiné à l'action des orateurs. Les députés des nations étoient assis et gardoient un silence respectueux. L'orateur iroquois entre dans le cercle, chargé d'autant de colliers qu'il y avoit d'articles dans le traité. Il adresse en ces termes la parole au gouverneur, auquel, par hon

neur et par une espèce d'adoption, il donnoit le nom d'un grand homme de sa nation : « Ouonthio, ouvre » l'oreille à ma voix ; tous les Iroquois parlent par » ma bouche : mon cœur ne nourrit pas de mauvais » sentimens ; mes intentions sont pures. Nous vou- » lons oublier nos chansons de guerre pour ne chanter » que des chansons d'allégresse. » Après ce début sublime dans sa simplicité, il entonne une chanson que le chœur de ses compatriotes continue. Pendant ce temps l'orateur se promène vivement dans le cercle, s'arrête subitement, regarde fixement le soleil, frappe du pied, se tord les bras, et fait différentes contorsions, apparemment relatives aux sentimens qu'exprimoit la chanson.

Entre les prisonniers que les Iroquois rendoient se trouvoit un Français. L'orateur prend un collier, le met au cou du gouverneur, et lui dit : « Mon » père, ce collier rend la liberté à ton sujet. » Il lui fait ensuite un reproche amical de ce qu'en renvoyant chez eux des prisonniers iroquois, il n'avoit pas assez pourvu à leur sûreté, de ce qu'ils ont couru des risques dans le chemin. « Pour moi, dit-il, » ce n'est pas ainsi que j'ai traité celui que je te rends. » Je lui ai dit : Neveu, viens avec moi, je veux te » ramener dans ta famille au péril même de ma vie. » Les autres colliers avoient été placés sur la corde qui formoit l'enceinte, comme emblèmes chacun d'un des articles du traité. L'un indiquoit la liberté de la pêche et de la chasse ; l'autre prescrivoit les précautions à prendre pour se visiter sans danger ; un troi-

sième annonçoit les fêtes qu'on célébreroit en réjouissance de l'alliance. D'autres annonçoient la volonté de rendre réciproquement tous les prisonniers, le désir de les voir arriver, la réception amicale qu'on leur feroit. Quelquefois les articles n'étoient pas exprimés par des paroles, mais par des gestes très-expressifs.

La principale occupation des sauvages du Canada est la chasse. Il y a des animaux qu'ils poursuivent pour se nourrir de leur chair, d'autres pour s'en procurer les peaux et les fourrures, quelquefois pour ces deux avantages. L'élan, espèce de cerf beaucoup plus gros que les nôtres, fournit une nourriture saine et délicate. Sa peau est forte, chaude et légère. Il revient sur le chasseur qui l'a blessé. Cet animal, un des plus vifs que l'on connoisse, a pour ennemi le carcajou, le plus lent des quadrupèdes, qui en fait sa proie. Il le guette de dessus les arbres dans les forêts, tombe sur lui comme une masse, se cramponne sur son dos; et quelque effort que fasse l'élan, le carcajou le dévore. Les cerfs ordinaires et les buffles sont communs. Les fourrures des loups, des martres, des hermines, des rats de bois, des rats musqués, de l'écureuil, du putois, sont estimées. Le dernier, quand il est poursuivi, lâche une eau qui infecte l'air à un quart de lieue à la ronde.

L'animal le plus curieux de cette partie du monde est le castor. Il est de la taille d'un fort chien, quadrupède par-devant, presque poisson par-dérrière.

On l
des in
l'horri
des o
dité
Les c
quefo
leur H
tes, c
son m
ne tro
une ch
par le
forme
pieds
Apr
la soci
pagnic
Ce son
de l'ét
depuis
deux s
les bra
ture;
alarme
qui sex
impén
Les in
arbres

On lui connoît un penchant décidé pour la société, des inclinations pacifiques, des appétits modérés, et l'horreur pour la chair et le sang, l'art de construire des ouvrages dont la beauté, la grandeur et la solidité supposent un instinct rival de l'intelligence. Les castors se rassemblent à la fin de juillet, quelquefois au nombre de trois cents, pour construire leur habitation d'hiver. S'ils trouvent des eaux plates, comme celles d'un étang qui conserve toujours son même niveau, ils s'établissent sur le bord. S'ils ne trouvent que des eaux courantes, ils construisent une chaussée, et soutiennent l'eau à la même hauteur, par le moyen des déchargeoirs qu'ils y pratiquent, et forment un étang. On a vu de ces chaussées de cent pieds de long sur dix à douze pieds d'épaisseur à la base.

Après avoir fait cet ouvrage public, auquel toute la société concourt, les castors se divisent par compagnies pour construire les habitations particulières. Ce sont des maisonnettes bâties sur pilotis au bord de l'étang, quelquefois de deux ou trois étages, depuis cinq jusqu'à huit pieds de hauteur. Elles ont deux sorties, l'une sur la terre, pour aller chercher les branches d'arbre, dont l'écorce est leur nourriture; l'autre dans le lac, pour s'y jeter à la moindre alarme. Il y a aussi au-dessus de l'eau une fenêtre qui sert à éclairer l'intérieur. Le tout est bien enduit, impénétrable à l'eau, et de la plus grande propreté. Les instrumens du castor pour abattre de très gros arbres, les ébrancher, les rendre utiles à leur desti-

nation, sont deux dents très-dures, propres à trancher ou à user en sciant; et de forts ongles aux pattes, qui sont faites en forme de mains, et servent à diriger ces arbres pour les faire tomber sur l'eau. Sa queue, plate, ovale, couverte d'écailles, longue d'un pied, épaisse d'un pouce, large de cinq ou six, est son auge pour voiturer sur l'eau le mortier qu'il a délayé, et son seul outil pour le battre et le consolider. Elle lui sert aussi de gouvernail. Il nage avec vigueur à l'aide des membranes qui garnissent ses pattes de derrière. Il se fait de l'eau un point d'appui suffisant pour retenir contre le courant de l'eau les arbres qu'il y jette, destinés à ses constructions. Les castors, quittes de leurs travaux à la fin de septembre, passent l'hiver en famille et se multiplient. Les mâles abandonnent les femelles au printemps. Ils viennent de temps en temps à la cabane voir ce qui s'y passe; mais ils n'y séjournent plus. Ce sont eux qui font et qui placent à portée des provisions de bois pour l'hiver. Les mères demeurent occupées à allaiter et élever leurs petits. Quand ils deviennent forts, elles mènent la famille prendre l'air, la régaler de poissons, d'écrevisses et d'écorces fraîches. La société se rassemble en automne, s'ils n'ont que de légères réparations à faire à leur établissement; si, au contraire, une inondation ou quelque accident a considérablement endommagé la digue et les cabanes, ils se réunissent avant le temps accoutumé.

Lorsque les sauvages n'avoient besoin de peaux de

castors
ceux q
mais d
comme
rompe
cabane
pacifiqu
tre à l
y pour
à crain

Les
cinqua
Ils on
ennem
d'autr
mais

Li
1668.
gligé c
rir. O
auxqu
de sci
médic
de qua
Les q
preni
nouve
bitud
vité n
paren

castors que pour leur usage, ils se contentoient de ceux qu'ils trouvoient en chassant dans les bois; mais depuis que ces peaux sont devenues un objet de commerce et de luxe, ils attaquent la société entière, rompent les digues pour approcher plus aisément des cabanes, et détruisent les peuplades. Ces colonies pacifiques se sont retirées plus au nord pour se mettre à l'abri de ces violences : mais les chasseurs les y poursuivent. Déjà l'espèce devient rare, et il est à craindre qu'elle ne manque bientôt absolument.

Les Français et les Anglais se sont fait pendant cinquante ans une guerre meurtrière dans le Canada. Ils ont eu le malheur d'y trouver deux nations aussi ennemies : les Hurons et les Iroquois, sans compter d'autres peuples moins nombreux qu'ils ont mis aux mains. Ainsi ils ont multiplié les massacres.

L'importance de la colonie du Canada date de 1668. La cour de France, qui avoit jusqu'alors négligé cette colonie, s'occupa du soin de la faire fleurir. On y envoya des gentilshommes peu fortunés, auxquels on donna des terres qu'on décora du titre de seigneuries; de sorte qu'avec une industrie même médiocre, ils parvinrent à pouvoir vivre en hommes de qualité. Des soldats devinrent planteurs et colons. Les officiers furent de grands tenanciers. Dans ce premier moment l'ardeur française donna une face nouvelle à la colonie. On y prit par émulation l'habitude de l'industrie et du travail; mais cette activité ne fut pas de longue durée. Dès que les Français purent subsister honorablement, ils ne travaillèrent

plus. Dès-lors les colonies anglaises acquièrent une supériorité décidée.

Un Français nous a laissé cette comparaison des deux colonies : « Dans la Nouvelle-Angleterre et » autres possessions anglaises on remarque une » opulence dont les possesseurs ne font point usage. » Dans la Nouvelle-France on aperçoit une pauvreté » réelle, cachée sous un air d'aisance. Le planteur » anglais amasse des richesses en s'interdisant toute » dépense inutile. Le Français canadien jouit am- » plement de tout ce qu'il a acquis, et fait quelque- » fois parade de ce qu'il n'a pas. Le premier travaille » pour sa postérité; le second ne songe pas à la » sienne. Il l'abandonne à la détresse où il s'est » trouvé lui-même, et lui laisse le soin de s'en tirer » comme elle pourra. » Il est à souhaiter que du mélange de la parcimonie anglaise et de l'insouciance française il se forme au Canada un caractère national également éloigné des deux excès. Le Canada a été cédé à l'Angleterre par le traité de Paris, en 1763. Il avoit coûté à la France, en neuf ans de guerre, cent vingt-deux millions cinq cent quatre-vingt-dix mille livr es.

LOUISIANE,

grande contrée de l'Amérique septentrionale.

Si les Français pouvoient se figurer les peines qu'ont essayées leurs ancêtres, combien il a coûté

de san
la Loui
du par
cette
sont in
être au
les Esp
sion. L
acquise
França
Anglais

Le c
colonie
anglais
sont de
Saint-
pouvoi
sur le g
Espagn
Ces mo
à d'aut
çais on
leur b
jugué
bles de
autres
tous l
de cel
Séle
vaste p

de sang pour acquérir quelques coins de terre dans la Louisiane et pour s'y maintenir, ils se féliciteroient du parti qu'a pris la cour de France d'abandonner cette désastreuse colonie. Depuis 1560 qu'ils s'y sont introduits, ils ne l'ont pas possédée un jour sans être aux prises avec les plus cruels sauvages et avec les Espagnols et les Anglais, jaloux de cette possession. Il en a été de même d'une partie de la Floride, acquise avec non moins de peine et de sang, que les Français ont pareillement abandonnée : la Floride aux Anglais, la Louisiane aux Espagnols.

Le dessein des Français, en se fortifiant dans ces colonies, étoit de prendre à revers les possessions anglaises, et les enclaver dans les grands lacs qui sont derrière, et les deux fleuves de Mississipi et de Saint-Laurent. Par la Louisiane et la Floride ils pouvoient aussi se procurer une espèce de domination sur le golfe du Mexique, et, voisins des Anglais et des Espagnols, tenir la balance entre ces deux peuples. Ces motifs politiques, bons pour l'Amérique, ont cédé à d'autres plus prépondérans en Europe. Les Français ont renoncé à ces deux colonies, lorsque, par leur bravoure et à force de patience, ils eurent subjugué les anciens habitans. Ils se rendirent coupables de la destruction de plusieurs peuplades, entre autres de celles des Natchès, les plus barbares de tous les sauvages. Par leurs mœurs on peut juger de celles des autres nations.

Selon toutes les apparences, les peuples de ce vaste pays, qu'on croit tenir au nord de l'Asie, si-

non par des terres contiguës , du moins par des îles ; ont la même origine. Leurs langues , quoique différentes , se rapprochent. Leurs coutumes ne varient que dans des choses peu importantes ; même cruauté à l'égard des prisonniers : tous les tourmentent et les mangent. Ils sont en général bien faits. Les femmes accouchent facilement. Elles ne se mettent au lit qu'après être allées elles-mêmes laver leurs enfans à la rivière , dont il faut souvent casser la glace. L'oreiller sur lequel est placée la tête de l'enfant dans le berceau n'est pas plus élevé que le matelas. Ainsi la tête , posant tout entière , reste plate et ne s'arrondit point. En attachant l'enfant de peur qu'il ne tombe , on lui laisse toujours le ventre et la poitrine libres. Ils naissent blancs. Leurs fréquentes onctions , où il entre beaucoup de rouge , les rendent cuivrés. Ils regardent ces onctions comme nécessaires pour se rendre souples , et pour endurcir leur peau contre la piquûre des cousins.

Le père élève les fils , la mère élève les filles. Leur autorité est très-respectée. Le titre le plus honorable qu'ils puissent vous donner est celui de *père*. Ils ne le prodiguent pas. En conséquence , c'est une sauvegarde sûre quand ils vous en gratifient. Tous les jours ils se baignent , même dans les plus grands froids. Les filles nagent comme les garçons. Tout le travail du ménage tombe sur les femmes. Les hommes s'occupent de la chasse , de la pêche , cultivent la terre , bâtissent ; ils se réunissent pour ces ouvrages et s'en font un divertissement. Les enfans

des de
tumés
grandi
ils en p

Les
Ils ne
parmi
noissan
là se
sens. L
lent le
tousjou
d'autre
rent pe
leur fo
neur d
privent
point d
tiennent
qu'ils l
prêtre

La
filles ,
qu'elles
de sage
sont ra
ministr
toucha

La f
cabaue

des deux sexes sont, dès l'âge le plus tendre, accoutumés à des fardeaux qu'on augmente à mesure qu'ils grandissent; de sorte que, dans la force de l'âge, ils en portent quelquefois d'un poids étonnant.

Les vieillards sont dépositaires de la tradition. Ils ne la communiquent pas aux jeunes gens, et parmi les hommes faits, ils n'appellent à la connaissance des *anciennes paroles* que ceux qui jusque-là se sont distingués par leur sagesse et leur bon sens. Ils ont l'idée d'un être suprême, qu'ils appellent le *grand-esprit*. Il a sous lui d'autres *esprits* toujours prêts à exécuter ses ordres. L'air est plein d'autres esprits malfaisans. Ces peuples les implorent pour n'être pas en butte à leur malveillance. Ils leur font des offrandes, et s'imposent en leur honneur des jeûnes fort longs, pendant lesquels ils se privent de leurs femmes. Beaucoup d'entre eux n'ont point d'idoles dans leurs temples; mais ils y entretiennent du feu, avec certains rites qui font croire qu'ils le regardent comme sacré. Tout homme est prêtre et médecin.

La conduite des Indiennes, tant qu'elles sont filles, n'est pas très-régulière; mais, une fois qu'elles sont mariées, elles deviennent des modèles de sagesse et de fidélité. La polygamie et le divorce sont rares. Les chefs des familles sont comme les ministres du mariage. La cérémonie a une naïveté touchante.

La famille de la future la conduit en silence à la cabane du garçon. Elle trouve la famille de celui-ci

rangée devant, et en est reçue avec des acclamations que cette famille fait entendre réciproquement. L'ancien de la fille est introduit dans la chambre où se trouve celui du garçon. « Vous voilà, dit-il à celui » qui entre. — Oui, répond-il. — Asseyez-vous, re- » prend le premier. » Puis on garde le silence, comme si l'on méditoit sur ce que l'on va faire. Ils se lèvent ensuite. « Approchez-vous » disent-ils aux jeunes gens; et ils leur font un discours sur les devoirs mutuels du mariage. On apporte les présens. Le futur dit à la fille : « Veux-tu me prendre pour » ton époux ? » Elle répond : « De tout mon cœur ; » aime-moi autant que je t'aime, je n'aimerai jamais » d'autre homme. » Le garçon lui fait son présent en disant : « Je t'aime, je te prends pour ma femme, » voici ce que je te donne pour t'acheter. » Il s'at- tache à l'oreille gauche une plume d'oiseau et une feuille de chêne, pour signifier qu'il est disposé à parcourir les forêts avec la rapidité d'un oiseau pour fournir du gibier à sa femme et à ses enfans. De la main droite il tient un arc et des flèches, en signe de l'engagement qu'il prend de les défendre. La fille tient d'une main une branche de laurier, de l'autre un épi de maïs, qui lui est présenté par sa mère. Le laurier signifie qu'elle sera toujours douce et propre; le maïs, qu'elle aura soin de préparer la nourriture de son mari. Le garçon lui présente la main droite en disant : « Je suis ton mari »; elle répond : « Je » suis ta femme. » Il joint sa main à celle des parens de sa femme. Celle-ci en fait autant aux parens de

son ma
présenc
la déce
lit à sa
» le en
» souill
en dans
général
leur voi

Les s
seuls de
péens ju
des gra
Il seroi
particul
cune a
singular
électifs
simples
police.
exclues
mélang
puissan
ride.

Le g
avec e
Huron
décess
nomm
du gou

son mari, en signe d'union des deux familles. En présence de cette assemblée, à laquelle le respect et la décence donnent un air auguste, il montre son lit à sa femme, et lui dit: « Regarde notre lit, tiens-le en bon état, et prends garde qu'il ne soit jamais » souillé. » Le reste de la journée se passe en festins, en danses et en réjouissances. Les femmes sont en général traitées avec égards et tendresse. Elles ont leur voix dans la société.

Les sauvages sont partagés en tribus. Les noms seuls de celles qu'on connoît depuis les états européens jusque dans le nord, approchant de la source des grands fleuves, composeroient une longue liste. Il seroit difficile, pour ne pas dire impossible, de particulariser les coutumes de ces peuplades. Chacune a ses bonnes et ses mauvaises qualités, ses singularités et ses bizarreries. Les unes ont des rois électifs, d'autres des rois héréditaires, ou bien de simples chefs chargés à temps de la guerre et de la police. Les femmes mêmes ne sont quelquefois pas exclues de ces fonctions. On trouve à peu près ce mélange chez les Natchès, une des nations les plus puissantes entre celles de la Louisiane et de la Floride.

Le grand chef, disent les Européens qui ont vécu avec eux, porte le nom de *soleil*; comme chez les Hurons et plusieurs autres, c'est le fils, non du prédécesseur, mais de la plus proche parente. Elle est nommée *la femme chef*. Quoiqu'elle ne se mêle pas du gouvernement, on ne laisse pas de lui rendre de

grands honneurs. Elle a même, comme le chef, droit de vie et de mort. Leurs sujets ne les abordent et ne se retirent qu'en les saluant trois fois par une espèce de hurlement. Il n'est pas permis de leur tourner le dos. Le meilleur de la chasse, de la pêche, du butin, doit leur être porté. Au lever du soleil, le chef avance à la porte de la cabane, et aussitôt que l'astre paroît, il se prosterne, et hurle trois fois respectueusement. On lui présente une pipe. Il en envoie au soleil les trois premières bouffées, et parfume d'autant le nord, le couchant et le midi. Il ne connoît que le soleil, et prétend tirer son origine de cet astre.

Lorsque le grand chef ou la femme chef meurt, tous leurs domestiques les suivent au tombeau, et c'est un grand honneur. Le mari de la femme chef n'en est pas privé. Il est d'usage que ce soit son fils aîné qui l'étrangle. De tout ce qui est dans la cabane on fait une espèce de trône sur lequel on place le corps des deux époux. La première offrande est celle de douze petits enfans que leurs père et mère doivent avoir étranglés eux-mêmes. Il vient ensuite une procession funèbre, mais qui affecte la joie et l'allégresse. Au milieu se voient quatorze personnes des deux sexes, dévouées à la mort. Elles doivent paroître contentes. Chacune a au cou une corde, dont le bout est tenu par un homme de chaque côté. Pendant qu'on place les deux cadavres dans le tombeau, les victimes se déshabillent. Les parens entonnent une chanson. A ce signal elles sont étranglées toutes en

même te
couvre a
Chez
user de
qu'ou'ap
hommes
l'honneur
qu'elles v
faire mo
prennent
lent, sau
en leur p
et ne mar
tire de ce
et d'avoir
On fri
mens affir
rale, for
L'insensil
férocité
sauvages
souffroien
tibles de
voit pas
de la sen
Il est plu
de l'exem
Ils seroie
leur hon
c'en est a

même temps, et précipitées dans la fosse, qu'on recouvre aussitôt de terre.

Chez les Natchés seulement, le grand chef peut user de la polygamie. Les chefs de familles nobles, qu'on appelle *les filles du soleil*, n'épousent que des hommes du peuple. Les malheureux paient cher l'honneur qu'elles leur font. Elles en changent tant qu'elles veulent. S'ils sont infidèles, elles peuvent les faire mourir. Mais ils n'ont pas le même droit. Elles prennent au contraire autant d'amans qu'elles veulent, sans que l'époux ose s'en plaindre. Il se tient en leur présence dans une contenance respectueuse, et ne mange jamais avec elles. Tout le privilège qu'il tire de cette alliance, c'est d'être exempt de travail et d'avoir quelque autorité sur les domestiques.

On frissonne toujours quand on pense aux tourmens affreux que ces nations, par une coutume générale, font souffrir à leurs prisonniers de guerre. L'insensibilité que montrent les victimes de cette férocité est si étonnante, qu'on a imaginé que les sauvages de ce pays avoient les sens plus obtus, souffroient moins, étoient, en un mot, moins susceptibles de douleur que les Européens. Mais on ne voit pas pourquoi les nerfs, ou tout autre principe de la sensation, seroient chez eux moins irritables. Il est plus raisonnable de penser que c'est la force de l'exemple et du préjugé qui leur impose silence. Ils seroient déshonorés, leur nation participeroit à leur honte, s'ils laissoient échapper une plainte : c'en est assez pour qu'ils aient la force de commander

à leurs sens extérieurs et d'en régler les expressions. C'est un fanatisme. Il n'y a point d'opinion qui n'en soit susceptible, et qui ne fasse tout faire et tout se offrir.

Lorsque les Français et les Espagnols se disputoient à la Floride le droit de premier occupant, un capitaine français, nommé *Ribaut*, demanda une conférence aux Espagnols. Un soldat s'approcha seul du petit détachement français, tira *Ribaut* hors des rangs, et lui dit gravement : « Les soldats français obéissent-ils exactement aux ordres de leurs commandans ? — Sans doute, répond *Ribaut*. — » Eh bien, réplique l'Espagnol, ne soyez donc point surpris si j'obéis à l'ordre de mon général. » En même temps il lui plonge un poignard dans le cœur. Aussitôt toute l'escorte est enveloppée. Elle étoit composée de protestans. Tous les soldats furent pendus avec cette inscription : « Non comme Français, mais comme hérétiques et ennemis de Dieu. »

Charles IX laissa cette atrocité sans vengeance. Un gentilhomme gascon, nommé *Degourgues*, instruit de cet événement, quoique catholique, jure de venger ses compatriotes. Il vend tout son bien et fait un petit armement composé de braves soldats. Arrivé à la Floride, il attaque les Espagnols, prend le fort, et les fait tous pendre, avec cet écriteau : « Non comme Espagnols, mais comme traîtres et meurtriers. » Pareille épitaphe proclamée à la tête des armées vaudroit bien, pour la sûreté des prisonniers, un cartel d'échange.

C

pr

LA C
 rois *Ch*
Guillau
 province
 la Carol
 le plus l
 ture, et
 été tout
 l'influenc
 Alleman
 Irlandais
 toutes se
Guill
 ral d'Ar
 ment est
 de la cou
 des Caro
 quisition
 ceux qui
 étoit de
 dans ses
 religion
 hommes
 l'héritage

CAROLINE, GÉORGIE, PENSYLVANIE,

provinces des États-Unis d'Amérique.

LA Caroline et la Géorgie ont pris ce nom des rois *Charles* et *George*, et la Pensylvanie, de *Guillaume Penn*, premier propriétaire. Ces trois provinces, qui en forment même quatre, parce que la Caroline est divisée en deux, sont sous le climat le plus heureux, enrichies de tous les dons de la nature, et, quoique reconnues les dernières, elles ont été tout d'un coup prodigieusement peuplées par l'influence des étrangers qu'on y a reçus, Français, Allemands, Hollandais, Suédois, Danois, Anglais, Irlandais, de tous cultes, de toutes religions, de toutes sectes.

Guillaume Penn étoit d'une bonne famille, amiral d'Angleterre sous *Cromwell*, et ensuite également estimé et employé sous *Charles II*. Il obtint de la couronne de grandes possessions sur les confins des Carolines, et les augmenta encore par des acquisitions qu'il paya aux Indiens. Il y reçut tous ceux qui lui demandèrent des terres. Le vieil amiral étoit de la secte des *indépendans*. Il éleva son fils dans ses principes; ce qui le disposa à adopter la religion des quakers, les plus indépendans des hommes et les plus tolérans. Devenu possesseur de l'héritage de son père, *Guillaume* l'ouvrit comme

lui à tous les non-conformistes. Les quakers, auxquels leur obstination à tutoyer, à ne point saluer, à ne point se vêtir comme les autres, attiroit des désagrémens, y accoururent en foule; ils se trouvèrent très à leur aise dans un pays où il étoit libre à chacun de parler, d'agir, de prier comme il vouloit. Eux et les autres trouvoient ce sol si favorable, et y prospérèrent si bien, que la colonie, commencée en 1718 avec deux mille personnes que *Penn* y mena, se montoit à trois cent mille en 1748. Philadelphie en est la capitale. C'est une des villes les plus régulières du monde, toute coupée à angles droits, placée sur la Delaware, qui amène des vaisseaux de quatre cents tonneaux jusqu'au pied d'un quai magnifique.

L'amour de la liberté a attiré en Pensylvanie des sectaires appelés *les frères Moraves*, de la Moravie, proche la Bohême, où cette secte s'est formée. Étant persécutés dans leur patrie, ils s'étoient réfugiés en Angleterre, où ils n'étoient pas vus plus favorablement que les quakers. Quelques-uns passèrent en Amérique. Les Pensylvains, trouvant en eux beaucoup de conformité avec leurs principes, les reçurent avec joie. Ils y ont passé successivement jusqu'au nombre de quinze cents. Quelques-uns d'entre eux se sont pour ainsi dire triés pour mener une vie plus parfaite.

A dix ou douze lieues de Philadelphie vivoit un ermite allemand, qui avoit bâti sa cabane dans l'endroit peut-être le plus délicieux de la nature, entre

deux r
sur le
agréab
traite.
de son
ses bes
gurent
Aut
ville ap
et de r
habitan
trésor c
particul
hommes
les affair
a dans s
diter et
pelle ces
litaire le
qui se m
qu'il fau
d'Éphrat
leurs en
Leur
blanche
tée par u
ceinture
de gross
les femm
Les dun

deux montagnes, dont l'une l'abritoit contre le nord, sur le bord d'une jolie rivière. avec des points de vue agréables. Les bons Moraves découvrirent cette retraite. Charmés de la vie simple de leur compatriote, de son amour pour le travail, qui fournissoit à tous ses besoins, de la piété de sa conversation, ils conçurent le dessein de vivre avec lui et de l'imiter.

Autour de la cellule de l'ermite s'est formée une ville appelée *Ephrata*. Tous les exercices de travail et de religion s'y font comme dans un cloître. Les habitans apportent les profits de leur industrie au trésor commun, qui fournit aux besoins publics et particuliers. Les femmes ne se trouvent avec les hommes qu'à l'église, et quand il faut délibérer sur les affaires publiques, où elles sont admises. Chacun a dans sa maison sa chambre particulière pour méditer et recevoir les inspirations de l'*esprit*. On appelle ces ermites *dunkars*, peut-être du nom du solitaire leur fondateur. Ils donnent aux jeunes gens qui se marient quelques acres de terre, avec tout ce qu'il faut pour s'y établir. Ces néophytes s'éloignent d'*Ephrata* le moins qu'ils peuvent. Ils y envoient leurs enfans recevoir l'éducation.

Leur vêtement consiste en une longue robe de serge blanche pour l'hiver, et de toile pour l'été, surmontée par un capuchon qui tient à l'habit, et lié d'une ceinture de même étoffe; sous l'habit, une chemise de grosse toile; les hommes portent des caleçons, les femmes des jupons; c'est là toute la différence. Les *dunkars* ne vivent que de végétaux, parce qu'ils

croient que l'usage de la viande ne convient pas à un parfait chrétien. Cette sobriété les rend maigres. Ils se laissent croître les cheveux ainsi que la barbe , et le peu de soin qu'ils ont d'eux-mêmes leur donne au premier coup-d'œil un air hideux ; mais leur bonhomme réconcilie bientôt avec leur figure. Ils couchent sur la planche nue ; un petit paquet de laine leur sert d'oreiller.

Ce peuple ascétique a dans son enceinte de quoi pourvoir aux besoins de la vie : moulin à farine , à huile , papeterie , et même imprimerie. Ils font tout eux-mêmes. Les femmes écrivent bien. Quelques-unes peignent et décorent agréablement leurs demeures. Leur église est de la plus grande propreté. Il y a parmi eux des hommes qui ne dédaignent pas les sciences. Ils administrent le baptême par immersion , et seulement aux adultes ; mais à quoi leur sert-il , puisqu'ils traitent d'absurdité la croyance que le péché originel a passé à la postérité d'*Adam* ? Ils blâment la violence , même quand elle est commandée par la défense personnelle. Selon eux , il vaut mieux se laisser tromper et dépouiller que d'avoir un procès. Ils observent exactement le sabbat.

Hommes et femmes prêchent dans l'église sans préparation. Ils se lèvent et parlent. Le sujet de leurs discours est ordinairement la pratique de la charité ; de l'humilité , de la tempérance et des autres vertus chrétiennes. Ils nient l'éternité des peines ; il y en a cependant , mais d'une durée bornée , pour ceux qui ne veulent pas croire à Jésus-Christ. Afin que tous

puisse
des ch
Âmes d
noître
mirer
corde,
on peu
leurs v
politess
d'en rec

*républiq
posée
dépen*

LES
Unis so
Massach
New-Yor
Marylan
line méri
manière
tous les r
aussi pré
teroient e
chées à
n'ayant

puissent participer à la félicité éternelle , les âmes des chrétiens morts sont occupées à convertir les âmes des infidèles qui n'ont pas été à portée de connaître l'Évangile. Leurs dogmes à part , on doit admirer la vie pieuse des dunkars , la paix , la concorde , l'affection mutuelle qui règnent entre eux , et on peut aller d'autant plus facilement s'édifier de leurs vertus , qu'ils exercent l'hospitalité avec une politesse sans exemple , et que la règle leur défend d'en recevoir aucune récompense.

ÉTATS - UNIS ,

république de l'Amérique septentrionale , composée de treize provinces déclarées libres et indépendantes en 1783.

LES pays qui forment la république des États-Unis sont au nombre de treize : New-Hampshire , Massachussets'bay , Rhode - Island , Connecticut , New-Yorck , New-Jersey , Pensylvanie , Delaware , Maryland , Virginie , Caroline septentrionale , Caroline méridionale , Géorgie. On se rappelle de quelle manière ces provinces se sont peuplées d'hommes de tous les royaumes et de toutes les religions. On a dû aussi prévoir qu'à mesure que ces colonies augmenteroient en richesse et en habitans , n'étant pas attachées à la métropole par le lien de l'affection , et n'ayant plus besoin de son secours , elles se trou-

veroient disposées à s'en séparer et à se rendre matresses chez elles.

Rien de ce qui a coutume de causer les révolutions dans l'Ancien-Monde n'a eu lieu dans la Nouvelle-Angleterre. Ni la religion ni les lois n'avoient été outragées ; le sang des martyrs et des citoyens n'avoit pas coulé sur les échafauds ; on n'avoit pas insulté aux mœurs dans une cour corrompue ; les manières, les usages, aucun des objets chers au peuple n'avoit été livré au ridicule. Le pouvoir arbitraire n'avoit arraché aucun habitant du sein de sa famille, ni de la société de ses amis, pour le traîner dans l'horreur d'un cachot. L'ordre public n'avoit pas été interverti ; les principes d'administration n'y avoient pas changé, et les principes du gouvernement y étoient toujours les mêmes. Tout se réduisoit à savoir si la métropole avoit ou n'avoit pas le droit de mettre directement ou indirectement un impôt sur les colonies.

Cette question, déjà agitée sourdement lorsqu'en différentes occasions l'Angleterre avoit usé de ce droit, le fut plus ouvertement et avec plus de chaleur, en 1764, à l'occasion de l'*acte du timbre*, qui défendoit d'admettre dans les tribunaux tout titre qui n'auroit pas été écrit sur papier timbré, vendu au profit du fisc. Cet acte n'est pas plus tôt publié, que les provinces anglaises du nord de l'Amérique s'indignent contre cette servitude fiscale. D'un accord unanime elles renoncent à la consommation de ce que leur fournissoit la métropole, jusqu'à ce qu'elle ait

retiré le
à se so
fice de
le coto
murmur
toiles le
mes, c
plume
travail
inévitab

Après
l'Anglo
mais c
d'autre
Améric
on croy
tations
rer, en
voit pu
l'impôt
jusqu'e
absolu

Pou
renonc
négocia
recevo
oseroit
magasi
brûlen
fait ju

retiré le bill oppresseur. Les femmes sont les premières à se soumettre à cette interdiction. Elles font le sacrifice de ce qui servoit à leur parure. Le lin, la laine, le coton grossièrement travaillés, sont achetés sans murmure, au prix que coûtoient auparavant les toiles les plus fines et les plus belles étoffes. Les hommes, de leur côté, quittent la charrue, l'aune, la plume, pour s'appliquer dans les ateliers aux divers travaux propres à la guerre, qu'on regardoit comme inévitable, si le bill n'étoit pas révoqué.

Après deux ans de mouvemens et de négociations, l'Angleterre révoqua l'acte du timbre en 1767; mais ce fut pour le remplacer par des impôts sur d'autres objets, et notamment sur le thé, que les Américains ne tiennent que de la métropole, et dont on croyoit qu'ils ne pourroient se passer. Les sollicitations des Américains réussirent encore à faire retirer, en 1770, les impositions que l'Angleterre n'avoit pu faire percevoir; mais elle s'obstina à laisser l'impôt sur le thé. Les colons continuèrent à l'éluder jusqu'en 1773, que le ministère anglais en ordonna absolument la perception.

Pour ne point obéir, le Nouveau-Monde anglais renonce solennellement à l'usage de cette feuille. Les négocians auxquels on en avoit adressé refusent d'en recevoir. On déclare ennemi de la patrie quiconque oseroit en vendre. Ceux qui en conservent dans leurs magasins sont notés comme mauvais patriotes. Tous brûlent ce qui leur reste de cette feuille, qui avoit fait jusqu'alors leurs délices. De tout le thé expédié

d'Angleterre, évalué cinq ou six millions, il n'en fut pas débarqué une caisse. Boston fut le principal théâtre de ce soulèvement. Ses habitans détruisirent, en 1774, dans le port même, trois cargaisons de thé qui arrivoient d'Europe.

Ce fut aussi contre cette ville que le cabinet de Saint-James dirigea les premiers éclats de son ressentiment. Il fut porté un bill du parlement d'Angleterre qui défendoit d'y rien débarquer, et d'en rien emporter. Le ministre avoit cru que les provinces s'empresseroient de profiter de la disgrâce de Boston pour établir leur commerce sur la ruine de celui de cette ville, et qu'ainsi la liaison qui se formoit entre elles se romproit d'elle-même. Les autres colonies se déclarèrent ouvertement pour la partie opprimée. Une rencontre entre les troupes royales et quelques milices qui se rassembloient près de Boston, en 1775, commença la querelle. Le sang anglais, tant de fois versé en Europe par les mains anglaises, arrose aussi l'Amérique, et la guerre civile est déclarée.

Les Anglais négligèrent d'abord de porter un grand coup, qui auroit pu dissiper la ligue. Ils avoient affaire à des cultivateurs, des marchands, des juriconsultes, uniquement exercés aux arts de la paix, et menés au feu par des chefs aussi peu versés que les subalternes dans la science des combats; mais ils laissèrent aguerrir ces nouveaux soldats. Les Américains eurent le bonheur de trouver et de mettre à leur tête un homme sage et prudent, qui se servit habilement des ressources de la localité. *Washington*

ayant
plus
fortifi
défen
retiro
l'ince
troupe
minoi
avant
qu'il
pouvo

En
par le
aux y
1776
« No
» par
» les
» par
» que
» ran
» que
» les
» mer
» mer
» for
» tru
» blic
» lir
» org

ayant des troupes qu'il falloit affermir, se retrancha plus qu'il ne combattit. Pendant qu'il présentoit des fortifications redoutables, qu'on croyoit qu'il alloit défendre, il en élevoit d'autres derrière lui, et s'y retiroit après une légère défense, lorsqu'il voyoit de l'incertitude dans le succès. Ainsi il fatiguoit les troupes anglaises par de longues marches, et les minoit par de petits combats, qui étoient toujours avantageux pour lui, quelque perte qu'il fit, parce qu'il se recrutoit aisément, pendant que l'ennemi ne pouvoit réparer les échecs qu'il essayoit.

En même temps que les États-Unis soutenoient par le fer leur indépendance, ils la proclamoient aux yeux de l'univers par leur déclaration du 4 juillet 1776. Ils s'expriment ainsi dans le préambule :

« Nous regardons comme incontestables et évidentes
 » par elles-mêmes les vérités suivantes : que tous
 » les hommes ont été créés égaux ; qu'ils sont doués
 » par le Créateur de certains droits inaliénables ;
 » que parmi ces droits on doit placer au premier
 » rang la vie, la liberté et la recherche du bonheur ;
 » que, pour s'assurer la jouissance de ces droits,
 » les hommes ont établi parmi eux des gouverne-
 » mens dont la juste autorité émane du consente-
 » ment des gouvernés ; que, toutes les fois qu'une
 » forme de gouvernement quelconque devient des-
 » tructive de ces fins pour lesquelles elle a été éta-
 » blie, le peuple a droit de la changer ou de l'abo-
 » lir, et d'instituer un autre gouvernement, en
 » organisant ses pouvoirs dans la forme qui lui pa-

» roît la plus propre à lui procurer la sûreté et le
» bonheur. »

Le congrès qui s'étoit assemblé pour émettre cette déclaration convient qu'il ne faut pas faire ce changement pour des causes légères. Mais il ajoute que, « lorsqu'une longue suite d'abus et d'usurpations » montre évidemment le dessein de réduire un peuple » sous le joug d'un despotisme absolu, il a le droit, » et il est de son devoir, de renverser un pareil gouvernement, et de pourvoir par de nouvelles mesures à sa sûreté pour l'avenir. » Le congrès entre ensuite dans le détail de ses griefs contre le gouvernement anglais, et ces griefs ont dû faire connoître à la métropole que la décision étoit irrémédiable.

Elle en dut être encore plus convaincue quand elle vit ceux qu'elle appeloit rebelles aidés par une nation puissante, et reconnus indépendans et souverains par les Français en 1778. Alors la victoire se fixa sous les drapeaux républicains. Deux armées anglaises furent contraintes de mettre bas les armes. La guerre s'étoit faite avec une férocité déshonorante pour ceux qui s'en rendirent coupables. Les prisonniers américains furent entassés dans le vaisseau *le Jersey*, à la rade de New-Yorck, et on en jeta à la mer onze mille en trois ans. Après une défaite, les Anglais laissèrent trois jours les prisonniers renfermés dans une cour sans nourriture. Un grand nombre y périt de froid et de faim. On leur reproche aussi d'avoir, contre les règles de la guerre, rendu les armes plus meurtrières. Enfin on ne lira pas sans indignation cette

phra
glais
» je
» d'
Le
sissan
cons
bliqu
cons
verne
l'env
est to
cide
sanc
après
Le
dont
sourc
regar
denc
lui l
main
» im
» tro
» to
» l'e
» à
» da
» ci
» co

phrase de la lettre d'un général au ministre anglais : « J'ai la satisfaction de vous apprendre que » je n'ai pas laissé pierre sur pierre dans la ville » d'Ésope. »

Les Américains se vengèrent des Anglais en réussissant dans leur projet d'indépendance. Ils ont consolidé leur alliance mutuelle, et formé une république fédérative, dans laquelle chaque colonie, en conservant ce qu'elle a voulu de son premier gouvernement intérieur, concourt au bien général par l'envoi de deux députés au conseil souverain, qui est toujours assemblé. On le nomme *congrès*. Il décide de la paix et de la guerre, règle les finances, sanctionne les lois qui sont d'un intérêt général, après que chaque province les a consenties.

Les États-Unis se sont donné une constitution dont les principes sont puisés dans les meilleures sources anciennes et modernes. Les publicistes le regardent comme un modèle de sagesse et de prudence, quoiqu'on y aperçoive quelques défauts qui lui laissent encore l'empreinte de la foiblesse humaine. « Ainsi, dit un auteur, ce monde que notre » imagination même ne cherchoit pas encore il y a » trois siècles, qui est tombé entre nos mains avec » tous les signes d'une organisation naissante, dans » l'enfance de l'espèce humaine, s'est enrichi tout » à coup de l'expérience d'un autre monde vieilli » dans toutes les révolutions de la barbarie et de la » civilisation. Il nous offre actuellement le beau » contraste de la société perfectionnée sur un sei

» encore brut et sauvage. » L'Angleterre a reconnu l'indépendance des États-Unis en 1782. Ainsi cette révolution s'est consommée après une guerre de sept ans. Combien d'autres ont mis plus de temps à s'affermir !

BAIE D'HUDSON.

LA Baie d'Hudson est un grand golfe de la mer du Nord, au septentrion de l'Amérique, vers le pôle arctique. *Hudson*, pilote anglais, le parcourut dans l'année 1607, en cherchant de ce côté un passage de la mer du Nord dans la mer du Sud. En jetant les yeux sur ces rivages, on n'aperçoit que des terres qui se refusent à la culture, des rocs escarpés, élevés jusqu'aux nues, séparés par des ravines profondes, des vallées stériles où le soleil ne pénètre jamais, et que les neiges et les glaces rendent inabordable. Les lacs y gèlent jusqu'à douze pieds de profondeur. La mer y charrie des glaçons de quinze et dix-huit cents pieds d'épaisseur, arrachés par la violence des vents du fond des golfes. Les tempêtes sont fréquentes, et ces énormes glaçons, ballottés sur cet océan, mettent les vaisseaux dans le plus grand péril. La mer n'est à peu près libre que depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de septembre. L'hiver commence alors et augmente graduellement jusqu'au mois de mai. En décembre, le soleil n'éclaire pas cet horizon plus de cinq

heures en
présente
nommée
couvre de

Quoiqu
Européen
à l'autre
et les fer
y fasse c
échauffer
server la c
ardente,
se couvre
leine et
pouces d'
jour. On
boulets de
Toutes les
extérieur
non-seule
visage, n
doigts, le
Rendus à
leur arriv

Cepend
freux clin
fourrures
et au mei
fait habit
sement so

heures en vingt-quatre. Cependant tout le pays ne présente point cet affreux aspect : il est une terre nommée *Labrador* (terre de labour) où le sol se couvre des productions de la nature.

Quoique les murs des maisons construites par les Européens, pour loger ceux qui restent d'une année à l'autre pour faire la retraite, soient très-épais, et les fenêtres étroites et garnies de volets, qu'on y fasse de très-grands feux, qu'on tâche de les échauffer avec des poêles qu'on ferme pour conserver la chaleur, quand il ne reste plus que la braise ardente, cependant les murs, les lits, les meubles se couvrent de glace, produite par la vapeur de l'haléine et de la transpiration, quelquefois de trois pouces d'épaisseur, qu'on est obligé d'ôter chaque jour. On s'éclaire, dans les longues nuits, avec des boulets de vingt-quatre rougis au feu et suspendus. Toutes les liqueurs gèlent. Ceux qui affrontent l'air extérieur, malgré leurs doubles et triples fourrures, non-seulement sur le corps, mais sur les mains et le visage, ne sortent guère sans s'exposer à perdre les doigts, le bout du nez, les oreilles, et même davantage. Rendus à la chaleur dans les maisons, le moins qu'il leur arrive, c'est que la peau du visage s'enlève.

Cependant les Anglais se hasardent dans cet affreux climat. Ils y sont attirés par les fort belles fourrures qu'on y trouve en très-grande quantité, et au meilleur prix possible. C'est une compagnie qui fait habituellement ce commerce. Elle cache soigneusement ses profits. Cependant un homme envoyé par

le gouvernement prétend les avoir découverts. Il raconte beaucoup de fraudes employées pour tromper les malheureux sauvages, et finit par dire : « J'ai vu dans plus d'une occasion des agens de la compagnie se piquer d'équité, et pousser la délicatesse jusqu'à se contenter de mille pour cent de profit. »

Les chasseurs sauvages des derrières du Canada et des États-Unis font de longues traites pour apporter leurs peaux au fort de Nelson, situé au fond de la baie, où ils sont sûrs de trouver toujours des acheteurs. Les naturels de ces climats glacés sont de petite taille, n'excédant pas la hauteur de quatre pieds, comme s'ils étoient rabougris par le froid. Ils couchent pêle-mêle pour s'échauffer, vivent de poisson ou de la chair des animaux qu'ils tuent. Ils amoncellent sans précaution ces nourritures, que le froid conserve. La pêche de la baleine et des autres poissons s'y fait avec succès.

BERMUDES.

Les îles Bermudes, situées vis-à-vis la Caroline, mais à deux cents lieues de la côte, composent un archipel, ramassé dans une étendue de trente à quarante lieues. Le climat est doux; la terre porte deux moissons et produit trente sortes de fruits. La plus grande de ces îles, qui n'a pas quatre à cinq lieues,

a été ap
couvrit
Saint-Ge
jolie vill
sont en
blique.
mulation

Le A
réparère
y crois
restèrent
prétendi
Ils se se
concilia
civile. A
gris de q
moindre
faite, a
vendre l
de leur
établis,
à douze

LES
Floride
compte
chipel,

a été appelée *Bermude* par un Espagnol qui la découvrit et lui donna son nom. On trouve dans l'île Saint-Georges, de moindre étendue que Bermude, une jolie ville qui porte le nom de l'île. Les sciences y sont en honneur. Il y a même une bibliothèque publique. Les autres îles à proportion se piquent d'émulation à cet égard.

Le Anglais y abordèrent par un naufrage. Ils y réparèrent leurs vaisseaux avec les beaux cèdres qui y croissent. Quand ils en repartirent, trois matelots restèrent dans l'île Saint-Georges. Deux d'entre eux prétendirent chacun à être seul souverain de l'île. Ils se seroient égorés, sans le troisième, qui les réconcilia, et par sa médiation mit fin à la guerre civile. Ayant trouvé sur la côte un morceau d'ambre gris de quatre-vingts livres pesant, et quelques autres moindres qu'ils ramassèrent, ils crurent leur fortune faite, abandonnèrent leur souveraineté, et allèrent vendre leur trésor en Virginie. Le tableau qu'ils firent de leur royaume y attira les Anglais, qui s'y sont établis, et les habitent au nombre à peu près de dix à douze mille.

LUCAYES.

LES Lucayes, situées vis-à-vis la pointe de la Floride, ne sont pas aussi peuplées. Si l'on vouloit compter toutes les roches et tous les îlots de cet archipel, on en trouveroit au moins deux cents. *Chris-*

tophe Colomb découvrit le Nouveau-Monde en débarquant dans ce petit archipel, à l'île de Guanahani, que, par reconnaissance envers le ciel, ce grand homme nomma *San-Salvador*. Dans la suite les Espagnols en enlevèrent les habitans pour la pêche des perles et pour les travaux des mines de Saint-Domingue, où ils ont péri. Ces îles étoient devenues un repaire de forbans anglais, qui ne soupiroient qu'après la guerre pour se donner le droit de piller amis et ennemis. Le roi *George I* les fit expulser des Lucayes en 1719. Ils ont été remplacés par des habitans paisibles qui font un petit commerce. La principale est la Providence, qui a une ville du même nom, et la plus grande, Bahama, dont le détroit, semé d'écueils, est connu par le danger de sa navigation. Les Espagnols occupent une partie de ces îles. Les autres sont restées aux habitans primitifs.

ANTILLE S.

LES Antilles, ainsi nommées, parce qu'on les rencontre avant (*antè*) d'aborder au continent de l'Amérique, forment un arc dont la corde s'étend des bouches de l'Orénoque à la Floride. Elles se divisent en grandes et en petites. Les grandes sont Saint-Domingue, Cuba, la Jamaïque et Porto-Ricco. Il y en a quantité de petites. Le climat est le même dans

toutes
en gén
premiè
ropéen
sent les
le blé.
digo,
ainsi q
nomme
On y t
du fér
du sou
célèbre

Les
tilles,
cher ce
giais le
se nuire
la Fran
Grenad
tantes.
Antigo
mun au
serrer l
Saint-V
part au
dire qu
l'autre
du cen
ses. Qu

toutes, c'est-à-dire humide et malsain, comme il est en général sous la zone torride. Elles sont, dans les premières années, le tombeau de la moitié des Européens qui veulent y résider. Les Antilles fournissent les plus riches productions de la nature, excepté le blé. On y recueille principalement le sucre, l'indigo, le tabac, le cacao, la cochenille, le café, ainsi que le manioc, racine dont on fait un pain nommé *cassave*, l'ancienne nourriture des naturels. On y trouve aussi de l'or, de l'argent, du cuivre, du fer, du talc, du cristal de roche, de l'antimoine, du soufre, des carrières de marbre. Ces îles sont aussi célèbres pour les liqueurs.

Les Espagnols occupèrent d'abord les petites Antilles, moins pour en tirer du profit que pour empêcher celui des autres nations. Les Français et les Anglais les en chassèrent et se les disputèrent. Las de se nuire, ils se les partagèrent en 1660. Par le traité, la France conserva la Guadeloupe, la Martinique, la Grenade et quelques autres propriétés moins importantes. Les Anglais conservèrent la Barbade, Nièves, Antigoa, Montserrat. Saint-Christophe resta en commun aux deux puissances, qui s'accordèrent à resserrer les Caraïbes ou naturels dans la Dominique et Saint-Vincent. Les Hollandais s'y sont aussi fait une part aux dépens des Espagnols. En général, on peut dire qu'aucun pays n'a passé si souvent d'une main à l'autre que les Antilles. Elles sont comme les villes du centre d'un royaume dont les frontières sont prises. Quand les flottes ennemies deviennent maîtresses

de la mer, tôt ou tard ces îles sont obligées de se rendre.

CARAÏBES.

Les Caraïbes sont les naturels des îles Antilles. En supposant que ces îles sont les sommets des hautes montagnes liées autrefois au continent, dont elles auront été détachées par la submersion de tout le plat pays, il n'est pas difficile de deviner l'origine des habitans. Ils la tirent de l'Amérique septentrionale ou méridionale. Il est probable qu'ils descendent tous d'une même nation. Généralement, ils ont la taille médiocre, renforcée et nerveuse, la jambe pleine et bien faite, les cheveux noirs et lisses, les yeux gros, un peu saillans, le regard stupide et effaré, les dents blanches et bien rangées, la physionomie triste, et ils exhalent une odeur forte et désagréable. Ils n'ont aucun poil sur tout le corps, soit naturellement, soit qu'ils se l'arrachent. Ils appliquent sur le front du nouveau-né une planche fortement liée par-derrière, et la laissent jusqu'à ce que le crâne soit tellement aplani, que, sans renverser la tête, il voie perpendiculairement au-dessus de lui.

« On peut, dit un auteur, les peindre, hommes et
 » femmes, comme les amours, nus, armés de flèches,
 » le carquois sur le dos, un arc à la main. Il ne s'a-
 » giroit que de déplacer le bandeau, et de mettre sur
 » les yeux celui qu'ils portent à la ceinture. C'est

» dans
 » dans
 » pour
 » croie
 » ou s
 » dont

Quoi
 pelons a
 mes, m
 Ils en p
 possible
 s'en acc
 chée, l
 couche
 voir les
 peine q
 vel être

Un C
 dormir
 succède
 vant, s
 soir. M
 se mett
 il n'inv
 Il use d
 ritable
 passe d
 un fusi
 comme

» dans cet équipage lesté et dégagé qu'ils paroissent
» dans nos îles. Encore ne se servent-ils de voile que
» pour complaire aux Européens, car chez eux ils se
» croient suffisamment habillés de la couleur rouge
» ou suc de rocou délayé dans l'huile de poisson,
» dont ils se frottent tout le corps. »

Quoiqu'ils n'aient pas ce sentiment que nous appelons amour, les hommes sont jaloux de leurs femmes, mais seulement comme on l'est d'une propriété. Ils en prennent plusieurs dans la même famille, s'il est possible, sœurs, tantes, cousines, persuadés qu'elles s'en accommoderont mieux. Aussitôt qu'elle est accouchée, la femme se remet à l'ouvrage. L'homme se couche dans son hamac, où il reste un mois à recevoir les complimens des parens et des amis sur la peine qu'il s'est donnée à procurer au monde un nouvel être.

Un Caraïbe passe sa vie, accroupi ou couché, à dormir ou à fumer. Jamais de souci pour l'instant qui succédera au moment présent. Il vendra, en se levant, son hamac, sans songer qu'il en aura besoin le soir. Même insouciance pour tout le reste. On peut se mettre à table à côté de lui quand il mange : jamais il n'invite, mais aussi jamais il ne renvoie personne. Il use du même privilège avec les autres. C'est un véritable enfant. Il désire vivement, et se lasse de même ; passe des journées à regarder un bijou, à démonter un fusil, quand il peut en avoir, à le remonter ; et comme il n'a ni l'attention ni l'industrie de remettre

chaque pièce à sa place, dans son dépit il jette l'arme à terre et la brise.

Ces peuples empoisonnent les flèches, mais celles seulement de bois se servent contre les hommes. Dans la monnoie, ils ne connoissent d'autre valeur que le nombre, c'est-à-dire qu'ils préféreront à une pièce d'or dix pièces de cuivre mises à côté l'une de l'autre. Leur religion est difficile à définir. Autant qu'on en peut juger, ils reconnoissent un bon et un mauvais principe. Ils font des offrandes au dieu malfaisant qu'ils craignent, et ils n'en font aucune à son adversaire. Leurs prêtres, nommés *bozez*, sont en même temps médecins. Ils se convertissent volontiers, et reçoivent plusieurs fois le baptême pour des présents. Nul homme n'est plus vindicatif qu'un Caraïbe. Après plusieurs années écoulées depuis une offense qu'on croiroit oubliée, s'il peut surprendre son ennemi, il lui fend la tête d'un coup de hache, fuit et se cache, jusqu'à ce qu'un parent du mort le trouve et use de représaille.

L'anthropophagie n'est pas commune. Cependant elle n'est pas absolument ignorée parmi eux. Leur langue naturelle est un idiome qui a de la douceur, sans prononciation gutturale, comme est ordinairement celle des sauvages. Les deux sexes ont des expressions différentes pour signifier les mêmes choses. Les vieillards en ont aussi qui ne sont pas usitées parmi les jeunes gens. Enfin, pour les conseils de la nation, ils ont une langue particulière à laquelle les

femmes
aucune
à entend
soit parc
dent bea
dés à Sa
forment
d'accord
noirs; il
l'île est

Il est
nouvelle
que sa m
été appe
les autre
qu'ils on
obligé d
guerriers
ennemi d
défense,
sa mass
de chois
massue
les mou
réunis d
réduits
très-con
ont déco

femmes n'entendent rien. Ils n'en veulent apprendre aucune étrangère. La langue anglaise leur fait peine à entendre prononcer, soit à cause du sifflement, soit parce qu'ils haïssent la nation. Ils s'accoutument beaucoup mieux des Français. Des nègres abordés à Saint-Vincent, par naufrage ou autrement, forment dans cette île une seconde nation qui est peu d'accord avec la première. On les appelle Caraïbes noirs; ils se réunissent pour l'intérêt commun quand l'île est menacée.

Il est nécessaire que tous les parens d'un Caraïbe nouvellement décédé voient le défunt, pour s'assurer que sa mort est naturelle. Si quelqu'un d'eux n'a pas été appelé à cette inspection, le témoignage de tous les autres ne suffira pas pour le persuader. Il jugera qu'ils ont contribué à le faire mourir, et se croira obligé d'en tuer quelqu'un pour venger le mort. Les guerriers se peignent des moustaches noires. A chaque ennemi que tue un combattant, ou qu'il met hors de défense, il fait faire par le commandant une coque à sa massue, nommée *boukton*. Quand il est question de choisir un chef, c'est ordinairement celui dont la massue a le plus d'entailles qui est élu. Telles sont les mœurs de ces peuples, actuellement presque tous réunis dans la Dominique et Saint-Vincent. Ils sont réduits à cinq ou six mille personnes, d'un nombre très-considérable qu'ils étoient lorsque les Espagnols ont découvert ces îles.

ANTILLES ANGLAISES.

LA Jamaïque a près de cinquante lieues de long et dix-huit de large. Elle est oblongue , et se rétrécit par les deux extrémités. Dans les endroits susceptibles de culture , le terrain y est excellent. Une chaîne de montagnes irrégulières la traverse en longueur. Elle est couverte de beaux arbres , dont les racines sont arrosées par des sources limpides qui tombent en cascades ; mais les eaux ont un goût de cuivre désagréable. Il y en a de chaudes. Le climat est malsain. *Colomb* y fut retenu par le mauvais temps. Il manquoit de vivres. Les sauvages , après lui en avoir fourni d'abord , en refusèrent , de crainte de s'affamer eux-mêmes. Ses connoissances astronomiques lui faisoient prévoir une éclipse de lune. Il rassemble les Caraïbes , et leur dit d'un ton d'inspiré : « Pour vous » punir de la dureté avec laquelle vous nous laissez » périr , le Dieu que j'adore va vous frapper de ses » plus terribles coups. Dès ce soir , vous verrez la » lune rougir , puis s'obscurcir et vous refuser sa » lumière. Ce ne sera que le prélude de vos mal- » heurs , si vous vous obstinez à nous refuser des » vivres. » En effet , la lune s'éclipsa , et les barbares , effrayés , lui apportèrent des provisions en abondance. Ce peuple doux , simple et bienfaisant , a disparu par la cruauté des Espagnols et par celle des Anglais , leurs successeurs. Ceux-ci , portant dans cette petite île la fureur des factions qui les

tourmentoien
sanglanté ce

La Jamaï
commerce in
cée comme u
avantages de
en guerre. La
île est bien f
Après avoir
retirés dans
efforts inutil
libres , à con
leur peuplad
gardée , on
chaque escla
mèment. Le
cette île cel
bitoit sur un
éruption , p
lois rigoure

Le dange
On y comp
blancs , dan
circonférenc
épuisé. Il n
ou algue m
sucre est ce
peu de cons
beaux. Une
brûle comm

tourmentoient dans leur grande île, ont souvent ensanglanté cette terre hospitalière.

La Jamaïque a dû ses premières richesses à son commerce interlope avec le continent espagnol. Placée comme une vedette, elle profite la première des avantages de la course, quand les Européens entrent en guerre. La culture du sucre y est florissante. Cette île est bien fortifiée, et gouvernée par de bonnes lois. Après avoir essayé d'exterminer les nègres fugitifs retirés dans les montagnes, les colons, voyant leurs efforts inutiles, ont traité avec eux. Ils les laissent libres, à condition de n'en pas admettre d'autres dans leur peuplade, et afin que cette condition soit bien gardée, on leur donne une somme convenue pour chaque esclave qui se retire chez eux et qu'ils ramènent. Le nombre des noirs excède de moitié dans cette île celui des blancs. C'est comme si l'on habitoit sur un volcan qui menace toujours de faire éruption, parce qu'ils ne sont contenus que par des lois rigoureuses.

Le danger est encore plus grand dans la Barbade. On y compte cinquante mille noirs, sur dix mille blancs, dans un espace de moins de vingt lieues de circonférence. Le sol peu profond semble y être épuisé. Il ne se soutient que par l'engrais du varec ou algue marine que le flot jette sur la côte. Le sucre est ce qu'on appelle *creux*, c'est-à-dire qu'il a peu de consistance. Les bois y sont abondans et très-beaux. Une petite rivière s'y couvre d'une liqueur qui brûle comme de l'huile. On trouve dans les rochers

des cavernes qui peuvent contenir trois cents hommes. La Barbade a été long-temps comme le marché des noirs pour les autres Antilles; chacune se fournit actuellement. Elle n'a que des rades foraines peu sûres. Les armées navales n'y stationnent jamais. Elle est féconde en ignames, racines qui tiennent lieu de pain. Les esclaves n'ont pas d'autre nourriture. Comme les blancs redoutent beaucoup ces Africains, ils ont toujours sur pied une force armée de cavalerie et d'infanterie.

Voici une description qui peut donner une idée des ouragans, fléau dont les Antilles sont affligées presque tous les ans. « Un vent terrible souffle. » Portes et fenêtres, rien n'y peut résister. Le tourbillon engouffré soulevoit les planchers, et emportoit les toits. Les maisons furent abattues, les fortifications rasées, les plantations ruinées, les arbres arrachés. Pour comble de malheur, la mer revint avec fureur, ramena sur la terre les vaisseaux qui furent fracassés, de sorte que le calme à son retour offrit un spectacle aussi désolant que la crainte avoit été vive. »

Saint-Vincent et la Dominique, que nous avons dit être abandonnées aux Caraïbes, ne le sont que pour l'habitation et la culture. Les Anglais s'en arrogent la souveraineté. Les Caraïbes noirs et rouges ont des carbets ou villages dans l'intérieur. Ils vivent pauvrement, toujours dans la crainte d'éprouver la dernière oppression. Saint-Vincent a vingt lieues de tour; la Dominique à peu près autant; l'Anguille,

ainsi nommée à cause de sa forme, dix lieues ; la Barboude autant.

Saint-Christophe en a vingt-cinq. Cette île fut comme le berceau des colonies anglaises et françaises dans ces parages. Elles y arrivèrent le même jour, et signèrent un traité d'alliance perpétuelle qui ne s'est pas soutenue. Nulle part les agrémens de la vie champêtre ne sont goûtés comme à Saint-Christophe. La plaine est couverte d'habitations propres, commodes, précédées d'avenues et entourées de haies vives. Les bosquets, les fontaines rendent le pays très-pittoresque. Les planteurs anglais vivent en souverains chacun dans leur habitation, se communiquant peu entre eux. « Si les Français, dit un auteur qui ne les flatte pas, n'avoient laissé une bourgade où leurs mœurs se conservent, on ne connoîtroit point à Saint-Christophe cet esprit de société qui enfante plus de tracasseries que de plaisirs, qui se nourrit de galanterie, aboutit à la débauche, commence par les plaisirs de la table, et finit par les querelles du jeu. » En ne peignant des habitudes d'un peuple que ce qu'elles ont de vicieux, un écrivain français pourroit représenter aussi désavantageusement la morgue concentrée des Anglais de Saint-Christophe.

Nièves n'a que cinq lieues de tour. Montserrat en a autant. Antigoa et la Grenade en ont plus de vingt. Celle-ci est accompagnée de petites îles qu'on nomme *les Grenadins*, au nombre d'une douzaine, de quatre ou cinq lieues de circonférence. Quand les Français

s'emparèrent de la Grenade, ils la trouvèrent occupée par les Caraïbes qui se défendirent bravement ; mais les sauvages furent acculés sur un roc escarpé. Hommes et femmes aimèrent mieux s'en précipiter que de se rendre. Les Français ont donné à ce roc le nom de *Morne des sauteurs*, qu'il conserve encore.

On trouve dans l'histoire de la Grenade un trait de justice populaire assez remarquable. Il avoit été envoyé de France un gouverneur avide et violent. Les riches colons, fatigués de ses vexations, se retirèrent dans d'autres îles. Ceux que l'impossibilité de trouver des asiles força de rester arrêtaient le tyran, et se formèrent en tribunal pour le juger. Le président, nommé *Archangeli*, savoit écrire. Un maréchal-ferrant fit les informations. Au lieu de signature il apposait pour sceau un fer à cheval, autour duquel *Archangeli*, qui faisoit aussi l'office de greffier, écrivit : « Marque de monsieur de *La Briè*, conseiller » rapporteur. » Le gouverneur fut jugé et pendu. Justice faite, les juges se dispersèrent. On le sut en France, et on n'en parla point.

ANTILLES FRANÇAISES.

TABAGO est d'une figure oblongue. On lui donne dix lieues de long sur quatre de large. Elle n'est point exposée aux ouragans qui désolent les autres

îles.
du co
donne
coton
Sai
sède u
saine.
ensuit
d'autr
fend.
il sero
dant c
plans
tantôt
servir
peut-êt
le devr
La
cuit. L
les inte
savane
sorte d
bien b
torrens
intemp
ques ca
ans, s'
une bo
tits por
muins c

îles. Peut-être doit-elle ce bonheur à sa proximité du continent. Elle est bien arrosée. La culture , qui donnoit beaucoup de sucre , s'est dirigée vers le coton.

Sainte-Lucie a vingt-cinq lieues de tour , et possède un excellent port. Elle est très-fertile , mais peu saine. Les Français l'ont abandonnée , et reprise ensuite. Un chemin tourne tout autour de l'île ; d'autres la traversent. Une bonne forteresse la défend. Il reste à défricher beaucoup de terrains dont il seroit facile de tirer un parti avantageux. Cependant cette île ne se peuple guère. La variété des plans formés sur Sainte-Lucie , qu'on veut destiner tantôt à la culture , tantôt au pâturage , ensuite à servir d'entrepôt pour certaines marchandises , est peut-être cause qu'on ne s'y fixe pas autant qu'on le devoit.

La Martinique peut avoir soixante lieues de circuit. L'intérieur est occupé par des monticules , dont les intervalles forment de grands vallons partagés en savanes ou prairies , et en terres propres à toute sorte de culture. Elle donne beaucoup de café , est bien boisée , arrosée de beaucoup de rivières et de torrens. Le climat n'est funeste qu'aux Européens intempérans. Couverte autrefois seulement de quelques carbets caraïbes , cette île , en moins de cent ans , s'est ornée de plusieurs villes opulentes. Il y a une bonne citadelle nommée le Fort-Royal. Les petits ports et les anses dont elle est environnée sont munis de bonnes défenses. C'est le centre du com-

merce français dans cette partie des Antilles , et où réside l'autorité civile et militaire.

La Guadeloupe , qui a plus de vingt lieues de tour , est divisée par un petit bras de mer qu'on appelle *la Rivière salée*. Il est navigable pour des canots et pirogues. Sur des montagnes amoncelées s'élève comme sur un trône la Soufrière , qui jette de jour une fumée épaisse , et dissipe l'obscurité de la nuit par des flammes étincelantes. Les premiers colons s'y sont agrandis , comme à la Martinique , aux dépens des Caraïbes , qui à la fin l'ont abandonnée ; mais pendant long-temps ils sont revenus des îles voisines dans leur patrie , où ils inquiétoient les usurpateurs. Les Européens de la Guadeloupe n'ont pu se livrer tranquillement à la culture et au commerce qu'après que les sauvages eurent été obligés de quitter le voisinage de la Guadeloupe.

Ces îles, d'où les Caraïbes s'étoient retirés, et d'où ils ont encore été chassés, se nomment *les Saintes*. Elles ne sont que deux , disposées de sorte qu'avec un flot entre elles elles forment un bon port. La Désirade , sur quatre lieues de long et deux de large , n'a point d'eau douce. Elle donne un peu de sucre et de coton. Cette île , comme les Saintes , devient importante en temps de guerre , parce qu'elles servent de refuge aux corsaires qui croisent sur les vaisseaux anglais. Marie-Galante est ronde et a quinze lieues de tour. Ses bords sont très-escarpés. Saint-Martin n'a que sept lieues. Ses salines la rendent précieuse. Saint-Barthélemi comprend onze lieues. Elle n'a ni ports ni

source.
reconn
même
prenne
qu'ici
esclave
Saint
les Esp
donne
trouv
gibier à
peint a
des dog
vant ce
les pas
rioient

Lors
fait reg
trouvés
portée d
Les Ro
aborder
des boe
Saint-D
berceau
tant de
établie
plus ou
et l'acti
des vill

sources , et il y pleut rarement. Les habitans sont reconnus pour être si pauvres , que les corsaires , même ennemis , paient fidèlement les vivres qu'ils y prennent. On remarque , comme une singularité , qu'ici les maîtres travaillent à la terre comme leurs esclaves.

Saint-Domingue est partagée entre les Français et les Espagnols. En faisant le tour des caps , on lui donne six cents lieues de circuit. Les Espagnols y trouvèrent les Caraïbes , qu'ils chassèrent comme le gibier à coups de fusil et avec des chiens. On se peint avec horreur ces sauvages nus poursuivis par des dogues. Les Indiens tombent en suppliant devant ces animaux féroces , et les conjuroient de ne les pas dévorer , pendant que leurs barbares maîtres rioient de la simplicité de ces malheureux.

Lorsque les trésors du Mexique et du Pérou eurent fait regarder avec moins d'estime ceux qu'on avoit trouvés à Saint-Domingue , l'avidité pour l'or , transportée dans le continent , changea d'objet dans l'île. Les Rouanciers , chasseurs infatigables , y firent aborder de nouvelles richesses par la vente des cuirs des bœufs sauvages dont ils fournissoient l'Europe. Saint-Domingue servit aussi d'asile et presque de berceau aux slibustiers , qui se sont distingués par tant de témérités brillantes. Enfin la culture s'y est établie , et occupe également les deux nations , avec plus ou moins de succès , selon la nature des terres et l'activité qu'on y apporte. Les deux cantons ont des villes , des ports , des rivières , des forêts , et

sont séparés par une chaîne de montagnes entrecoupées de torrens et de fondrières impraticables, comme si la nature s'étoit attachée à rendre ces bornes presque impossibles à franchir. On sait qu'aujourd'hui cette île est tombée au pouvoir des noirs, qui en ont chassé tous les blancs, et qui ont formé ensuite un empire d'Haïti, premier nom de l'île de Saint-Domingue.

ANTILLES ESPAGNOLES.

CUBA peut avoir trois cents lieues de tour. Elle est à l'entrée du golfe du Mexique. Un cacique, nommé *Hatucy*, s'y étoit réfugié de Saint-Domingue, suivi des malheureux Caraïbes, fuyant la tyrannie des Castillans. Il y gouvernoit son petit état en paix, et observant avec inquiétude les voiles des Espagnols, dont il craignoit l'approche. Les voyant dirigés vers ses bords, il assemble les plus braves de ses sujets et alliés, et les exhorte à défendre leur liberté. « Mais, » dit-il, tous nos efforts seront inutiles, si nous ne » commençons par nous rendre propice le dieu de » nos ennemis. La voilà, ajouta-t-il, en montrant » un vase rempli d'or, la voilà cette divinité; ren- » dons-lui nos adorations. » *Vélasquez* fit le cacique prisonnier après quelque résistance, le condamna au feu, et extermina les habitans par le fer ou par les travaux des mines. Le port de la Havane

dans Cuba , très-bien fortifié , peut contenir mille vaisseaux.

Porto-Ricco est couverte de bois; elle produit le maucenilier, dont le suc laiteux est un poison des plus subtils. Il tue aussitôt que la blessure est faite , si on n'y applique pas du sel sur-le-champ. Cette île peut avoir trois ceuts lieues de tour. C'est à Porto-Ricco que les Indiens se détrompèrent de l'opinion qu'ils avoient que les Espagnols étoient immortels. Un de leurs caciques, visité par *Salcêdo*, officier de *Columb*, le reçut avec beaucoup de pompe , et lui donna un grand festin. Quand il partit , le cacique le fit accompagner, par honneur, d'une escorte de vingt sauvages. Ils avoient leurs ordres.

Arrivés sur le bord d'une rivière , ils prient l'Espagnol de leur accorder l'honneur de le prendre sur leurs épaules pour lui faire passer la rivière. *Salcêdo* se prête complaisamment à leur désir. Arrivés à l'endroit le plus profond , les Indiens font un faux pas ; l'Espagnol tombe dans l'eau. Ses officieux porteurs l'y retiennent le temps qu'ils jugent nécessaire pour qu'il soit bien noyé ; ils le tirent ensuite à terre , et , encore incertains s'il a perdu la vie, ils restent trois jours autour du cadavre , ne cessant de lui demander pardon de leur maladresse. Il n'y eut que la putréfaction qui persuada le cacique et ses sujets que les Espagnols n'étoient pas plus immortels que les autres hommes. Cela fit qu'ils se défendirent avec plus d'espérance ; mais il n'en furent pas moins exterminés. Les Vierges , Anégada , Sembrero , Chiloé , la Trinidad , la

Marguerite, Blanca, les deux Tortues, sont toutes de petites îles appartenant aux Espagnols, et si peu importantes, qu'elles ne méritent pas d'être nommées.

ANTILLES HOLLANDAISES.

CURAGAÛ est un rocher de dix lieues de long sur cinq de large; à peine y trouve-t-on de la terre; mais il y a un excellent port. Les Hollandais y sont pour ainsi dire marchands en détail; ils y ont fait un magasin de toutes sortes de denrées, merceries, étoffes, épiceries, ouvrages de fer et d'acier, à l'usage de la côte. Saint-Eustache est aussi une boutique de détail; cette île n'a pas deux lieues de long, ni une de large; encore le milieu est-il occupé par un grand trou, reste d'un volcan, espèce de gouffre où l'eau ne reste jamais, quoique toute celle que la pluie donne à l'île y aboutisse. On ne connoît pas comment les Hollandais ont pu amasser dans cette espèce de coffre-fort trente-sept millions, auquel on évalue le butin que l'amiral *Rodney* en remporta dans la dernière guerre. Le secret des Hollandais leur reste; car ils n'y laissent entrer personne. Saba à quatre lieues de circuit. C'est un rocher inaccessible, excepté par un endroit. Les Hollandais y ont éleyé plusieurs murailles, construites de pierres sèches, qu'on peut aisément renverser en partie ou en totalité sur ceux qui

vou
dessus
Les fo

SAN
tre de
l'île de
Pour e
point v
péens c
trouva
rent à
verte d
vents d
ner la
tent le
l'incen
cette f
ces ce
elles p
consist
tre îles
tirent
flotter

voudroient escalader cette forteresse naturelle. Le dessus du rocher est cultivé : le cotonnier y réussit. Les femmes filent et tricotent supérieurement.

ANTILLES DANOISES.

SAINTE-CROIX a dix-huit lieues de long sur quatre de large ; Saint-Thomas quatre ou cinq de tour ; l'île des Arabes huit ou dix ; Saint-Jean un peu moins. Pour entrer en possession de ces îles, les Danois n'ont point versé de sang ; ou ils les ont achetées des Européens qui les possédoient, ou ils s'y sont établis, les trouvant abandonnées. Quand les Français abordèrent à Sainte-Croix, ils trouverent une île plate, couverte de vieux arbres, qui ne permettoient pas aux vents de balayer l'air infect de ses marais. Sans se donner la peine d'abattre, les Français expéditifs y mettent le feu, et contemplant de la mer les progrès de l'incendie, qui produisit des cendres fécondes. Mais cette fertilité n'a pas duré, apparemment parce que ces cendres dénuées de terres végétales, auxquelles elles pussent s'amalgamer, n'ont pas acquis assez de consistance pour retenir les sucs nourriciers. Ces quatre îles, à quelque petite quantité de sucre près qu'en tirent les Danois, ne leur sont utiles que pour faire flotter quelquefois leur pavillon sur ces mers.

TERRES AUSTRALES.

TEL est le tableau des quatre parties du monde. On en cherche une cinquième. Selon toutes les apparences, elle existe entre la pointe de l'Afrique, les îles Célèbes et l'Amérique. Jusqu'à présent on n'y a trouvé que des îles; mais on a peine à se persuader qu'une si vaste étendue de mer soit sans continent. On peut regarder cette quantité d'îles qu'on y a découvertes comme des fragmens d'un nouveau monde, peut-être plus considérable que la plus grande des parties de l'ancien. Il y a même quelques-unes de ces îles, telles que la Nouvelle-Hollande, dont il a fallu long-temps reconnoître les côtes pour s'assurer qu'elles n'ont point un continent. On ignore encore si la Nouvelle-Zélande est détachée d'autres terres, ou si elle y tient; mais n'eût-on que les découvertes déjà faites, on pourroit dire que ces îles, par leur nombre, leur contiguité, leur grande distance de nos quatre parties, en forment une cinquième dont on certifie déjà l'existence; il ne s'agit plus que d'en constater l'étendue. On les a nommées *terres australes*, et plus justement *polygénésie*; elles forment réellement une cinquième partie du monde.

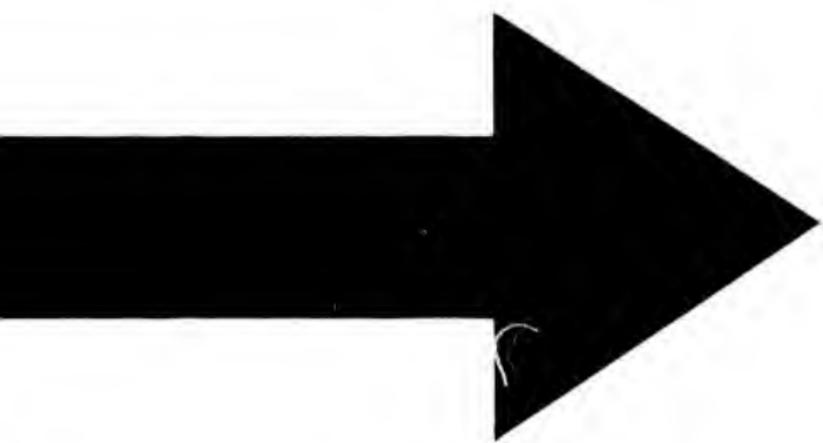
Les productions trouvées sur les côtes, les forêts, la verdure des campagnes, les animaux qui y bondissent, les poissons qui peuplent la mer et les rivières,

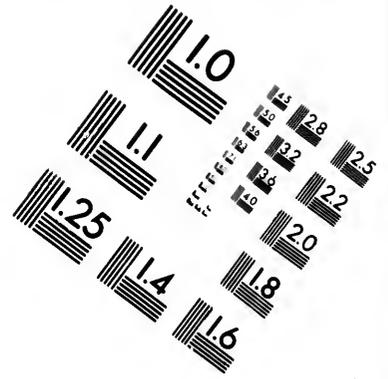
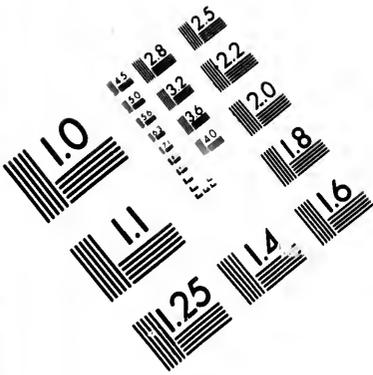
les fr
font ju
favori
comm
contre
homm
mie a
tits, à
les un
plus r
sés de
des fig
peut j
l'usag
aux m
couvri
conno
présen
font f
Améri
siron
qui se
pouvo
couver
L'it
arrivo
quelqu
a rend
et, au
les Eu

les fruits que les habitans apportent aux vaisseaux font juger que cette partie du monde n'a pas été moins favorisée de la nature que les autres. Elle s'est jouée comme ici dans la formation des individus ; il s'y rencontre des races favorisées , d'autres disgraciées ; des hommes grands , forts , bien musclés , de physionomie agréable , ornés de beaux cheveux , et d'autres petits , à cheveux courts et laineux , et même de nègres ; les uns sont noirs , d'autres cuivrés , d'autres sont plus rouges que bruns. Quand ceux-ci sont débarrassés des couleurs dont ils se teignent , et déchargés des figures bizarres qu'ils peignent sur leur peau , on peut juger qu'ils naissent blancs , et qu'il n'y a que l'usage journalier de ces sards qui les dénature. Quant aux mœurs et aux habitudes , ce qu'on en a pu découvrir n'est pas plus extraordinaire que ce que l'on connoît chez les autres sauvages , excepté que jusqu'à présent on n'y a pas remarqué de ces cruautés qui font frémir la nature , comme chez Africains , les Américains et quelques nations asiatiques. Nous choisirons dans les récits des voyageurs quelques traits qui seront comme l'esquisse du grand tableau que pourront achever ceux qui jouiront des futures découvertes.

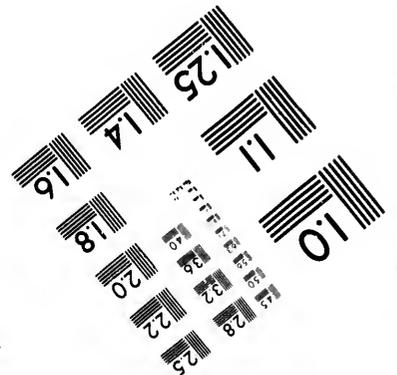
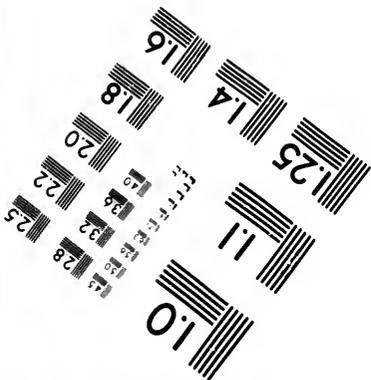
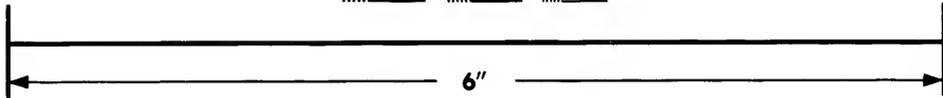
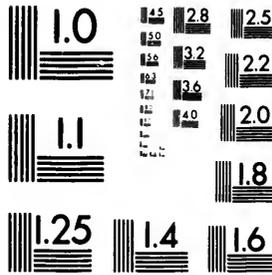
L'incertitude des dispositions des étrangers qui arrivoient et des desseins qu'ils pouvoient avoir a quelquefois inspiré aux naturels de la défiance et les a rendus agresseurs ; mais quelques coups de fusil , et , au pis-aller , un coup de canon , rendoient bientôt les Européens maîtres du rivage. De bonnes manières







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

14 28 25
16 32 22
18 20
18

10
10

apprivoisèrent les sauvages. *Schouten* éprouva ces vicissitudes au cap de Horn. Après qu'il eut épouvanté par ses armes à feu ces hordes craintives, il les vit s'enhardir par ses démonstrations pacifiques, et lui apporter des cocos, des racines, des cochons, qu'ils échangeoient avidement pour du fer. Il paroît qu'ils sont totalement privés de ce métal; ils le recherchent avec beaucoup d'empressement.

Il trouva leurs huttes bien rangées sur le rivage, hautes d'environ douze pieds, et couvertes de feuilles. Pour tout ameublement, un lit d'herbes sèches, une ligne et une massue. Le palais du roi n'a pas un aspect plus magnifique. Sa majesté témoigna aux Hollandais de l'amitié et du respect, mêlés de crainte. Lui et ses courtisans mirent sur la tête des étrangers leurs bonnets ornés de plumes magnifiques. Il désira voir décharger un canon. On lui dressa une estrade sur le bord de la mer. Il s'y assit gravement avec ses femmes et ses courtisans; mais aussitôt que le coup partit, le roi et toute sa cour s'enfuirent légèrement dans les bois.

Les hommes sont grands et forts, d'une couleur jaunâtre. Ils ont des cheveux longs et noirs; les uns les frisent et les crépent; d'autres prennent beaucoup de peine pour les rendre droits et plats; d'autres enfin les relèvent et les portent hauts d'une demi-aune au-dessus de leur tête, à l'aide des branchages auxquels ils les attachent. C'est le plus difficile de leur toilette; car ils sont absolument nus, excepté qu'ils ont une légère ceinture de feuilles. Les femmes,

qu'o
mieu
com
faits
seme
et au
conn
arra
yaiss
porte
la ma
notio
pas p
vol.
des ét
fut c
subit
Le
à la N
au ph
ç'est-à
» join
» dés
» ticu
» qui
» ces
» ni p
» leur
» de
» et l

qu'on dit très-laides, ne sont ni mieux parées, ni mieux couvertes. Ils n'ont qu'une religion grossière comme leurs mœurs; tous leurs instrumens sont mal faits; ils vivent de ce qu'ils rencontrent. Il n'y a ni semence ni récolte; tout est abandonné à la nature et au hasard. La modestie leur est absolument inconnue. *Schouten* les accuse de vol, parce qu'ils arrachioient, quand ils pouvoient, les clous de son vaisseau, et se précipitoient dans la mer pour emporter leur proie. Mais il faut observer que, que de la manière dont ils vivent, ils n'ont pas la moindre notion de la propriété: par conséquent, on ne doit pas prendre de leur action l'idée que nous avons du vol. Cependant, soit notion de justice, soit crainte des étrangers, celui qui un jour avoit pris un sabre fut contraint par ses compatriotes de le rendre, et subit de leur part un châtiment.

Le même *Schouten* fait des habitans qu'il trouva à la Nouvelle-Guinée un portrait qui n'est flatteur ni au physique, ni au moral. Il les appelle *Papous*, c'est-à-dire noirs. « Leur accoutrement burlesque, » joint à leur difformité naturelle, en fait des objets » désagréables à la vue. Chacun a son ridicule particulier. Toute leur structure est d'une bizarrerie » qui n'a rien d'égal que leur humeur et leurs caprices. Ils ne ressemblent en rien aux autres hommes, » ni par leurs traits, ni par leurs membres, ni par » leur grandeur. Ils portent autour du cou des dents » de cochon en forme de collier; se percent le nez » et les oreilles pour y passer des anneaux, aux-

» quels ils suspendent ces inestimables joyaux de
 » dents de cochon. Leur chevelure est courte et fri-
 » sée, leur physionomie insipide et morte. Le con-
 » tour de leur visage et l'arrangement de ses parties
 » sont faits pour inspirer le dégoût. Les femmes ne
 » sont pas plus agréables que les hommes, et ont
 » en partage une figure non moins repoussante. Ils
 » bâtissent leurs huttes sur des pieux, à huit ou neuf
 » pieds de terre, ce qui marque que le sol est hu-
 » mide et malsain. « Cette description a le défaut
 de nous faire connoître bien plus ce qu'a senti le
 voyageur que la chose elle-même.

Roggeven, autre Hollandais, nous donne une meilleur
 idée des habitans des îles de Pâques. Il fut
 abordé par un sauvage qui ne fit aucune difficulté
 de passer de sa pirogue sur le vaisseau. On lui donna
 un morceau d'étoffe, des grains de verre, des clous,
 présens qui l'enchantèrent. Il étoit grand, bien fait,
 robuste, vif, actif et disposé à la gaité. L'odeur du
 vin lui répugnoit; il trouvoit les ragoûts bons. On
 l'habilla: cet attirail embarrassant lui déplut, il le
 quitta promptement. La musique lui fit grand plaisir.
 Ce ne fut qu'à regret qu'il s'éloigna du vaisseau.
 Il revint le lendemain avec beaucoup de pirogues de
 ses compatriotes, chargées de provisions fraîches,
 entre autres, des truites. Dès le matin les Hollandais
 avoient vu de leurs vaisseaux les naturels se ré-
 pandre sur le rivage et offrir de l'encens à leurs
 idoles. Dans les pirogues ils remarquèrent un homme
 blanc, portant à ses oreilles des pendans d'une gran-

deur
 l'enn
 c'éto
 Po
 entre
 parti
 heure
 qui s'
 décha
 morts
 dais a
 hurler
 dant,
 vages
 Les ho
 branch
 offrir
 à sucr
 nourri
 et n'ou
 soumis
 d'une
 traiter
 donné
 en exp
 séjour
 prendr
 Les
 pourvu
 domest

leur extraordinaire. Son maintien étoit grave et solennel. Il paroissoit en méditation. On conjecture que c'étoit un de leurs prêtres.

Pendant l'espèce d'effusion de confiance qui régnoit entre les sauvages et les Européens, un coup de fusil parti par hasard, dit le journal, tua un de ces malheureux. Apparemment pour disperser les habitans qui s'atroupoient, le premier coup fut suivi d'une décharge qui fit fuir toute la nation. Au nombre des morts se trouva celui qui avoit accueilli les Hollandais avec tant de cordialité. Des cris horribles et des hurlemens se firent entendre dans les bois. Cependant, voyant qu'ils n'étoient pas poursuivis, les sauvages reprirent leur caractère doux et bienfaisant. Les hommes et les enfans se présentèrent, portant des branches de palmier en signe de paix. Les hommes offrirent des fruits, surtout des patates, des cannes à sucre, et des oiseaux vivans qu'ils paroissoient nourrir chez eux. Ils offrirent jusqu'à leurs femmes, et n'oublièrent rien de ce qui pouvoit témoigner leur soumission à ces étrangers. Touchés de ces marques d'une humilité profonde, les Hollandais daignèrent traiter ces malheureux avec quelque bonté; ils leur donnèrent des jouets d'enfans et quelques bagatelles en expiation du sang qu'ils avoient fait couler. Le séjour que fit *Roggeven* lui procura le moyen de prendre connoissance de leurs mœurs.

Les îles de Pâques qu'il aborda ne lui parurent pourvues que d'oiseaux, que les habitans rendent domestiques. Il eut lieu de conjecturer par leurs

signes que d'autres nourrissoient des quadrupèdes. Ils font cuire, dit-il, leurs alimens dans des poteries assez bien conditionnées. Chaque famille ou tribu a son village particulier. Les maisons ont depuis quarante jusqu'à soixante pieds de long, huit de large; elles sont bien couvertes de feuilles de palmier, peu meublées, cependant assez bien pour faire voir qu'ils ne manquent pas d'industrie. Des étoffes blanches et rouges de leur fabrique les couvrent la nuit, et les garantissent le jour des ardeurs du soleil; l'étoffe est douce et lisse. Des pieux défendent leurs plantations, divisées avec symétrie, et bien cultivées.

Les hommes sont droits et bien faits, extrêmement agiles et légers à la course. En général, ils ont la peau brune; mais quelques-uns sont noirs, d'autres blonds et presque blancs. Il y a des castes rouges comme si elles étoient rôties au soleil; d'autres bigarrées de différentes couleurs. Leur peau est chargée de figures de cochons, de chèvres, de serpens qui annoncent un heureux talent pour l'imitation. Les femmes se peignent les joues d'un vermillon plus beau que tout ce qu'on connoît en Europe. Elles portent un petit chapeau de jonc très-élégant, et ajustent leurs couvertures avec assez de coquetterie.

Roggeven ne trouva parmi ces insulaires d'autres armes que de gros bâtons courts, qu'il prit même pour de simples marques d'autorité. Lorsqu'ils sont attaqués, ils se réfugient près de leurs idoles, et implorent leur protection avec une dévotion fervente et pathétique. Les statues de leurs divinités sont de

pierre
grande
ment p
dais fur
ture.
insulai
qui avo
ches au
ches et
appare
péricur
Ils port
leurs m
noient
Ainsi
bilité,
que les
ils ont
part les
pour ce
vices qu
tre cor
arts et
aux ho
projets
les obs
mondes

ierre , et représentent des figures humaines avec de grandes oreilles et des couronnes ; elles sont exactement proportionnées et si bien faites, que les Hollandais furent étonnés du talent de ces sauvages en sculpture. Ils conjecturèrent que certains d'entre ces insulaires, qu'ils virent plus souvent adorer les idoles, qui avoient la tête rasée et portoient des boules blanches aux oreilles, et un bonnet garni de plumes blanches et noires , étoient leurs prêtres ; d'ailleurs nulle apparence de gouvernement ; ni rois , ni autres supérieurs ; mais beaucoup de respect pour les vieillards. Ils portent des chapeaux ou bonnets frangés , et dans leurs mains ces gros bâtons que les Hollandais prenoient pour des marques d'autorité.

Ainsi idée d'une divinité , bonté , douceur , affabilité , générosité , respect pour les parens , voilà ce que les Européens ont trouvé dans ces contrées où ils ont imprimé leurs pas sanglans ; mais , laissant à part les suites funestes qu'ont eues nos découvertes pour ces peuples , auxquels nous avons porté plus de vices que de vertus , plus de maux réels , fruit de notre corruption , que d'avantages procurés par nos arts et notre industrie , l'histoire doit son hommage aux hommes de génie qui ont conçu ces grands projets dont l'intrépide activité a su vaincre tous les obstacles , et qui nous ont conquis d'autres mondes.

NAVIGATEURS.

A la tête marche *Christophe Colomb*, avec la gloire que l'invention mérite sur l'imitation. Quelques hommes jaloux de sa gloire ont tâché de lui ravir l'honneur de la découverte. C'étoit, disoient-ils, une chose si aisée; qu'il n'y avoit pas de mérite. Fatigué de ces propos, *Colomb*, dans un dîner public, se fait apporter un œuf : « Qui de vous, dit-il aux convives, le feroit tenir droit sur le petit bout? » Ils avouent qu'ils regardent la chose comme impossible. *Colomb* frappe la table par ce bout, élargit ainsi la base de l'œuf et le fait tenir droit. « La rare invention! s'écrie-t-on : qui est-ce qui n'en feroit pas autant? — Je n'en doute pas, » répondit *Colomb*; cependant personne de vous n'y a songé : c'est ainsi que j'ai découvert les Indes. » Il a fallu d'abord concevoir le projet de naviguer dans ces parages, et je l'ai conçu. Maintenant qu'il est exécuté, le plus misérable pilote peut y trouver son chemin aussi bien que moi. Il y a mille et mille choses qui paroissent aisées quand elles sont faites, et qui sembloient auparavant impossibles. Vous devez vous souvenir des railleries que j'ai essayées avant de mettre mon dessein à exécution. C'étoit un rêve, une chimère, et maintenant, à vous entendre, c'est une idée que tout le monde pouvoit avoir. » L'envie le poursuivit jusqu'au tombeau. Il y fit mettre avec lui les chaînes

dont elle
la pers
mais qu

Mag
sage de
leurs no
du mon
teurs. L
lan, en
revenu
d'où il e
un mon
que les

Un h
seau de
vieillir
inscript

Drak
mença l
c'est-à d
étoit déj
seur, to
Elle lui
pagnols
se venge
Mexique
le rebut
rigea lui
marchan
chargea

dont elle l'avoit chargé, espèce d'avertissement de la persécution qui s'attache aux grands hommes, mais qui ne doit pas les décourager.

Magellan, *Davis*, *Lemaire*, en ouvrant le passage de la mer du Sud par les détroits qui ont retenu leurs noms, ont montré le chemin des *voyages autour du monde*, qui ont rendu célèbres plusieurs navigateurs. Le premier en date est le voyage de *Magellan*, en 1519. Son vaisseau, nommé *la Victoire*, revenu par le cap de Bonne-Espérance en Espagne, d'où il étoit parti, fut hissé à terre à Séville, comme un monument de l'expédition la plus hardie peut-être que les hommes eussent encore faite.

Un honneur à peu près pareil fut accordé au vaisseau de *François Drake*, Anglais, qu'on laissa vieillir dans le bassin du port de Deptfort avec une inscription honorable sur le grand mât.

Drake, qui fit le second le tour du monde, commença l'état de marin comme il faut s'y destiner, c'est-à-dire dès l'enfance. A l'âge de dix-huit ans, il étoit déjà maître d'une petite barque, que le possesseur, touché de son mérite, lui laissa en mourant. Elle lui fut enlevée pendant la guerre contre les Espagnols. Cette perte fit naître en lui un vif désir de se venger. Il s'engagea dans une expédition contre le Mexique. Elle ne fut pas heureuse. Cette disgrâce ne le rebuta pas. Dans deux autres expéditions qu'il dirigea lui-même il acquit tant de réputation, que des marchands lui confièrent deux vaisseaux, dont il chargea quelques troupes, avec lesquelles il prit et

pilla une ville opulente du Mexique. Le riche butin qu'il y fit, il le partagea fidèlement à son équipage et à ses commettans. Il contribua de ce qui lui revenoit à l'armement d'une flotte de cinq vaisseaux, destinée pour la mer du Sud, où les Anglais n'avoient pas encore pénétré.

Drake partit en 1577. Il n'est aucune fonction dans un vaisseau dont il ne fût capable de s'acquitter, jusqu'à celle de chirurgien. On remarque que près de passer la ligne, il saigna tous ses matelots de sa propre main. Son voyage autour du monde est l'effet des circonstances. Après avoir causé des pertes infinies aux Espagnols dans la mer du Sud, où il étoit entré par le détroit de Magellan, il fut averti qu'il étoit attendu au retour par des forces bien supérieures aux siennes. En homme que les ressources n'abandonnent pas, il ne s'effraya point de l'idée de traverser la grande mer Pacifique. Il reconnut les Indes orientales, toucha au cap de Bonne-Espérance, et rapporta dans sa patrie des trésors qu'il devoit autant à la hardiesse de son génie qu'à sa valeur. Trop accoutumé aux succès, il mourut en 1595, dans le havre de Porto-Bello, du chagrin de ne se pas voir dans cette nouvelle expédition aussi heureux qu'à l'ordinaire.

Le voyage de *Thomas Cavendish* en 1586 fut tout militaire. *Cavendish* s'étoit déjà enrichi du pillage des côtes du Pérou lorsqu'il prit en pleine mer le vaisseau d'Acapulco, qui mit le comble à sa fortune. Ayant passé comme *Drake* par le détroit de Magellan, il toucha comme lui aux Grandes-Indes, et

rappor
sembla
c'est q
tre-ten

Ces
tion le
pareil
Noot,
d'autre
lois de
holland
Magell
et donn
n'en av
les frais

Spil
reux. I
gnie h
commen
On eut
grand a
mander
ral. Il
avant la
rade de
espagno
les nou
Ils mon
atroce.

Gui

rapporta des trésors immenses en Angleterre. Une ressemblance remarquable entre ces deux navigateurs, c'est que *Cavendish* mourut aussi de chagrin des contre-temps essayés dans un voyage au Brésil en 1591.

Ces deux voyages des Anglais piquèrent d'émulation les Hollandais, et leur en firent entreprendre un pareil en 1598, sous le commandement de *Van-Noot*, dont la capacité avoit déjà été reconnue dans d'autres occasions. On fixa pour cette expédition les lois de la discipline qui règne encore sur les vaisseaux hollandais. *Van-Noot* éprouva dans le détroit de Magellan des difficultés qui prolongèrent son voyage, et donnèrent de ce passage plus de connoissance qu'on n'en avoit. Ses victoires sur les Espagnols couvrirent les frais de la compagnie, mais ne l'enrichirent pas.

Spilberge, en 1614, en commença un plus heureux. Il défit la flotte royale du Pérou. La compagnie hollandaise date de son retour en 1617 le commencement de sa richesse et de sa puissance. On eut lieu de reconnoître l'une et l'autre par le grand armement qu'elle fit en 1623 sous le commandement de *Pierre l'Hermitte*, son premier amiral. Il passa par le détroit de Lemaire, et mourut avant la barbarie commise par les Hollandais dans la rade de Callao, où ils firent pendre leurs prisonniers espagnols, par la raison qu'ils n'avoient pas de quoi les nourrir; mais ils pouvoient les mettre à terre. Ils montrèrent dans cette expédition une animosité atroce.

Guillaume Dampierre, Anglais, monta sur la

mer dès l'âge de dix-sept ans , en 1669. Cet élément ne lui fut pas favorable. Comme il n'avoit pas un bien égal à sa naissance , il prit un emploi lucratif à la Jamaïque , alla couper du bois de campêche , fit sur ces mers connoissance avec les sibustiers , et s'engagea avec eux. C'est dans leur compagnie que se sont faites ses expéditions commencées par le détroit de Lemaire en 1682 , et finies en 1691. *Dampierre* , dont le voyage est très-curieux pour les observations de toute espèce , raconte l'histoire d'un matelot laissé dans l'île de Juan Fernandez. Lorsque la poudre et les balles de ce malheureux furent épuisées , sans autres outils que ceux qu'il fit d'une pierre dure , il scia le canon de son fusil en petites pièces et en fit des hameçons , des harpons et des crochets. La nécessité fut chez lui la mère de l'industrie.

Un des voyages les plus fameux , peut-être parce qu'il est le plus rapproché de notre temps , est celui du capitaine *Anson* , Anglais , commencé en 1740. Les succès militaires lui ont donné une grande célébrité , mais , pour l'utilité des découvertes , il est très-inférieur aux deux suivans , dont le but et le motif sont en effet bien différens.

En 1766 , M. de *Bougainville* fut envoyé par *Louis XV* , avec deux vaisseaux , pour faire de nouvelles découvertes , et *procurer à la géographie des connoissances utiles à l'humanité*. Ce navigateur hardi , actif et intelligent , s'est principalement appliqué à fixer exactement la position des lieux , à

conf
recti
à dé
à ind
varia
peut
mers
tour
Le
avec
beau
dans
s'oubli
» celu
» plus
l'histoi
chies p
science
en bien
Son voy
Navi
mêmes
qués et
l'un l'a
l'abri m
lesquels
Au re
de leurs
les peup
racher

confirmer les observations des anciens marins , ou à rectifier leurs erreurs , à tracer le gisement des côtes , à décrire fidèlement les signes de reconnoissance , à indiquer les courans , les bas-fonds , les écueils , les variations des marées et des vents , et tout ce qui peut favoriser ou contrarier la navigation dans des mers jusqu'alors presque inconnues. Son voyage autour du monde a duré deux ans et quatre mois.

Le capitaine *Cook* est parti de Plymouth en 1768 , avec les mêmes intentions , mais avec des secours beaucoup plus considérables. En parlant de ce voyage dans sa préface , M. de *Bougainville* , qui semble s'oublier lui-même , dit : « Ce voyage me paroît être » celui des modernes de cette espèce où on a fait le » plus de découvertes en tout genre. » En effet , l'histoire naturelle et la botanique se sont fort enrichies par les soins des hommes instruits dans ces sciences , que le capitaine *Cook* avoit sur son bord , en bien plus grand nombre que M. de *Bougainville*. Son voyage a duré trois ans.

Naviguant dans les mêmes parages et dans les mêmes temps , ces deux hommes , également appliqués et infatigables , se sont pour ainsi dire contrôlés l'un l'autre ; de sorte qu'on peut regarder comme à l'abri même du doute les faits et les observations sur lesquels ils s'accordent.

Au reste , les nouveaux navigateurs , bien différens de leurs prédécesseurs , loin de chercher à assujettir les peuples qu'ils découvrent , et de se permettre d'arracher par violence les trésors que leurs terres pa-

roissent recéler, s'appliquent, au contraire, pour la plupart, à leur être utiles et à procurer leur bonheur. A l'aide des secours qu'ils laissent souvent dans les lieux où ils abordent, les habitans peuvent voir actuellement en beaucoup d'endroits les bestiaux d'Europe paître dans leurs pâturages, les volailles apprivoisées se familiariser autour de leurs cabanes, les riches moissons couvrir leurs plaines autrefois incultes, et notre industrie remplacer chez eux la nature sauvage ou la perfectionner.

Puissent ces avantages n'être pas mêlés de vices et de maux qui leur fassent regretter leur ignorance!

Pour nous, habitans du monde civilisé, nous race inquiète et turbulente, depuis dix-huit cents ans nous travaillons à réaliser l'observation d'*Horace*, et à accomplir la prophétie que lui inspiroit la connoissance de l'histoire, et dont les quatre vers suivans sont le résumé :

*Damnosa quid non imminuit dies?
 Ætas parentum, pejor avis, tulit
 Nos nequiores, mox daturos
 Progeniem vitiosiore.*

HORAT. *Carm. lib. III, od. 6.*

Du temps qui détruit tout trop funeste puissance!
 Nos pères, plus méchans que n'étoient leurs aïeux,
 A des fils plus pervers ont donné la naissance,
 Pour la rendre bientôt à de pires neveux.

FIN DU DOUZIÈME ET DERNIER VOLUME,

DES

ANGLET

Ecosse

Irlande

Amérique

Mexique

Pérou,

Californie

Nouveau-

Floride,

Autres ét

Paraguay

Brésil,

Guyane,

Possession

Virginie

Nouvelle-

Maryland

Terre-Neu

Canada,

Louisiane

Caroline,

Etats-Uni

Baie d'Ha

TABLE

DES TITRES DU TOME DOUZIÈME.

<i>ANGLETERRE (suite) ,</i>	Page	1
<i>Ecosse ,</i>		28
<i>Irlande ,</i>		83
<i>Amérique ,</i>		92
<i>Mexique ,</i>		104
<i>Pérou ,</i>		162
<i>Californie ,</i>		197
<i>Nouveau-Mexique ,</i>		199
<i>Floride ,</i>		200
<i>Autres états espagnols ,</i>		201
<i>Paraguay ,</i>		204
<i>Brésil ,</i>		207
<i>Guyane ,</i>		209
<i>Possessions françaises et anglaises ,</i>		210
<i>Virginie ,</i>		212
<i>Nouvelle-Angleterre ,</i>		217
<i>Maryland ,</i>		220
<i>Terre-Neuve ,</i>		221
<i>Canada ,</i>		222
<i>Louisiane ,</i>		232
<i>Caroline , Géorgie , Pensylvanie ,</i>		241
<i>Etats-Unis ,</i>		245
<i>Baie d'Hudson ,</i>		252

<i>Bermudes</i> , . . . ,	Page	254
<i>Lucayes</i> ,		255
<i>Antilles</i> ,		256
<i>Carâibes</i> ,		258
<i>Antilles anglaises</i> ,		262
<i>Antilles françaises</i> ,		266
<i>Antilles espagnoles</i> ,		270
<i>Antilles hollandaises</i> ,		272
<i>Antilles danoises</i> ,		273
<i>Terres australes</i> ,		274
<i>Navigateurs</i> ,		282

FIN DE LA TABLE DU DOUZIÈME VOLUME,

A l'effe
Histo
soit p
appu
table
quell
extra

GRAN
Vo

254
255
256
258
262
266
270
272
273
274
282

CORRESPONDANCE

DU PRÉCIS

AVEC LA GRANDE HISTOIRE EN 125 VOLUMES.

A l'effet de pouvoir recourir, au besoin, à la grande Histoire, soit pour obtenir plus de détails sur les faits, soit pour connaître les autorités sur lesquelles ils sont appuyés, on a cru devoir joindre à cette édition le tableau de correspondance ci-dessous, qui indiquera quelles portions de chacun des tomes du Précis sont extraites de chacun des volumes de la grande Histoire.

HISTOIRE ANCIENNE.

GRANDE HISTOIRE:

PRÉCIS.

VOLUME	I, répond au volume I, page	1
II,		17
III,		71
IV,		116
V,		127
VI,		142
VII,		178
VIII,		252
IX,		296
X,		315

GRANDE HISTOIRE.

PRÉCIS.

Volume			
	XI, répond au vol. II, page	67	
	XII,	163	
	XIII,	213	
	XIV,	277	
	XV,	374	
	XVI, III,	70	
	XVII,	127	
	XVIII,	189	
	XIX,	313	
	XX, IV,	22	
	XXI,	134	
	XXII,	211	
	XXIII,	279	
	XXIV,	342	
	XXV, V,	62	
	XXVI,	128	
	XXVII,	191	
	XXVIII,	247	
	XXIX,	270	
	XXX,	295	
	XXXI,	326	
	XXXII,	361	
	XXXIII,)		
	XXXIV,)		
	XXXV,)		
	XXXVI,)		

Supplément de l'His-
toire ancienne.

GRANDE HISTOIRE.

PRÉCIS.

67	Volume XXXVII,	} Table alphabétique de
163	XXXVIII,	
213	XXXIX,	} Table chronologique
277.	XL,	
374		} de l'Histoire ancienne.

HISTOIRE MODERNE.

127	Volume XLI, ou I, répond au vol. VI, page	24
189	XLII,	51
313	XLIII,	90
22	XLIV,	133
134	XLV,	146
211	XLVI,	155
279	XLVII,	181
342	XLVIII,	230
62	XLIX,	277
128	I,	342
191	LI, VII,	10
247	LII,	53
270	LIII,	92
295	LIV,	110
326	LV,	150
361	LVI,	190
	LVII,	208
	LVIII,	221
	LIX,	251

GRANDE HISTOIRE.

PRÉCIS.

Volume	LX, répond au vol. VII, page	276
	LXI,	299
	LXII,	323
	LXIII,	346
	LXIV, VIII,	14
	LXV,	55
	LXVI,	104
	LXVII,	134
	LXVIII,	180
	LXIX,	193
	LXX,	215
	LXXI,	240
	LXXII,	275
	LXXIII,	300
	LXXIV,	346
	LXXV, IX,	14
	LXXVI,	68
	LXXVII,	111
	LXXVIII,	125
	LXXIX,	156
	LXXX,	180
	LXXXI,	291
	LXXXII,	220
	LXXXIII,	232
	LXXXIV,	242

DU PRÉCIS, ETC.

295

GRANDE HISTOIRE.

PRÉCIS.

276	Volume LXXXV, répond au vol. IX, page	260
299	LXXXVI,	294
323	LXXXVII,	329
346	LXXXVIII,	345
14	LXXXIX,	382
55	XC, X,	28
104	XCI,	40
134	XCII,	61
180	XCIII,	80
193	XCIV,	120
215	XCV,	172
240	XCVI,	210
275	XCVII,	225
300	XCVIII,	249
346	XCIX,	281
14	C,	292
68	CX,	294
111	CXI,	306
125	CXII,	334
156	CXIII,	335
180	C,	337
291	CI,	356
220	CII, XI,	1
232	CIII,	29
242	CIV,	83

296 CORRESPONDANCE DU PRÉCIS, ETC.

GRANDE HISTOIRE.

PRÉCIS.

Volume	CV, répond au vol. XI, page	127
	CVI,	165
	CVII,	215
	CVIII,	253
	CIX,	315
	CX,	349
	CXI,)	
	CXII,) Voy. au volume X.	
	CXIII,)	
	CXIV, XII,	92
	CXV,	162
	CXVI,	201
	CXVII,	231
	CXVIII,	241
	CXIX,	282
	CXX,	286
	CXXI,) Table alphabétique de	
	CXXII,) l'Histoire moderne.	
	CXXIII,)	
	CXXIV,) Table chronologique	
	CXXV,) de l'Histoire moderne.	

FIN.

T

(Les cl

*A*BAR
244
Abbas
Grand
action
de 50
— II,
— II,
Abbassi
Abdalla
VIII,
Abdalla
VI, 70
Abdolmo
VI, 8
Abdolmu
dallah,
succède
Abdolony
I, 92.
Abel, es
Caïn, I

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

(Les chiffres romains indiquent le volume, et les chiffres arabes la page.)

A

ABAKA, kan de l'Iran, VI, 244.

Abbas I, surnommé le *Grand*, septième shah; ses actions pendant un règne de 50 ans, VI, 223 *et suiv.*
— *II*, neuvième shah, 300.
— *III*, 330.

Abbassides (les), VI, 95.

Abdallah, roi de Maroc, VIII, 163 à 172.

Abdallah, neuvième calife, VI, 76.

Abdalmalec, onzième calife, VI, 81.

Abdolmumen, général d'Abdallah, roi de Maroc, lui succède, VIII, 147.

Abdolonyme, roi de Sidon, I, 92.

Abel, est tué par son frère Caïn, I, 7.

Abel, par un fratricide, s'empare de la couronne de Danemarck, XI, 18.

Abiadène, royaume, III, 67.

Abias, **Asa**, **Achab**, rois d'Israël, I, 148 *et suiv.*

Abimelech, roi d'Égypte, I, 76.

Abraham, ses voyages, le sacrifice de son fils Isaac, I, 97 *et suiv.*

Abdul-Abbas, vingt-unième calife, et fondateur de la deuxième dynastie des califes, VI, 95 *et suiv.*

Abu-Bècre, premier sectateur de Mahomet, et premier calife à la mort du prophète, VI, 44 à 49.

Abusaïd, kan de l'Iran, VI, 246.

Abyssinie, VIII, 1 à 29.

129
165
215
253
315
349

92
162
201
231
241
282
286

de
e.
e
e.

- Acaruariens*, peuple, II, 75.
Achaïe, royaume, I, 320.
Achaz, roi des Juifs, I, 153.
Achéenne (ligue), les Romains parviennent à la détruire; Chrytolais et Diéus, deux des chefs, font d'inutiles efforts pour la rétablir, II, 43 à 61.
Achille; I, 311.
Achmet I, voy. *Ahmed*.
Açores (les), VIII, 375.
Actisanès, roi d'Égypte, I, 46.
Adaluald, roi des Lombards, VI, 8.
Adam, ses qualités, sa chute, I, 2 et suiv.
Adel (Al'), calife d'Égypte, VII, 350.
Adolphe de Nassau, empereur d'Allemagne, VII, 254.
Adonis, origine de son culte, I, 89.
Adorne (Gabriel. — Antoine. — Raphaël. — Barnabé. — Prusper), doges de Gènes, IX, 264 à 296.
Adorne II (Antoine), reconnu gouverneur pour les Français; il est élu doge, IX, 304.
Adrien, empereur romain, IV, 349 à 358.
Adrien IV, IX, 173. — *V*, 180. — *VI*, papes, 201.
Æropas, roi de Macédoine, II, 192.
Ælius, célèbre général sous Valentinien III, IV, 142.
Afdal (Al), sultan d'Égypte, VII, 352.
Afrique, description, productions et habitations, Nègres, religion; marabouts, espèce de prêtres très-révérés; voyages, animaux, VII, 323, à 339. Etablissements européens dans cette partie du monde, VIII, 116 et suiv.
Agathocle, tyran de Syracuse, II, 127 et suiv.; V, 246.
Agélas, sa prophétie, II, 49.
Agésilas, roi des Lacédémoniens, II, 23 et suiv.
Agiaptu, voy. *Algiaptu*.
Agis, roi des Lacédémoniens. — II, *id.*, II, 22 à 27.
Agnès Sorel, maîtresse de Charles VII, IX, 83.
Agricola, célèbre général sous Vespasien, IV, 326 et suiv.
Agrigente, ville de Sicile, assiégée et prise par les Carthaginois, II, 104 et suiv.
Agrippa, petit-fils d'Hérode, III, 346 et suiv.
Agrippa, célèbre général romain sous Octavien, IV, 179.
Agrippine, épouse de Germanicus, IV, 208 à 231.
Agrippine, fille de Germanicus et épouse de l'empereur Claude. Ses intrigues, sa mort, IV, 262 à 276.
Ahénobarbus, est chargé de remplacer César dans les Gaules. Après la défaite de Pompée, il veut s'empoisonner, et en est empêché par l'adresse d'un de ses esclaves, IV, 113 et suiv.
Ahmed, kan de l'Iran, VI, 244.
Ahmet, ou *Achmet I*, quatorzième sultan de l'empire ottoman, — II, vingt-unième *id.* — III, vingt-troisième *id.*, VII, 283, 299, à 303.

Akba
 l'In
Aluke
 348.
Alarie
 à 35
Al-A
 V, 2
Alban
 Pers
 van
Albe,
 dans
 lippe
 pour
 Finq
 font
 X, 3
Albera
 lippe
 sa di
Albert
 347.
Albert
 che i
 tre le
Albert
 — I
Albert
 d'ab
Albino
 Port
 Loar
Albinu
 sar p
 en
 par
 suiv.
Alboin
 VI,
Albug
 sous
 dant
 tuga
 port

- Akbar**, troisième sultan de l'Indostan, VI, 362.
- Alahem**, calife d'Égypte, VII, 348.
- Alarie**, roi des Goths, V, 136 à 356.
- Al-Ashram**, roi des Arabes, V, 288.
- Albanie**, nommée par les Perses province de Schirvan, III, 63 et suiv.
- Albe**, (le duc d'), envoyé dans les Pays-Bas par Philippe II, roi d'Espagne, pour appuyer la tyrannie de l'inquisition; ses cruautés font révolter les Flamands, X, 345 et suiv.
- Alberoni**, ministre de Philippe V, roi d'Espagne; sa disgrâce, VIII, 298.
- Albert**, marquis d'Est, IX, 347.
- Albert**, duc d'Autriche, cherche inutilement à soumettre les Suisses, X, 185.
- Albert I** d'Autriche, X, 255. — II, id., X, 270, 302.
- Albert**, roi de Suède, est forcé d'abdiquer, XI, 24 et 71.
- Albinos**, nom donné par les Portugais aux habitans de Loango, VIII, 94.
- Albinus Clodius**, nommé César par les légions romaines en Angleterre, est vaincu par Sévère et tué, IV 382 et suiv.
- Alboin**, roi des Lombards, VI, 1 et suiv.
- Albuquerque** (François d'), sous le titre de commandant-général des forces portugaises dans l'Inde, il y porte au plus haut degré de prospérité le commerce des Portugais, VII, 169.
- Alcibiade**, sa célébrité, ses disgrâces, son triomphe, sa mort, I, 366 à 381.
- Alcoran**, ouvrage le plus vénéré par les vrais mahométans, et contenant les articles fondamentaux de leur religion, VI, 48.
- Aldobrandin I.** — II, marquis d'Est, IX, 346 et suiv.
- Alexandre**, roi de Macédoine, II, 193. — II, id., 195. — (le Grand), actions et conquêtes de ce héros, 209 à 232.
- Alexandre Bala**, roi d'Égypte, II, 312. — I, id. 351, II, id., 349.
- Alexandre**, roi d'Épire, III, 41. — fils de Pyrrhus, id., 54.
- Alexandre**, roi des Juifs, III, 90 et suiv.
- Alexandre Sévère**, empereur romain, V, 15 et suiv.
- Alexandre**, empereur grec, successeur de Léon, V, 185.
- Alexandre II**, pape, IX 165, III, id., 173. — IV, id., 179. — V, id., 193. — VI, id., 198. — VII, id., 215. — VIII, id., 216.
- Alexandre I**, duc de Toscane, neveu du pape Clément VII, X, 95.
- Alexandre, II et III**, rois d'Écosse, XII, 42.
- Alexandrette**, ville d'Asie, I, 295.
- Alfonsi**, empereur du Monomotapa; ses exploits, son arrivée à la cour; il est couronné, VIII, 43.
- Alfred** (le Grand), roi saxon

- en Angleterre, est regardé comme le fondateur de la marine anglaise. Son règne est très-glorieux; sa vue inspirait autant d'amitié pour sa personne que de respect, XI, 255 *et suiv.*
- Alger** (royaume d'), productions, habitans, mœurs et coutumes, mariages, gouvernement, force militaire, manière d'élever le dey, langue, religion, description de la capitale, nommée Alger, VIII, 173 à 186.
- Algiaptu**, souverain de l'Iran, VI, 246.
- Ali**, premier prosélyte de Mahomet, et lieutenant d'Omar, deuxième calife, VI, 29, 56. — gendre et cousin de Mahomet le prophète, quatrième calife; son inauguration; il est assassiné; 61 *et suiv.*
- Ali Kuli-Kan**, célèbre général sous le règne de Soliman, dixième shah, dont il est le généralissime, VI, 303.
- Allemands**, V, 376.
- Allemagne** (l') X, 225 à 294, et 335.
- Allobroges**, ancien nom des habitans de la Savoie, IX, 221.
- Almagro**; suites funestes pour lui de ses différends avec Pizarre, dont il fut d'abord le compagnon d'intérêt et d'ambition, XII, 163 à 321.
- Almansor**, vingt-deuxième calife, VI, 96.
- Almoravides**, tribu d'Arabes, VIII, 236.
- Al-Nooman**, roi de l'Arabie, V, 288.
- Alp-Arslan**, deuxième sultan de la Turquie, VI, 158.
- Alphonse I**, le *Catholique*. — II, le *Chaste*. — III, le *Grand*. — IV. — V. — VIII. — IX. — X. — XI, rois d'Espagne, de Castille et d'Aragon, par succession ou par alliance: ces princes ont possédé ces royaumes réunis ou séparés, VIII, 228 à 245.
- Alphonse I**, II, III, IV, V, VI, rois de Portugal, VIII, 302 à 345.
- Alphonse I**, II, III, IV, souverains de Ferrare. *Reggio*, etc., IX, 348 *et suiv.*
- Alphonse I** et II, rois de Naples, X, 164 et 169.
- Alvare** (don) de Lunc, connétable de Castille, après avoir joui de la plus grande faveur auprès de don Juan II, par de sourdes menées, vient à la perdre; le roi le fait arrêter; il est condamné à mort et exécuté, VIII, 252 *et suiv.*
- Alvare** (don) I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, rois de Congo, VIII, 75 *et suiv.*
- Amalasonte**, reine des Ostrogoths, V, 390.
- Amalécites**, peuple; arts et coutumes, I, 70 *et suiv.*
- Amasis**, roi d'Égypte, I, 53.
- Amastias et Jeram**, rois des Juifs, I, 20.
- Amazones**, I, 269.
- Ambraçie** (siège d'), II, 65.
- Ambroise** (don), roi de Congo, VIII, 76.
- Amédée** I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX,

Charles
tor An
prince
sous le
qu'à A
le Piér
érigés
239.

Amérique
premie
l'Amér
Amériqu
convert
graphic
product
Ames, qu
I, 3.

Amida,
d'une d
nommé
143.

Amilcar,
nois, I
242 *et s*

Ammonite
et coutu

Amru, r
288.

Amurath
de l'emp
252. —
doutzièm
IV, dix
285.

Amyclas,
I, 316.

Amyntas
Macédois

Anafeste
mier dog

Anastase,
161 *et s*

Anastase
Ancharstro
roi de S
XI, 126

- Charles-Jean Amédée, Victor Amédée I. — II. Ces princes règnent en Savoie sous le titre de comtes jusqu'à Amédée VII, lorsque le Piémont et la Savoie sont érigés en duché, IX, 222 à 239.
- Americ Vespuce* donne le premier une relation de l'Amérique, XII, 93.
- Amérique*, origine de sa découverte, description géographique, ses habitans, ses productions, XII, 92 à 103.
- Ames*, quand elles sont créées, I, 3.
- Amida*, nom d'une divinité d'une des sectes japonaises, nommée de *Xiuto*, VII, 143.
- Amilcar*, général carthaginois, III, 334. — *id.*, V, 242 et suiv.
- Ammonites*, peuple; mœurs et coutumes, I, 63 et suiv.
- Amru*, roi des Arabes, V, 288.
- Amuroth I*, troisième sultan de l'empire ottoman, VII, 252. — *II*, *id.*, 261. — *III*, douzième sultan, 282. — *IV*, dix-septième sultan, 285.
- Anyclas*, roi de Lacédémone, I, 316.
- Amyntas I*. — *II*, rois de Macédoine, II, 193 et suiv.
- Anafeste* (Jean-Luc), premier doge de Venise, X, 8.
- Anastase*, empereur grec, V, 161 et suiv., 174.
- Anastase IV*, pape, IX, 173.
- Ancharstroën*, assassin du roi de Suède, Gustave III, XI, 126.
- Ancus Marcius*, roi des Romains, III, 209.
- André I, II, III*, rois de Hongrie, X, 296 et suiv.
- Andronic*, usurpe la couronne de l'empire grec sur le jeune Alexis; ses cruautés le font chasser; il est assassiné, V, 207. — *Paléologue*, empereur grec, 217. — *le Jeune*, *id.*, 219.
- Ange* (Isaac I'), empereur d'Orient, V, 208.
- Angleterre*, XI, 253 et suiv., et XII, 1 et suiv.
- Angleterre* (Nouvelle), VIII, 357.
- Angola*, royaume de l'Afrique orientale, et le nom du premier roi et de ses successeurs, avec des prénoms, VIII, 79 à 92.
- Ankudina*, célèbre imposteur en Russie, XI, 159.
- Anne d'Autriche*, mère de Louis XIV, et régente du royaume, IX, 121.
- Anne*, sœur de feu Marie, et épouse de Guillaume, roi d'Angleterre, lui succède. Son règne fut glorieux à l'extérieur, mais troublé dans l'intérieur par les factions des Torys et des Whigs. Elle emporte dans le tombeau le nom de *la bonne reine Anne*, XII, 21.
- Annibal*, général des Carthaginois, passe en Italie pour y combattre les Romains. Ses victoires, ses revers, etc., sa mort, III, 337 à 356; V, 242 et suiv.
- Anson*, navigateur anglais, XII, 286.
- Antalcide* (Traité d'), I, 384.

- Anthémus et Sévère*, empereurs à Constantinople, V, 154.
- Antigone*, un des généraux d'Alexandre; après la mort de ce héros, il s'approprie une partie de ses conquêtes, II, 240.
- Antigone Gonatas*. — *Dodon*, II, 257 et suiv.
- Antigone*, neveu d'Hyrcan et fils d'Aristobule, III, 105 et suiv.
- Antilles* (les) anglaises, françaises, espagnoles, hollandaises, danoises, XII, 256 à 273.
- Antiochus*, fils de Séleucus, est épris d'un violent amour pour Stratonice, sa belle-mère; il porte le surnom de *Soter*, II, 282 et suiv. — *Hyérox*, 284. — *le Grand*, id. — *Epiphane*, 300. — *Sidète*, 316. — *Grypus*, 320 à 325.
- Antipater* joue un grand rôle en Judée sous le règne d'Hyrcan, III 100 à 104.
- Antipater*, fils d'Hérode, est cause de la mort de ses frères, et périt lui-même d'une mort violente, III, 116 à 121.
- Antoine* (Marc), général romain; ses actions après la mort du grand César, 139 à 188.
- Antoine* (don), roi de Congo, VIII, 77.
- Antonin le Pieux*, empereur romain, IV, 358 et suiv.
- Atzal*, roi du Mexique, est célèbre par son humanité et les travaux utiles qu'il fait pendant son règne, XII, 153 et suiv.
- Apion*, voy. *Cyrénaïque*.
- Apollonius* de Tyanes, IV, 339.
- Appenzell*, canton de la Suisse, X, 213 et suiv.
- Appius Sévère*, consul romain, III, 248.
- Appius*, fils du consul de ce nom, lutte courageusement contre l'autorité des tribuns; et, pour éviter une condamnation, se donne la mort, III, 270 et suiv.
- Appius*, un des descendans des consuls du même nom, prend le parti des plébéiens, est nommé déceuvir; plusieurs crimes qu'il commet sont cause de la chute des déceuvirs et de la sienne; il meurt en prison, III, 281 et suiv.
- Après*, *Pharao Hophra*, rois d'Egypte, I, 52.
- Apuleius*, tribun du peuple, un des chefs de la faction de Marius, est nommé général par la populace, et ensuite massacré par elle, IV, 43 et suiv.
- Arabie*. Sa description; origine de ses habitans; mœurs, coutumes et génie des peuples; productions; religion, gouvernement jusqu'au moment où Mahomet y arbore son étendard, V, 283 et suiv. Leurs tribus se soumettent à ce prophète conquérant; leur respect pour la Cabba ou maison d'Abraham. Ils sont gouvernés par des califes; les conquêtes militaires et religieuses de ces peuples se sont étendues dans

les
con
Araca
Arage
VII
Aratu
ach.
Arbel
Arc (d'O
roin
de l
Arcaea
Arcaea
emp
Arche
Arche
Cap
Arche
de,
III,
Archib
Archib
mat
Syr.
Archib
Archo
Ardra
VII
Argon
Argos
I, 2
Argur
244
Ariar
VI
III,
Ariba
Ariob
doe
Aristi
I, 3
Aristo
III,
Ariste
II,

- les trois parties du monde connu, VI, 24 à 54.
- Aracan*, royaume, VII, 31.
- Aragon*, est uni à la Castille, VIII, 259.
- Aratus*, chef de la ligue achéenne, II, 45 à 50.
- Arbelles* (bataille d'), I, 248.
- Arc* (Jeanne d'), Pucelle d'Orléans. Faits de cette héroïne sous Charles VII, roi de France, IX, 84 *et suiv.*
- Arcadie* (royaume d'), I, 307.
- Arcadius*, fils de Théodose, empereur d'Orient, V, 128.
- Arche d'alliance*, I, 119.
- Archélaiis*, dernier roi de Cappadoce, III, 27.
- Archélaüs*, petit-fils d'Hérode, ethnarque en Judée, III, 123 *et suiv.*
- Archidame*, II, 28.
- Archimède*, célèbre mathématicien, périt au siège de Syracuse, II, 148.
- Architis*, roi d'Égypte, I, 49.
- Archontes* (les), I, 321.
- Ardra*, royaume en Guinée, VIII, 114.
- Argonautes* (les), I, 310.
- Argos*; raretés, rois, trépied, I, 298 *et suiv.*
- Argun*, kan de l'Iran, VI, 244.
- Ariarathe II*, VI, VII et VIII, rois de Cappadoce, III, 25 *et suiv.*
- Aribas*, roi d'Épire, III, 41.
- Ariobarzane*, roi de Cappadoce, III, 26.
- Aristide*, surnommé le *Juste*, I, 341 *et suiv.*
- Aristobule*, roi des Juifs, III, 90 à 102.
- Aristodème*, roi de Messène, II, 14.
- Aristomène*, chef des Messéniens, II, 16 à 24.
- Aristonicus*, roi de Pergame, III, 35.
- Armagnac* (Jacques d'), duc de Némours, décapité sous le règne de Louis XI, IX, 76. — (faction des), *ibid.*
- Arménie*; description, terroir et mœurs: sa division en grande et petite. Elle devient province romaine sous Vespasien, II, 374 à 389.
- Arsace I et II*, rois des Parthes, III, 147.
- Artabane*. — IV, rois des Parthes, III, 156 à 159.
- Artacès*, roi d'Ibérie, III, 62.
- Artaxare*, fondateur du second empire persan, III, 161.
- Artaxerxe Longuemain*, roi des Perses, I, 228. — *Mnémon*, *id.*, I, 233.
- Artémise*, reine de Carie, célèbre par le deuil de son époux Mausole, II, 155 *et suiv.*
- Arthur* (le prince), neveu de Jean, roi d'Angleterre; obligé de se réfugier en France, est fait prisonnier par son oncle, qui Pégorge lui-même, XI, 286.
- Artuade*, fils de Tigrane, roi d'Arménie. a un règne fort court. Ses successeurs sont des fantômes de rois que les Romains déplacent et replacent à volonté sur le trône, II, 382 à 385.
- Aruns*, petit-fils de Tarquin, empoisonné par sa femme Tullie, III, 221.

- Arymbas*, roi d'Épire, III, 41.
- Aschekof*, princesse de Russie, contribue à la révolution qui s'opère en 1762, et qui met Catherine II sur le trône, XI, 201.
- Asdrubal*, gendre d'Amilcar, général carthaginois, V, 253.
- Asharf*, dernier prince des Afghans, VI, 326.
- Asie mineure*, I, 274. — État de l'Asie après la mort d'Alexandre, II, 277 à 325.
- Aspasie*, célèbre courtisane d'Athènes, I, 360.
- Asprand*, roi des Lombards, VI, 15.
- Assyriens*; mœurs, religion, commerce, I, 159 *et suiv.*
- Astolphe*, roi des Lombards, VI, 19 *et suiv.*
- Astyage* ou *Antiochus*, roi des Mèdes, I, 188.
- Atahualapa*, souverain du Pérou, XII, 160 *et suiv.*
- Athènes*, comprise sous le nom d'*Attique*, I, 302. — république; prise de cette ville, règne des trente tyrans, I, 377 *et suiv.* — province, est en proie à diverses factions; son sort. Elle est enfin soumise aux Turcs, II, 67 à 73.
- Athéniens*, I, 321 à 396
- Athénien*, un des chefs des esclaves révoltés, est vaincu par Lucullus, et tué dans un combat singulier par Aquilius, successeur de Lucullus, IV, 34.
- Attale I, II et III*, rois de Pergame, III, 29 à 35. — préfet de Rome, est nommé empereur par la protection d'Alaric, et déposé par le même, V, 135.
- Attila*, roi des Huns, V, 147 *et suiv.*
- Aubusson* (Pierre d'), grand-maître de l'ordre des chevaliers de Rhodes, VIII, 205.
- Aurèle* (Marc), empereur romain, IV, 362 *et suiv.*
- Aurélien*, id., V, 43.
- Aureng-Zeb*, sixième sultan de l'Indostan; sa fourberie et ses cruautés, VI, 378 à 384.
- Autharis*, roi des Lombards, VI, 7.
- Autriche* (archiduché d'), X, 314.
- Aca* (royaume d'), VII, 43.
- Avidius Cassius* se révolte contre Marc-Aurèle, prend le titre d'empereur, et est tué par un centurion, IV, 365 *et suiv.*
- Aymond*, duc de Savoie, IX, 225.
- Ayulipalipata*, huitième kan, VI, 216.
- Aziz*, deuxième calife d'Égypte, VII, 348. — (Al), id., 352.
- Azon* ou *Atton*, gouverneur de Milan, IX, 345 à 367.

Babe
suic
Babon
 l'In
Baby
 ville
Baby
 cien
 mes
 hille
 rois
 ples
 171
Bagoe
Bahan
 261.
Baille
 XII
Bajaz
 l'em
 lebr
 mall
 pris
 et m
 260
 II,
 dans
 par s
 de c
Balaas
Balack
 I, 6
Balbed
 ville
Bolbo
 et fo
 du I
 et su
Bâle,
 Suis
Randi

B

- Babel* (tour de), I, 12 *et suiv.*
- Babor*, premier sultan de l'Inde, VI, 361.
- Babylone* ; prise de cette ville, I, 163 à 208.
- Babyloniens*, climat, ancienneté, religion ; coutumes, prêtres, devins, habillemens, sciences et arts, rois et divisions des peuples, temps fabuleux, I, 171 *et suiv.*
- Bagoas* (l'eunuque), I, 238.
- Bahaman*, roi de Perse, I, 261.
- Bailleul* (Jean), roi d'Écosse, XII, 43 *et suiv.*
- Bajazet*, quatrième sultan de l'empire ottoman, est célèbre par ses victoires et ses malheurs ; il est vaincu, fait prisonnier par Tamerlan, et meurt dans les fers, V, 260, et VII 254 *et suiv.* — II, huitième sultan, est dans sa vieillesse, détrôné par son fils Selim, et meurt de chagrin, 269 *et suiv.*
- Balaam*, prophète, I, 61.
- Balack*, roi des Moabites, I, 61.
- Balbec*, description de cette ville, I, 79.
- Bolboa*, navigateur espagnol et fondateur de la colonie du Darien ; sa mort, 101, *et suiv.*, 163.
- Bâle*, un des cantons de la Suisse, X, 213.
- Randi Augola*, *Bandi Ni-golam*, rois du pays d'Angola, VIII, 82.
- Banian*, nom d'une caste indienne, VI, 354.
- Barason*, nommé roi de Sardaigne par les Génois, IX, 247.
- Barbarie* (la), VIII, 144 *et suiv.*
- Barbarigo* (Marc et Augustin), doges de Venise, X, 32.
- Barbe*, l'impératrice, surnommée la Messaline du Nord, X, 270.
- Barberousse*, célèbre corsaire, s'empare d'Alger par adresse et par force, VIII, 182.
- Bardane*, roi des Parthes, III, 156.
- Barkiarok*, quatrième sultan des Turcs, VI, 161.
- Barmécides* (les), VI, 104.
- Barnabé* (duc de Milan), IX, 367 *et suiv.*
- Barnevelt*, grand pensionnaire de Hollande, par les intrigues du stathouder, est traduit devant les états comme conspirateur, et condamné à mort, X, 356.
- Barricades* (journée des), IX, 109.
- Barthélemy* (la Saint-), IX, 106.
- Basile*, empereur d'Orient, V, 183. — (l'eunuque), 189. — empereur de Russie, XI, 141 *et suiv.*

- Basilide*, roi d'Abyssinie, VIII, 28.
- Basilovitz I* (Jean), empereur de Russie, XI, 140.
- Batavia*, dans les Indes, VII, 217.
- Battori* (Étienne), roi de Pologne, XI, 229.
- Baudouin I*, empereur de Constantinople, V, 213.
— *II*, *id.*, 214.
- Bavière* (électorat de), X, 330.
- Baydu*, sultan de l'Iran, VI, 345.
- Bédouins*, nom de tribus errantes d'Arabes, VII, 357.
- Béla I, II, III et IV*, rois de Hongrie, X, 296 *et suiv.*
- Bélisaire*, général très-fameux sous le règne de l'empereur Justinien, V, 163, 392 *et suiv.*
- Bembo* (Jean), doge de Venise, X, 40.
- Benguela*, royaume d'Afrique, VIII, 55 *et suiv.*
- Benhadad*, premier roi de Damas, I, 84 *et suiv.*
- Benjamites* (tribu des), I, 132.
- Benin* (royaume de), VIII, 102.
- Benoît V* à *X*, papes, IX, 162 à 65. — *XI*, *id.*, 183.
XII, *id.*, 185. — *XIII*, *XIV*, *id.*, 217.
- Béotie* (la), I, 305.
- Béotiens* (les), II, 73.
- Bérenger*, roi d'Italie, IX, 159.
- Bermudes* (les îles), XII, 254.
- Bernard*, roi d'Italie, fils naturel de Pépin, est condamné à mort par Louis le Débonnaire, son oncle, IX, 21 *et suiv.* — (saint), abbé de Clervaux, 43.
- Berne*, un des cantons suisses, X, 199.
- Betzabée*, femme d'Urie, I, 140.
- Biledulgerid* (le pays de), VIII, 143.
- Birger*, roi de Suède, XI, 67.
- Bisnagar*, empire, VII, 2.
- Bithynie*, royaume, III, 55 à 60.
- Blanche* (la reine), mère de Louis IX, IX, 43 *et suiv.*
- Bocca Negra*, doge de Gênes, IX, 252 *et suiv.*
- Bocchoris le Sage*, roi d'Égypte, I, 49.
- Bocchus*, roi de Mauritanie, gendre de Jugurtha, livre son beau-père aux Romains, IV, 30 *et suiv.*
- Boèce*, sénateur, mis à mort par Théodoric, V, 389.
- Bohême* (la), X, 306.
- Boleslas I* (le Cruel), *id.* (le Pieux), *id.* (l'Aveugle). — *II*, rois de Bohême, X, 300.
- Boleslas I, II, III, IV et V*, rois de Pologne, XI, 210 à 217.
- Bologne* (état de), en Italie, IX, 350.
- Bonilcar*, général carthaginois, V, 238.
- Boniface* (le comte), général très-estimé sous le règne de Valentinien, III, empereur d'Orient, V, 143.
- Boniface VIII*, pape, IX, 183.

Boniface
de Savoye

Boris C
de Russie

Bosphore
65 et 66

Botzicon
Bobèze
308 et 309

Boutica
Francien
nes, 309

Bougainville
286.

Boulen
Henri

Bourbon
IX, 100

Bourgois
76 et 77

Bourguignon
Bova, 100
quin

Bovadi
gnol
197 et 198

Bragance
une royauté
de Portugal
de 1143 à 1383

Bramin
VI, 100

Brandebourg
X, 300

Brennus
trouvé

Cabrera
VIII, 100

Cadmus
I, 300

Boniface IX, *id.*, 192, duc de Savoie, IX, 224.

Boris Godounow, empereur de Russie, XI, 148.

Bosphore (royaume de), III, 65 *et suiv.*

Botzivorg, premier roi de Bohême. — *II*, *id.*, X, 308 *et suiv.*

Boucicault, maréchal de France, gouverneur de Gênes, IX, 274.

Bougainville (M. de), XII, 286.

Boulen (Anne de), voyez **Henri V**, XI, 344.

Bourbon (le connétable de), IX, 100.

Bourgogne (le duc de), IX, 76 *et suiv.*

Bourguignons, V, 373.

Bova, nom d'un roi du Tonquin, VII, 90.

Bovadilla, gouverneur espagnol en Amérique, XII, 197 *et suiv.*

Bragance (le duc de), par une révolution, devient roi de Portugal sous le nom de **don Juan IV**, VIII, 335 *et suiv.*

Bramines, prêtres indiens, VI, 352.

Brandebourg (électorat de), X, 315.

Brennus; état où Rome se trouve réduite par ce chef

des Gaulois, III, 292 *et suiv.*

Bresil (le), XII, 207.

Bretons; description de la Grande-Bretagne, mœurs et religion de ce peuple suivant le rapport de César, V, 333 *et suiv.*

Britannicus, est empoisonné par Néron, V, 270.

Bruce (Robert), proclamé roi d'Écosse. — (David), son fils, lui succède, XII, 48.

Brunehaut, épouse de Sigebert, roi d'Austrasie, IX, 4 *et suiv.*

Brunswick Hanovre (électorat de), X, 334.

Brutus (Junius), vengeur de Lucrèce, fait proscrire les Tarquins, etc., III, 222 *et suiv.*

Brutus (Marcus), conspire contre César, dont il est un des assassins. Ses actions après la mort de ce Romain, IV, 132 à 169.

Bukharie (grande et petite), VI, 233 à 243.

Bulgares (les), V, 382.

Burthius, chef des gardes pré-toriennes après la mort de l'empereur Claude, contribue à la nomination de Néron, qui ensuite le fait empoisonner, IV, 268 à 278.

C

Cabrera (don Bernard de), VIII, 266.

Cadmus, roi des Béotiens, I, 306.

Casferie, VIII, 45.

Cain (châtiment de), I, 7.

Caius Marcius, surnommé **Coriolan**, devient victime

- de sa haine contre les tribuns. Ses actions, sa mort, III, 256 *et suiv.*
- Cajumarath**, roi de Perse, I, 253.
- Calatrava** (ordre de), VIII, 239.
- Californie** (la), XII, 197.
- Caligula**, empereur romain, IV, 238 à 250.
- Calixte II**, pape, IX, 170, — III, *id.*, 196.
- Callicratidas**, général lacédémonien, II, 22.
- Calvin** (Jean), célèbre chef de la secte connue en Europe sous le nom de *calviniste*, X, 222.
- Camboye** (pays de), VII, 80.
- Cambyse**, roi de Perse; ses cruautés, sa mort, I, 207 *et suiv.*
- Camel** (Al), calife d'Égypte, VII, 353.
- Camille**, nommé dictateur dans les temps calamiteux de la république. Services importans qu'il lui rend, III, 290 à 302.
- Canada** (le); description et noms des habitans, ses productions, son étendue, VIII, 362.
- Canara** (le royaume de), VII, 16.
- Canaries** (îles), VII, 371.
- Candace**, reine d'Abyssinie, VIII, 1.
- Candiano** (Pierre), 1^{er.}, 2^{e.}, 3^{e.}, 4^{e.} doges de Venise, X, 11 *et suiv.*
- Cantacuzène**, empereur grec, V, 220.
- Canut II**, roi de Danemarck et d'Angleterre, XI, 7, 261.
- III *et IV*, *id.*, *ibid.* — V *et VI*, *id.*, 13 à 17.
- Canut**, roi de Suède, *id.*, XI, 65.
- Canutson** (Charles), *id.*, XI, 30 à 74.
- Cap** (le) de Bonne-Espérance, VII, 225. — Vert (îles du), 369.
- Capet** (Hugues), premier roi de la dynastie des Capétiens, IX, 32 *et suiv.*
- Capoue** (ville de); elle se donne aux Romains, III, 308.
- Cappadoce** (la), III, 23 à 27.
- Capponi** (Nicolas), gonfalonier, X, 85.
- Caracalla**, empereur romain, V, 1 à 8.
- Caraiïbes** (les), XII, 258.
- Caranus**, roi de Macédoine, II, 192.
- Carbon**, collègue de Cinna, partage dans Rome l'autorité avec lui; il se met à la tête d'une armée pour s'opposer aux progrès de Sylla; il en est abandonné et se sauve en Afrique, IV, 68 *et suiv.*
- Carlos** (don), roi de Naples, X, 180.
- Carlovingiens** (dynastie des), IX, 14.
- Caroline** (la); XII, 241.
- Carthage**, description de cette ville, gouvernement, religion, langue, coutumes, armée, marine, commerce, V, 226 à 234.
- Carthaginois**, V, 266 *et suiv.*
- Carus**, capitaine des gardes de Probus, lui succède à l'empire; il y associe ses

Als Ca
121 et
Carviliu
Rome
l'exen
331.
Casas (c
évêqu
diens
Casimir
le trôn
dislas
— I,
III,
id., 2
Cassand
d'Olym
Alexa
trône
253 et
Cassius
contr
Grèce
après
perdu
Castelli
Gènes
Castro (p
par le
roi de
Castro (d
d'Esp
neur
Castruc
pacité
taires
public
107 et
Catherin
de Ru
le-Gr
— II
III, p
précip
ce, c
trice,

ibid. —
à 17.

ède, *id.*

id., XI,

e-Espé-
225. —
69.

premier
e des Ca-
et *suiv.*

; elle se
ns, III,

III, 23 à

, gonfa-

reur ro-

I, 258.

acédoine,

de Cinna,

ome l'au-

se met à

mée pour

rogrès de

bandonné

ique, IV,

de Naples,

astie des),

I, 241.

ption de

ernement,

, coutu-

ine, com-

à 234.

66 et *suiv.*

es gardes

succède à

associe sus-

ils Carin et Numérien, V,
121 et *suiv.*

Carvilius Ruga, citoyen de
Rome, y donne le premier
l'exemple du divorce, III,
331.

Casas (Barthélemi de las),
évêque, protecteur des In-
diens, XII, 180.

Casimir (Jean) succède sur
le trône de Pologne à La-
dislas son frère, XI, 211,
— I, *id.*, *ibid.* — II et
III, 216 à 218. — IV,
id., 222. — V, *id.*, 233.

Cassandra, après la mort
d'Olympias, mère du grand
Alexandre, monte sur le
trône de Macédoine, II,
253 et *suiv.*

Cassius, un des conjurés
contre César, se retire en
Grèce; il se donne la mort
après une bataille qu'il croit
perdue, IV, 132 à 169.

Castelli, nommé podestat de
Gènes, IX, 249.

Castro (Inès de), assassinée
par les ordres d'Alphonse,
roi de Portugal, VIII, 307.

Castro (Vaca de), est envoyé
d'Espagne comme gouver-
neur du Pérou, XII, 181.

Castruccio parvient par sa ca-
pacité et ses talens mili-
taires à être chef de la ré-
publique de Lucques, X,
107 et *suiv.*

Catherine Ire., impératrice
de Russie, épouse de Pierre-
le-Grand, XI, 278 et *suiv.*
— II, épouse de Pierre
III, par une révolution qui
précipite du trône ce prin-
ce, est nommée impéra-
trice, 196 et *suiv.*

Catilina, sa conjuration con-
tre Rome est découverte.

Sa mort, IV, 94 à 98.

Caton d'Utique, ennemi de
César, désespéré de la dé-
faite de Pompée, se retire à
Utique et s'y donne la
mort, IV, 126.

Caton le Censeur, III, 363.

Cavade, roi des Perses, rend
à la Perse son ancien éclat,
III, 167 et *suiv.*

Cavendish, (Thomas), célè-
bre navigateur, XII, 284.

Célestin II, pape, IX, 172.
— III, *id.*, 175. — IV,
id., 177. — V, *id.*, 182.

Celsi (Laurent), doge de Ve-
nise, X, 23.

Censeurs à Rome, III, 288.
318.

Centranico (Pierre), doge de
Venise, X, 15.

Cépron, consul, est battu com-
plètement par les Cimbres,
et déposé par le peuple avec
ignominie, IV, 34.

César I, souverain des états de
Ferrare, Modène et Reggio,
IX, 348.

César (Jules), histoire de ce
Romain, IV, 88 à 136.

Ceylan, situation de cette île,
VII, 218.

Chanaan (nouveau), religion,
gouvernement, commerce,
I, 124 et *suiv.*

Chananéens, mœurs et coutu-
mes, rois, I, 71 et *suiv.*

Chao-Pasa-Thong, roi de
Siam, de la place de chan-
celier parvient à détrôner le
roi et à s'emparer du trône;
son règne est marqué
par des cruautés sans nom-
bre, VII, 66.

- Chaou-Naraye**, succède à son père Chaou-Pasa-Thong, VII, 68.
- Chaou-al-Padou**, empereur de Siam, règne en 1748, VII, 78.
- Charlemagne**, roi de France; long règne de ce prince, qui n'a cessé d'être glorieux, IX, 16 à 21.
- Charles IV**, empereur d'Allemagne, X, 259. — *V* ou **Charles-Quint**, *id.*, 276 — *VI* et *VII*, *id.*, 292 et *suiv.*
- Charles Martel**, maire du palais, gouverne la France avec beaucoup de gloire, IX, 13.
- Charles-le-Chouave**, roi de France, 189 et *suiv.* — *le Gros*, *id.*, 31. — *III*, dit *le Simple*, *id.*, 32. — *le Bel*, *id.*, 56. — *V*, dit *le Sage*, *id.*, 63. — *VI*, *id.*, 69 à 82. — *VII*, surnommé *le Victorieux*, *id.*, 82 et *suiv.* — *VIII*, *id.*, 94 et *suiv.* — *IX*, *id.*, son règne est marqué par le massacre de la Saint-Barthélemy, 104 et *suiv.*
- Charles-Quint**, roi d'Espagne et empereur d'Allemagne, VIII, 277 à 284. — *II*, roi d'Espagne, VIII, 292.
- Charles I d'Anjou**, roi de Naples et de Sicile, X, 142. — *II*, *le Boiteux*, *id.*, 151. — *III*, *id.*, 157. — *Quint*, *id.*, 173. — *IV*, *id.*, 178. — *VI*, *id.*, 180.
- Charles d'Autriche**, roi de Hongrie, X, 305.
- Charles I**, roi de Bohême, X, 311.
- Charles-Henri**, stathouder, X, 363.
- Charles-le-Mauvais** et **Charles-le-Noble**, rois de Navarre, VIII, 351.
- Charles I, II, III**, rois de Savoie, IX, 231 et *suiv.* — **Emmanuel I, II, III**, rois de Savoie, 235 et *suiv.*
- Charles I, II, III, IV**, ducs de Mantoue, X, 4 et *suiv.*
- Charles VIII**, roi de Suède, XI, 65. — *IX, X, XI*, *id.*, 94 à 103. — *XII*, *id.*, ses guerres, ses conquêtes, sa mort, 103 à 117.
- Charles I**, roi d'Angleterre; règne malheureux de ce prince, XI, 365 et *suiv.* — *II*, *id.*, XII, 2 et *suiv.*
- Chaumigren**, le plus célèbre empereur du Pégu, VII, 40.
- Cheops**, roi d'Egypte, I, 47.
- Chou**, nom de la troisième dynastie des princes chinois: elle compte trente-cinq empereurs, VII, 121.
- Chevalerie** en France, IX, 51. Son origine en Espagne, VIII, 250.
- Chi-tsu-cu-ti**, fut un prince belliqueux de la septième dynastie chinoise, VII, 123.
- Childebert**, roi d'Austrasie, IX, 7.
- Chilpéric**, roi de Soissons, IX, 4.
- Chilvagni I, II**, rois d'Angola, VIII, 81 et *suiv.*
- Chimère** (description de la), I, 292.
- Chin**, nom de la onzième dynastie chinoise; elle ne compte que cinq empereurs, VII, 125.

Chine (la position climat, nomenclature arts, origine nois, V)

Chin-tso, règne d'empereur dynastie

Ching-t, deuxième se, eut seurs,

Chingula, de l'île

Chosroës, plusieurs tirer n ses de t *suiv.* — das, *id.* gne, 17 me No *suiv.*

Chosroës, 158.

Chotepala, Mogols

Christiern, marck, 35. — *id.*, 44. *id.*, 54

Christiern, XI, 30. 35 à 76

Christine, XI, 99.

Christoph, Danem III, *id.*

Christoph, XI, 73.

Chu, em VI, 226

- Chine* (la), V, 300 *et suiv.* Sa position géographique, son climat, sa religion, gouvernement, police, sciences, arts, caractères et mœurs, origine et antiquité des Chinois, VII, 95 à 137 *et* 174.
- Chin-tsong*, troisième empereur de la dix-neuvième dynastie chinoise, VII, 132.
- Ching-tong*, chef de la deuxième dynastie chinoise, eut vingt-sept successeurs, VII, 120.
- Chingulais*, nom des habitans de l'île de Ceylan, VII, 218.
- Chosroès*, roi de Perse, a plusieurs guerres dont il sait tirer un grand profit; causes de sa mort, III, 172 *et suiv.* — *II*, fils d'Horimidas, *id.*; histoire de son règne, 177 à 180. — surnommé *Nouschirvan*, *id.*, 187 *et suiv.*
- Chosroès*, roi des Parthes III, 158.
- Chotepala*, neuvième kan des Mogols, VI, 218.
- Christiern I*, roi de Danemarck, XI, 32. — *II*, *id.*, 35. — *III*, *id.*, 41. — *IV*, *id.*, 44. — *V*, *VI* *et* *VII*, *id.*, 54 *et suiv.*
- Christiern I*, roi de Suède, XI, 30 *et suiv.* — *II*, *id.*, 35 à 76.
- Christine*, reine de Suède, XI, 99.
- Christophe I et II*, rois de Danemarck, XI, 19. — *III*, *id.*, 29.
- Christophe I*, roi de Suède, XI, 73.
- Chu*, empereur des Mogols, VI, 224.
- Ciampa*, (pays de), VII, 83.
- Cicéron*, consul; services portans et vie glorieuse de cet orateur jusqu'à sa fin tragique, IV, 95 à 161.
- Cicogna* (Pascal), doge de Venise, X, 38.
- Cid* (le), fameux capitaine espagnol, VIII, 236.
- Ciliciens*, I, 293 *et suiv.*
- Cimon*, fils de Miltiade, I, 253 *et suiv.*
- Cincinnatus* (Quinctius), est réélu consul et nommé dictateur, III, 274 *et suiv.*
- Cinna*, consul, s'unit à la faction de Marius, et contribue aux proscriptions sanglantes qui ont lieu; sa mort, IV, 63 *et suiv.*
- Cinna*, petit-fils de Pompée, conspire contre Auguste, qui le lui pardonne, IV, 199.
- Cinq-Mars*, favori de Louis XIV, sacrifié par le cardinal de Richelieu, IX, 120.
- Circassie* (la), XI, 132.
- Claude*, roi de l'Abyssinie, VIII, 17.
- Claude*, nommé empereur par l'armée, succède à Gallien; le sénat confirme son éléction, V, 41.
- Claude*, empereur romain, IV, 249 à 267.
- Clozomène*, II, 81.
- Cléarque*, tyran de Bithynie, III, 56 *et suiv.*
- Clément III*, pape, IX, 175. — *IV*, *id.*, 179. — *V*, *id.*, 184. — *VI*, *id.*, 186. — *VII*, *id.*, 190, 202. — *VIII*, *id.*, 194, 213. — *IX*, *X*, *id.*, 215 *et suiv.* — *XI*, *id.*, 217. — *XII*, *XIV*, *id.*, 213.

- Cléomène*, roi de Lacédémone, II, 37.
Cléopâtre, II, 259 *et suiv.*
Cléphis, roi des Lombards, VI, 5.
Clisson (le connétable de), IX, 70.
Clodius, jeune patricien débauché, séduit Pompéia, femme de César, IV, 99.
Clotaire II, réunit tous les états de Clovis, IX, 11.
Clotilde, veuve de Clovis, IX, 3.
Clovis, roi des Francs, IX, 2.
Cochinchine, description de ce royaume, VII, 84.
Codrus, dernier roi d'Athènes, I, 305.
Colao, nom du premier ministre de l'empereur de la Chine, VII, 127.
Colchide (la), III, 60.
Coligni, IX, 105.
Collatin, mari de Lucrèce, s'unit à Brutus pour expulser les Tarquins; est nommé consul et déposé par le peuple à l'instigation de son collègue, III, 231 *et suiv.*
Colomb (Christophe), célèbre navigateur, XII, 92 à 250.
Côme I, II, III, de la famille des Médicis, souverains de Toscane, X, 95 *et suiv.*
Commerce, tant ancien que moderne des différentes nations du monde, VII, 162 à 250.
Commode, empereur romain, IV, 370 à 375.
Commène (Isaac), empereur grec, V, 196. — (Alexis), *id.*, 203. — (Jean), *id.*, 206. — (Manuel), *id.*, *ibid.*. — (Alexis II), *id.*, 207.
Condé (Bourbon) remplace Philippe d'Orléans dans la régence jusqu'à la majorité de Louis XV, IX, 131.
Confucius, philosophe chinois, VII, 97 *et suiv.*
Congo (royaume de), VIII, 59 *et suiv.*
Conrad I, roi de Naples et de Sicile, X, 137. — *II*, dit *Conradin*, *id.*, 138.
Conrad I, empereur d'Allemagne, X, 229. — *II, III*, *id.*, 231 *et suiv.*
Conradin I, roi de Bohême, X, 309.
Constance, associé à l'empire avec Galérien, V, 61 *et suiv.*
Constant II, empereur grec, V, 170.
Constantin, empereur, transporte le siège de son empire en Orient, et choisit Byzance pour sa capitale, V, 66 *et suiv.*
Constantin, Constant et Constance se partagent l'empire du grand Constantin; leur mort laisse Constance seul possesseur de tout l'empire, V, 81 *et suiv.*
Constantin Pogonat, *id.*, V, 171. — Copronyme, *id.*, 175. — Porphyrogénète, *id.*, 176. — *VIII*, *id.*, 185. — *id.*, 190. — Monomaque, *id.*, 194. — Paléologue, *id.*, 223.
Constantinople latine, V, 213.
Contareno (Dominique), doge de Venise, X, 16.
Contarini, (Jacques), *id.*, X, 20. — (André), *id.*, 24. —

(Fr
 cola
id.,
id.,
Cook
 navi
Coptes
Corée
Coribu
 logn
Corinti
 pillé
 en co
 I, 3
Coriola
 cius.
Cornar
 Venis
id., 4
 43. —
Cornéli
 Pomp
 mort,
Corrège
 du pr
 Parme
Corse (l
Cortez (l
 quête
 de ce
 à 150.
Cosaque
 penda
 Russie
 plusieurs
 Côtes de
 l'Océan
Sofala
 —*Mat*
 (partic
Crasoski
 lonais,

- (François), *id.*, 41. — (Nicolas), *id.*, *ibid.* — (Charles), *id.*, 43. — (Dominique), *id.*, *ibid.* — (Louis), *id.*, 44.
- Cook** (le capitaine), célèbre navigateur, XII, 287.
- Coptes** (les), VII, 344 *et suiv.*
- Corée** (la), VII, 137.
- Coribut** (Michel), roi de Pologne, XI, 256.
- Corinthe**. Cette ville est prise, pillée, et détruite de fond en comble par les Romains, I, 313.
- Coriolan**, voy. *Caius Marcius*.
- Cornaro** (Marc), doge de Venise, X, 23. — (Jean), *id.*, 41. — (François), *id.*, 43. — (Jean), *id.*, 45.
- Cornélie**, épouse du grand Pompée, est témoin de sa mort, IV, 123.
- Corrège** (Gilbert), protecteur du prévôt des marchands à Parme, IX, 343.
- Corse** (la), IX, 320 à 338.
- Cortez** (Fernand), fait la conquête du Mexique: histoire de ce navigateur, XII, 104 à 150.
- Cosaques** (les), peuples dépendans de l'empire de Russie; ils sont divisés en plusieurs cantons, XI, 131.
- Côtes de la mer Rouge et de l'Océan**, VIII, 50. — *de Sofala*, 37. — *d'Ivoire*, 125. — *Malaguettes*, 128. — *d'Or* (particularité de la), 120.
- Crasoski**, gentilhomme polonais, contribue à la nomination du duc d'Anjou au trône de Pologne, XI, 227.
- Crésus**, roi des Lydiens, I, 289 *et suiv.*
- Crète**, habitans, gouvernement, république, II, 163 *et suiv.*
- Crimée** (la), province, VI, 232.
- Critias**, tyran d'Athènes, I, 378.
- Cromwell** (Olivier), gouverne l'Angleterre sous le titre de *protecteur* après la mort de Charles I^{er}, XII, 1 à 10. — (Richard), son fils, lui succède, et abdique le protectorat, 11.
- Cubo**, nom du chef pour le civil et le militaire au Japon, VII, 146.
- Culne**, roi d'Ecosse, XII, 32.
- Curtius**, chevalier romain; son généreux dévouement, III, 303.
- Cyaxare**, roi des Mèdes, I, 187. — II, *id.*, 190.
- Cypre**, habitans, gouvernement, rois, II, 167 à 172.
- Cyrénaïque**. Apion, un des fils illégitimes de Physcon, règne paisiblement et fait fleurir ce petit royaume, II, 351 *et suiv.* Sa position, V, 274.
- Cyrus**, roi des Perses, I, 207.
- Cysicus**, ville de Mysie, I, 285.

D

- Daces* (les), V, 381.
Dagobert, roi de France, IX, 11.
Damase II, pape, IX, 164.
Dampierre, navigateur anglais, XII, 285.
Danaüs, roi de l'Argolide, I, 300.
Dandolo (Henri), doge de Venise, X, 18. — (Jean), *id.*, 20. — (François), *id.*, 22. — (André), *id.*, *ibid.*
Danemarck (le), X, 1, et *suiv.*
Daniel dans la fosse aux lions, I, 189.
Darab I, II, rois de Perso, I, 262.
Dardanus, roi des Troyens, I, 280.
Darius Hystaspe, I, 216 à 222. — *III*, Codoman, 240 à 250.
David, roi et prophète, I, 140 à 142.
David, roi d'Abyssinie, VIII, 17.
David I, roi d'Ecosse, XII, 39. — *II*, *id.*, 51.
Davis, navigateur anglais, XII, 283 et *suiv.*
Décan (le), VII, 1.
Dèce, empereur romain, V, 32.
Décemvirs (établissement à Rome des), III, 280.
Dehoc, roi des Perses, I, 257.
Déjocès, roi des Mèdes, I, 185.
Déjotare, roi de Galatie, est nommé par Pompée souverain de la petite Arménie, II, 388.
Delphes (temple de), I, 312.
Delphino (Jean), doge de Venise, X, 23.
Déluge (le), I, 9.
Démétrius de Phalère, I, 393.
Démétrius Poliorcète, II, 394.
Démétrius, fils d'Antigone, II, 240. — *II*, 258. — Soter, 306. — Nicanor, 313.
Démétrius, empereur de Russie, XI, 146 et *suiv.*
Démosthène, I, 386.
Denys le Jeune, par suite de diverses factions qui le rendent maître de Syracuse et l'en font expulser, est obligé d'abandonner cette ville et de se réfugier à Corinthe, II, 118 et *suiv.*
Denys, roi de Bithynie, III, 57.
Denys, roi de Portugal, VIII, 305.
Denys l'Ancien, tyran de Syracuse : comment il usurpe l'autorité ; caractère et règne de ce prince, sa mort, II, 106 et *suiv.*
Dévouement (cérémonie à Rome du serment de), III, 306 et *suiv.*
D'haser, voy. *Haser*.
Diane de Poitiers, maîtresse d'Henri II, IX, 102.
Dictateurs (création à Rome des), III, 245.

Di
V
Dia
th
Die
V
Din
Dio
Sy
Dioc
V
Dion
Disp
16
Divor
dan
Dolab
lors
sar
conj
Domit
IV,

Ecbatan
cette
Ecosse
taus,
Feriture
Edgard
XI, 2
Edgard
39.
Edit de
révo
Edmond
XI, 25
261.
Edomite
mœurs
gion et
67 et *s*
Edouard

- Didier**, roi des Lombards, VI, 21 *et suiv.*
Didon, fondatrice de Carthage, V, 234.
Diègue (don), roi de Congo, VIII, 75.
Dina, fille de Jacob, I, 73.
Diocles, chef d'une faction à Syracuse, II, 103.
Dioclétien, empereur romain, V, 35.
Dion, II, 118 *et suiv.*
Dispersion des peuples, I, 16 *et suiv.*
Divorce (premier exemple du) dans Rome, III, 331.
Dolabella, consul romain, lors de l'assassinat de César, se déclare pour les conjurés, IV, 137.
Domitien, empereur romain, IV, 332 à 339.
- Donato** (François), doge de Venise, X, 36. — (Léonard), *id.*, 39. — (Nicolas), *id.*, 40.
Doria, noble génois, IX, 253. — (André), doge de Gènes, 305 *et suiv.*
Doride, II, 86.
Dracon, archonte d'Athènes, I, 321.
Drake (François), navigateur anglais, XII, 283 *et suiv.*
Druïdes (les), chefs de la religion gauloise, V, 313.
Ducas (Constantin), empereur grec, V, 196. — (Michel), *id.*, 199.
Duffe, roi d'Ecosse, XII, 32.
Duncan I, roi d'Ecosse, XII, 35. — *II*, *id.*, 39.

E

- Ecbatane**, description de cette ville, I, 183.
Ecosse (l'), mœurs et habitants, XII, 28 à 83.
Ecriture (l'), I, 22.
Edgard, roi d'Angleterre, XI, 259.
Edgard, roi d'Ecosse, XII, 39.
Edit de Nantes, IX, 113; sa révocation, 127.
Edmond, roi d'Angleterre, XI, 258. — Côte de fer, *id.*, 261.
Edomites ou **Iduméens**: mœurs, coutumes, religion et gouvernement, I, 67 *et suiv.*
Edouard I, roi d'Angleterre, XI, 258, 306. — *II*, *id.*, 260, 307. — *III*, *id.*, 263, 312. — *IV*, *id.*, 325. — *V*, *id.*, 329. — *VI*, *id.*, 350.
Edouard, roi de Portugal, VIII, 317.
Edouard, duc de Savoie, IX, 225.
Edred, roi d'Angleterre, XI, 258.
Edwy, roi d'Angleterre, XI, 258.
Egypte, description, animaux, plantes, I, 17 *et suiv.*, ses douze rois, 49. II, 325 à 190. Songouvernement, VII, 340 à 355.
Egyptiens, leur origine.

- gouvernement, rois, division des familles, classes et biens, justice, religion, superstitions, culte, mœurs et coutumes, deuil, etc.; jugement des morts, sciences et arts, langue et écriture, temps fabuleux et héroïques; rois Menès; rois pasteurs, I, 17 à 59.
- Éléonore** (Ulrique), reine de Suède, XI, 117.
- Élide**, I, 318.
- Elisabeth**, reine d'Angleterre, XI, 358.
- Eluths** (les), VI, 228.
- Emeric**, roi de Hongrie, X, 297.
- Emanuel** (don), roi de Portugal, VIII, 322.
- Emmanuel I** (Charles), II et III, ducs de Savoie, IX, 235 à 240. — *Philibert I* et II, voy. *Philibert*.
- Empire** (états de l'), X, 306.
- Empire grec**, V, 158 et suiv.
- Enée**, son arrivée en Italie, ses combats, sa mort en combattant les Rutules, III, 190 et suiv.
- Eolide**, II, 86.
- Epaminondas**, général des Thébains, II, 27.
- Ephèse**, II, 82; son temple brûlé par Erostrate, *ibid*.
- Ephores**, II, 14.
- Epicharis**, femme d'un affranchi, instruite d'une conspiration contre Néron, a le courage, malgré la douleur des tortures, de ne point dévoiler les complices IV, 283.
- Epire** (l'), III, 39.
- Epirotes**, II, 76 et suiv.
- Eric**, roi de Danemarck, XI, 6, III, IV et V, *id.*, 8 à 13. — VI, VII, VIII et IX, *id.*, 17 à 20.
- Eric**, IX, X et XI, rois de Suède, XI, 27, 66. — XII, *id.*, 72. — XIV, *id.*, 84.
- Erichthonius**, I, 282.
- Erizzo** (François), doge de Venise, X, 41.
- Erostrate** incendie le temple d'Ephèse, II, 82.
- Erythée**, II, 82.
- Esclaves siciliens** (révolte des), IV, 6.
- Espagne** (l'), V, 308. Sa situation, ses productions, troupeaux, caractère, combats de taureaux; histoire, rois visigoths, rois maures, rois espagnols; Castille, VIII, 216 à 299.
- Essex** (le comte d'), XI, 360.
- Esther**, I, 188.
- Etats espagnols**, XII, 201.
- Etats - Unis** d'Amérique, XII, 243 à 252.
- Ethelred**, roi d'Angleterre, XI, 260.
- Ethiopie**, V, 275 et suiv.
- Etienne**, roi d'Angleterre, XI, 274.
- Etienne** (François), empereur d'Allemagne, X, 293.
- Etienne I**, II, III et IV, rois de Hongrie, X, 295 à 300.
- Etienne IX**, pape, IX, 165.
- Etolie**, I, 319.
- Etoliens**, II, 61 à 67.
- Eudamidas**, roi des Lacédémoniens, II, 28.
- Eudes**, roi de France, IX, 32.

- Eugène III*, pape, IX, 172.
— *IV id.*, 195.
Eumène, vaincu par Antigone, est livré à ce général et mis à mort dans sa prison, II, 236 à 240.
Eumène, roi de Pergame, invente le parchemin, I, 286. — *II, id.*, III, 19.
Europe (l'), VIII, 215.
Ezéchias, roi des Juifs, I, 154.

F

- Fabiens* (les), famille de Rome, III, 268.
Fakirs, peuples de l'Indostan, VI, 348.
Falier (Vital), doge de Venise, X, 16. — *Ordelafo, id., ibid.* — (Marin), *id.*, 23.
Ferdinand I, roi de Castille, VIII, 235. — *II, id.*, 239. — *III, id.*, 240. — *IV, id.*, 243. — *V, id.*, 270. — roi de Castille et d'Aragon, 272.
Ferdinand I, roi de Portugal, VIII, 311.
Ferdinand II, duc de Mantoue, X, 4.
Ferdinand I, duc de Toscane, X, 99. — *II, id.*, 100. — (Joseph-Jean), *id.*, 101.
Ferdinand I, roi de Naples, X, 169. — *II*, duc d'Anjou, roi de Naples, *id.*, *ibid.* — *III*, le Catholique, *id.*, 172. — *IV*, 180.
Ferdinand, empereur d'Allemagne, X, 281. — *II, id.*, 287. — *III, id.*, 289.
Ferdinand, I, II, III et IV, rois de Hongrie, X, 303 et *suiv.* — d'Autriche, *id.*, X, 313.
Ferrare, Modène, Reggio (états de), IX, 345 et *suiv.*
Fiesque (Charles de), noble génois, IX, 253.
Flabiano, doge de Venise, X, 15.
Flaminius, général romain; son discours aux Etoliens, II, 63 et *suiv.*
Fleury (le cardinal de), premier ministre de Louis XV, IX, 131.
Floride (la), XII, 200.
Foscari (François), doge de Venise, X, 27.
Foscarini (Marc), *id.*, X, 46.
France (la), IX, 1 à 156.
France et de Bourbon (des de), VII, 237.
Francisco (don), de Tolède, voy. *Tolède* (don Francisco).
François II, empereur d'Allemagne, X, 295.
François I, roi de France, IX, 99 à 102. — *II, id.*, 103.
François Ier, duc de Mantoue, X, 3. — (Jean), *id.*, *ibid.* — *II* (Jean), *id.*, *ibid.* — *II, id.*, 4. — *III, id.*, *ibid.*
François (don), roi de Congo, VIII, 74.
François de Lorraine (Marie), duc de Toscane, X, 101.

- Françs* (les), V, 362 et suiv.
Frédégonde, épouse de Chilpéric, roi de Soissons, IX, 5.
Frédéric II, duc de Toscane, X, 57.
Frédéric, roi de Naples, X, 136.
Frédéric, empereur d'Allemagne, X, 241.—II, *id.*, 247.—III, *id.*, 271.
Frédéric Ier, électeur de Prusse, X, 321.—II, *id.*, 323.—(Joachim), *id.*, 321.—II (Guillaume), *id.*, 323.
Frédéric II, roi de Prusse; X, 324 et suiv.—*Guillaume II*, *id.*, 321.—III, *id.*, 322.
Frédéric Guillaume, stathouder de Hollande, X, 352.
Frédéric Ier, roi de Danemarck, XI, 40.—II, *id.*, 43.—III, *id.*, 46.—IV et V, *id.*, 54.
Frédéric II, roi de Suède, XI, 117.—(Adolphe), *id.*, 118.
Frédéric (Auguste) de Saxe, roi de Pologne, XI, 239.—II (Auguste), *id.*, 244.—III (Auguste), *id.*, *ibid.*
Frédéric Ier, duc de Mantoue, X, 4.—II; *id.*, *ibid.*
Frégosc, doge de Gênes, IX, 266.—(Thomas), *id.*, 279.
Fribourg, canton de la Suisse, X, 212.
Fronde (la), IX, 123.
Furst, un des libérateurs de la Suisse, X, 187.

G

- Galba*, empereur romain, IV, 295.
Galbaio (Maurice), doge de Venise, X, 9.
Galias Ier, gouverneur de Milan, IX, 364 et suiv.—II, *id.*, 368 et suiv.—(Jean), *id.*, 369 et suiv.
Galérien, empereur romain, V, 61.
Gall (abbaye de Saint) en Suisse, IX, 205.
Galla (Pierre), doge de Venise, X, 9.
Gallien, fils de Valérien, empereur romain; son ingratitude, ses cruautés, V, 35.
Gallus, empereur romain, V, 33.
Gambie et *Sénégal*, fleuves de l'Afrique; Gorée, île à l'embouchure de ces deux fleuves, VIII, 138.
Ganjatu, souverain de l'Iran, VI, 245.
Ganyède, I, 280.
Garcie (don), roi de Congo, VIII, 78.
Gasca (Pierre), président du conseil de Charles-Quint, envoyé au Pérou, XII, 185.
Gaston (Jean), duc de Toscane, X, 100.
Gaulois (les), IV, 144. Leur première invasion en Italie,

- commandés par Brennus , III, 291. Deuxième invasion de ces peuples en Italie, 333, et V, 311.
- Gazan**, souverain de l'Iran , VI, 245.
- Gédéon**, I, 133.
- Gélase II**, pape, IX, 170.
- Gélon**, tyran de Syracuse, II, 90.
- Gémou**, roi de Danemarck, XI, 6.
- Gènes** (république de) IX, 242 à 320.
- Genève** (république de), X, 219 et suiv.
- Gengis-Kan**, célèbre conquérant tartare ; ses conquêtes et son règne glorieux ; il succède à son père Pisouka ; VI, 181 à 194.
- Genserik**, roi des Vandales, V, 144, 360.
- George-Guillaume**, électeur de Prusse, X, 322.
- George I**, roi d'Angleterre, XII, 22. — **II**, *id.*, 24. — **III**, *id.*, 27.
- Géorgie** (la), XII, 241.
- Gépides** (les), V, 377.
- Germain** (les), V, 326 et suiv.
- Germanicus**, neveu de Tibère, IV, 206 à 222.
- Gérostratus**, roi d'Arad, I, 96.
- Géla** est assassiné par Caracalla, son frère, V, 2.
- Gétules**, **Nigrites** et **Garamantes** (peuples), V, 273.
- Geysa I**, roi de Hongrie, X, 295. — **II**, **III**, *id.*, 295.
- Giaga**, nom du souverain du Benguela, VIII, 57.
- Giorgi** (Marin), doge de Venise, X, 22.
- Gjemschid**, roi des Perses, I, 254.
- Glaris**, canton de la Suisse, X, 197.
- Gnéfactus**, roi d'Egypte, I, 48.
- Goa**, possession portugaise, VII, 189.
- Godefroi de Bouillon**, chef des croisades sous Louis-le-Gros, IX, 42.
- Godrick**, roi de Danemarck, XI, 4.
- Golconde** (royaume de), VII, 8.
- Gonfalonier**, chef militaire de Toscane, X, 59.
- Gonsalve de Cordoue**, VIII, 276.
- Gontran**, roi d'Orléans, IX, 6.
- Gonzague** (Louis de), duc de Mantoue, X, 2.
- Gordien le Jeune**, empereur romain, V, 30.
- Gordiens** (les deux), empereurs romains, V, 25.
- Goths** (les), V, 353 et suiv.
- Gozon**, grand-maître de l'ordre de Malte, VIII, 203.
- Gracchus** (Tibérius) ; factieux tribun du peuple ; son génie remuant cause sa mort. IV, 1 à 6.
- Gracchus** (Caius), frère du précédent, et factieux comme lui, éprouve le même sort, IV, 11 à 21.
- Gradenigo** (Pierre), doge de Venise, X, 21. — (Barthélémi), *id.*, 22.
- Granique** (passage du), I, 242.
- Gratien**, empereur romain, V, 116.
- Grèce** (mœurs de la), I, 293

- et suiv.* Elle est déclarée libre, 296, II, 52.
- Grecques** (Iles). Noms sous lesquels elles sont connues, II, 175 à 185.
- Grégoire V**, *VI*, papes, IX, 163. — *VII*, *id.*, 165. — *VIII*, *id.*, 170. — *IX*, *id.*, 176. — *X*, *id.*, 180. — *XI*, *id.*, 189. — *XII*, *id.*, 193. — *XIII*, *id.*, 209. — *XIV*, *XV*, *id.*, 213 *et suiv.*
- Grey** (Jeanne), XI, 351.
- Grimaldi** (Gaspard de), noble-génois, IX, 253.
- Grimaldi** (Pierre), doge de Venise, X, 46.
- Grimani** (Antoine), *id.*, X, 36. — (Marin), *id.*, 39.
- Grimoald**, roi des Lombards, VI, 11.
- Grisons** (les), X, 214.
- Gritti** (André), doge de Venise, X, 36.
- Gritzler**, un des tyrans de la Suisse, X, 188.
- Guarco** (Isnard), doge de Gènes, IX, 282.
- Guatimozin**, empereur du Mexique, XII, 144 *et suiv.*
- Gudonnow**, empereur de Russie, voy. *Boris*.
- Guerre punique**, première, III, 320, V, 247. — Deuxième, III, 337; IV, 253. — Troisième, III, 373, et V, 258.
- Guesclin** (du), célèbre capitaine français sous Charles V, IX, 64.
- Gui**, duc de Mantoue, X, 3.
- Guillaume**, duc de Normandie, IX, 39.
- Guillaume**, duc de Mantoue, X, 4.
- Guillaume I**, roi de Naples, X, 127. — *II*, *id.*, 131. — *III*, *id.*, 135.
- Guillaume** (Jean) *II*, *III*, *IV*, *V* et *VI*, stathouders de Hollande, X, 360 *et suiv.*
- Guillaume I**, roi d'Angleterre, XI, 264, et XII, 20. — *II*, le Roux, *id.*, 270.
- Guillaume**, roi d'Ecosse, XII, 41.
- Guillaume-Tell**, un des libérateurs de la Suisse, X, 187.
- Guinée** (la), VIII, 101.
- Guise** (les), princes cadets de la maison de Lorraine, IX, 104.
- Gundeberge**, reine des Lombards, VI, 9.
- Gustave Wasa**, roi de Suède, 39, 76 *et suiv.* — *Adolphe*, *id.*, 95. — *III*, *id.*, est assassiné, 120 à 127.
- Guyane** (la), XII, 209.

H

- Hafedh**, calife d'Egypte, VII, 349.
- Haher** (d'), cinquante-cinquième calife d'Arabie, VI, 179.
- Hajim**, douzième kan des Usbecks, VI, 339.
- Hamzed**, cinquième shah de Perse, VI, 282.

- Hannon*, général carthaginois, 238 à 248.
- Harald*, roi de Danemarck, XI, 6.
- Harold I et II*, rois d'Angleterre, XI, 262.
- Haroun-Al-Rashid*, vingt-cinquième calife de l'Arabie, VI, 103.
- Hasan*, cinquième calife de l'Arabie, VI, 66.
- Hayshan*, septième kan des Mogols, VI, 216.
- Hazer*, calife d'Egypte, VII, 349.
- Hebreux*, leur sortie de l'Egypte, I, 106 *et suiv.*
- Hedgard* (Atheling), reine d'Angleterre, XI, 264.
- Hedwig*, reine de Pologne, XI, 219.
- Hélène* (île de Sainte-), VII, 212.
- Héli*, juge, I, 136.
- Héliogabale*, empereur romain, V, 12 *et suiv.*
- Henri*, empereur de Constantinople latine; Pierre et Robert lui succèdent, V, 214 *et suiv.*
- Henri I*, roi d'Espagne, VIII, 240. — *II* (don), *id.*, 249. — *III* (don), *id.*, 251. — *IV* (don), *id.*, 254.
- Henri* (don), roi de Portugal, VIII, 332.
- Henri I*, roi de France, IX, 37. — *II*, *id.*, 102. — *III*, *id.*, 107. — *IV*, surnommé *le Grand*, 111.
- Henri*, roi de Naples, surnommé *le Néron de la Sicile*, X, 135.
- Henri I*, l'Oiseleur, empereur d'Allemagne, X, 219. — *II*, le Saint, *id.*, 231.
- *III*, le Noir, *id.*, 233.
- *IV*, *id.*, *ibid.* — *V*, le Jeune, *id.*, 235. — *VI*, le Sévère, *id.*, 244. — *VII*, de Luxembourg, *id.*, 357.
- Henri* (le prince), stadhouder de Hollande, X, 358. — (Charles), *id.*, 363.
- Henri*, roi de Pologne, XI, 218. — de Valois, *id.*, 227.
- Henri I* (Beauclerc), roi d'Angleterre, XI, 274. — *II*, *id.*, 275. — *III*, *id.*, 294. — *IV*, *id.*, 318. — *V*, *id.*, 320. — *VI*, *id.*, 322. — *VII*, *id.*, 333. — *VIII*, *id.*, 339.
- Henri* (don), roi de Congo, VIII, 75.
- Héraclé* (ville d'), III, 55.
- Héraclius*, empereur grec, V, 169.
- Hercule I, II*, souverains des états de Ferrare, IX, 348 *et suiv.*
- Hérédia*, grand-maître de l'ordre de Malte, VIII, 204.
- Hermocrate*, chef d'une faction à Syracuse, II, 103.
- Hérode*, roi des Juifs, III, 108 à 123.
- Hérules* (les), V, 377.
- Hesham*, seizième calife d'Arabie, VI, 91.
- Heu-Chan*, dix-huitième dynastie chinoise, VII, 131.
- *Heu-Han*, sixième *id.*, 123. — *Héu-Han*, dix-septième *id.*, 131. — *Heu-Lang*, quatorzième *id.*, 130. — *Heatang*, quinzième *id.*, *ibid.* — *Heu-Tsin*, seizième *id.*, *ibid.*
- Héron*, chef des Syracéens; ses bonnes qualités;

- est regretté comme le protecteur et le père de ses sujets, II, 137 à 141.
- Hiéronyme*, fils d'Hiéron et son successeur: il est assassiné, II, 140 et suiv.
- Hipparque* et *Hippias*, fils de Pisistrate, I, 338.
- Hollande* (la), X, 337 et suiv.
- Homajún*, deuxième sultan de l'Indostan, VI, 361.
- Hongrie* (la), X, 294 et suiv.
- Honorius II*, pape, IX, 171. —III, *id.*, 176.—IV, *id.*, 180.
- Honorius*, empereur grec, V, 128.
- Horaces* (combat des), III, 207.
- Horatius Coclès*; dévouement héroïque de ce Romain, III, 241.
- Hormisdas I* et *II*, rois de
- Perse, III, 163 et suiv. — fils de Chosroès, *id.*, 175.
- Hoshila*, onzième kan des Mogols, VI, 221.
- Hostilius* (Tullus), troisième roi des Romains, III, 207.
- Hottentots* (pays des), VIII, 46 à 55.
- Hudson*, navigateur anglais, XII, 252.
- Hudson* (baie d'), XII, 252.
- Hulagu*, souverain de l'Iran, VI, 244.
- Humbert II* et *III*, ducs de Savoie, IX, 222 et suiv.
- Huns* (les), V, 342 et suiv.
- Husseyn*, onzième shah de Perse, VI, 306.
- Hyacinthe* (Français), duc de Savoie, IX, 238.
- Hyrcan*, roi des Juifs, III, 88 et suiv.

I

- Ibérie* (l'), maintenant appelée par les Perses modernes *Gurgistan*, III, 62.
- Ibrahim*, dix-neuvième calife de l'Arabie, VI, 94.
- Ibrahim*, dix-huitième sultan de l'empire ottoman, VII, 288.
- Inachus*, roi des Phrygiens, I, 277.
- Inarus*, *Amyrthée*, *Tachos*, *Nectanébus*, derniers rois d'Egypte, I, 58 et suiv.
- Inde* (l'), V, 295; VI, 341.
- Indostan* (l'); coutumes générales, cour du grand-mogol, forces et finances, justice et police, VI, 342 et suiv.
- Indulfe*, roi d'Ecosse, XII, 32.
- Innocent II*, pape, X, 171. III, *id.*, 175.—IV, *id.*, 178.—V, *id.*, 180.—VI, *id.*, 188.—VII, *id.*, 193.—VIII, *id.*, 198.—IX—XIII, *id.*, 213 à 217.
- Ionie*, religion, commerce, histoire de ses habitans, II, 78 et suiv.
- Ipsus* (bataille d'), I, 242.
- Iran* (l'), VI, 243 à 277.
- Irène*, impératrice grecque, V, 176.

- Irlande* (l'); description, habitans et mœurs, gouvernement, industrie, religion, XII, 83 à 92.
- Isaac* (l'ange), empereur grec, V, 208.
- Isdigerte*, roi des Perses, III, 165. — II, *id.*, 183.
- Ismaël I*, premier shah de Perse, VI, 280. — II, troisième, *id.*, VI, 281. — III, sixième, *id.*, VI, 282.
- Israélites* en Egypte, dans le désert, I, 117 et *suiv.*
- Italie* (l'): III, 189 et *suiv.*, IX, 156 et *suiv.*
- Ivan III*, empereur de Russie, XI, 140.
- Ivanovna* (Anne), impératrice de Russie, XI, 184.
- Ivoire* (côte d'), VII, 125.

J

- Jacob et Esau*, *Jacob et Rachel*, leurs enfans, I, 101 à 111.
- Jacques I*, roi d'Angleterre, XI, 363. — II, *id.*, XII, 16.
- Jacques I*, roi d'Ecosse, XI, 56. — II, *id.*, 59. — III, *id.*, 62. — IV, *id.*, 66. — V, *id.*, 69. — VI, *id.*, 80.
- Jacques de Bourbon*, roi de Naples, X, 163.
- Jancyrus*, roi des Scythes, I, 271.
- Japon* (royaume du): climat, productions, religion, gouvernement, milice, finances et lois, mœurs, curiosités naturelles, origine des habitans, VII, 140 à 159 et 187.
- Jaromir*, roi de Bohême, X, 308.
- Jason*, I, 310 et *suiv.*
- Jayme* (don), roi d'Espagne, VIII, 260. — III (don), *id.*, 263.
- Jean XI* à *XX*, papes, IX, 161 à 163. — XXI, *id.*, 180. — XXII, *id.*, 184. — XXIII, *id.*, 194.
- Jean d'Anjou*, roi de Naples, X, 169.
- Jean de Luxembourg*, roi de Bohême, X, 311.
- Jean*, électeur de Prusse, X, 321.
- Jean I*, roi de Suède, XI, 66. — II, *id.*, 75. — III, *id.*, 89.
- Jean Sans-Terre*, roi d'Angleterre, XI, 286.
- Jeanne I^{re}*, reine de Naples, X, 153. — II, *id.*, 163.
- Jéchonias*, roi des Juifs, I, 157.
- Jedso* (terre de), VII, 159.
- Jehan-Ghir*, quatrième sultan de l'Indostan, VI, 363.
- Jéhu*, *Athalie*, *Johas*, I, 150.
- Jephthé*, sacrifice de sa fille, 135.
- Jérusalem* (siège de) par Titus sous le règne de Vespasien, III, 141.

- Jésus-Christ* (mission de), III, 127.
- Joachas*, *Jachim*, I, 157.
- Jonathan*, roi des Juifs, III, 84.
- Josophat*, roi de Juda, I, 149.
- Joseph*, roi du Portugal, VIII, 345.
- Joseph I*, *H*, et *Joseph* (Pierre-Léopold), empereurs d'Allemagne, X, 294.
- Joseph*, roi de Hongrie, X, 304.
- Joseph*, fils du patriarche Jacob; son voyage en Egypte; le même avec ses frères, I, 104 et suiv.
- Josias*, roi des Juifs, I, 156.
- Josué*, I, 121; sa mort, 131.
- Josse*, empereur d'Allemagne, X, 266.
- Jourdain* (passage du), I, 122.
- Jovien*, empereur romain, V, 105.
- Juan I* (don), roi d'Espagne, VIII, 249.—*II* (don), *id.*, 266.
- Juan* (don), roi d'Aragon, VIII, 271.
- Juan* (don) d'Autriche, VIII, 291.
- Juan I* (don), roi de Portugal, VIII, 315.—*II* (don), *id.*, 320.—*III* (don), *id.*, 325.—*IV* (don), *id.*, 337.—*V* et *VI* (don), *id.*, 344 et suiv.
- Judith*, I, 170.
- Jugurtha*, roi de Numidie, est vaincu et détrôné par les Romains, IV, 24 et suiv. Son portrait, ses cruautés, V, 267.
- Juida* (province de), VIII, 104.
- Juifs*, I, 96 à 59. Leur captivité, 153 à 158. Sa fin, 209. Seconde captivité, grands-prêtres, leur persécution, III, 70 à 145. Leur histoire pendant dix-sept siècles, VII, 312 à 322.
- Julés II*, pape, IX, 199.—*III*, *id.*, 203.
- Julien*, empereur romain, connu sous le nom de *l'Apostat*, V, 94 et suiv.
- Justin*, empereur grec, V, 162.
- Justin*, fils de la sœur de Justinien, empereur, V, 165.
- Justiniani* (Marc-Antoine), doge de Venise, X, 44.
- Justinien*, empereur grec, V, 163.—*II*, *id.*, 171.

K

- Kader*, quarante-cinquième calife de l'Arabie, VI, 137.
- Kaher*, trente-neuvième calife de l'Arabie, VI, 128.
- Kalil*, fils de Tamerlan, souverain de l'Iran, VI, 272.
- Kalkas ou Kalmouks* (les), VI, 227.
- Karitschatka* (le), XI, 134.
- Kayem*, quarante-sixième calife de l'Arabie, VI, 142.
- Kayhaws*, neuvième sultan, VI, 167.

Kay
V
id.
Kay
M
Kenn
XI
Kili
—
VI

Labyr
I, 2
Lacéd
Lacéd
Ladis
jou
162.
Ladish
X,
—
301.
Post
VII
Ladisl
X,
Ladisl
sie,
Ladisl
logne
III,
id., 2
233.
Lampsa
Lando
Venis
lonjer
Langues
leur o
Laoméd
citade

- Kaykobod*, dixième sultan, VI, 168. — *II*, quinzième *id.*, *ibid.*
Kayuk, troisième kan des Mogols, VI, 202.
Kenneth I, roi d'Écosse, XII, 31. — *II*, *id.*, 33.
Kili Arslan I et II, sultans, — *III*, huitième sultan, VI, 165 à 166.
Kipjaks (les), VI, 236.
Kiupruli Mustapha, pacha, VII, 296.
Korasan (le), VI, 336.
Kosrou I, II, III, sultans, VI, 167 *et suiv.*
Kublai, cinquième kan mongol, VI, 207.

L

- Labyrinthe* (le) d'Égypte, I, 23.
Lacédémone, I, 315.
Lacédémoniens, I, 1 à 43.
Ladistas et Louis II d'Anjou, rois de Naples, X, 162.
Ladistas I, roi de Hongrie, X, 296. — *II*, *id.*, *ibid.* — *III*, *id.*, 298. — *IV*, *id.*, 301. — *V*, *id.*, 302. — *VI*, Posthume, *id.*, *ibid.* — *VII*, *id.*, 303.
Ladistas, roi de Bohême, X, 296.
Ladistas, empereur de Russie, XI, 156.
Ladistas I, II, rois de Pologne, XI, 214 *et suiv.* — *III*, *id.*, 218. — *V* et *VI*, *id.*, 220 *et suiv.* — *VII*, *id.*, 233.
Lampsaque (ville de), I, 286.
Lando (Pierre), doge de Venise, X, 36. — gonfalonier, 63.
Langues (confusion des), leur origine, I, 14.
Laomédon, fondateur de la citadelle de Troie, I, 281.
Laos (royaume de), VII, 45.
Lapons (les), XI, 129.
Lartius (Titus), premier dictateur de Rome, III, 246.
Lathyre, succède à Physcon, son père, au trône de l'Égypte, II, 349 *et suiv.*
La Valette (Jean de), grand-maître de l'ordre de Malte, VIII, 212.
Léang, dixième dynastie chinoise, VII, 125.
Lech III, roi de Pologne, XI, 209. — *V*, *VI*, *id.*, 217.
Lehzinski (Stanislas), roi de Pologne, XI, 243.
Lemaire, navigateur français, XII, 283.
Léon, empereur d'Orient, V, 153. — empereur grec, V, 174. — *III*, *id.*, 175. — *id.*, 178. — fils de Basile, *id.*, 184.
Léon VIII, pape, IX, 162. — *IX*, *id.*, 164. — *X*, *id.*, 199 *et suiv.* — *XI*, *id.*, 213.

- Léonidas*, roi de Lacédémone, I, 225 *et suiv.*, II, 20.
- Léopold I*, empereur d'Allemagne, X, 290.
- Léopold*, roi de Hongrie, X, 304.
- Lévide*, triumvir, exilé, IV, 149 à 181.
- Leucres* (bataille de), II, 25.
- Libye*, marmarique, cyrénaïque, syrtique. V, 274.
- Lionel*, souverain des états de Ferrare, IX, 347.
- Loango* (province de), VIII, 93 à 101.
- Loerie et Doride*, I, 319.
- Loi agraire*, III, 266.
- Lombards* (les), VI, 24.
- Loredan* (Léonard), doge de Venise, X, 34.—(Pierre), *id.*, 37.—(François), *id.*, 46.
- Loth*, I, 63.
- Lothaire II*, empereur d'Allemagne, X, 241.
- Louis le Débonnaire*, roi de France, IX, 21.—(le Bègue), *id.*, 31.—*VI*, (le Gros), *id.*, 43.—*VII* (le Jeune), *id.*, 44.—*VIII* (le Lion), *id.*, 48.—*IX* (le Saint), *id.*, *ibid.*—*X* (le Hutin), *id.*, 55.—*XI*, *id.*, 87.—*XII*, *id.*, 96.—*XIII*, *id.*, 114.—*XIV*, *id.*, 121 *et suiv.*—*XV*, *id.*, 129 à 136.—*XVI*, *id em*; histoire du règne de cet infortuné monarque jusqu'à sa mort, 136 à 156.
- Louis*, duc de Savoie, IX, 229.
- Louis II et III*, ducs de Mantoue, X, 3.
- Louis I, II et III d'Anjou*, rois de Naples, X, 162 *et suiv.*
- Louis IV de Bavière*, empereur d'Allemagne, X, 258.
- Louis I*, roi de Hongrie, X, 301.—*II*, *id.*, 303.—*de Hongrie*, *id.*, XI, 219.
- Louis*, roi de Bohême, X, 313.
- Louisiane*, XII, 232 *et suiv.*
- Lucayes*, XII, 255.
- Luce II*, pape, IX, 172.—*III*, *id.*, 174.
- Lucerne*, canton de la Suisse, X, 194.
- Lucques* (république de), X, 106 *et suiv.*
- Lucrèce*, mort tragique de cette Romaine, III, 231.
- Luitprand*, roi des Lombards, VI, 15.
- Luther*, X, 215.
- Lyciens*, coutumes, état des enfans, I, 285 *et suiv.*
- Lycurgur*, législateur; réforme qu'il opère dans Lacédémone en lui donnant une nouvelle constitution, II, 1 à 12.
- Lydiens*, antiquités, mœurs, commerce, religion, rois jusqu'à Crésus, I, 287 *et suiv.*
- Lysandre*, général lacédémonien, I, 377 *et suiv.*, II, 1 à 23.

Muc
35.
Maccé
gou
cout
disc
phée
Etat
la r
à 27
Macha
305,
Machée
V, 2
Macrin
V, 9
Madag
350 e
Maàre
Madian
tumes
nemen
Magella
espagn
283.
Magnus
XI, 8
Magnus
XI, 1
Magnus
XI, 67
Mahadi
life de
Mahmud
parvien
seyn, s
se fait r
successe
Mahmud
Perse,
Mahomet

M

- Maccabét**, roi d'Écosse, XII, 35.
- Macédoine**, terroir, habitans, gouvernement, mœurs et coutumes, lois et sciences, discipline militaire, trophées, II, 186 à 191. État de ce royaume après la mort d'Alexandre, 248 à 277.
- Machabées** (les frères), II, 305, III, 81.
- Machée**, général carthaginois, V, 237.
- Macrin**, empereur romain, V, 9 et suiv.
- Madagascar** (île de), VII, 350 et suiv.
- Maàère** (île de), VII, 375.
- Madianites**, mœurs et coutumes, religion, gouvernement, I, 65 et suiv.
- Magellan**, célèbre navigateur espagnol, VII, 191. — XII, 283.
- Magnus**, roi de Danemarck, XI, 8.
- Magnus**, roi de Norwége, XI, 14.
- Magnus I**, roi de Suède, XI, 67. — II, *id.*, 69.
- Mahadi**, vingt-troisième calife de l'Arabie, VI, 96.
- Mahmûd**, chef des Aighans, parvient à détrôner Hussein, sôphi de Perse, et se fait reconnoître pour son successeur, VI, 321 et suiv.
- Mahmûd**, septième sultan de Perse, VI, 162.
- Mahomet** (le prophète); comment il devient fondateur de religion. Ses conquêtes, VI, 24 à 44.
- Mahomet I**, cinquième sultan de l'empire ottoman, VII, 258. — II, septième *id.*, 263. — III, troisième *id.*, 282. — IV, dix-neuvième *id.*, 289. — V, vingt-quatrième *id.*, 307.
- Mahomet**, roi de Maroc, VIII, 157.
- Mainfroi**, roi de Naples, X, 139.
- Majorien**, empereur d'Occident, V, 153.
- Majorque** (île de), VIII, 268.
- Malabar**, description, productions, habitans, religion, VII, 10 à 18.
- Malaca** (île de), VII, 183, 227.
- Malachie I**, prince irlandais, opère une révolution contre les Danois, qui avoient asservi l'Irlande, et monte sur le trône, XII, 88 et suiv. — II, *id.*, est détrôné, et ensuite rétabli, *ibid.* et suiv.
- Malaguettes** (côte de), VIII, 128.
- Malak**, roi d'Abyssinie, VIII, 19.
- Malatesta**, grand capitaine; ses trahisons, X, 89 et suiv.
- Malcolm I**, roi d'Écosse, XII, 32. — II, III, *id.*, 35 à 37. — IV, *id.*, 40.

- Mallives* (îles), VII, 182.
Malek (Al), calife d'Égypte, VII, 354.
Malek Shah, troisième sultan des Turcs, VI, 160.
Mulipier (Pascal), doge de Venise, X, 30.—(Orso), *id.*, 18.
Malte (île de), VIII, 193 à 215.
Mammertius (les) s'établissent à Messène, tuent les hommes et épousent les femmes, II, 136.
Mamûm, vingt-septième calife de l'Arabie, VI, 110.
Manassès, *Annon*, rois des Juifs, I, 155.
Manco-Capac, souverain des Péruviens, XII, 171.
Manibombaba, nom de la femme légitime du roi de Congo, VIII, 68.
Manin (Louis), doge de Venise, X, 46.
Manlius Capitolinus, accusé d'aspirer à la souveraineté, est condamné à être précipité du haut de la roche tarpéienne, III, 302 *et suiv.*
Manlius Torquatus (duel de); il condamne son fils à mort pour avoir violé les lois de la discipline, 303 *et suiv.*
Mantouan (le), X, 1 *et suiv.*
Manzur (Al), calife d'Égypte, VII, 352.
Manujahr, roi des Perses, I, 257.
Marathon (bataille de), I, 220 à 339.
Marattes (les), VII, 7.
Marcel, doge de Venise, X, 9.
Marcel II, pape, IX, 204.
Marcello (Nicolas), doge de Venise, X, 30.
Marcellus parvient à arrêter les progrès d'Annibal; mais il périt dans une embuscade, III, 347, 352.
Marcien, empereur, V, 148.
Marcus (Ancus), voy. *Ancus Marcus*.
Marcus et *Manilius*, consuls romains, sont aux Carthaginois des lois si dures, que ce peuple trouve des ressources dans son désespoir, et continue la guerre, III, 375 *et suiv.*
Marcomans (les), V, 378.
Marguerite, reine de Danemark, XI, 24 *et suiv.*; ensuite de Suède, 71 *et suiv.*
Mariannes (îles), VII, 198.
Marie-Antoinette, reine de France, épouse de Louis XVI, IX, 136.
Marie-Thérèse, reine de Hongrie, X, 305.
Marie, reine d'Angleterre, XI, 352.
Marie-Stuart, voy. *Stuart* (Marie).
Murin (saint), république, X, 115.
Marius (Gaius), général romain; ses faits militaires; usurpe l'autorité; ses proscriptions et cruautés; ses revers, sa mort; IV, 22 à 67.
Marius, fils du précédent; renfermé dans Preneste avec les débris de la faction

de
 IV
Mur
 14
Mar
 VI
Mar
 —
Mar
 22
Mas
 gai
 reu
Mass
 des
Mass
 des
 qua
 niu
 torz
Math
 mag
Mathi
 X,
Mathi
 XI,
Mauri
 166,
Mauri
 land
Mauri
 et su
Maxim
 mair
Maxim
 reurs
 à 28
Maxim
 grie
Maxim
 pereu
 min
Mayeu
 de la
Mazari

aise, X,

IX, 204.
doge de

à arrêter
bal; mais
embus-
352.

V, 148.
voy. An-

s, consuls
x Cartha-
si dures,
ouve des
son dés-
ntinue la
et suiv.
V, 378.
le Dane-
et suiv.;
e, 71 et

VII, 198.
reine de
de Louis

reine de
5.
ngleterre,

oy. Stuart

publique,

général ro-
militaires;
; ses pros-
autés; ses
; IV, 22

précédent;
Preneste
e la faction

de son père, est mis à mort,
IV, 74 et suiv.

Maroc (royaume de), VIII,
148 et suiv.

Martin I, roi d'Espagne,
VIII, 267.

Martin IV, pape, IX, 180.
— V, *id.*, 194.

Maryland (île de), XII,
220.

Mascate, possession portu-
gaise dans l'Arabie heu-
reuse, VII, 180.

Massinissa, roi des Numi-
des, V, 264.

Massud, neuvième sultan
des Turcs, VI, 163. —
quatrième sultan d'Ico-
nium, 166. — II, qua-
torzième sultan, 167.

Mathias, empereur d'Alle-
magne, X, 285.

Mathias, roi de Hongrie,
X, 302 et suiv.

Mathilde, reine d'Angleterre,
XI, 274.

Maurice, empereur grec, V,
166.

Maurice, stathouder de Hol-
lande, X, 383.

Mauritanie (la), V, 270
et suiv.

Maximien, empereur ro-
main, V, 57.

Maximilien I et **II**, empe-
reurs d'Allemagne, X, 274
à 282.

Maximilien, roi de Hon-
grie, X, 303.

Maximin (les deux), em-
pereurs romains; **Maxi-
min** (seul), *id.*, V, 22.

Mayenne (le duc de), chef
de la ligue, IX, 110.

Mazarin (le cardinal de),

premier ministre de Louis
XIV, IX, 121 et suiv.

Mazum ou **Bahader-Shah**,
septième sultan, VI, 383.

Méandre, successeur de Pa-
lycrate à Samos, II, 174.

Mécène, confident et minist-
tre de l'empereur Auguste,
IV, 189 et suiv.

Mède, I, 310 et 314.

Mèdes (les), antiquités,
gouvernement, mœurs,
religion, temps fabuleux,
temps vrais, I, 182 à 191.

Médicis (Marie de), mère
de Louis XIII, IX, 114.

Médicis (Jean de), gonfa-
lonier, X, 66. — (Côme
de), *id.*, 67. — (Laurent
de Julien de), *id.*, 73. —
(Pierre de), *id.*, 76 et suiv.
— (Julien II de), *id.*, 79.
— (Jules de), *id.*, 82.

Melcthal, un des libérateurs
de la Suisse, X, 188.

Mélinde (royaume de), VIII,
32.

Memo (Marc - Antoine),
doge de Venise, X, 40.

Mendès et **Menès**, rois d'E-
gypte, I, 42.

Mengho, quatrième kan des
Mogols, VI, 205.

Ménon, meurtrier d'Agatho-
cle, lui succède, II, 135.

Mer Rouge (côtes de la),
VIII, 30.

Mérovingiens (rois), IX, 2.

Merwan, dixième calife de
l'Arabie, VI, 77. — viing-
tième *id.*, VI, 94.

Messaline, épouse de l'em-
pereur Claude, IV, 254.

Messène (guerre de), II, 15.

Messic (le), III, 121.

- Métellus*, général romain, très-distingué, IV, 26.
- Métiers* (corps de) en Toscane, X, 58.
- Mexique* (le); conquête de cet empire par Cortez, XII, 104 à 162.
- Mexique* (Nouveau-), XII, 199.
- Michel le Bègue*, empereur grec, V, 179. — fils de Théophile, *id.*, 181. — *Paphlagonien*, *Calaphate*, et *Stratitotique*, *id.*, 192 et *suiv.* — *Paléologue*, *Andronic*, *Jean*, *id.*, 216.
- Michieli* (Vital), doge de Venise, X, 16. — (Dominique), *id.*, 17.
- Micislas I*, roi de Pologne, XI, 211. — *III*, *id.*, 215.
- Midas* et *Gordien*, rois des Phrygiens, I, 277 et *suiv.*
- Milan*, le *Milanaise*, IX, 354 à 385.
- Milet* (ville de), II, 84 et *suiv.*
- Miltiade*, général des Athéniens, I, 339.
- Minas*, roi d'Abyssinie, VIII, 18.
- Ming*, vingt-unième dynastie chinoise, VII, 133.
- Minos*, roi et législateur de la Crète, II, 164.
- Mithridate*, roi de Pont, le plus redoutable ennemi des Romains; ses guerres avec eux; ses victoires; ses défaites; sa mort, III, 2 à 21.
- Moabites* (pays et mœurs des), I, 60 et *suiv.*
- Moavie*, sixième calife de l'Arabie, VI, 63. — *II*, huitième *id.*, VI, 64.
- Mocceïgo*, (Pierre), doge de Venise, X, 31. — (Jean), *id.*, 32. — (Louis), *id.*, 37 à 45. — (Sébastien), *id.*, 46. — (Alvisio), *id.*, *ibid.* — (Thomas), *id.*, 26.
- Moctafi*, trente-septième calife de l'Arabie, VI, 124.
- Mœris*, (lac), en Egypte, I, 25.
- Mœz*, calife d'Egypte, VII, 346.
- Mogols* (les), VI, 176 à 227.
- Mohammed Kodabendé*, quatrième shah de Perse, VI, 281.
- Mohammed*, cinquième sultan des Turcs, VI, 162.
- Moïse*, sa naissance, sa vie, sa mort, I, 113 à 121.
- Mohammed Shah*, treizième sultan de l'Indostan, VI, 384.
- Moktader*, trente-huitième calife de l'Arabie, VI, 125.
- Moktadi*, quarante-septième calife de l'Arabie, VI, 143.
- Moktasi*, cinquante-unième calife de l'Arabie, VI, 129.
- Molino* (François), doge de Venise, X, 42.
- Moluques* (les), VII, 184.
- Monaco* (principauté de), X, 118.
- Monbaze* (royaume de), VIII, 34.
- Monegaro*, doge de Venise, X, 9.
- Monk*, soldat de fortune, parvient au généralat sous Cromwell; après sa mort, il contribue à rétablir Charles II sur le trône d'Angleterre, XII, 13.
- Monœmugi* (royaume de), VIII, 44.

Monomol
VIII, 3

Montalto
IX, 265

Montaser,
life de l'

Montezum
Mexique

Moro (Ch)
Venise,

Morosini (C)
Venise,
id., 24.
id., 17-
44.

Morus (The)
celier d'
342.

Mostacfi, q
calife de

Mostadher,
me calife
144.

Mostadi, cir
calife de

Mostain, tre
life de l'A

Mostanser,
VII, 349.

Mostanser,
me calife
150.

Mostarshed
vième cali
VI, 145.

Mostasem,
ième cali
VI, 151.

Mostaujed, c
me calife d
147.

Motadhed, tr
life de l'Ar

Motamed, tr
calife de l'A

- Monomotapa* (empire du), VIII, 39.
- Montalto*, doge de Gènes, IX, 265.
- Montaser*, trente-unième calife de l'Arabie, VI, 117.
- Montézuma*, empereur du Mexique, XII, 107 à 141.
- Moro* (Christophe), doge de Venise, X, 30.
- Morosini* (Marin), doge de Venise, X, 19. — (Michel), *id.*, 24. — (Dominique), *id.*, 17. — (François), *id.*, 44.
- Morus* (Thomas), grand chancelier d'Angleterre, XI, 342.
- Mostacfi*, quarante-deuxième calife de l'Arabie, VI, 135.
- Mostadher*, quarante-huitième calife de l'Arabie, VI, 144.
- Mostadi*, cinquante-troisième calife de l'Arabie, VI, 148.
- Mostain*, trente-deuxième calife de l'Arabie, VI, 119.
- Mostanser*, calife d'Egypte, VII, 349.
- Mostanser*, cinquante-sixième calife de l'Arabie, VI, 150.
- Mostarshed*, quarante-neuvième calife de l'Arabie, VI, 145.
- Mostasem*, cinquante-septième calife de l'Arabie, VI, 151.
- Mostaujed*, cinquante-deuxième calife de l'Arabie, VI, 147.
- Motadhed*, trente-sixième calife de l'Arabie, VI, 122.
- Motamed*, trente-cinquième calife de l'Arabie, VI, 121.
- Motasen* (Al), vingt-huitième calife de l'Arabie, VI, 112.
- Motawakhel*, trentième calife de l'Arabie, VI, 113.
- Motaz*, trente-troisième calife de l'Arabie, VI, 119.
- Mothadi*, trente-quatrième calife de l'Arabie, VI, 121.
- Mottaki*, quarante-unième calife de l'Arabie, VI, 133.
- Motti*, quarante-troisième calife de l'Arabie, VI, 135.
- Mozambique*, (île de), VII, 177; VIII, 36.
- Mucius Cordus*, surnommé *Scævola* (le gaucher); trait héroïque de ce Romain, III, 241.
- Muley Mahamet*. — Moluch. — Hamet I. — Abdelmalech. — Elwali. — Hamet II. — Chéri. — Archi. — Ismaël, rois de Maroc, VIII, 164.
- Muley Deby Abdelmalech*, VIII, 170.
- Murta*, doge de Gènes, IX, 262.
- Murtzulphe* (Alexis), empereur grec, V, 24.
- Musa Al-Hadi*, vingt-quatrième calife de l'Arabie, VI, 101. — Amin, vingt-sixième *id.*, 109.
- Musa*, roi des Maures, VIII, 226.
- Mustapha*, quinzième sultan de l'empire ottoman, VII, 259. — II, vingt-deuxième *id.*, 300.
- Mycérinus*, roi d'Egypte, I, 48.
- Mysiens*, I, 285.

N

- Namaan* (guérison de), I, 84.
Nabis, tyran de Lacédémone, II, 41.
Naboth (meurtre de), I, 148.
Nabuchodonosor, I, 157, 178.
Naillac (Philibert de), grand-maître de l'ordre de Malthe, VIII, 205.
Napi-Léon, duc de Milan, IX, 361 et suiv.
Naples et Sicile (royaume de), X, 120 et suiv.
Narvaez, général espagnol, XII, 137.
Nassau (Adolphe de), empereur d'Allemagne, X, 254.
Nassau (Philippe de), prince d'Orange, X, 345.
Navarre, (la), VIII, 162 à 355.
Navigateurs, XII, 282.
Nazer, cinquante-quatrième calife de l'Arabie, VI, 148.
Néchos Pharaon, roi d'Égypte, I, 51.
Nègres, VII, 325; VIII, 134 et suiv.
Néron, empereur romain, IV, 268 à 295.
- Nerva*, empereur romain, IV, 342 et suiv.
Neufchâtel, canton de la Suisse, X, 206.
Nicéphore, empereur grec, V, 277. — Phocas, *id.*, 187. — Botionate, *id.*, 220.
Nicolas, roi de Danemarck, XI, 9 et suiv.
Nicolas II, pape, IX, 165. — *III et IV*, *id.*, 180 et suiv. — *V*, IX, 196.
Nicolus I et II, souverains des états de Ferrare, Modène, etc., IX, 347.
Nicomède II, III et IV, rois de Bithynie, III, 60.
Nil (cataractes du), I, 18.
Ninias, roi des Assyriens, I, 166.
Ninus, roi des Assyriens, I, 160.
Nitocris, reine des Babyloniens, I, 180.
Noé, sa piété, son ivresse, sa mort, ses descendants, I, 8 et suiv.
Noj Moddin, calife d'Égypte, VII, 353.
Numides (les), V, 261 et suiv.

O

- Obelerio*, doge de Venise, X, 9.
Océan (côtes de l'), VIII, 30.
Ochus ou *Darius Nothus*, roi des Perses, I, 230 à 235.
Octavien, petit-neveu de Jules-César. Après l'assassinat de celui-ci, il parvient à s'emparer de l'autorité suprême, et règne seul dans Rome jusqu'à sa mort, IV, 141 à 200.

Octavio, s
de Parm
IX, 344.
Octay, fils
deuxième
VI, 195.
Odenat, a
par Gall
Odoard, s
de Parm
IX, 344.
Œdipe, I,
Olais IV,
XI, 8. —
Olivarès,
et favori
roi d'Esp
Olympias,
le Grand
cruau
II, 2
, huiti
rabie, VI,
quatorziè
Or (côte d'
Orange (prin
sau (Phil
Orchan, deu
l'empire
251.
Ordelafo Fa
(Ordelafo
Ordogno I,
gne, VIII
Oreste, roi d
194.

Palatinat (le
Paléologue (J
grec, V, 2
Palnyre (de
80.

- Octavio*, souverain des états de Parme et de Plaisance, IX, 344.
- Octay*, fils de Gengis-Kan, deuxième kan des Mogols, VI, 195.
- Odenat*, associé à l'empire par Gallien, V, 39 *et suiv.*
- Odoard*, souverain des états de Parme et de Plaisance, IX, 344.
- Œdipe*, I, 306.
- Olaüs IV*, roi de Danemarck, XI, 8. — *VI*, *id.*, 25.
- Oliverès*, premier ministre et favori de Philippe IV, roi d'Espagne, VIII, 289.
- Olympias*, mère d'Alexandre le Grand; ses intrigues, sa cruauté et sa triste fin, II, 250 *et suiv.*
- Omar*, huitième calife de l'Arabie, VI, 51 *et suiv.* — *II*, quatorzième *id.*, VI, 89.
- Or* (côte d'), VIII, 120.
- Orange* (prince d'), voy. *Nassau* (Philippe de).
- Orchan*, deuxième sultan de l'empire ottoman, VII, 251.
- Ordelafo Falier*, voy. *Falier* (Ordelafo).
- Ordogno I, II*, rois d'Espagne, VIII, 231.
- Oreste*, roi de Macédoine, II, 194.
- Orléans* (Philippe d'), régent pendant la minorité de Louis XV, IX, 130.
- Ormus* (royaume d'), VI, 333. VII, 177.
- Orode*, roi des Parthes, III, 148.
- Osius*, *Phacée*, *Joathan*, rois des Juifs, I, 151 *et suiv.*
- Ostend*, son commerce, VII, 246.
- Ostracisme*, I, 343.
- Ostrogoths*, V, 388 *et suiv.*
- Osymandias*, roi d'Égypte, I, 41.
- Othman*, premier sultan de l'empire ottoman, VII, 251. — *II*, seizième *id.*, 285.
- Othman I*, troisième calife de l'Arabie, VI, 59.
- Othon*, empereur romain, IV, 302 *et suiv.*
- Othon I* (le Grand), empereur d'Allemagne, X, 299 *et suiv.* — *II*, le Sanguinaire, *id.*, 230. — *III*, l'Enfant, *id.*, *ibid.* — *VI*, *id.*, 246.
- Othon* de Bavière, roi de Hongrie, X, 301.
- Ottocare I et II*, rois de Bohême, X, 310.
- Ottoman* (empire), VII, 251 à 311.

P

- Palatinat* (le), X, 331.
- Paléologue* (Jean), empereur grec, V, 219 *et suiv.*
- Palmyre* (description de) I, 80.
- Paoli*, général corse, IX, 337.
- Paradis terrestre*, I, 3.
- Paraguay* (le), XII, 204.

- Parme et Plaisance* (états de), IX, 339 *et suiv.*
- Parthes* (royaume des), leurs mœurs, III, 145 à 160.
- Participatio* (Ange), doge de Venise, X, 10. — (Justinier), *id.*, *ibid.* — (Ursé), *id.*, 11.
- Pascal II*, pape, IX, 169.
- Paul I*, empereur de Russie, XI, 203.
- Paul II*, pape, IX, 197. — III, *id.*, 203. — IV, *id.*, 204. — V, *id.*, 214.
- Pausanias*, II, 21.
- Pèdre* (don), roi de Congo, VIII, 76.
- Pèdre* (don), le Cruel, roi d'Espagne, VIII, 245. — II, *id.*, 259. — III, *id.*, 263. — IV, *id.*, 265.
- Pèdre* (don), roi de Portugal, VIII, 36.
- Pègre* (le), VII, 36.
- Péloponèse* (guerre du), I, 362 *et suiv.*
- Péluse* (siège de), I, 209.
- Penn* (Guillaume), Anglais, fondateur de la Pensylvanie, à laquelle il donne son nom; XII, 241.
- Pensylvanie*, XII, 241.
- Pépin*, surnommé *le Bref*, roi de France, IX, 14.
- Perdiccas*, sa conduite après la mort du grand Alexandre, II, 193 *et suiv.* — II, 195.
- Pergame*, (royaume de), III, 28 à 36. — (ville de) I, 286.
- Périclès*, Athénien, I, 254 *et suiv.* Sa mort, 304.
- Pérose*, roi des Perses, III, 166.
- Pérou*, XII, 162 à 196.
- Perse*, description de ce pays et de son gouvernement, etc. Ses temps fabuleux et vrais, I, 191 à 263, VI, 277 à 335.
- Persée*, roi de Macédoine, II, 265 à 274.
- Persépolis* (description de), I, 194.
- Perses* (les), I, 191, à 263, et III, 161 à 189.
- Pertharite*, roi des Lombards, VI, 12.
- Pertinax*, empereur romain, IV, 375 *et suiv.*
- Pesaro* (Jean), doge de Venise, X, 43.
- Pétalisme*, loi semblable à l'ostracisme, employée par les Syracusains, II, 97.
- Pétrowna* (Elisabeth), impératrice de Russie, XI, 189 *et suiv.*
- Pharamond*, roi des Francs, V, 365.
- Pharnace*, fils et successeur de Mithridate; dépouillé de son royaume par les Romains, commandés par César, il veut, à la tête de quelques troupes, le reprendre, et périt dans un combat, III, 21 *et suiv.*
- Pharsale* (bataille de), IV, 119.
- Phéniciens* (origine des), mœurs, coutumes, arts, sciences, commerce, I, 86 à 96.
- Philibert I*, duc de Savoie, IX, 230. — Emmanuel II, *id.*, 233.
- Philippe*, roi de Macédoine, I, 336; II, 208.
- Philippe*, fils de Démétrius, II, 259.

Philippe, 32.

Philippe, magne, IX, 38.

Philippe, 45. — 50. — V, 1.

VI, de *Philippe*, VIII, 1.

III, *id.*, 289. — *Philippe I* de Porto, *Philippe I* rois de *suiv.*

Philippe I, IX, 225.

Philippicus, V, 173.

Philippines, *Philistins*, mes, reli.

Philopémen, Lacédémoneur d'arr. *et suiv.*

Phocas. ca. 168.

Phocion, épirotes, I, 154.

Phraate, roi de Parthie, I, 154.

Phridun ou *Perse*, I, 154.

Phrygiens, a. coutumes, I, 2.

Pie II, pape, III, *id.*, 204. — V, *et VII*, *id.*

Pierre I, roi

- Philippe*, empereur grec, V, 32.
- Philippe*, empereur d'Allemagne, X, 246.
- Philippe I*, roi de France, IX, 38. — *Auguste II*, *id.*, 45. — *III*, le *Hardi*, *id.*, 50. — *IV*, le *Bel*, *id.*, 53. — *V*, le *Long*, *id.*, 56. — *VI*, de *Valois*, *id.*, 57.
- Philippe II*, roi d'Espagne, VIII, 282; XI, 356. — *III*, *id.*, 286. — *IV*, *id.*, 289. — *V*, *id.*, 296.
- Philippe II*, *III* et *IV*, rois de Portugal, VIII, 333.
- Philippe II*, *III*, *IV* et *V*, rois de Naples, X, 173 et *suiv.*
- Philippe I*, duc de Savoie, IX, 225. — *II*, *id.*, 232.
- Philippicus*, empereur grec, V, 173.
- Philippines* (îles), VII, 192.
- Philistins*, mœurs et coutumes, religion, I, 75 et *suiv.*
- Philopèmen*, libérateur des Lacédémoniens; sa grandeur d'âme, sa mort, II, 52 et *suiv.*
- Phocas*, empereur grec, V, 168.
- Phocion*, général des Athéniens, I, 387 et *suiv.*
- Phraate*, roi des Parthes, III, 154.
- Phridun* ou *Feridoun*, roi de Perse, I, 258.
- Phrygiens*, antiquités, mœurs, coutumes, commerce, religion, I, 274 à 279.
- Pie II*, pape, IX, 196. — *III*, *id.*, 199. — *IV*, *id.*, 204. — *V*, *id.*, 208. — *VI* et *VII*, *id.*, 218 et *suiv.*
- Pierre I*, roi de Sicile, X, 148.
- Pierre*, roi de Hongrie, X, 295.
- Pierre-le-Grand*, empereur de Russie, dont il doit être regardé comme le fondateur. Moyens qu'il employa pour y parvenir. Ses belles actions, XI, 169 à 183. — *II*, *id.*, 183. — *III*, *id.*, 190.
- Pierre*, duc de Savoie, IX, 224.
- Piètro* (San), un des chefs corses, IX, 327.
- Pisani* (Louis), doge de Venise, X, 46.
- Pise* (république de), X, 101.
- Pisistrate*, I, 322 et *suiv.*
- Pison*, IV, 220.
- Pitracha*, roi de Siam, VII, 75.
- Pizarre* (François), conquérant du Pérou, XII, 163 à 179. — (Gonzalès), 174 et *suiv.*
- Podibrad* (George), roi de Bohême, X, 313.
- Polani* (Pierre), doge de Venise, X, 17.
- Pologne* (la), XI, 204 à 253.
- Polycrate*, fameux tyran de Samos, II, 173.
- Pompée* (le Grand); rôle important qu'il joue dans la république romaine. Ses exploits, sa mort, IV, 78 à 124.
- Pompée*, fils du grand général de ce nom, après avoir lutté courageusement contre la fortune, périt dans une bataille qu'il perd contre Octavien, IV, 180.
- Pompilius* (Numa), second roi de Rome, II, 202 à 206.

- Poudichéry** (ville de), VII; 245.
- Poniatowski** (Stanislas), roi de Pologne, XI, 245.
- Pont** (royaume de), III, 1 à 23.
- Ponte** (Nicolas da), doge de Venise, X, 38.
- Porsenna**, roi des Clusiens, s'arme pour la cause des Tarquins, bat les Romains; effrayé de l'action courageuse de Mucius Sœvola, il fait la paix avec eux, III, 241.
- Portugal** (le), VIII, 300 à 345.
- Possessions françaises et anglaises**, XII, 210.
- Présidens des métiers de Toscane**, X, 58.
- Priam**, roi de Troie, I, 281.
- Primistlas** ou **Prénistlas**, roi de Bohême, X, 310.
- Primistlas**, roi de Pologne, XI, 218.
- Priuli** (Laurent), doge de Venise, X, 37. — (Jérôme), *id.*, 36. — (Antoine), *id.*, 40.
- Probus**, empereur romain, V, 49.
- Prophètes**, I, 147.
- Prusias**, roi de Bithynie, III, 59 *et suiv.*
- Prusse** (la), ancienne et moderne, X, 316 à 328.
- Psamminite**, roi d'Égypte, I, 55 *et suiv.*
- Psammis**, roi d'Égypte, I, 52.
- Psammiticus**, roi d'Égypte, I, 50.
- Ptolémée**, un des successeurs d'Alexandre, II, 235.
- Ptolémée Lagus** ou **Soter**, roi d'Égypte, II, 328 *et suiv.* — Philadelphie, *id.*, 329 *et suiv.* — Evergètes, son fils, lui succède, 334 *et suiv.* — Epiphane, 340 *et suiv.* — Philométor, 342 *et suiv.* — Physcon; il succède au précédent, et est regardé comme un monstre en tout genre, 345 *et suiv.* — Aulètes, bâtard de Lathyre, et père de la célèbre Cléopâtre, 353 *et suiv.*
- Pulchérie**, impératrice, V, 148.
- Puritains**, nom d'une secte en Angleterre, XI, 363.
- Pygmalion**, roi de Tyr, I, 93.
- Pyramides** d'Égypte, I, 22.
- Pyrrhus**, roi d'Épire; ses guerres avec les Romains; ses projets de conquêtes; sa mort, II, 137; III, 43 à 54.

Q

Quades (les), V, 379.

Quiloa (royaume de), VIII, 34.

Raddi
l'A
Ragu
52.
Rami
VII
id.,
Ramu
de P
IX,
Rashe
de l'
Rayme
l'ord.
197.
Razzin
Venis
Regner
XI, 5
Régulus
sonni
il opp
ferme
325 et
Religion
Religion
culte,
de Fô
Remphis
46.
Renaud
Franç
naud,
rare, 3
René d'
X, 165
Renier
nise, X
Rézon,
85.
Rhadam

R

- Râdi**, quarantième calife de l'Arabie, VI, 130.
- Raguse** (république de), X, 52.
- Ramire** (don) roi d'Espagne, VIII, 259. — (don) III, id., 233.
- Ranuce**, souverain des états de Parme et de Plaisance, IX, 344.
- Rashed**, cinquantième calife de l'Arabie, VI, 146.
- Raymond**, grand-maître de l'ordre de Malte, VIII; 197.
- Razzini** (Charles), doge de Venise, X, 46.
- Regner**, roi de Danemark, XI, 5.
- Régulus**, consul romain; prisonnier des Carthaginois, il oppose à ses revers une fermeté inébranlable, III, 325 et suiv., V, 249.
- Religion** chrétienne, V, 70.
- Religion** indienne, pagodes, culte, ministres, religion de Fô, VII, 18 à 30.
- Remphis**, roi d'Egypte, I, 46.
- Renaud I**, **Renaud**, fils de François I, et **Hercule Renaud**, souverains de Ferrare, 346 et suiv.
- René d'Anjou**, roi de Naples, X, 165.
- Renier** (Paul), doge de Venise, X, 46.
- Réson**, roi des Syriens, I, 85.
- Rhadamiste** enlève le sceptre de l'Arménie à son oncle Mithridate, et le fait étouffer, II, 385.
- Rhodes**, colosse, habitans, commerce, gouvernement; siège de cette ville, I, 153 à 162.
- Richard I**, roi d'Angleterre, XI, 284. — II, id., 315. III, id., 332.
- Richelieu**, évêque de Luçon, ensuite cardinal et premier ministre de Louis XIII, IX, 117 et suiv.
- Robert**, roi de France, IX, 34.
- Robert-le-Diable**, duc de Normandie, IX, 38.
- Robert**, roi de Naples, X, 60. — le Bon et le Sage; id., 152.
- Robert**, empereur d'Allemagne, X, 265.
- Robert Bruce**, voy. **Bruce** (Robert).
- Robert II** et **III**, rois d'Écosse, XII, 52 et suiv.
- Roboam**, roi des Juifs, I, 146 et suiv.
- Rodolphe**, empereur d'Allemagne, X, 252. — II, id., 282.
- Rodolphe**, roi de Hongrie, X, 303.
- Roger**, roi de Naples, X, 123.
- Roggeven**, navigateur hollandais, XII, 278 et suiv.
- Rois** (les) d'Egypte, I, 49.
- Romain** le jeune, empereur grec, V, 187. — II, id., 192. — Diogène, id., 197.

Rome, monarchie, III, 193 à 234. — république, 234, et IV, 1 à 12. — empire, IV, 213, et V, 1 à 80. — religieuse, IX, 161 à 219. — (Prise de) par Alaric, V, 137.
Romulus, règne de ce fonda-

teur de Rome. Sa mort, III, 194 à 202.
Rotharis, roi des Lombards, VI, 10.
Russie, XI, 127 à 104.
Ruyter, célèbre amiral de Hollande, X, 361.

S

Saba (reine de), I, 144.
Sabbaco, roi d'Égypte, I, 49.
Sabines (enlèvement des), III, 198.
Sagredo (Nicolas), doge de Venise, X, 44.
Saladin, calife d'Égypte, VII, 351.
Salamine (bataille de), I, 346.
Salomon; son jugement, I, 142 et suiv.
Salomon, roi de Hongrie, X, 296.
Samarie (siège de), I, 149.
Samos, habitans, gouvernement, II, 172.
Samoyèdes (les), XI, 130.
Samson; sa force, sa mort, I, 135.
Samuël, I, 136.
Sanche IV (don), roi d'Espagne, VIII, 241. — le Grand (don), *id.*, 303.
Sanche I, (don), roi de Portugal, VIII, 303. — *II*, *id.*, *ibid.*
Sanjar, sixième sultan des Turcs, VI, 162.
Sapor I, II, rois des Perses, III, 161 et suiv.
Sardanapale, roi des Assyriens, I, 166.
Sarmates (les), V, 380.

Saül, sa mort, I, 137 et suiv.
Savoie (la), IX, 220 à 242.
Saxe (la), X, 328.
Saysan, troisième sultan des Turcs, VI, 166.
Schaffouse, un des cantons de la Suisse, X, 213.
Schouten; navigateur hollandais, XII, 276 et suiv.
Scipion, surnommé l'*Africain*; caractère modéré de ce Romain. Ses succès en Afrique. L'ingratitude de ses concitoyens cause sa mort, III, 352 à 366.
Scipion l'Asiatique; ainsi nommé à cause de ses succès en Asie, éprouve les mêmes persécutions que son frère. Il en est dédommagé par la suite, III, 367 et suiv.
Scipion l'Emilien, chargé de réduire Carthage, s'en empare après un siège très-long, et réduit cette cité en cendres, III, 374 à 384.
Scythes, leurs anciens cultes, religion, sciences, lois, mœurs et coutumes, commerce, arts, agriculture, I, 263 à 274.

Sébast
 tuga
Séjan,
 213
Séleuc
 nor,
 284.
 Philo
Sélim,
 l'emp
Seljuic
Sémiran
 riens,
Serge I
Sertorius
 faction
 toires
 Roma
 et suiv
Sésostri
 43 et s
Séthos, r
Sévaji,
 rates,
Sévère,
 IV, 38
Sforce et
 verains
 — (M
 gois M
Shah-Rū
 Tamer
 mort d
 ruet et
 de pres
 son pè
Shah-Isr
 shah d
Shah-Jeh
 tan de
Siam (ro
 à 80.
Sibérie (la
Sicile (la
Siciliens
 90.

- Sébastien** (don), roi de Portugal, VIII, 327.
- Séjan**, favori de Tibère, IV, 213 à 235.
- Séleucus**, surnommé *Nicanor*, II, 277. — *Callinicus*, 284. — *Céraunus*, 285. — *Philopator*, 298.
- Sélim**, neuvième sultan de l'empire ottoman, VII, 271.
- Seljuicides**. Voy. *Turcs*.
- Semiramis**, reine des Assyriens, I, 161.
- Serge IV**, pape, IX, 163.
- Sertorius**, un des chefs de la faction de Marius; ses victoires en Espagne sur les Romains. Sa mort, VI, 71 *et suiv.*
- Sésostris**, roi d'Égypte, I, 43 *et suiv.*
- Séthos**, roi d'Égypte, I, 49.
- Sévaji**, chef célèbre des Marattes, VII, 6.
- Sévère**, empereur romain, IV, 382 *et suiv.*
- Sforce et Ludovic Marie**, souverains de Milan, IX, 387. — (Maximilien) et François Marie), *id.*, 383.
- Shah-Rûkh**, quatrième fils de Tamerlan, se trouve, par la mort d'Husseyne, de Méhémet et de Kalil, possesseur de presque tous les états de son père, VI, 276.
- Shah-Ismaël-Sophi**, premier shah de Perse, VI, 279. — **Shah-Jéhan**, cinquième sultan de Perse, VI, 366.
- Siam** (royaume de), VII, 53 à 80.
- Sibérie** (la), XI, 133.
- Sicile** (la), II, 89 à 152.
- Siciliens** (origine des), II, 90.
- Sienna** (république de), X, 112.
- Sierra-Leone** (pays de), VIII, 129.
- Sigebert**, roi de France, IX, 12.
- Sigismond**, empereur d'Allemagne, X, 266.
- Sigismond**, roi de Hongrie, X, 302.
- Sigismond** (Jean), électeur de Prusse, X, 321.
- Sigismond**, roi de Suède, XI, 91.
- Sigismond I et II**, rois de Pologne, XI, 224 *et suiv.* III, *id.*, 232.
- Silvio** (Dominique), doge de Venise, X, 16.
- Simon**, prince et pontife des Juifs, III, 87.
- Siroès**, roi des Perses, III, 182.
- Sixte IV**, pape, IX, 198. — V, *id.*, 209.
- Smerdis**, le mage, I, 214.
- Smyrne**, II, 80.
- Sobieski** (Jean), roi de Pologne, XI, 237.
- Sobieslas I**, roi de Bohême, X, 309. — II, *id.*, *ibid.*
- Socrate**; sa mort, I, 382 *et suiv.*
- Sofala** (côte de), VIII, 37.
- Soleure**, un des cantons de la Suisse, X, 212.
- Soliman**, treizième calife de l'Arabie, VI, 88.
- Soliman I**, sultan de la dynastie des Seljuicides Roum, VI, 165.
- Soliman II**, septième sultan de l'empire ottoman, VI, 167. — dixième *id.*, VII, 276. — II, vingtième *id.*, 292.

- Soliman*, dixième shah de la Perse, VI, 303.
- Solon*, I, 323 à 385.
- Sonde* (îles de la), VII, 183.
- Song*, huitième dynastie chinoise, VII, 124.
- Song*, dix-neuvième dynastie chinoise, VII, 131 à 133.
- Sophi I*, huitième shah de Perse, VI, 296 *et suiv.*
- Sophi I*, le Néron de la Perse, VII, 296 *et suiv.*
- Sorenzo* (Jean), doge de Venise, X, 22.
- Sosibe*, ministre de Ptolémée Philopator, aussi cruel que son maître, II, 339.
- Soui*, douzième dynastie chinoise, VII, 126.
- Soüs*, roi de Lacédémone, I, 317.
- Spartacus*, gladiateur thrace, général des esclaves révoltés, bat plusieurs généraux romains très-expérimentés, et est défait par Crassus dans une bataille décisive, IV, 86.
- Sparte*, assiégée par Pyrrhus, en proie à diverses factions, II, 29 *et suiv.*
- Spilberge*, navigateur hollandais, XII, 285.
- Spinola*, noble génois, IX, 252.
- Spitithnée I*, roi de Bohême, X, 308. — II, *id.*, *ibid.*
- Sténo* (Michel), doge de Venise, X, 25.
- Straton*, roi des Phéniciens, I, 93.
- Stuart* (Marie), reine d'Écosse, XII, 72.
- Suatoputlk*, roi de Bohême; X, 309.
- Suède* (la), XI, 62 à 127.
- Suënon I*, roi de Danemarck, XI, 7. — II, *id.*, 8.
- Suerker*, roi de Suède, XI, 66.
- Suèves* (les), V, 361 *et suiv.*
- Suisse* (la), X, 180 *et suiv.*
- Sully*, IX, 114.
- Surate*, VII, 211.
- Suréna*, général des Parthes, détruit entièrement l'armée romaine commandée par Crassus, III, 149 *et suiv.*
- Susnee*, roi d'Abyssinie, VIII, 21.
- Swen*, roi de Danemarck, XI, 13.
- Sycione*, I, 298.
- Sylla*, célèbre général romain; guerres qu'il termine avec succès. Ennemi de la faction de Marius, il marche sur Rome. Crauautés qu'il exerce pendant sa dictature, dont il se démet. Sa mort, IV, 28 à 82.
- Sylvestre H*, pape, IX, 163.
- Syracusains*. Leur guerre contre les Athéniens, II, 97; contre les Carthaginois, 105.
- Syracuse* (ville de); elle est assiégée par Marcellus, qui s'en empare et soumet la Sicile entière aux Romains, II, 148 *et suiv.*
- Syrie* (climat de la), I, 79.
- Syriens*; mœurs et coutumes; religion, arts, sciences et commerce; I, 79 *et suiv.*
- Sysigambis*, mère de Darius; son entrevue avec Alexandre, I, 245.

T

- Tacite*, empereur romain, V, 48.
- Taher*, calife d'Egypte, VII, 348.
- Tamerlan*; guerres et conquêtes importantes de ce souverain d'Asie, VI, 248 à 272.
- Tancrède*, roi de Naples, X, 133.
- Tang*, treizième dynastie chinoise; VII, 127 à 129.
- Tarquin*, roi de Rome, III, 210.
- Tarquin II*, surnommé *le Superbe*, III, 224.
- Tartares (les)*, V, 292, et VI, 169 à 176.
- Tartares orientaux*, VII, 92.
- Tartares-Russes (les)*, XI, 132.
- Tay*, quarante - quatrième calife de l'Arabie, VI, 135.
- Temba - Dumba*, reine de Loango, VIII, 97.
- Terre-Neuve*, XII, 221.
- Terres australes*, XII, 274.
- Teucer*, roi de Troie, I, 280.
- Thamasp*, deuxième shah de Perse, VI, 280.
- Thamasp Kuli - Kan*, est nommé souverain de Perse. Son règne est très glorieux, VI, 328 et 388.
- Thémistocle*, général athénien, I, 341 *et suiv.*
- Théodat* (Urse), doge de Venise, X, 9.
- Théodora*, impératrice grecque, V, 195;
- Théodore*, roi de Corse, IX, 334.
- Théodore*, ou *Fœdor Alexiowitz*, empereur de Russie, XI, 165. — *id.*, XI, 151.
- Théodoric*, roi des Ostrogoths, V, 357 *et suiv.*, 387.
- Théodorowitz* (Michel), empereur de Russie, XI, 156. — (Alexis), *id.*, 158.
- Théodose*, très-habile général de Gratien, est associé à l'empire, V, 117.
- Théodose II*, empereur romain, V, 142.
- Théodose*, empereur grec; V, 174.
- Théophile*, empereur grec; V, 181.
- Théramène*, I, 375 *et suiv.*
- Thérèse* (Marie), reine de Hongrie, X, 305.
- Thérinbus*, roi d'Epire, III, 41.
- Thermopyles* (pas des), I, 285; II, 20.
- Thésée*, I, 303 *et suiv.*
- Thessalie et Phocide*, I, 309 *et suiv.*
- Theudelinde*, reine des Lombards, VI, 8.
- Thibault*, roi de Navarre, VIII, 350.
- Thiepolo* (Jacques), doge de Venise, X, 19. — (Laurent), *id.*, 20.
- Thomas I*, duc de Savoie, XI, 224.
- Thrace* (la), III, 36.

- Thrasymbule*, libérateur d'Athènes, I, 379.
- Thrasymbule*, tyran de Syracuse; il en est chassé, I, 95.
- Ti*, neuvième dynastie chinoise, VII, 124.
- Tibère*, empereur grec, V, 166.
- Tibère*, deuxième empereur romain, IV, 200 à 241.
- Tigrane*, roi d'Arménie, d'ennemi des Romains en devient l'ami, II, 376 à 382.
- Timoléon*, après différens services qu'il rend à sa patrie, il meurt universellement regretté, II, 122 et suiv.
- Timothée*, général athénien, I, 385.
- Timur*, sixième kan des Mogols, VI, 215.
- Tin*, septième dynastie chinoise, VII, 123.
- Titus*, empereur romain, IV, 330 et suiv.
- Togrol-Beck*, premier sultan des Turcs, VI, 157.— huitième *id.*, 163.
- Tolède* (don Francisco de), vice-roi du Pérou, XII, 188.
- Tonquin* (royaume de), VII, 86.
- Torré* (Raphaël de la), fameux aventurier génois, IX, 315.
- Torré* (Martin de la), duc de Milan, IX, 361.— (Philippe de la), *id.*, *ibid.*
- Toscane* (duché de), X, 53 et suiv.
- Totila*, roi des Ostrogoths, V, 394.
- Touhan - Temür*, treizième kan des Mogols, VI, 222.
- Tradonico* (Pierre), doge de Venise, X, 10.
- Trajan*, empereur romain, IV, 344 à 349.
- Treno* (Nicolas), doge de Venise, X, 30.
- Trevisani* (Marc-Antoine), doge de Venise, X, 36.
- Tribuno* (Pierre), doge de Venise, X, 11.
- Tribuns militaires* à Rome, III, 287.— du peuple, 252.
- Tripoli* (royaume de), VIII, 190.
- Troie* (prise de), I, 283.
- Tromp*, célèbre amiral hollandais, X, 361.
- Tros*, fondateur de Troie et père d'Anchise, I, 280.
- Troyens*, mœurs, religion, commerce, I, 279.
- Trudo-Audati*, prince guerrier du royaume de Juda, VIII, 110 et suiv.
- Tsing*, vingt-deuxième dynastie chinoise, VII, 135 à 136.
- Tullius* (Servius), gendre de Tarquin, III, 215.
- Tunis* (royaume de), VIII, 186.
- Turcs*, V, 293, et VI, 155 à 169.
- Turcs Seljuicides*, VI, 157.
- Turkmans* (les), VI, 335.
- Tutemür*, douzième kan des Mogols, VI, 221.
- Tymbrée* (bataille de), I, 208.
- Tyr, Sidon, Tripoli*; description de ces villes, I, 89 et suiv.
- Tyr* (prise de), I, 95.

U

- Udalric*, roi de Bohême, X, 308.
Urbain II, pape, IX, 169.
 -- *III*, *id.*, 174. — *IV*, *id.*, 179. — *V*, *id.*, 183.
 — *VI*, *id.*, 189. — *VII*, *id.*, 213. — *VIII*, *id.*, 214.
Uri, *Underwald*, *Schwitz*, cantons de la Suisse, X, 190.
Ursiolo I (Pierre), doge de Venise, X, 14. — *II* (Pierre), *id.*, *ibid.* — (Othon), *id.*, 15. — (Dominiqne), *id.*, *ibid.*
Usbehs (les), VI, 231 et 336; XI, 133.

V

- Valais*, canton de la Suisse, X, 207.
Valdemar F, roi de Danemarck, X, 14. — *II*, *id.*, 16. — *III*, *id.*, 22 et *suiv.*
Valdemar I, roi de Suède, XI, 67.
Valentinien et *Valens*, empereurs romains, V, 106. — *II*, *id.*, 116. — *III*, *id.*, 142.
Valérien, empereur romain, V, 32.
Van-Noot, navigateur hollandais, XII, 285.
Valérinus Publicola, consul romain, défait les Vésens, armés pour la cause des Tarquins, et reçoit les honneurs du triomphe, III, 240.
Valette (Fa), voy. *La Valette*.
Valier (Bertuce), doge de Venise, X, 43. — (Sylvestre), *id.*, 45.
Vandales (les), V, 359 et *suiv.*
Varamne, roi de Perse, III, 165.
Velasquez, gouverneur de Cuba, XII, 204.
Vendramino (André), doge de Venise, X, 31.
Venier (Antoine), *id.*, 24. — (François), *id.*, 36. — (Sébastien), *id.*, 38.
Venise (république de), X, 5 à 51.
Vépres siciliennes, X, 148.
Vespasien, empereur romain, IV, 321 à 329.
Véturie, mère de Coriolan, III, 263 et *suiv.*
Victor II, pape, IX, 165.
Villaret (Foulquier de), grand-maître de l'ordre de Malte, VIII, 202.
Villars (le maréchal de), IX, 127.
Villeneuve, grand-maître de l'ordre de Malte, VIII, 202.
Villiers (Jean de), grand-maître de l'ordre de Malte,

- VIII, 201. — de l'île-Adam, *id.*, 208.
Vincent I et II, ducs de Mantoue, X, 4 *et suiv.*
Virginie, fille de Virginius, plébéien, est poignardée par son père pour la soustraire à la prostitution, III, 284 *et suiv.*
Virginie (la), contrée de l'Amérique septentrionale, XII, 212.
Visapour (royaume de), VII, 4.
Visconti (Othon, Mathieu, Galléas), ducs de Milan, IX, 361 *et suiv.* — (Jean-Marie et Philippe-Marie), *id.*, 374.
Vitellius, empereur romain, IV, 311 à 320.
Vitigès, roi des Ostrogoths, V, 392.
Voléron (loi de), III, 270.
Vologèse, roi des Parthes, III, 157.

W

- Walid*, douzième calife de l'Arabie, V, 84. — *II*, dix-septième, *id.*, 92.
Washington, XII, 248 *et suiv.*
Wathek, vingt-neuvième calife de l'Arabie, VI, 113.
Wenceslas, empereur d'Allemagne, X, 262. — *I*, *II*, *III*, *IV*, *V*, *VI* et *VII*, rois de Bohême, X, 313 *et suiv.*
Wenceslas, roi de Pologne, XI, 218.
Witt (Jean et Corneille de), grands-pensionnaires de Hollande, X, 362.
Wladislas et Wradislas I, rois de Bohême, X, 310 *et suiv.* — *II*, *III*, *IV*, *V*, *id.*, 309 *et suiv.*

X

- Xerxès*, roi des Perses, I, 222 à 228. — *II* (Sogdien), I, 230.
Ximenès, archevêque de Tolède, nommé régent pendant l'absence de Charles-Quint, VIII, 277.

Y

- Yéou-Temâr*, dixième kan des Mogols, VI, 219.
Yézid I, septième calife de l'Arabie, VI, 69. — *II*, quinzième *id.*, *ibid.* — *III*, dix-huitième *id.*, 93.
Yuin, vingtième dynastie chinoise, VII, 133.

Z

- Zaara* (pays de), VIII, 138.
Zadenghel, roi d'Abyssinie, VIII, 19.
Zama (bataille de), III, 360.
Zébina, II, 319.
Zéno (Régner), doge de Venise, X, 19.
Zénobie, épouse de Rhadamiste, II, 386. — épouse d'Odenat. V, 43 et suiv.
Zénon, empereur grec, V, 159.
Ziani (Sébastien), doge de Venise, X, 18. — (Pierre), *id.*, 19.
Zimiscès (Jean), empereur grec, V, 189.
Zingha, reine d'Angola; VIII, 83.
Zocotora (île de), VII, 356.
Zopyre (fidélité de), I, 217.
Zoroastre, I, 258 et suiv.
Zug, un des cantons de la Suisse, X, 198.
Zun-Chi, premier empereur Mantcheou, VII, 135.
Zunda - Riangola, reine d'Angola, VIII, 81.
Zurich, un des cantons de la Suisse, X, 194.
Zuski (Basile), usurpateur du trône de Russie, XI, 154.

FIN.



